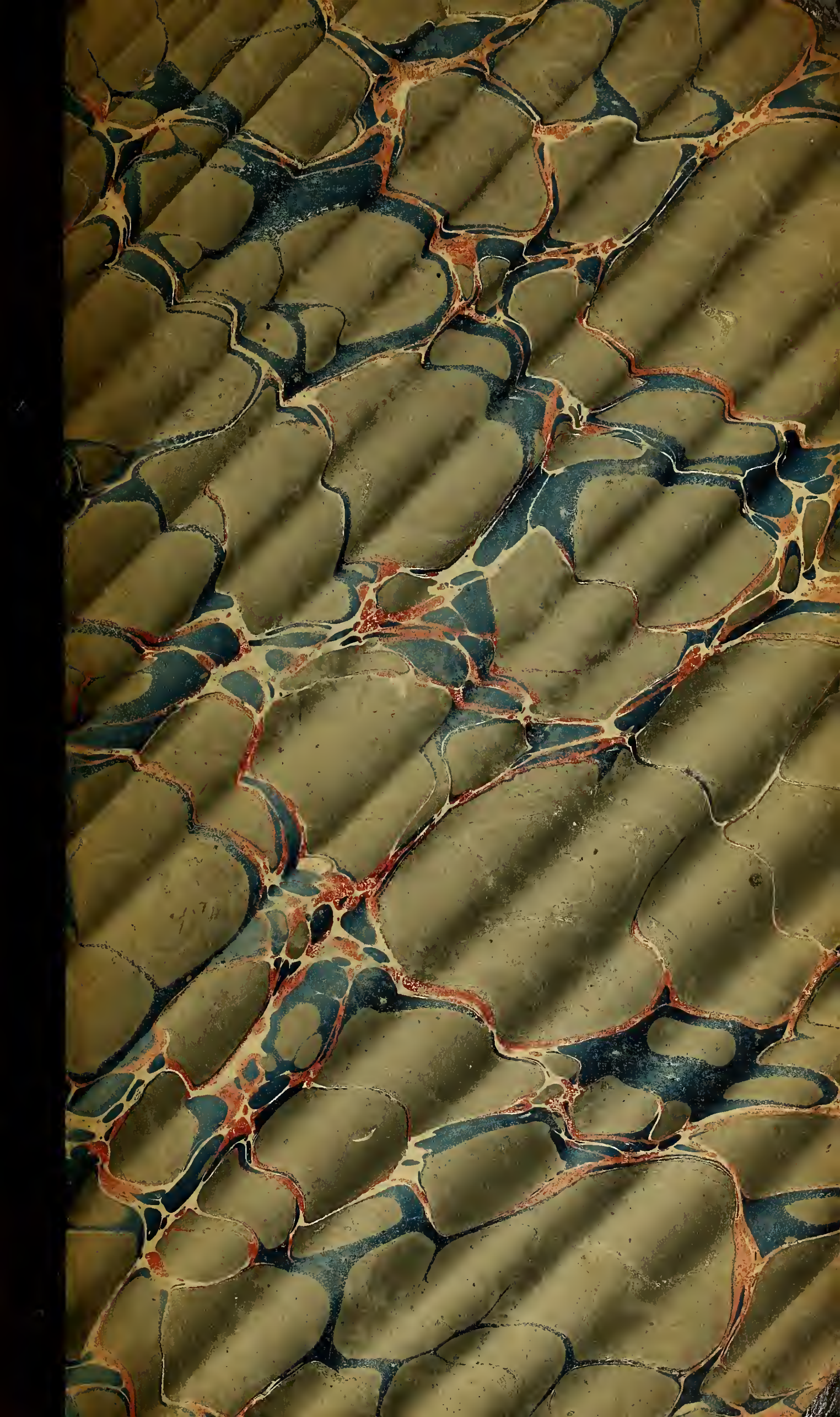
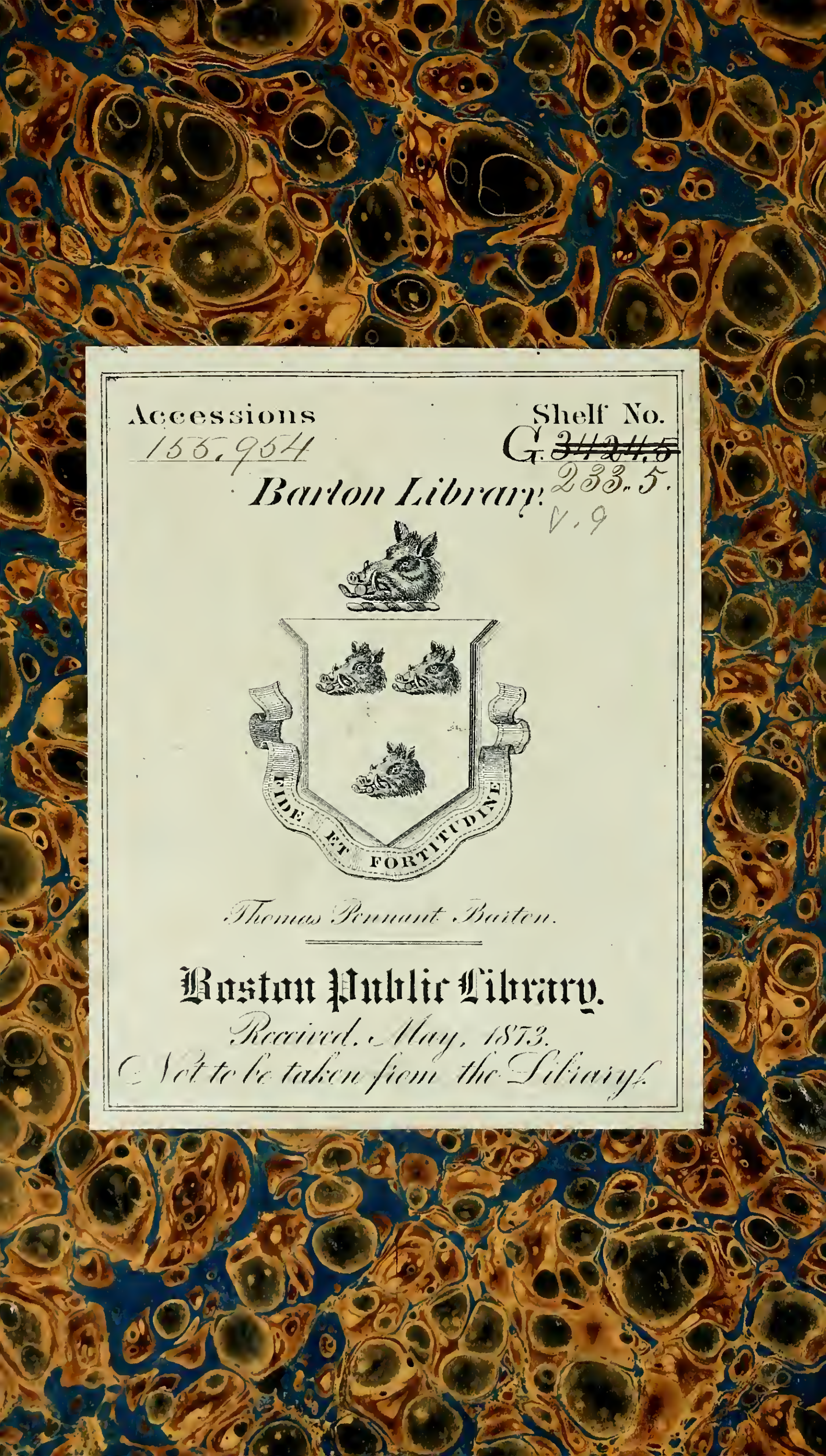
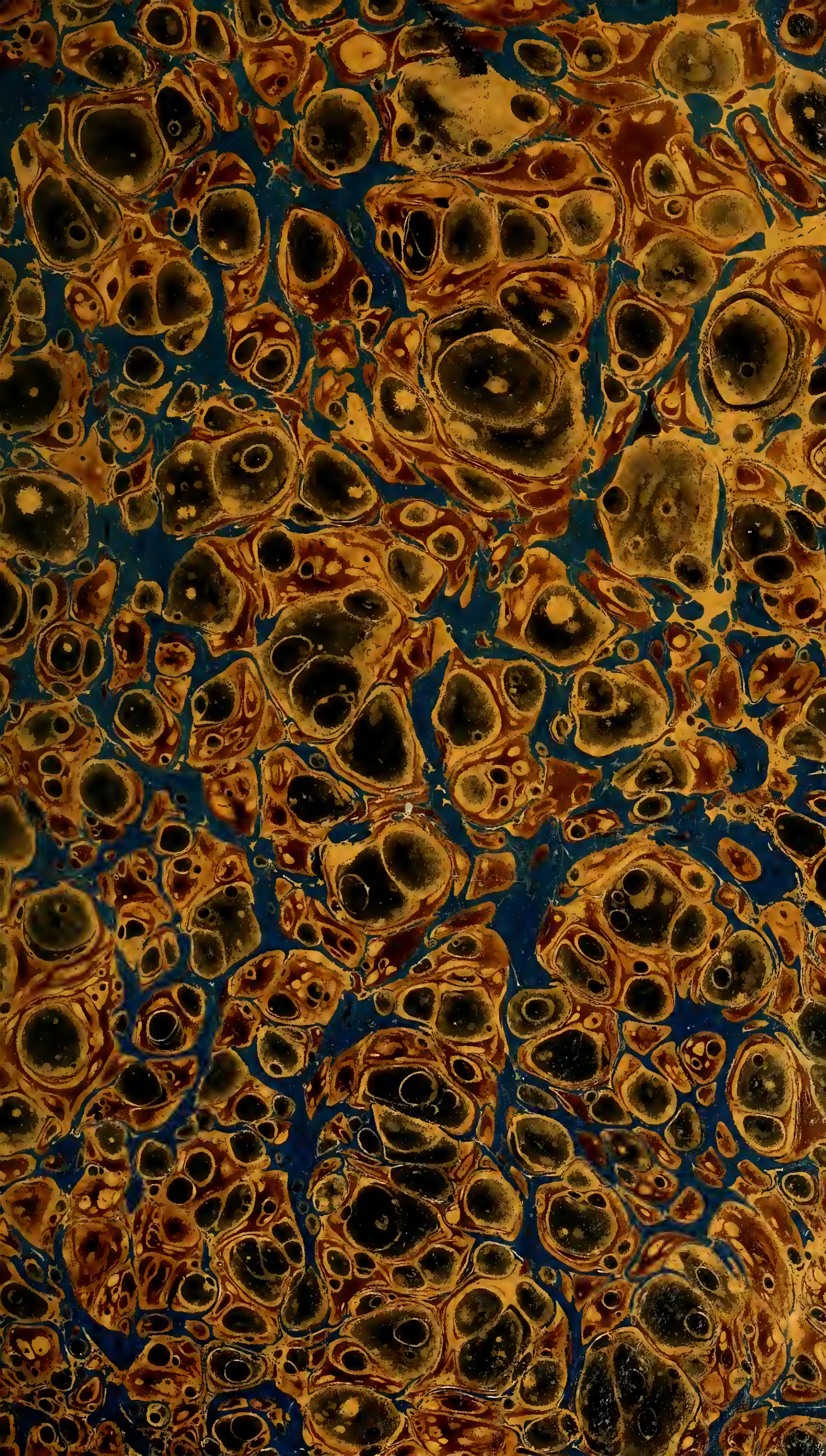






ŒUVRES

DE

L. B. PICARD.

ROMAN. — TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

A PARIS,
CHEZ BOSSANGE, PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,
rue de Tournon, n° 6 bis.
A LONDRES, chez Martin BOSSANGE et Compagnie,
Libraires, 14 Great-Marlborough street.

ŒUVRES

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51.

M DCCC XXI.

LES AVENTURES
D'EUGÈNE
DE SENNEVILLE
ET
DE GUILLAUME DELORME,

ÉCRITES PAR EUGÈNE EN 1787.

EUGÈNE DE SENNEVILLE

AU LECTEUR.

J'AI soixante-huit ans ; depuis quinze mois je suis tout-à-fait retiré du monde. L'oisiveté pouvait me devenir funeste ; pour n'être pas tenté de mal employer mon temps, je me suis avisé d'écrire mes aventures et celles de mon ami Guillaume. Elles ne sont pas à ma gloire, elles sont à la gloire de Guillaume ; voilà pourquoi j'ai exigé, j'ai obtenu de lui qu'il me laissât raconter seul les événements qui nous sont arrivés. Si Guillaume s'était mêlé de mon travail, l'histoire n'aurait pas été sincère. Sa modestie lui aurait fait passer sous silence cette suite de bonnes actions qui ont marqué sa vie ; son amitié pour moi lui aurait fait taire cette foule de fautes qui ont signalé la mienne. Revenu de mes erreurs, juste appréciateur des vertus de mon ami, j'ai mis de la franchise dans mes aveux et dans son éloge.

On verra, dans le dernier chapitre, comment j'ai

été instruit de quelques faits que je n'ai pu connaître au moment où ils se sont passés.

Un de mes parents, qui joue un rôle important dans notre histoire, était grand admirateur d'Horace. A mesure que nous avancions en âge, il faisait à Guillaume et à moi l'application des vers de l'Art poétique, dans lesquels le favori de Mécène a décrit d'une manière aussi vraie qu'énergique les penchants, les habitudes, les passions de l'homme à chaque âge de la vie. J'ai cru devoir prendre ces vers pour épigraphes des différentes parties de notre histoire.

Quelques lecteurs trouveront peut-être que je me suis étendu avec trop de complaisance sur les détails de notre enfance; peut-être quelques autres me sauront gré d'avoir reporté leurs souvenirs vers ce premier âge : quant à moi, j'ai pensé que je ne pouvais trop faire sentir comment de la différence de notre éducation est partie, pour ainsi dire, la différence de nos mœurs et de notre sort.

Guillaume et moi nous avons fait les mêmes études au même collége; nous avons été presque toujours environnés des mêmes objets; mais on nous les a fait voir, et nous les avons envisagés nous-mêmes, sous différents aspects.

Séduit par les mauvais exemples, j'ai voulu les

imiter; j'en ai été puni. Touché du spectacle des bonnes et sages actions, Guillaume en est devenu meilleur et plus heureux.

Je mentirais si je disais que ma sincérité ne m'a pas coûté : toutes les fois qu'il m'a fallu raconter une de mes nombreuses faiblesses, j'ai éprouvé une forte répugnance; j'ai su la vaincre, et le lecteur pourra voir que je ne me suis pas épargné.

EUGÈNE ET GUILLAUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Reddere qui voces jam scit puer, ac pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temerè, et mutatur in horas.

HORAT. *de Art. poet.*

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

De la famille d'Eugène et de sa naissance. — De la famille de Guillaume et de sa naissance.

LOUIS EUGÈNE DE SENNEVILLE, mon père, était un bon et pauvre gentilhomme de Normandie. Mon aïeul, que je n'ai jamais connu, le fit entrer de bonne heure dans les mousquetaires. Il passa donc les premières années de sa jeunesse à Paris. Après avoir, comme cela se pratiquait alors parmi les mousquetaires, battu le guet, cassé quelques lanternes, fait des dettes, blessé

son homme dans un duel et séduit quelques jeunes filles de bonne volonté, il obtint une sous-lieutenance de dragons, et servit, dans la guerre de la succession, sous le fameux maréchal de Villars. Ce fut la veuve d'un financier, femme très-respectable par son âge, mais d'une humeur très-charitable pour les jeunes officiers, qui fit les frais de son équipage. Il eut le bonheur de se distinguer à la journée de Denain, et fut nommé capitaine sur le champ de bataille. La paix de Rastadt vint mettre un terme à son ambition militaire.

Il avait perdu ses parents et recueilli, suivant la coutume de Normandie, les deux tiers des successions paternelle et maternelle; mais ces deux tiers lui suffisaient à peine pour exister. Jugez quelles ressources il restait à Émilie de Senneville, sa jeune sœur, qui n'avait que l'autre tiers pour dot et pour apanage? Mon père ne voulut pas se séparer de sa sœur, et, malgré le mauvais état de ses affaires, il ne désespéra pas de la marier et de faire lui-même un grand mariage, car il se serait cru coupable envers l'état de laisser éteindre sa maison. Il se souvenait avec orgueil que la noblesse de sa famille remontait jusqu'à la première invasion des Normands en France. Il aurait bien voulu habiter un vieux château, situé à quelques lieues de la ville de Coutances, seul reste de la magnificence de ses ancêtres; mais cet antique manoir exigeait des réparations si urgentes et si considérables, qu'il fallut renoncer à ce projet. Il loua dans la ville une petite maison où il vint s'établir avec sa sœur.

M. de Senneville était encore jeune et de bonne

mine. Il avait des épaulettes, une dragonne à son épée et la croix de Saint-Louis à la boutonnière. On l'appelait M. le baron. Il eut bientôt le bonheur de plaire à mademoiselle Thérèse de La Boulinière, fille d'un vieux lieutenant de la marine royale. La famille de M. de La Boulinière était presque aussi pauvre que la nôtre; mais elle était presque aussi noble, et mon père se consola de ne point trouver de fortune, en pensant qu'il ne faisait point une mésalliance.

Plusieurs années se passèrent dans les charmes de la plus douce union; mais madame de Senneville ne donnait point d'héritier à son mari. Émilie vivait en très-bonne intelligence avec sa belle-sœur; mais il ne se présentait point de mariage pour elle. Mon père, persuadé que la noblesse devait tenir lieu de fortune, l'avait proposée avec confiance au fils d'un riche fabricant de dentelles; mais quoique les jeunes gens s'aimassent, il avait eu le chagrin de voir sa proposition rejetée par le père du jeune homme, grossier et important roturier, qui avait l'impertinence de demander une dot.

Quelques jours après cette humiliation, ma mère se déclara grosse, et, le lendemain de cette bonne nouvelle, mon père reçut une lettre d'un notaire de Paris qui lui apprenait que son oncle Nicolas de Senneville, dont on n'avait pas entendu parler depuis plus de quinze ans, qui s'était annoncé comme un très-mauvais sujet, et qu'en conséquence on avait fait passer aux îles, était mort sans enfants, à la Martinique, laissant une grande fortune et un testament bon et valable, par lequel il partageait en portions égales cette fortune

entre messire Louis-Eugène de Senneville son neveu, et demoiselle Émilie de Senneville sa nièce. Les neuf mois qui précédèrent ma naissance furent employés par mon père à réaliser et à faire passer en France la succession de son oncle. On répara le vieux château, et, tout en conservant les tourelles et le pont-levis, on en fit une habitation plus moderne. On acquit dans les environs toutes les terres qui avaient jadis appartenu à la famille. M. Louville, ce riche fabricant, qui avait si dédaigneusement rejeté les avances de mon père, vint demander la main d'Émilie pour son fils. Mon père, à son tour, était bien tenté de le refuser, mais il aimait trop sa sœur pour écouter son ressentiment. Il réfléchit d'ailleurs qu'une fille pour se marier n'a pas tout-à-fait besoin du consentement de son frère, et il se hâta de donner le sien de bonne grace.

Il y eut des noces magnifiques, car on venait d'obtenir la preuve que la succession de mon grand-oncle, après avoir passé par les mains des hommes d'affaires de la Martinique et de la France, montait encore à cent mille livres de rente. Mon père était donc riche de plus de cinquante mille livres de rente lorsque je vins au monde. Heureux comme il était en train de l'être, il ne doutait pas que sa femme ne lui donnât un garçon : elle ne trompa point son attente. Je naquis le 25 mai 1719.

M. de Senneville qui pendant la grossesse de ma mère avait fait les plus beaux et les plus vastes projets pour son fils, qui déja me voyait ambassadeur ou maréchal de France, qui déja me cherchait un précepteur et voulait trouver en lui toutes les vertus d'un évêque

et tout le savoir d'un père de l'église, commença par me mettre en nourrice chez la femme d'un de ses fermiers, accouchée le matin même d'un gros garçon.

Delorme (c'est le nom du fermier) était glorieux de sa roture, comme mon père l'était de sa noblesse. Il citait avec complaisance son père, son grand-père et le père de son grand-père, qui avaient été laboureurs comme lui. Il avait fait la guerre; il avait servi dans le régiment, dans la compagnie de mon père, et comme ils étaient du même pays, il s'était établi, sauf la distance des rangs et du grade, une véritable et sincère amitié entre le capitaine et son maréchal-des-logis. Delorme, à la paix, était revenu épouser une jeune paysanne des environs de Saint-Lô, qu'il aimait dès son enfance. C'était un homme de bon sens. Il était actif et laborieux; sa femme était une excellente ménagère. Grace au travail du mari, grace à l'économie de la femme, il y avait de l'aisance dans la ferme, et Delorme trouvait encore le moyen de faire passer quelques secours à une sœur de sa femme, mademoiselle Victoire Le Brun, qui était en apprentissage chez une grosse couturière à Paris.

Il ne nous restait de parent, du côté paternel, qu'un cousin assez éloigné. Il avait dix-neuf ans quand je naquis. Il fallut bien le choisir pour mon parrain, malgré les répugnances de ma mère, dont on verra la cause au chapitre suivant. Je fus baptisé dans la chapelle du château de mon père par monseigneur l'évêque de Coutances, qui, vu l'ancienne noblesse et la nouvelle fortune de notre famille, avait voulu m'administrer lui-même ce premier sacrement. Par la même

occasion, il daigna baptiser le fils de Delorme, dont mon père fut le parrain. On le nomma Guillaume, on me nomma Eugène. Ce fut à cette circonstance de son baptême que Guillaume dut par la suite la protection de monseigneur.

CHAPITRE II.

Du parrain d'Eugène.

Il y avait dix-neuf ans que mon parrain, en venant au monde, avait causé dans sa famille autant de joie que ma naissance en causait alors dans la mienne. Sa mère, le trouvant gros et fort, avait exigé qu'on le nommât César. Au bout de deux ans, on s'était aperçu que César était bossu. Cette découverte n'avait pas altéré la tendresse de ses parents; mais elle lui valut, au collége et chez son père, les railleries de ses camarades d'enfance. Les médecins prétendent que tous les bossus ont de l'esprit, parce qu'en général ils ont une grosse tête, et que chez eux le sang et les humeurs se portent au cerveau avec plus de force et d'abondance que chez les autres hommes. Soit par cette raison, soit que se sentant dans la nécessité d'avoir toujours une riposte prête aux épigrammes qu'on lui lançait, il eut de bonne heure aiguisé son esprit; notre cousin César de Senneville étonnait et déconcertait les railleurs par la malignité et la rapidité de ses reparties. Du reste il était bon homme et sans fiel. Il disait des

méchancetés et n'en faisait pas ; il était serviable et d'excellent conseil.

A dix-sept ans, il eut la fantaisie, en revenant d'un petit bien que son père possédait aux environs de Carentan, de traverser les rues de Coutances sur un grand et fort cheval. Il était petit, il avait la tête tellement enfoncée dans les épaules, qu'il se trouvait presque entièrement caché par celle de son cheval, et que, de loin, on ne pouvait distinguer ce que portait l'animal. Quand il approcha, les passants ne purent s'empêcher de rire et de se moquer. Les petits garçons le poursuivaient ; ils s'appelaient les uns les autres, en s'écriant : « Ah ! le bossu à cheval ! venez donc voir le bossu à « cheval ! » Ce malheureux cheval était ombrageux ; il eut peur, il s'emporta. Tout l'esprit de mon cousin ne pouvait rien contre les cris des petits garçons et contre la frayeur de sa monture. Il se croyait un habile cavalier, parce qu'il avait pris quelques leçons à l'académie. Cela n'empêcha pas que son cheval ne le jetât par terre. « Bonne leçon, dit-il, en s'apercevant qu'il « avait un bras cassé ; elle doit m'apprendre à fuir les « occasions de paraître en public ; je pourrais bien y « être souvent, comme aujourd'hui, le jouet et la vic« time des hommes et des bêtes. » Il y avait alors à Coutances un chirurgien très-expert ; il entreprit la cure du bossu, il y réussit parfaitement : seulement mon cousin resta un peu estropié du bras gauche.

L'année suivante, le bossu se prit d'amour pour une jeune et jolie personne. Il se flattait déja que son esprit pourrait faire oublier sa bosse, lorsqu'un rival le surprit chez elle. Ce rival, par malheur pour mon cousin,

était le maître d'escrime de tous les soldats de marine qui se trouvaient en semestre à Coutances. Il commença la conversation par railler le bossu sur la beauté, sur la régularité de sa structure. Mon cousin était brave et amoureux. Après de grands compliments à son rival sur la finesse de son esprit et sur la grace de ses plaisanteries, le bossu provoqua le maître en fait d'armes. Au moment où il venait de parer fort habilement un coup qui devait le percer de part en part, mon cousin reçut sous l'œil droit une blessure assez profonde. «Bien obligé, dit-il, malgré la vive douleur « qu'il éprouvait; voilà ma figure assortie à ma taille. « Je ne serai plus tenté de faire la cour aux belles : « c'est peut-être un bonheur pour moi. » Le même chirurgien qui l'avait si bien guéri de sa fracture ne fut pas tout-à-fait aussi heureux dans cette seconde cure que dans la première; mon cousin perdit tout-à-fait l'œil droit.

Pendant sa convalescence, César, se regardant au miroir de l'œil qui lui restait, fit de graves réflexions sur l'état qu'il devait prendre. Jusque-là il avait balancé entre l'épée et le barreau. « En bonne foi, se « dit-il, si j'avais autant de fortune que de noblesse, « d'esprit et de courage (la vanité était alors le grand « défaut de notre cousin le bossu), je pourrais faire « mon chemin comme feu M. le maréchal de Luxem- « bourg; mais j'ai tout au plus de quoi mener la vie « modeste d'un curé à portion congrue. Je ne me sens « aucune inclination pour l'état ecclésiastique. Je serais « repoussé du service. Il ferait beau me voir, avec ma « bosse, dans le banc des avocats, ou parmi les juges

« d'un présidial! Allons, je ne suis pas fait pour être ac-
« teur dans ce bas monde : si je suis sage, je me bor-
« nerai au rôle de spectateur, d'observateur, de con-
« templateur. Je n'aurai pas les vives jouissances que
« les hommes doivent à leurs passions, mais je n'éprou-
« verai point les tourments que ces passions entraînent
« à leur suite. Je ne me marierai pas : ce serait peine
« perdue que de chercher une jolie femme qui voulût
« de moi, et je ne voudrais pas de celle qui me res-
« semblerait, n'eût-elle qu'un seul des trois petits désa-
« gréments que je dois à la nature et aux accidents. Je
« n'irai pas à Paris : je n'ai pas assez de fortune pour
« y vivre à mon aise et indépendant. La ville de Cou-
« tances, que dis-je? ma famille seule suffit pour oc-
« cuper une longue vie d'observateur, et j'ai peine à
« croire que je vive long-temps. S'il faut en croire les
« médecins, les bossus ne poussent pas loin leur car-
« rière. » (En cela mon cousin se trompa : on verra, par la suite de cette histoire, qu'il parvint à un âge très-avancé.) « D'ailleurs, ajouta-t-il en se parlant tou-
« jours à lui-même, je suis connu dans mon pays; on
« est habitué à m'y voir; je suis sûr de ne pas m'y
« faire remarquer, pourvu que je ne m'avise plus de
« monter à cheval. A Paris, même à pied, je serais un
« objet de curiosité toutes les fois que je me montrerais
« dans un lieu public. » Ici le bossu se trompait encore : On sait que Paris est le lieu où l'on peut le plus facilement se perdre dans la foule, et nous y rencontrons tous les jours les figures les plus extraordinaires qui n'excitent pas la plus légère attention. « C'est dé-

« cidé, continua-t-il, au lieu de faire des sottises et des « folies, j'emploierai ma vie à rire des folies et des sot- « tises des autres. »

César fut long-temps fidèle au plan qu'il venait de se tracer. Il avait fait d'excellentes études; Horace était son auteur favori; il le possédait et le citait à tous moments et toujours à propos. Il passait le temps à se promener et à regarder, à causer et à faire causer, à réfléchir et à écrire.

Cependant il ne se borna point à observer et à rire de ses observations; il essaya souvent, par ses bons conseils, d'empêcher ses amis de faire des extravagances. Quelquefois il y parvint. Depuis sa réforme, il supportait avec plus de patience les plaisanteries que sa bosse lui attirait. On eût dit qu'il n'avait plus tant d'esprit, car il ne cherchait plus à en faire parade; mais il avait plus de sens et une meilleure philosophie.

Il se sentait encore quelquefois tourmenté par de secrets désirs d'amour, par quelques mouvements d'ambition; pour les réprimer, il se regardait au miroir; pour se consoler, il prenait sa flûte, dont il jouait assez médiocrement, et, après deux ou trois airs, il redevenait calme et raisonnable. A l'exemple de quelques bons curés de ville ou de campagne, il se donna une gouvernante. Il en changeait tous les cinq ans, et celle qu'il prenait était toujours plus jeune que celle qu'il congédiait; mais il garda jusqu'à sa mort celle qu'il prit à soixante ans.

César avait déja commencé son nouveau genre de vie, lorsqu'il fut appelé au château de mon père pour

me tenir sur les fonts baptismaux avec madame de La Boulinière, mon aïeule maternelle. Ma mère était un peu superstitieuse; elle craignait les vendredis; à table, elle ne pouvait voir sans frémir les couverts en croix. Elle avait trop d'esprit pour ne pas sentir qu'elle avait tort; mais elle avait beau se faire les plus sages raisonnements, elle éprouvait des terreurs qu'elle ne pouvait vaincre; et me voyant un parrain estropié, borgne et bossu, elle craignit que sa destinée n'influât sur la mienne. Le lecteur jugera par le récit de mes aventures s'il n'eût pas été à désirer pour moi que je n'éprouvasse pas d'autres malheurs que ceux qui étaient arrivés à mon cousin.

CHAPITRE III.

Des premières années d'Eugène et de Guillaume.

Magdeleine Delorme, ma nourrice, était une femme pieuse et pénétrée de ses devoirs. Elle était persuadée qu'en se chargeant de me nourrir, elle avait contracté l'obligation de me donner les mêmes soins qu'à son fils. Ainsi elle ne faisait pas porter à Guillaume les robes et les béguins que ma mère lui donnait pour moi; elle ne me laissait pas, des heures entières, étendu, la tête basse dans un berceau, ou suspendu à un clou dans mon maillot, pour aller filer ou causer chez une voisine. A toute heure du jour ou de la nuit,

elle accourait à mes premiers cris ; elle s'empressait de faire cesser mes petits chagrins; les caresses qu'elle me prodiguait devant mes parents continuaient après leur départ, et n'étaient jamais remplacés par de mauvais traitements. Si, au fond du cœur, elle avait une préférence pour son garçon, cette préférence ne se montrait jamais. Il arrivait même que Delorme et sa femme avaient souvent plus d'attention pour moi que pour Guillaume. « Eugène est destiné à être riche et à jouir, « disaient-ils ; à quoi bon le chagriner et ne pas le faire « jouir dès à présent ? Guillaume est pauvre, et aura « besoin de travailler, il faut l'habituer dès à présent « à la peine et aux privations. » Voilà le témoignage que toute ma famille m'a rendu de la conduite de mon estimable nourrice.

La ferme était à une portée de fusil du château. Mon père et ma mère me rendaient de fréquentes visites. Ils étaient presque toujours accompagnés du petit bossu. Depuis la cérémonie de mon baptême, il s'était habitué à venir souvent au château de mon père. Il avait remarqué de la naïveté et de la bonhomie dans la haute opinion que mon père avait de sa noblesse et dans le mépris qu'il affectait pour cette fortune qui était venue si à propos, et dont il jouissait avec complaisance, tout en la méprisant ; il avait remarqué à travers les petites superstitions de ma mère, et sa répugnance pour les bossus, une bienveillance générale pour tous, une vive tendresse pour son mari et pour son fils, une sincère affection pour ses proches. Il avait donc cru trouver à-la-fois dans notre famille les charmes d'une société agréable et une ample matière à ses observations. Le

bossu n'avait jamais été malin qu'avec ceux qui l'attaquaient. Ma mère, tout effrayée qu'elle était de me voir filleul d'un tel parrain, avait eu pour lui les égards et la politesse qu'on doit à un parent et à un homme qu'on croit malheureux, parce qu'il est infirme. Aussi César de Senneville n'avait employé son esprit auprès d'elle qu'à lui dire des choses flatteuses et à tâcher de la faire revenir de ses premières idées. Il n'avait pas eu de peine à y parvenir. Quant à mon père, il avait toujours regardé le bossu comme l'homme de génie de la famille.

Cependant ces trois personnes ne sortaient jamais de chez ma nourrice sans se disputer, et c'était toujours moi qui étais la cause de la dispute. Malgré les soins infinis que Magdeleine avait pour moi, ma mère trouvait encore qu'elle n'en avait pas assez. Le front ceint d'un énorme bourlet, et les épaules soutenues par une forte lisière, j'essayais quelques pas. « Ah! mon Dieu! « s'écriait ma mère, il va tomber! » Je bégayais quelques mots, j'étendais la main vers quelque objet, il fallait à l'instant me donner ce que je désirais; il fallait satisfaire mes fantaisies, dussent-elles m'être nuisibles.

« Fort bien, disait César à ma mère, serrez-le dans « ses vêtements, empêchez qu'il ne coure, n'attendez « pas qu'il se relève quand il est tombé, et votre fils « pourra bien devenir contrefait comme moi. Cédez à « ses premiers cris, augmentez sa frayeur en vous ef- « frayant vous-même de ce qui lui arrive, et vous le « rendrez tout à-la-fois despote et poltron. » — « Mor- « bleu! disait mon père, qui se souvenait d'avoir été

« militaire, vous avez raison, cousin; mais, patience,
« à sept ans, quand j'aurai retiré Eugène des mains des
« femmes, je saurai bien l'endurcir à la fatigue. J'en-
« tends qu'il n'ait d'autre passe-temps que les armes,
« la chasse et l'exercice. A vingt ans, à moins qu'il n'y
« ait pas un seul petit coin en Europe où un gen-
« tilhomme français puisse se battre, je prétends qu'il
« se distingue à la guerre. » — « La guerre! s'écriait
« ma mère avec effroi! » Et elle rappelait à M. de Senneville que plusieurs de ses ancêtres avaient brillé dans la haute magistrature. Avec sa fortune, son nom, son esprit, Eugène pouvait entrer au parlement de Rouen, au parlement de Paris, devenir président à mortier, premier président..... « Et chancelier, reprenait le
« bossu. » — « Pourquoi pas, disait mon père; et puis-
« que ma femme se livre à des craintes pusillanimes,
« indignes de la fille, de la femme et de la mère d'un
« gentilhomme....... J'aurais pourtant préféré qu'Eu-
« gène suivît la carrière des armes; car enfin s'il avait
« le bonheur de ne pas être blessé..... Moi, je ne con-
« nais rien au-dessus d'un général d'armée. » — « Oui,
« quand il est vainqueur, disait le bossu. Voilà de beaux
« rêves; mais qui sait si la coqueluche, qui commence
« à régner dans le pays, n'enlèvera pas notre futur
« chancelier? » — « Ne faites donc pas de pareilles
« frayeurs à ma femme, disait mon père. » — « Blâ-
« mez-moi donc d'être inquiète de sa santé! s'écriait
« ma mère. » — « A la bonne heure », répondait César, et il se taisait.

A la bonne heure était le mot favori de mon cousin. C'était comme une espèce de tic qui lui échappait

lorsqu'il n'était pas tout-à-fait d'accord avec la personne qui lui parlait, et qu'il aimait mieux céder que disputer.

On rentrait au château d'assez mauvaise humeur. Le lendemain on envoyait savoir à la ferme si je n'avais pas toussé, et quand on revenait apprendre à mes parents que j'étais bien portant, on dépêchait quelqu'un à la ville pour prier le cousin César de venir faire sa partie de piquet avec monsieur, ou de la musique avec madame, qui touchait assez bien du clavecin. Après-dîner on retournait chez Delorme, on me trouvait encore plus aimable que la veille. Guillaume était peut-être plus robuste que moi; mais certainement j'avais un esprit plus précoce, et l'on se disputait encore comme la veille en regagnant le château.

Après dix-huit mois, ma mère me retira de nourrice. Alors ce fut Guillaume qui vint me voir tous les jours. On continua de ne me refuser rien de ce que je demandais. Je devins capricieux et volontaire. Le père Delorme veillait à ce que sa femme n'accordât rien à son fils qu'avec discrétion; il était soumis et résigné. « Bon, tant mieux, disait mon père en voyant « mes caprices et mon obstination, il aura de l'ambi« tion; il aura du caractère. » — « C'est un grand mal« heur qu'une ambition capricieuse et déréglée, lui « répondait le bossu, et l'obstination est le caractère « des sots. » — « Voudriez-vous donc, disait ma mère, « qu'Eugène fût doux et timide comme Guillaume? « C'est bon pour le fils d'un pauvre homme obligé de « complaire et d'obéir à tout le monde, mais le fils « unique de M. le baron de Senneville! » Le bossu

faisait observer à mes parents que si Guillaume était soumis et obéissant avec son père, il n'était pas tout-à-fait si endurant avec moi, qu'il ne regardait que comme son égal et son camarade. Il croyait voir moins de bon sens et de caractère dans mes caprices et mes colères que dans la soumission de Guillaume envers ses parents, et dans ses résistances aux volontés de son frère de lait. « L'un ne désire que ce qu'il peut avoir, « disait-il, et il y parvient. L'autre veut ce qu'il ne peut « obtenir, et il n'y parvient pas. On cède tout à celui-« ci, et il n'est pas content; on refuse beaucoup à « celui-là, et il est content du peu qu'on lui accorde. « Delorme est sévère pour son fils, mais il ne sera ja-« mais dans la nécessité de le maltraiter. » César fit remarquer à mes parents que cette petite conférence avait lieu à la suite d'une scène où mon père, malgré sa tendresse pour moi, avait été obligé de me donner le fouet, parce qu'après avoir obtenu de ma bonne toutes les friandises que j'avais demandées, je n'avais pu la décider par mes plaintes et par mes cris à briser une belle pendule en marqueterie dont je voulais voir l'intérieur.

Cependant Guillaume et moi nous avions été pendant plus d'un an l'objet des mêmes soins et de la même tendresse, et nous avions conçu l'un pour l'autre la plus vive amitié. Nous nous querellions assez souvent; nous ne tardions pas à nous réconcilier. Quoique dans nos querelles on me donnât toujours raison, Guillaume n'était pas jaloux de moi, et je n'abusais pas par trop de mes avantages.

J'avais à peine cinq ans lorsque mon cousin le bossu

entreprit de me montrer à lire et à écrire. Guillaume, qui était toujours de moitié dans mes jeux, fut de moitié dans mes études. En voyant la promptitude de nos querelles et de nos raccommodements, l'empressement avec lequel nous nous cherchions sans cesse, la rapidité avec laquelle nous prenions et nous abandonnions une résolution de travail ou de jeu, le bossu se rappelait les vers d'Horace que j'ai pris pour épigraphe de ce premier volume de mon histoire :

> Reddere qui voces jam scit puer, ac pede certo
> Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
> Colligit ac ponit temerè, et mutatur in horas.

Il se souvenait aussi de la traduction qu'en a faite notre vieux poète Régnier :

> L'enfant qui scait desja demander et respondre,
> Qui marque assurément la terre de ses pas,
> Avecque ses pareils se plaist en ses esbats;
> Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise,
> Sans raison d'heure en heure il s'esmeut et s'appaise.

« *A la bonne heure*, se disait-il, ces deux enfants « ont déja les passions de leur âge. S'ils vivent, ils au« ront celles des âges suivants. D'après leur caractère « et la différence de l'éducation qu'ils reçoivent chez « leurs parents, j'aime à me flatter que Guillaume « saura les surmonter; mais que je crains qu'Eugène « ne s'y laisse entraîner! Au surplus, il est heureux « que ce soit le riche qui ait de la faiblesse, et que ce « soit le pauvre qui ait de la force. Mais qui sait si les « événements, les circonstances et les passions n'amè-

« neront pas de grands changements dans leur for-
« tune ? »

CHAPITRE IV.

De la naissance de Laure.

J'avais six ans passés lorsque ma tante Émilie Louville, qui jusque-là n'avait pas eu d'enfants, eut le bonheur de devenir grosse. Dès les premiers jours, M. Louville, qui s'était mis à la tête de la fabrique de son père, et qui, grace à la dot de ma tante, en avait fait un magnifique établissement, vint en cérémonie prier mon père de vouloir bien être le parrain de son enfant. Mon cousin le bossu, qui était présent, appuya la demande de M. Louville, et remarqua en souriant que le choix des parrains et des marraines avait toujours été considéré comme une grande affaire dans notre famille.

Mon père avait fort bien accueilli son beau-frère; il avait accepté; mais il se trouva qu'au moment des couches de ma tante, mon père était absent. Cette succession de mon grand-oncle ne nous était pas arrivée sans quelques petits procès. Des procès à soutenir sont ordinairement les premiers bénéfices des gros héritages. Mon père, bien muni d'argent et de bourriches, était donc allé à Paris pour recommander à l'intégrité des juges, à la loyauté des procureurs et à

l'éloquence des avocats, les intérêts de sa sœur et les siens. Le voyage avait été prévu; donc il avait fallu changer les premiers arrangements et chercher un autre parrain pour l'enfant de madame Louville. Ma tante, qui avait beaucoup d'amitié pour moi, imagina de prier ma mère de faire suppléer son mari par son fils. Madame de Senneville, qui ne vit là qu'un moyen de me plaire, adopta bien vite cette singulière proposition. Les personnes graves des deux familles firent quelques objections; mais comme ma mère et ma tante tenaient fortement à leurs idées, par galanterie et pour avoir la paix, on céda, et il fut décidé que je serais le parrain du cousin que ma tante allait me donner, car on ne doutait pas que madame Louville n'accouchât d'un garçon. Quelques jours après qu'on eut pris cette belle résolution, un exprès accourut en hâte avertir madame de Senneville que sa belle-sœur venait d'accoucher d'une fille. Suivant l'usage, le baptême devait avoir lieu le lendemain matin.

Ma mère, comme elle me l'a dit bien souvent, ne s'endormait jamais qu'en pensant à moi : c'était une habitude qu'elle avait prise pour se procurer des rêves agréables. Ce jour-là, après s'être félicitée d'avoir un fils, tandis que sa belle-sœur n'avait qu'une fille (on sait que dans les familles royales, nobles et roturières on est content et glorieux d'avoir un garçon pour aîné), tout-à-coup elle pensa que la naissance de sa nièce était peut-être un événement heureux. Ma mère avait une imagination vive et rapide quand elle s'occupait de moi : elle s'était déja plus d'une fois in-

quiétée de la femme que j'épouserais. La petite fille qui venait de naître lui parut le choix le plus convenable qu'elle pût faire. « Madame Louville est fort « jolie; donc sa fille sera jolie. Les fortunes sont « égales. Que dis-je? il n'y a qu'une seule et même « fortune, qu'il est très-prudent de confondre et de « réunir par le mariage de nos enfants. Mon fils, avec « son mérite, pourrait trouver de bien meilleurs par- « tis; mais, quoi qu'en puisse dire le cousin César, il « saura se borner dans ses désirs et se contenter de « cent mille livres de rente. La différence des âges est « précisément celle qui convient. Louville est roturier, « mais sa femme est noble, mais son père vient d'ache- « ter une charge qui l'anoblit; donc voilà la petite-fille « noble au troisième degré. M. de Senneville, qui « chérit tant sa sœur, ne peut manquer d'approuver « ce mariage. » Telles étaient les douces idées dont ma mère se berçait. « Mais Eugène est cousin germain « de la fille de madame Louville. — Eh bien! on ob- « tient des dispenses. — Mais demain il doit être le « parrain de sa cousine; cela devient plus embarras- « sant : c'est un nouvel obstacle, d'autres dispenses à « solliciter. — Eh bien! il en est encore temps, il ne « faut pas qu'Eugène soit parrain de sa cousine. Au « fait, n'est-il pas ridicule qu'un enfant qui n'a pas « sept ans soit parrain d'un autre enfant? d'autant plus « ridicule que la mère de M. Lonville, qui est la mar- « raine, est tout-à-l'heure dans sa soixante-dixième « année. La jolie commère que je donnerais là à mon « fils! A quoi pensait donc ma belle-sœur en voulant

« que mon fils tînt son enfant? Je rends justice à ses « intentions; mais elle n'a pas assez réfléchi aux con« séquences. »

Le lendemain ma mère se rendit de bonne heure à la ville. Chemin faisant, elle pensa qu'il fallait trouver un prétexte, une excuse, et ne pas dire le véritable motif de de son changement de résolution. Mille obstacles à son projet de mariage pouvaient survenir. Il ne fallait pas trop flatter les Louville. Elle avait pris la précaution de me laisser au château : ma mère était une femme fort prudente.

En traversant la ville, elle prit dans sa voiture notre cousin le bossu, pour le mener chez l'accouchée. Il fut surpris de ne pas me voir. Malgré leurs fréquentes disputes, ma mère avait beaucoup de confiance en César. Elle crut pouvoir lui dire ses grands desseins, sous le sceau du plus inviolable secret. Elle le pria de l'aider à faire entendre raison à M. Louville et à sa femme, sans leur révéler son vrai motif. *A la bonne heure*, dit le bossu en souriant; car il avait aussi l'habitude de sourire quand il ne voulait pas dire toute sa pensée, et les personnes qui s'adressaient à lui ne manquaient pas de voir dans ce sourire une approbation de ce qu'elles disaient. Mais M. Louville ne fut pas tenté de prendre la chose gaiement. Ma mère et mon cousin César avaient beau épuiser toutes les ressources de leur esprit, lui dire que j'étais malade, que j'étais trop jeune, qu'on n'avait jamais pu parvenir à me faire apprendre les réponses qu'il fallait faire au prêtre : il croyait voir, dans le refus subit d'un arrangement conclu quelques jours auparavant, une arrière-

pensée qui tenait du mépris. Il s'expliquait très-vivement et très-haut avec ma mère dans une chambre voisine de celle de l'accouchée. La garde-malade et la sage-femme, qui avaient plusieurs fois essayé d'imposer silence à mon oncle, n'avaient pas eu de peine à deviner ce dont il était question, et toutes les deux l'avaient dit tout bas à madame Louville, après lui avoir recommandé de se calmer et de prendre courage. Ma tante se calma si peu, que ma mère, lorsqu'elle entra dans sa chambre, la trouva tout en larmes. Ma mère en fut attendrie, et elle eut une telle crainte de causer à sa belle-sœur une révolution fâcheuse dans son état, qu'elle ne pût s'empêcher de lui glisser tout bas quelques mots de son projet de mariage, en la priant sur toutes choses de n'en pas parler à son mari. Madame Louville, pleine de reconnaissance pour cette bonne idée de ma mère, et voyant déja sa fille très-bien mariée, ne put s'empêcher à son tour d'en dire un mot à son mari, qui n'était plus en colère, mais qui avait beaucoup d'humeur, en le suppliant sur-tout de ne pas paraître instruit. A l'instant même, la joie et la bonne intelligence reparurent dans la maison. On proposa au bossu d'être le parrain de la petite Laure (c'était le nom qu'on destinait à ma cousine.) Il accepta; il fit un compliment très-galant à la vieille madame Louville, qui se consola de ne pas avoir un marmot de six ans et demi pour compère.

Quinze jours auparavant, la mère de Guillaume était accouchée d'une fille. On avait été si content des soins qu'elle m'avait prodigués, qu'on n'hésista pas à

lui donner Laure à nourrir. Ainsi ma cousine Laure eut le même parrain et la même nourrice que moi.

Quant à moi, qui m'étais fait une fête d'être parrain, et qui, malgré tout ce que ma mère en avait pu dire, savais fort bien la leçon que je devais réciter au prêtre, je jetai les hauts cris quand j'appris que ma mère était partie sans moi pour le baptême; mais mon cousin le bossu me fit oublier bientôt mes chagrins avec deux belles boites de dragées. J'en donnai généreusement une à Guillaume. Il y avait alors à Coutances un excellent confiseur.

CHAPITRE V.

Des premières années de Laure.

Mon père, à son retour, avait d'abord raillé ma mère sur le projet précoce de mon mariage avec ma cousine; en y réfléchissant, il le trouva plus raisonnable. Il venait de gagner son procès; mais il lui en avait coûté tant d'argent et de démarches, il lui avait fallu tant de soins pour se défendre des piéges que lui tendaient ses hommes d'affaires et ceux de sa partie adverse, qu'il en avait pris un peu d'humeur contre le genre humain, et l'opinion que tous les hommes, hors ses parents et ses amis, étaient avides et par conséquent peu délicats. Il ne pouvait donc voir de mauvais œil un projet qui tendait à concentrer dans la

famille la fortune de son oncle et les affections de son fils.

Depuis la naissance de Laure, ma mère, qui déja la regardait comme sa bru, avait recommencé ses visites chez Magdeleine Delorme. Elle m'emmenait toujours avec elle. Nous nous y rencontrions presque tous les jours avec madame Louville. Ma mère me faisait remarquer les graces naissantes de ma cousine. Elle cherchait avec soin à exciter mon affection pour la petite Laure. Les deux belles-sœurs se regardaient, souriaient quand elles me voyaient embrasser Laure avec une ardeur enfantine, et, dès qu'elles étaient seules, elles s'entretenaient avec complaisance de notre futur mariage; elles en vinrent même à s'occuper des enfants que nous devions avoir. Guillaume avait aussi beaucoup d'affection pour ma cousine; il aidait sa mère dans les soins qu'elle lui prodiguait. Il me disait souvent qu'il ne savait laquelle il aimait le mieux de sa jeune sœur ou de mademoiselle Laure.

Ma tante avait acheté une maison de campagne qui n'était séparée de notre château que par une avenue de pommiers; elle y venait passer le printemps et l'été. Mon père allait habiter la ville à la fin de l'automne, en sorte que toute notre famille ne se quittait presque jamais. Au jour de l'an, on se donnait des étrennes. Ma mère était fort ingénieuse dans le choix de celles qu'elle me faisait offrir à Laure. A cette époque, Guillaume ne manquait jamais de venir présenter ses respects à mes parents. Je ne manquais jamais de lui montrer toutes mes petites richesses et de lui raconter les beaux cadeaux que j'avais faits à ma

cousine. Il n'était pas jaloux des étrennes que j'avais reçues, mais il regrettait de ne pouvoir rien offrir à mademoiselle Laure.

J'avais onze ans, et ma cousine en avait cinq. Ma mère, qui ne rêvait qu'à mon éducation et à mon mariage, voulut que j'apprisse à danser. Il y avait heureusement à Coutances un vieux élève de ce fameux Pécourt qui eut l'honneur de montrer la Sarabande à Louis XIV. Comme je fis de très-rapides progrès sous cet habile maître, ma mère arrêta que, la veille du jeudi gras, elle donnerait, dans le vaste salon de notre maison de Coutances, un bal où elle inviterait tous les enfants de la ville. On fit de grands préparatifs, et le bal fut très-brillant. J'avais obtenu de ma mère que Guillaume en serait. Magdeleine Delorme avait paré son fils de son mieux. Cependant Guillaume avait toujours l'air un peu paysan au milieu de nous tous qui étions déja de petits messieurs. D'abord il en fut honteux; mais bientôt il se mit à son aise; il sautait de tout son cœur, et riait le premier du trouble qu'il causait dans les contre-danses, et de l'humeur qu'il donnait à mon vieux maître, qui mettait une grande importance à nous indiquer les pas et les figures. Guillaume eut deux fois l'honneur de danser avec mademoiselle Laure. L'on remarqua qu'il apportait le plus grand soin à ne pas faire trop de gaucheries en dansant avec elle, et qu'il y réussit. Il y eut une magnifique collation. Après la collation, qui avait mis tout le monde en gaieté, on parla de se déguiser. Je pris les habits de Guillaume; il prit les miens; on habilla Laure en cauchoise. Sous mes habits Guillaume s'en-

3.

hardit, il osa parler avec plus d'amitié, plus de familiarité à la petite cauchoise; il alla même jusqu'à la tutoyer. Le lendemain, il en était tout confus, et il demanda pardon à mademoiselle Laure de lui avoir manqué de respect.

Le surlendemain de ce jour qui s'était passé si gaiement, Laure fut atteinte d'un violent mal de tête. Le soir même la petite-vérole se déclara. On se hâta de m'éloigner d'elle; mais déja la contagion m'avait atteint, et nous apprîmes bientôt que Guillaume, à peine de retour à la ferme, avait éprouvé les premiers symptômes de cette cruelle maladie. Elle fut courte et peu dangereuse pour ma cousine et pour moi; mais Guillaume, qui était soigné par l'habile chirurgien de notre cousin le bossu, fut très-long-temps et très-dangereusement malade. Dans son transport, il s'était persuadé que mademoiselle Laure était morte, et il se désespérait. Heureusement ma cousine était à la fin de sa convalescence. Delorme vint supplier ma tante Louville de mener mademoiselle Laure à son pauvre enfant pour lui prouver qu'elle n'était pas morte. La vue de Laure opéra bien mieux que toutes les drogues du chirurgien. Guillaume ne tarda pas à guérir.

Le printemps était arrivé : ma mère et ma tante avaient une grande habileté pour diriger nos jeux vers le but de leurs désirs. Dans ces jeux, j'étais toujours le mari de Laure. Mon père et mon oncle, que leurs femmes ne manquaient jamais d'appeler pour les rendre témoins des progrès de notre affection mutuelle, admiraient les grands effets de la sympathie, et regardaient déja notre mariage comme arrêté dans le ciel.

Le cousin César ne goûtait pas beaucoup ces petits jeux. « Courage, disait-il à nos parents; que ne vous « occupez-vous déja d'obtenir les dispenses et de régler « le douaire et le préciput? Eh! mes bons amis, qui « sait si Laure n'est pas destinée au fils d'un grand ou « d'un maltôtier? Qui sait si Eugène ne sera pas tenté « de succéder à notre évêque? Avant d'en venir au « mariage, attendez au moins que vos enfants aient « reçu d'autres sacrements que le baptême. »

La fête de Laure approchait. Ma mère se tourmentait beaucoup pour savoir quel bouquet je pourrais offrir à ma cousine; mais son imagination fut stérile, et il fallut se contenter d'une grande poupée de Paris, fort bien habillée. Laure fut ravie de sa poupée; mais ma mère aurait desiré quelque chose de plus délicat et de plus analogue à nos sentiments. Cette fois Guillaume n'eut pas le regret de ne rien offrir à mademoiselle Laure. Dès le matin de ce grand jour, mon ami Guillaume, en habit des dimanches, était à la porte de mademoiselle Laure, portant un gros bouquet et un panier rempli de fruits qu'il savait être de son goût. Dès qu'elle parut, il lui offrit son cadeau, et lui récita, les yeux baissés et en roulant son chapeau dans ses mains, un petit compliment fort naïf que le maître d'école du village lui avait composé pour la fête de son père, et auquel Guillaume s'était hasardé de changer lui-même ce qu'il fallait pour qu'il pût être adressé à une demoiselle. Il fut tout saisi des remercîments de Laure, et il jouissait de la voir manger de bon appétit quelques-uns des fruits qu'il lui avait offerts.

Ce jour-là il y eut un grand repas au château de

mon père. Le bossu nous chanta au dessert des couplets qu'on trouva charmants. Il avait cherché à y faire entrevoir à nos parents qu'il était plus sage de laisser venir l'inclination que de la provoquer; mais on ne remarqua pas autre chose dans ses couplets que les compliments qu'il adressait à Laure sur sa beauté et à moi sur mon esprit.

J'avais en effet beaucoup d'esprit, j'étais un enfant étonnant pour mon âge; il ne se passait pas un jour qu'il ne m'échappât quelque repartie fine et plus profonde qu'elle ne paraissait l'être. Je ne pouvais manquer de devenir par la suite un homme de tête et de génie. Voilà ce que mon père et ma mère disaient à tous ceux qui voulaient les entendre, et ce que répétaient à l'envi tous nos valets et les amis nombreux qui venaient dîner au château.

CHAPITRE VI.

Suite de l'éducation d'Eugène et de Guillaume.

Guillaume allait depuis quelque temps à l'école du village, et je continuais mes premières études sous mon cousin César.

Le maître d'école, surpris et glorieux des progrès de Guillaume dans l'écriture et dans l'orthographe, s'était avisé de faire une distribution de prix. Il avait donné à Guillaume le recueil des Fables de La Fon-

taine, et puis il était allé supplier le père Delorme de lui permettre d'enseigner à son fils tout ce qu'il savait de latin. Le père Delorme hésita : « A quoi bon donner « à mon garçon une grande éducation, et de quelle « utilité lui serait son latin pour bien mener sa char- « rue ? » — « Et pourquoi, dit le magister, voudriez- « vous que votre fils se bornât à conduire une char- « rue ? » — « J'y avais déja pensé, réprit le père Delorme, « sur-tout depuis que Dieu a béni mon mariage et a « donné à Guillaume une sœur et un frère. » Magdeleine Delorme venait d'accoucher d'un troisième enfant. Elle était présente à l'entretien. « Ah ! notre homme, » dit-elle, en donnant un baiser à son cadet qui venait de s'endormir sur ses genoux, « il faut suivre les avis de « M. le magister. Le petit que je tiens sera fermier et « laboureur comme son père, et nous devons mettre à « profit pour notre aîné, puisqu'il a si bonne envie « d'être savant, les bontés de monseigneur notre évêque, « qui l'a baptisé, et l'amitié du jeune M. de Senneville, « qui est son frère de lait. Il faut qu'il étudie pour être « prêtre. » On sait que c'est l'usage dans les grandes familles de destiner les cadets à l'église ; mais quand un paysan trouve le moyen de faire étudier un de ses enfants, c'est son aîné qu'il envoie au collége, avec l'intention d'en faire un ecclésiastique ; et la bonne Magdeleine voyait déja son fils curé du village ; non pas qu'elle desirât la mort de son pasteur actuel ; mais il aurait un si grand âge quand Guillaume aurait reçu les ordres ! Il se ferait un plaisir de résigner son bénéfice entre les mains d'un homme pieux et savant comme le serait son fils. « C'est bientôt dit, femme, reprit

« Delorme; mais quand M. le magister lui aura montré « *musa* la muse, il faudra envoyer notre fils au collége « à Coutances, à Caen, à Rouen ou à Paris, et l'on « n'entre pas là sans une grosse pension. » — « Voulez- « vous m'en croire, dit le magister, allons trouver « M. César de Senneville; c'est un homme de tête; il « a de l'amitié pour votre fils. C'est lui qu'il faut con- « sulter. » — « Soit, » dit le père Delorme, et ils allèrent ensemble chez notre cousin le bossu.

César, qui avait encore mieux remarqué que le magister les dispositions de Guillaume, approuva beaucoup le projet de le faire étudier. Il apprit au père Delorme que des hommes bienfaisants avaient fondé des pensions gratuites dans divers colléges de Paris pour les enfants sans fortune; que ces pensions s'appelaient des bourses, qu'il y en avait au collége d'Harcourt, qui précisément ne pouvaient être données qu'à des Normands, et que plusieurs de ces bourses étaient à la nomination de l'évêque de Coutances. Cette nouvelle décida tout-à-fait le père de Guillaume. Il ne doutait pas que monseigneur ne donnât la préférence sur tous les autres aspirants à l'enfant qu'il avait baptisé. Il pria le bossu de parler à monseigneur. Il se hâta d'aller raconter à sa femme ce qu'il avait appris, et Magdeleine Delorme, voyant déja son fils au collége, ne voulut pas perdre un moment pour s'occuper de son petit trousseau, puis tout d'un coup elle se mit à pleurer; car elle pensait qu'il faudrait bientôt se séparer de son cher enfant.

Ce jour-là justement monseigneur dînait au château. Monseigneur était un sage et pieux prélat. Ses

liaisons avec monsieur le cardinal de Noailles l'avaient fait soupçonner de jansénisme. Cependant il aimait assez la bonne chère, et il avait pour les dames une politesse affectueuse qui rappelait le ton de la vieille cour. Aussi, lorsqu'après-dîner César lui parla de nommer Guillaume boursier du collége d'Harcourt, on le trouva très-bien disposé. Il fut décidé que, pendant les six mois qui restaient encore à s'écouler jusqu'aux vacances, le magister ferait sérieusement travailler le petit Guillaume; qu'à cette époque Guillaume passerait à l'examen de monseigneur, et que si monseigneur le trouvait en état d'entrer en sixième, on l'enverrait à Paris pour la messe du Saint-Esprit.

Il fut aussi question de moi dans cette conférence. Mon père avait pensé à me faire entrer dans les pages; mais nous n'avions aucune protection en cour. Il fut décidé qu'à la même époque on m'enverrait au même collége avec un précepteur; que jusque-là le magister viendrait tous les jours au château me donner des leçons, et que le cousin César aurait la bonté de surveiller le magister et son élève. Ma mère aurait voulu que M. de Senneville allât habiter Paris pendant le temps de mes études. Mais il avait une grande fortune pour son pays, il tenait un état de prince dans ses terres; à Paris il n'aurait vécu que comme un simple gentilhomme, obligé de céder le pas à des grands, dont plusieurs étaient moins nobles que lui. Sa vanité l'emporta sur sa tendresse pour moi. « Et puis, ajouta « César, je connais ma chère cousine : si vous habitiez « Paris, votre fils serait tous les jours en congé. » —

« C'est vrai, dit mon père, ma femme a tant de fai-
« blesse pour son fils! Mais au moins Eugène viendra
« tous les ans passer ses vacances au château. »

Ces six mois furent bien employés. J'étais à-peu-près le maître de la maison. Ma mère avait donné ordre à tous les gens de m'obéir; elle-même m'obéissait aveuglément. Mon père, qui voulait passer pour sévère, prenait souvent un ton vif et impérieux; mais, dès ce temps-là, j'avais ma petite tactique pour l'amener à ce que je voulais. Au milieu de sa plus grande colère, je savais employer à propos la ressource d'une caresse pour l'attendrir, ou d'une espièglerie pour le faire rire. Comment s'y prit notre cousin le bossu pour enseigner quelque chose à un enfant qui, loin de savoir obéir, avait déja l'art de se faire obéir par les autres? je n'en sais rien. Il est vrai que tout le monde s'extasiait sur mon étonnante facilité; mais j'appris réellement assez bien ma syntaxe. Guillaume fit aussi de grands progrès dans le rudiment. Il soutint son examen de manière à embarrasser monseigneur, qui n'était pas si fort en latin que mon cousin César. Enfin le cousin César se donna tant de peine pour nous instruire, que le magister lui-même en profita, et que, depuis, ce brave homme a fait de son chef d'assez bons élèves. L'évêque, au premier août, nomma Guillaume à l'une des bourses dont il pouvait disposer.

Tous les préparatifs de départ étaient déja faits dans la maison de Delorme. Magdeleine avait écrit à mademoiselle Victoire Lebrun sa sœur, qui était ouvrière à Paris, que, dans le courant de septembre, Delorme

lui menerait son fils, et qu'elle la priait d'avoir pour lui, pendant ses études, tous les soins qui seraient en son pouvoir.

La sœur de Magdeleine n'était pas heureuse. J'ai pensé souvent qu'il fallait peut-être encore plus de vertu aux pauvres ouvrières des grandes villes pour ne pas se faire grisettes, qu'il n'en faut aux pauvres artisans pour ne pas se faire laquais; et je me sers du mot de *grisettes*, ne voulant pas employer le mot propre, qui pourrait effaroucher quelques lecteurs délicats. Dénuée de fortune, mademoiselle Victoire n'avait pas trouvé à se marier : douée d'une figure agréable, elle avait conservé ses bonnes mœurs; aussi avait-elle beaucoup de peine à vivre, même avec la plus stricte économie. Son beau-frère lui faisait passer quelques secours; mais ayant lui-même une femme et trois enfants, il ne pouvait pas rendre la sœur de sa femme aussi riche qu'il l'aurait voulu. Mademoiselle Victoire avait d'autant plus de reconnaissance pour les bienfaits de son beau-frère, qu'elle savait qu'il se gênait pour elle, et qu'elle craignait de faire tort à ses enfants. Elle n'avait jamais vu le mari de sa sœur : quel bonheur pour elle de faire connaissance avec lui et avec un neveu âgé déja de douze ans! ses vœux auraient été comblés, écrivait-elle dans sa réponse, si sa sœur avait pu être du voyage.

Depuis douze ans, mon père s'occupait du choix de mon précepteur. Mais quel homme pouvait réunir assez de qualités pour qu'on lui confiât l'éducation d'un enfant aussi précieux! Celui-ci paraissait trop sévère à madame, celui-là était trop doucereux, suivant mon-

sieur. Monsieur jugeait un troisième fort capable, mais madame lui trouvait une physionomie malheureuse. Parmi ces précepteurs poliment éconduits, il y en avait plus d'un qui avait paru convenable à mon cousin César, car il était loin d'espérer un homme parfait, et ma mère lui faisait la guerre de ce qu'il suffisait pour obtenir son suffrage d'avoir des mœurs et de l'instruction. Tous les abbés de Caen, de Vire, et même de Rouen qui couraient alors les éducations des jeunes et riches gentilshommes, s'étaient lassés de se présenter à mon père. Nous étions déja au 16 septembre; Guillaume, après avoir eu l'honneur de saluer mes parents et monseigneur, après avoir présenté ses respects à mademoiselle Laure et reçu la bénédiction de sa mère, était parti à pied avec son père. Le mien se désespérait d'une violente attaque de goutte qui le clouait sur son fauteuil, et ne lui permettait pas de faire le voyage de Paris pour me conduire et me choisir enfin un précepteur parmi les sujets les plus illustres de l'université, lorsqu'on lui annonça la visite d'un des grands-vicaires de monseigneur, accompagné de son neveu, M. l'abbé Doriolis. M. l'abbé venait d'achever sa philosophie précisément au collége d'Harcourt, et passait chez son oncle le reste de ses vacances.

CHAPITRE VII.

Du précepteur d'Eugène.

La conduite et la fortune scandaleuse du cardinal Dubois n'avaient pas peu contribué à multiplier les abbés mondains. L'abbé Doriolis n'était pas un homme de mœurs déréglées, mais il avait une fort jolie figure, une belle voix de haute-contre. Il marchait avec zèle sur les traces de ces jeunes ecclésiastiques de bonne maison qui, en attendant qu'ils fussent évêques ou abbés commendataires, se montraient dans le monde bien poudrés, bien musqués, en habit court, en manteau de soie, étaient pleins d'attentions pour les dames, et leur donnaient les avis les plus judicieux sur l'élégance et le choix de leurs ajustements; il prenait le plus grand soin de sa petite personne; il craignait les rhumes et le hâle.

Un *Credo* à trois voix, où il fit admirablement sa partie, dans la chapelle du collége, le jour même où l'évêque de Coutances, se trouvant à Paris, était venu donner la confirmation aux écoliers qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement, lui avait valu les bonnes graces du prélat, et celui-ci, quelques jours après, avait nommé l'oncle du jeune Doriolis l'un de ses grands-vicaires. Ainsi c'était la belle voix du neveu qui avait protégé l'oncle; il était bien juste qu'à son tour l'oncle protégeât le neveu.

Le grand-vicaire ne venait pas précisément proposer l'abbé Doriolis pour mon précepteur, car il n'était pas sûr que l'abbé acceptât; mais il espérait vaincre ses répugnances, et il venait prier mon père de se joindre à lui pour obtenir que l'abbé se décidât à nous sacrifier ses autres espérances de fortune. M. Doriolis avait fait des études assez médiocres; il disait en avoir fait d'excellentes. Il vantait avec grace et complaisance ses petits succès de collége. Il avait eu du malheur ou trop d'application les jours de composition pour les prix; il avait continué de cultiver les belles-lettres pendant sa philosophie, et faisait des vers avec beaucoup de facilité; il n'était que sous-diacre, et ne voulait pas aller plus loin dans l'église. Toute son ambition était tournée vers la littérature. Il était d'ailleurs adroit, patelin et complimenteur.

Malgré son ton mielleux, il plut à mon père, car il vanta l'ancienneté de notre maison, et il lui promit, s'il se décidait à se charger de mon éducation, de m'inspirer des sentiments dignes de ma naissance. Il plut encore davantage à ma mère, car, en développant ses principes sur l'éducation, il démontra que c'était la douceur et la complaisance qui devaient obtenir le plus de succès auprès d'un enfant de qualité; enfin, quand on m'amena devant lui, il loua beaucoup la grace, la gentillesse et l'esprit que je déployai en lui souhaitant le bonjour; il me trouva la figure noble, il admira mon étonnante ressemblance avec ma mère, et se sentit, dès le premier coup-d'œil, une telle inclination pour moi, qu'il céda aux instances de son oncle,

et déclara qu'il serait volontiers mon précepteur, si toutefois il était agréé par mes parents.

On avait pris l'habitude dans notre famille de ne rien faire sans consulter notre cousin le bossu; mais on n'avait pas pris l'habitude de suivre ses avis.

Ce jour-là, il devait dîner au château. On invita M. l'abbé Doriolis et son oncle le grand-vicaire. Ma mère était seule quand notre cousin arriva. Le matin même, le cousin César, presque aussi jaloux que mon père et ma mère de me trouver un bon précepteur, avait pensé à l'un de ses camarades de collége, homme instruit, laborieux et modeste. Il lui avait écrit, et il venait tout joyeux en donner la nouvelle au château, lorsque ma mère, encore plus joyeuse, entama un éloge pompeux du joli abbé, qui chantait si bien. « *A* « *la bonne heure*, dit le bossu, un peu déconcerté, je « vois déja qu'avec un pareil maître, Eugène peut de- « venir un chanteur très-distingué; » et il parla de son ami et de la lettre qu'il lui avait écrite. « Vous allez « voir, lui dit ma mère, comme ce M. Doriolis est un « homme charmant, spirituel et profond. Au surplus, « vous savez, mon cousin, que nous ne ferons rien sans « votre assentiment. »

L'abbé Doriolis fut un peu surpris de l'étrange figure de César. Il dit tout bas à ma mère qu'il fallait que j'eusse déja du courage pour n'avoir pas peur de mon cousin, et dans un compliment assez compliqué qu'il adressa tout haut à César, il trouva le moyen de dire un mot flatteur sur l'esprit des bossus. Pendant le dîner, M. l'abbé affecta souvent de répéter qu'il était gauche et timide, et cependant il fit intrépidement

presque tous les frais de la conversation. C'était moi qui étais l'objet de ses éloges. Il souriait de tous les mots qui m'échappaient, et j'en fus si content, qu'au dessert j'allai dire à ma mère que c'était lui que je voulais pour précepteur.

Mon cousin César eut une conférence avec l'abbé. « A Dieu ne plaise, dit César, que j'aie la prétention « de vous faire subir un examen. » — « Pourquoi donc « pas, dit l'abbé avec suffisance, me voilà prêt à vous « satisfaire sur tout ce qu'il vous plaira de me demander. » — « Eh bien! reprit César, puisque vous êtes « de si bonne foi, parlons. » Alors il interrogea l'abbé sur ses principes d'éducation et d'enseignement, sur Cicéron et Tite-Live, sur Horace et Virgile. L'abbé débita des lieux communs qui ne séduisirent pas mon cousin, car il crut les avoir lus quelque part. Malheureusement encore, l'abbé s'avisa d'y mêler ses propres idées. Elles parurent si étranges à César, qu'il ne put s'empêcher de sourire. L'abbé, trompé par ce sourire qu'il interprétait à son avantage, continua. Il en vint à la littérature française. Il prononça sur les auteurs du temps, et, jaloux d'éblouir, il récita au bossu une épître sur le bonheur de la médiocrité, qu'il donna comme étant de lui. César, qui connaissait mieux Horace que certains faiseurs d'épîtres de la jeunesse de Louis XV, ne s'aperçut pas cette fois que l'abbé s'attribuait le bien d'autrui; mais il lui fit entendre avec beaucoup de politesse qu'il n'était pas enthousiasmé de ses vers. L'abbé se piqua comme s'il eût été le véritable auteur. « Ne nous fâchons pas, monsieur l'abbé, lui « dit César; en y réfléchissant, vos vers me donnent

« une telle opinion de votre talent pour la poésie, que « je vous engage à résister aux instances de votre oncle « le grand-vicaire. Vous êtes fait pour être bien mieux « que le précepteur de mon petit cousin. Au lieu de « chercher une éducation, courez les bénéfices simples « et sans charge d'ames. » L'abbé remercia gracieusement le bossu de l'estime qu'il voulait bien lui témoigner. Cependant, comme il crut voir que la conférence n'avait pas tourné tout-à-fait à son avantage, il trouva le moyen de parler à ma mère avant de retourner à la ville.

Selon lui, M. César de Senneville était assez instruit; mais il n'était pas étonnant qu'un homme du monde n'en sût pas tout-à-fait autant que ceux dont le métier est d'écrire et d'enseigner. Or, il avait cru remarquer que notre cousin avait plus de prétention que de savoir; alors il avait cru devoir par politesse se montrer aussi modeste que M. César avait été vain et tranchant. Ce n'était pas la première fois, ajoutait-il, qu'il s'apercevait que les bossus avaient une antipathie naturelle pour les hommes un peu favorisés par la nature. En supposant qu'il surmontât ses répugnances, et qu'il s'imposât la tâche de faire mon éducation, tant à cause de l'affection qu'il se sentait pour le jeune enfant, que pour céder aux pressantes sollicitations de mes parents, il voyait bien qu'il aurait à combattre des préventions; mais il se consolerait de n'avoir pas le bonheur de plaire à toutes les personnes de notre famille, pourvu qu'il eût le suffrage de ma mère : aidé de sa puissante protection, il espérait ramener bientôt ceux mêmes qui se seraient prononcés le plus vivement contre lui.

Mes parents avaient promis à l'abbé Doriolis de lui rendre réponse le lendemain matin. Quand mon cousin César vit que tous ses efforts pour les empêcher de mettre de l'indiscrétion et de la précipitation dans une affaire aussi importante étaient inutiles ; qu'on ne cessait de lui vanter la politesse et le bon ton de M. l'abbé, la faveur dont il jouissait auprès de l'évêque, et le goût presque sympathique que j'avais manifesté pour lui ; mon cousin prit le parti de trouver lui-même quelques qualités à M. l'abbé Doriolis, comme de l'élégance dans les manières, de la douceur et de la flexibilité dans l'esprit, et il pensa qu'avec la facilité de leur caractère mon père et ma mère auraient pu faire un plus mauvais choix.

On prit des arrangements avec le neveu du grand-vicaire ; on lui assura de bons appointements et une honnête pension viagère à la fin de mon éducation. Mon père avait une vieille chaise de poste et un vieux domestique nommé Georges, qui avait fait avec lui les campagnes de Flandre. Mon cousin César obtint que Georges, qui était encore alerte et dispos, courrait devant notre chaise, et s'installerait avec nous au collége pour nous servir. Mon père écrivit à M. Mathelin, son banquier, qui avait un fils au collége d'Harcourt, et il donna à M. l'abbé une lettre de crédit sur M. Mathelin. Ma mère me fit un trousseau aussi considérable que celui d'une jeune mariée : elle ne cessait de supplier l'abbé de veiller à ma santé encore plus qu'à mon instruction. Mon cousin César chargeait le bon Georges, qui savait écrire, de lui rendre un compte

fidèle de la conduite du précepteur en même temps que de celle de l'élève.

La veille du jour où nous devions partir, Magdeleine Delorme, ma nourrice, vint me faire ses adieux, et elle conjura mon précepteur de vouloir bien avoir quelques attentions et quelques soins pour son enfant, qui allait entrer comme boursier au même collége que le jeune M. Eugène. Peut-être l'abbé n'aurait-il guère écouté la mère Delorme, si ma petite cousine Laure, qui se chagrinait beaucoup de mon départ, n'eût aussi recommandé Guillaume aux bontés de M. l'abbé. Il promit de s'intéresser au fils de notre fermier, pourvu toutefois que le jeune homme s'en montrât digne.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'Eugène et de Guillaume.

PENDANT la première poste, je pleurai beaucoup. L'abbé Doriolis essayait de me consoler. Mais je ne le connaissais que depuis quelques jours, et me trouvant seul avec lui, je me regardais comme un pauvre enfant abandonné. En changeant de chevaux, la vue et les discours de Georges, qui nous avait attendus, et qui avait beaucoup de respect et d'affection pour son jeune maître, me rendirent un peu de courage. L'abbé profita en homme habile de ce petit incident. Il exagéra tellement les sacrifices qu'il était obligé de faire pour se charger de mon éducation, que je commençai à prendre pour lui des sentiments de reconnaissance et d'amitié. Il me dit de si belles choses sur son mérite, que je le regardai comme un grand homme. En me parlant avec les plus pompeux éloges de toutes les autres personnes de ma famille, il se moqua si agréablement de mon cousin le bossu, qu'il me faisait rire aux éclats. Nous étions déja les meilleurs amis du monde,

lorsque nous arrivâmes à Caen. Nous en partîmes tard le lendemain, parce que M. l'abbé me laissa long-temps à l'auberge avec Georges, pour aller voir quelques personnes qu'il connaissait dans cette ville. Pendant le reste de la route, l'abbé continua de chercher à me donner une grande opinion de lui-même. Le troisième jour, après avoir fredonné à demi-voix quelques ariettes d'un opéra en grande vogue alors, il s'était profondément endormi. Le jour baissait lorsque nous approchâmes de Mantes.

Guillaume, à douze ans, était grand et robuste. Son père, qui était obligé de calculer sa dépense, avait pensé qu'il pourrait aller à pied jusqu'à Caen ou même jusqu'à Evreux, qu'il trouverait quelque occasion dans une de ces deux villes, et qu'il arriverait encore à Paris le 29 septembre, deux jours avant la rentrée des classes. Guillaume avait fort bien soutenu la marche du premier jour : dès le second, il se sentait fatigué; mais il se gardait de le dire à son père, qui ralentissait son pas et examinait son fils avec inquiétude. Vers la fin de ce second jour, Guillaume avait beau rire de sa fatigue et encourager son père, il ne pouvait plus marcher. Heureusement ils rencontrèrent un voiturier qui allait à Evreux à petites journées. Il n'y avait place que pour Guillaume dans la voiture. Le père Delorme ne s'amusa pas à marchander sur le prix; et pendant les trois jours que dura la route, après avoir placé son fils le plus commodément qu'il lui était possible, il partait gaiement une heure avant la voiture, il arrivait le soir une heure après elle, bien fatigué, car il avait marché fort vîte; mais il se délassait en

embrassant son fils et en le regardant souper de bon appétit. D'Evreux, ils continuèrent leur route tantôt à pied, tantôt trottant sur de mauvais chevaux de louage, nommés judicieusement des mazettes, tantôt en remontant la Seine sur des batelets. Guillaume et son père venaient d'arriver à Mantes, où ils devaient passer la nuit. Ils étaient assis sur un banc de pierre à la porte d'une petite auberge voisine de la poste, lorsqu'ils aperçurent sur la route un courrier qui piquait son cheval de toutes ses forces. Il était encore fort loin, que Guillaume, qui avait la vue excellente, avait déja reconnu Georges, le valet de mon père. Il courut à sa rencontre; il apprit que je le suivais dans une chaise de poste avec mon précepteur, et que nous allions aussi coucher à Mantes : car ma mère avait bien recommandé à M. l'abbé de ne pas courir la nuit; et l'abbé, qui se disait brave et difficile à effrayer, n'avait pas été fâché de la recommandation. Il s'y conformait très-ponctuellement.

Pour le coup, Guillaume ne sentit plus sa fatigue, il vola au-devant de moi. Je l'aperçus au moment où nous entrions dans la ville; et sans écouter M. l'abbé, que mes cris avaient réveillé en sursaut et qui ne savait ce qui m'arrivait, je fis arrêter le postillon. Georges, qui était revenu sur ses pas, m'aida à descendre de la chaise, et je me trouvai dans les bras de mon cher Guillaume. J'embrassai vivement Delorme, mon bon père nourricier, qui l'avait suivi. M. l'abbé était descendu de la chaise encore tout étourdi, et tandis que Guillaume, son père et moi nous nous faisions mille questions, sans nous donner le temps de nous

répondre, Georges lui apprenait ce que c'était que ce petit paysan et son père. « Ah, ah! » dit l'abbé assez dédaigneusement; et comme sur-le-champ il se rappela que mademoiselle Laure lui avait recommandé Guillaume, il fit quelques politesses protectrices au père Delorme. Bientôt il nous fit remarquer que nos transports avaient rassemblé autour de nous tous les curieux de Mantes, et nous nous rendîmes à l'auberge de la poste. J'aurais bien voulu souper avec Guillaume; mais M. l'abbé prétendit qu'il valait mieux que Guillaume et son père, qui devaient se remettre en route le lendemain avant le jour, retournassent de bonne heure à leur petite auberge, où ils avaient commandé un modeste souper. J'embrassai encore Guillaume, et nous nous séparâmes bien contents de penser que nous nous reverrions dans quelques jours.

Quand nous fûmes seuls, l'abbé me fit un grave sermon sur la conduite que je devais tenir au collége avec les boursiers, et particulièrement avec Guillaume; il m'apprit que les élèves s'y trouvaient divisés pour ainsi dire en trois espèces bien différentes : les fils des grands seigneurs, des riches gentilshommes qui, comme moi, étaient en chambre particulière avec un précepteur; les fils des bourgeois de Paris, négociants ou robins, qui payaient pension et vivaient en commun sous la surveillance de plusieurs maîtres d'études; et enfin les fils de laboureurs et de pauvres artisans de Normandie, qui étaient admis gratuitement au collége, avaient une table moins bien servie et un quartier séparé. Il m'apprit qu'à la vérité, de ces trois espèces d'écoliers, c'était celle des boursiers qui faisait habi-

tuellement les meilleures études; mais que les deux autres espèces étaient bien vengées de la supériorité des boursiers en fait d'études par la ligne de démarcation qui se trouvait établie partout ailleurs qu'en classe; que les élèves en chambre particulière ne fréquentaient ni les pensionnaires ni les boursiers, et que les boursiers étaient souverainement méprisés par les pensionnaires. Il ajouta qu'il était loin de vouloir m'inspirer un sot orgueil, qu'il me recommandait d'être toujours bon et affable, même pour les boursiers, mais que je ne devais jamais oublier qui j'étais; qu'il me promettait d'avoir beaucoup de bontés pour Guillaume, mais qu'il croyait que c'était avec les élèves de mon rang et de ma naissance que je devais me lier plus particulièrement.

Dois-je l'avouer? j'avais déja pris une telle confiance dans tout ce qui sortait de la bouche de mon précepteur, que son discours fit quelque impression sur moi. J'aimais Guillaume de tout mon cœur; chez ma nourrice, chez mon père, dans nos jeux, dans nos travaux, je n'avais jamais vu dans Guillaume que mon ami. Je ne m'étais pas encore une seule fois avisé de me considérer comme supérieur à lui. Lorsque mon précepteur eut commencé son ministère auprès de moi par cette première leçon, je comparai en moi-même la différence de nos vêtements et de notre manière de voyager, je me souvins de mille autres différences qui avaient existé entre nous depuis notre enfance. Je me promis d'aimer toujours Guillaume, mais je me crus destiné à devenir son bienfaiteur, son protecteur, et je pensai qu'avec son mérite et mes bons offices il

pourrait devenir un jour, non pas mon égal (il lui manquerait toujours la noblesse), mais un roturier fort riche et fort recommandable.

On a vu dans les premiers chapitres que c'était une habitude dans notre famille de se bâtir de beaux châteaux en Espagne. Dès l'âge de douze ans je marchais sur les traces de mes parents, et je songeais avec délices à la reconnaissance dont ce bon Guillaume et sa mère seraient pénétrés pour moi quand, par la suite, je les comblerais de mes bienfaits. En attendant, je sentis qu'il fallait mettre un peu moins de vivacité et de familiarité dans les témoignages de mon amitié pour Guillaume, et je pensai avec complaisance que j'allais me trouver au collége dans la première espèce d'écoliers, celle qui méprisait les deux autres.

Le lendemain nous arrivâmes à Paris, et nous descendîmes chez M. Mathelin, le banquier de mon père.

CHAPITRE II.

Arrivée d'Eugène et de Guillaume à Paris. — Entrée au collége.

M. Mathelin, était un des plus riches banquiers de Paris; il avait un appartement magnifique dans le quartier de la place des Victoires: ses bureaux occupaient un autre appartement de la même maison. Sa fortune avait commencé au système de Law. Il avait un équi-

page; sa femme avait des diamants. Il nous reçut à merveille; mais son bel appartement était si mal distribué, qu'il n'y avait pas une seule chambre d'ami, et qu'avant d'entrer au collége nous fûmes obligés de loger dans un hôtel garni, voisin de la maison de M. Mathelin.

La tante de Guillaume demeurait dans une vieille maison de la Cité, au quatrième. Elle n'avait qu'une chambre, à la suite de laquelle se trouvait un petit cabinet sans cheminée. Dès qu'elle fut instruite du voyage de son beau-frère et de son neveu, elle ne s'occupa plus que du soin de les recevoir de son mieux. Elle avait été au-devant des voyageurs jusqu'à Saint-Cloud, où ils devaient prendre la galiote. Avec quels transports cette bonne fille embrassa Delorme, à qui elle devait, disait-elle, tout son bonheur dans ce bas monde! Elle ne pouvait se lasser de regarder son neveu, dont tous les traits lui rappelaient ceux de sa sœur. Le père Delorme avait intention de loger dans une auberge; mais il fallut céder aux instances de mademoiselle Victoire. Elle le força d'accepter son propre lit. Elle en avait dressé un autre à coté pour Guillaume. Elle se relégua dans le petit cabinet; elle coucha sur un matelas qu'elle avait emprunté à une voisine, et s'endormit délicieusement, en pensant que son beau-frère et son neveu dormaient à côté d'elle. Le lendemain elle était levée avant eux, et quand ils s'éveillèrent ils trouvèrent deux grandes tasses de café à la crème que mademoiselle Victoire leur avait préparées.

M. Doriolis avait quelques affaires à terminer dans

Paris : il fallait d'ailleurs qu'il prît avec M. le proviseur des arrangements pour l'appartement que nous devions occuper au collége. (Dans les autres colléges le chef de la maison a le titre de principal; mais à Harcourt c'est M. le proviseur.) M. Mathelin, qui paraissait désolé de ne pouvoir offrir un logement au fils de son ami M. le baron de Senneville, s'était empressé de nous offrir sa table ; mais M. l'abbé trouvait presque toujours quelque prétexte pour m'envoyer dîner seul chez M. Mathelin. Ces prétextes étaient des visites qu'il avait à faire à des parents, à des personnes distinguées de la haute robe, à de vertueux prélats, qui, peu fidèles à la règle de la résidence, gouvernaient leur diocèse par correspondance. M. l'abbé, après avoir fait sa toilette avec la plus grande recherche, sortait de bonne heure, et chargeait Georges, en partant, de me mener chez M. Mathelin. J'étais toujours endormi depuis long-temps quand l'abbé rentrait à l'hôtel. J'ai appris depuis que, non content de ses six semaines de vacances, il avait voulu se donner encore quelques jours de bon-temps à Paris avant d'aller s'enterrer dans un collége avec un écolier de sixième. C'était l'époque de la foire Saint-Laurent, c'était la nouveauté de l'opéra comique; l'abbé Doriolis y était fort assidu. Le matin il allait montrer ses graces aux Tuileries et au Palais-Royal.

Pour moi, en attendant que Georges me conduisît chez M. Mathelin, je passais toute ma matinée à la fenêtre de notre chambre ou dans la cour de l'hôtel. Je me sentais ravi du spectacle que m'offraient le mou-

vement et le tumulte des rues de Paris. L'hôtel que nous habitions n'était pas un des plus fameux; mais il ne laissait pas d'être fréquenté. J'aimais à voir partir ou arriver les voyageurs. L'hôtesse, qui savait que j'étais riche et de qualité, avait beaucoup d'attention pour moi, et prenait soin de me nommer à chaque instant M. le baron. Comme je recevais des politesses de tout ce qui m'entourait, dans mes petits raisonnements, tantôt je me persuadais que tous les hommes étaient de bonnes gens, quoique mes gouvernantes m'eussent souvent raconté des histoires de voleurs; tantôt je me regardais comme un enfant précoce et miraculeux qui devait à ses gentillesses et à son esprit les amitiés que chacun s'empressait de lui témoigner.

Arrivé chez M. Mathelin, je jouais et je causais avec son fils qui allait entrer en cinquième. C'était un gros garçon sans malice, fort pleurard avec ses maîtres et ses parents, très-poltron avec ceux de ses camarades qui étaient plus grands que lui, mais ne manquant pas de résolution avec ceux qui étaient plus petits. Il n'était pas des plus habiles de sa classe; mais c'est de quoi son père n'avait pas le temps de s'inquiéter. M. Mathelin croyait avoir tout fait pour l'éducation de son fils en le mettant au collége. Il s'occupait beaucoup de sa fortune, qu'il cherchait encore à augmenter. Sa femme s'occupait beaucoup de ses plaisirs. Pendant les vacances on menait le jeune Victor Mathelin à la campagne, au spectacle et dans le monde. Hors ce temps-là, il venait rarement chez ses parents. Quelquefois, quand on y pensait, un domestique allait le chercher le mer-

credi ou le samedi, qui sont les jours de congé de l'université. Il dînait chez sa mère, et le même domestique le ramenait à sept heures du soir au collége.

Encore tout plein de ce que mon précepteur m'avait dit sur les trois différentes espèces d'écoliers qui composaient le collége, j'avais voulu prendre un petit ton important avec Victor, qui n'avait pas l'honneur d'étudier sous un précepteur particulier. Il m'avertit assez brutalement de ne pas me donner les airs de mépriser mes camarades, si je ne voulais pas qu'il m'arrivât quelque malheur. Il me confirma bien ce que M. l'abbé m'avait dit sur la distinction entre les écoliers; mais il m'apprit que, lorsque les pensionnaires rencontraient, sans son précepteur, un élève en chambre particulière qui leur avait déplu, ils ne manquaient pas de le rosser (telle fut l'expression d'écolier dont Victor se servit), et qu'à leur tour les boursiers, qui en général étaient plus grands et plus robustes, rossaient joliment les pensionnaires qui faisaient les insolents.

Nous étions au mois d'octobre, et les classes avaient repris leurs exercices; mais les affaires de M. l'abbé Doriolis n'étaient pas encore terminées, et Victor Mathelin ne devait rentrer qu'après la fête de son père, qui s'appelait Denis. Ce jour-là, toute la famille de M. Mathelin se réunissait chez lui. C'était aussi ce jour-là que madame Mathelin avait choisi pour témoigner à son fils, en présence de tous ses parents, la tendresse maternelle qu'elle lui cachait avec soin le reste de l'année.

J'assistai à la fête de M. Mathelin. Comme tous les convives étaient des parents et des amis du maître de la mai-

son, on vanta beaucoup l'esprit, le bon cœur de ce gros bouffi de Victor, et on ne s'aperçut pas que j'étais là. J'en fus humilié, et je regrettais ma cousine Laure, mon cousin César, et le château de mon père.

Enfin M. l'abbé Doriolis, ayant fini ses affaires importantes, alla prendre congé de M. Mathelin, dont le fils était rentré la veille; il envoya chercher un fiacre, y fit porter mes effets et les siens, y monta avec moi, et nous arrivâmes au collége précisément à l'heure de la récréation générale.

Guillaume y était déja depuis huit jours. Il passait tout le temps de la récréation contre la grille de la cour, se flattant toujours que j'allais arriver, en sorte qu'il fut la première personne que j'aperçus. M. l'abbé monta dans notre appartement et me laissa dans la cour entouré de tous les camarades de ma classe. Je fus un peu troublé de me voir à l'instant même pressé de questions par tous ces jeunes gens. Ce fut un bonheur pour moi de rencontrer Guillaume.

Quand le premier moment de curiosité qu'un nouveau venu ne manque jamais d'exciter parmi des écoliers fut passé, je me retirai dans un coin de la cour avec Guillaume pour causer tout à mon aise. Il me raconta son voyage; je lui racontai le mien : il m'apprit que, dès le lendemain de son arrivée à Paris, son père l'avait amené au collége. Il m'assura qu'au moment où son père l'avait quitté il avait su prendre assez d'empire sur lui pour ne pas pleurer. C'est ainsi qu'en partant du pays il avait courageusement dit adieu à sa mère; mais il m'avoua qu'il s'en était bien dédommagé, dès qu'il s'était trouvé seul. Il me montra une lettre

que son père lui avait écrite le lendemain de son entrée au collége, avant de se remettre en route. Dans cette lettre son père lui recommandait de mériter par sa conduite et son travail les bontés de ses protecteurs, et, se mettant à la portée d'un enfant de douze ans, il lui faisait sentir que, si Dieu le rappelait à lui dans quelques années, il comptait sur son fils aîné pour être le soutien de sa veuve et de ses autres enfants. Guillaume me jura que cette lettre ne le quitterait jamais. Il me dit que, le lendemain de son arrivée, il avait vu M. l'abbé Doriolis sortir de chez M. le proviseur, qu'il l'avait salué et qu'il avait voulu lui parler, mais qu'il fallait que M. l'abbé eût la vue basse ou fût très-préoccupé, car il avait traversé rapidement la cour et gagné la porte sans avoir l'air d'apercevoir Guillaume. Du reste il se flattait de mener une vie fort agréable au collége; il était content du dortoir et du réfectoire. Il avait été convenu entre le proviseur et son père que sa tante, pour laquelle il se sentait déja beaucoup d'affection, viendrait le chercher tous les quinze jours et l'emmenerait dîner avec elle, à moins qu'il ne fût en retenue. Il avait été très-bien reçu de ses camarades, qu'il avait régalés pour sa bien-venue; car son père, en le quittant, lui avait donné un peu d'argent. Il se proposait d'être bien avec eux tous, mais de ne se faire aucun ami intime : c'était moi seul qu'il voulait pour ami. Je répondis cordialement à cet appel de Guillaume. Je ne me souvenais plus de toutes ces différences de pensionnaires, de boursiers et d'élèves en chambre particulière. Nous nous promîmes de ne pas nous quitter pendant les récréations, de passer ensem-

ble le plus qu'il serait possible le temps des promenades. La cloche de l'étude sonna, Guillaume alla rejoindre les autres boursiers, et Georges vint me chercher de la part de M. l'abbé Doriolis.

Mon précepteur employa cette première soirée à me mener en visite chez le proviseur, chez notre professeur et chez quelques élèves en chambre particulière. Il y avait alors au collége d'Harcourt une grande partie de la jeune noblesse de France. Ce fut chez les fils des plus grands seigneurs que l'abbé me mena de préférence. Ce fut à leurs précepteurs qu'il demanda la permission de cultiver leur société. A chaque visite, M. l'abbé ne manquait pas de me vanter l'élève ou le précepteur. « Le père du petit comte de D***, me disait-il, est le « bras droit du cardinal de Fleury. La mère du petit « duc de B*** est une des premières dames de la cour. « Le précepteur du petit chevalier de C*** est un homme « du plus grand mérite. Aussi vient-il d'obtenir un fort « joli prieuré par le crédit du père de son élève. Le « fils du président de L*** n'est pas tout-à-fait aussi « noble ; mais son père a deux cent mille livres de « rente. Voilà les jeunes gens que vous devez prendre « pour modèles, ajoutait-il ; voilà ceux dont vous devez « vous faire des amis. » Je goûtais beaucoup ces recommandations. En me comparant à Guillaume, je me trouvais un petit seigneur ; mais je me trouvais un provincial en me comparant à ces nouveaux camarades. Je savais gré à quelques-uns d'entre eux d'avoir été très-affables et de n'avoir pas pris avec moi un ton de supériorité.

A la récréation du soir, Guillaume frappa tout dou-

cement à notre porte. M. l'abbé lui fit dire par Georges que je ne pouvais le recevoir, et que M. le proviseur n'entendait pas que les boursiers quittassent leur quartier, même pendant la récréation du soir. Je fus un peu fâché de cette manière d'éconduire mon ami, et je crois que je l'aurais été bien davantage, si je ne m'étais trouvé dans la compagnie du jeune marquis de Beauclair, qui était venu avec son précepteur nous rendre notre visite, et qui avait un chapeau à plumet et des souliers à talons rouges. Je pensai sur-le-champ que le marquis de Beauclair n'aurait pas manqué de prendre une étrange opinion de moi, si, dès la première visite qu'il me faisait, il m'avait vu l'intime ami d'un petit boursier assez mal vêtu.

C'est ce qui fit que le lendemain, me trouvant encore avec le petit marquis de Beauclair, je rougis de me voir abordé par mon ami Guillaume, qui vint se plaindre à moi de n'avoir pas été reçu la veille. Je répondis d'un air assez embarrassé qu'il me fallait obéir à mon précepteur.

CHAPITRE III.

De la vie d'Eugène et de Guillaume au collége.

Les écoliers sont habiles et prompts à saisir le côté faible de leurs maîtres. Huit jours après mon entrée au collége, j'avais déja quelque empire sur l'abbé Do-

riolis, et je connaissais les faiblesses et les petits travers de tous ceux qui avaient de l'autorité sur moi.

M. le proviseur était un bon homme qui avait beaucoup de respect pour les grands seigneurs; mais il était Normand; il avait été boursier; il se sentait une prédilection particulière pour les Normands et pour les boursiers : il avait fort à cœur que le collége d'Harcourt soutînt son antique réputation; et, comme l'exemple et la conduite des jeunes gentilshommes dérangeaient souvent les écoliers laborieux, et nuisaient à la discipline de la maison, il ne pouvait se défendre d'avoir sur leur compte des préventions défavorables. Cela ne l'empêchait pas de recevoir les fortes pensions qu'il fallait payer pour être en chambre particulière au collége d'Harcourt. Le professeur de sixième était encore plus prévenu contre les écoliers de qualité. Je me souviens qu'il semblait éprouver un malin plaisir, quand il se trouvait dans le cas de faire donner des férules au fils d'un duc ou d'un marquis. Très-doux pour les écoliers qui travaillaient, très-sévère pour ceux qui ne voulaient rien faire, lorsqu'un de ses bons sujets faisait une espiéglerie, il l'attribuait à l'un des derniers de la classe, et c'était ce pauvre diable qui en était puni, à moins que le vrai coupable n'eût la loyauté de s'accuser lui-même; ce qui arrivait souvent, car on est généreux au collége. Par les confidences de mes camarades, je connaissais d'avance les maîtres et les professeurs des autres classes. Parlerai-je du professeur de quatrième, qui ne s'occupait que de deux ou trois élèves, et négligeait tous les autres; de celui de seconde, qui oubliait sa classe pour travailler à ses propres succès en

littérature; des maîtres de quartier des pensionnaires, qui presque tous étaient de jeunes libertins; des précepteurs des chambres particulières, qui presque tous étaient de jeunes fats; du maître d'études des boursiers, qui était un homme instruit, simple et pieux; des externes, qui faisaient avec nous un petit négoce de commission? Parlerai-je du fameux pâtissier prédécesseur du fameux Le Sage, qui, avant l'entrée en classe, faisait un grand commerce de petits pâtés; du vieux bourgeois de la rue de la Harpe, qui, depuis trente ans, tous les matins, voyait de sa fenêtre entrer et sortir les externes, et s'émerveillait de ce que ces petits enfants ne grandissaient pas? Ce que je pourrais dire sur la vie et les habitudes du collége est su de tous ceux qui ont passé leur jeunesse dans une école publique. C'est le tableau du monde avec des couleurs moins prononcées. On y voit parfois les grands opprimer les petits, et les petits obéir en murmurant; les faibles se faisant protéger par les forts, et parfois les forts, avares et fiers de leur force, accordant leurs secours plutôt par intérêt ou par orgueil que par amour de bien faire. Comme dans le monde, on y voit des vanités, des ligues et des intrigues. On y est ardent pour le plaisir; on y est froid pour le devoir, mais on ne sait pas encore tout-à-fait s'y soustraire, on n'ose pas toujours s'en dispenser. Il y a plus de franchise, presqu'autant d'adresse, quelquefois plus d'audace, toujours moins de prudence; il y a moins de vices, plus de vertus; et comme la comparaison serait tout entière à l'avantage du collége, je m'abstiendrai de la pousser plus loin.

Mais c'est l'histoire de Guillaume et la mienne que

je raconte; et je crois devoir au lecteur un compte fidèle de tout ce qui se passa dans nos ames pendant les huit années que nous fûmes camarades.

Guillaume avait une ardeur égale pour le jeu et pour le travail. Il était presque toujours le premier de la classe. Il était le plus agile aux barres et le plus adroit à la balle. Mon précepteur, malgré sa fatuité, me donnait quelques soins. Il s'était aperçu que Georges le surveillait et avait une correspondance suivie avec mon cousin César. Quelquefois il boudait Georges; mais Georges, qui toute sa vie avait été valet-de-chambre, savait si bien coiffer! La frisure de l'abbé Doriolis était la plus élégante du collége. L'abbé sortait régulièrement pendant que j'étais en classe; il jouait au trictrac ou au piquet avec un de ses confrères pendant que je faisais mes devoirs; mais enfin il les revoyait, il les corrigeait. Je n'étais jamais le premier ni le second; mais je n'étais jamais dans les derniers rangs.

Je mettais de l'amour-propre à me lier avec mes petits camarades les grands seigneurs. Plus mes liaisons avec eux devenaient intimes, plus je devenais froid pour Guillaume. Guillaume était vif et franc. « Eugène, me dit-il un jour, tu me fuis, tu me dé-« daignes. Il m'en coûte beaucoup de renoncer à ton « amitié; mais je suis trop fier pour courir après celui « qui ne veut pas de moi. Souviens-toi bien de ce que « je vais te dire. Dans quelque extrémité que je me « trouve, je n'aurai jamais recours à toi. Compte sur « moi toutes les fois que tu en auras besoin. » Je fus plus choqué que touché de son discours : je ne conce-

vais pas comment le fils du fermier Delorme pouvait s'abuser jusqu'au point de penser que je serais jamais dans le cas d'avoir besoin de lui. Cependant la semaine ne se passa pas sans que je fusse obligé d'implorer le secours de Guillaume. On nous avait donné une version fort difficile. Rebuté dès la première difficulté, j'avais passé l'heure de l'étude sans travailler; je fus fort heureux de trouver Guillaume, qui me la dicta.

J'allais quelquefois dîner chez M. Mathelin avec son fils et mon précepteur. Habitué à fréquenter au collége même une bien plus haute société, je n'éprouvais pas un très-grand plaisir chez un banquier fort riche, qui n'en était pas moins un simple bourgeois, quoique sa femme et lui cherchassent à se donner des airs de qualité; mais enfin c'était notre unique correspondant à Paris : il fallait bien le voir.

La tante de Guillaume attendait avec impatience le second et le quatrième mercredi du mois. Ce jour-là elle était à la grille du collége long-temps avant l'heure où les écoliers pouvaient sortir avec un *exeat* pour aller dîner chez leurs parents, et, toute joyeuse, elle emmenait son neveu à son quatrième étage. Il trouvait chez elle un bon dîner. Elle l'accablait de questions; elle le félicitait quand il lui apprenait qu'il avait une des premières places; elle se faisait une fête de l'écrire à sa sœur. Le neveu et la tante se montraient les lettres qu'ils avaient reçues de Coutances, et commençaient en commun une lettre pour Magdeleine ou pour le père Delorme. Après le dîner, ils allaient se

promener au Luxembourg : mademoiselle Victoire reconduisait Guillaume au collége à l'heure prescrite, et Guillaume se félicitait d'avoir d'aussi bons parents.

Dès sa première sortie, Guillaume, qui croyait sa tante au moins aussi riche que son père, lui avait exprimé le désir d'avoir quelque argent par semaine pour ses menus plaisirs : celui que son père lui avait donné avait disparu dès le jour de son entrée au collége. La tante ne se fit pas prier. Tout le monde sait quel modique salaire obtient une ouvrière qui travaille dans sa chambre ou en journée, et l'on sentira qu'il fallait que la pauvre fille s'imposât de grandes privations et travaillât fort avant dans la nuit pour pouvoir donner à son neveu un bon dîner tous les quinze jours et un peu d'argent toutes les semaines. Guillaume n'avait pas parmi ses camarades la réputation d'un avare; mais il fallait qu'il mît bien de l'ordre dans ses dépenses, car vers le milieu de l'année il me prêta plusieurs fois de l'argent. Il est vrai que son père lui en avait fait passer au jour de l'an et à sa fête. Mais il m'a assuré, long-temps après, que jamais il ne s'était trouvé aussi riche qu'au collége. Mon précepteur avait ordre de me donner bien plus que mademoiselle Victoire ne donnait à son neveu; mais, parmi les fils de ces familles opulentes que je fréquentais, quelques-uns étaient plus riches que moi. Nos parties étaient bien plus chères que celles des boursiers. J'aurais été humilié de ne pas dépenser autant que les autres; aussi je me trouvais souvent fort gêné, et je fus encore très-heureux que Guillaume eût été économe.

Malgré le froid qui existait entre nous, je n'avais pas éprouvé la moindre honte à prier Guillaume de me dicter mes devoirs. Les écoliers de qualité se faisaient un point d'honneur de paraître moins laborieux que les boursiers ; mais j'éprouvai de l'embarras quand il fut question de lui emprunter de l'argent. Heureusement Guillaume me devina dès le premier mot, et me prévint en m'offrant de la meilleure grace tout ce qu'il possédait.

Je ne veux pas me faire plus méchant que je ne fus. Les services importants que me rendait Guillaume me touchaient, et pendant deux ou trois jours je me rapprochais de lui ; mais bientôt les plaisanteries et les exemples de mes camarades m'entraînaient de nouveau, et je rougissais de mon amitié pour Guillaume. Le petit marquis de Beauclair sur-tout était un railleur impitoyable.

Je ne veux pas non plus faire Guillaume meilleur qu'il ne fut. Il affectait de rendre aux élèves en chambre particulière le mépris qu'ils avaient pour les boursiers. Il profitait de sa force dans ses études et dans les jeux pour humilier les petits gentilshommes ; il était espiègle et turbulent. Quoique presque toujours le premier de sa classe, il était très-souvent puni pour quelque tours joués à un camarade ou à un maître. Fier et impérieux, il proposa souvent la révolte à ses petits camarades. Il est vrai qu'il revenait bien vite à la raison, et que ses maîtres étaient sûrs de calmer ses emportements, dès qu'ils lui parlaient de la peine qu'ils allaient causer à son père, s'ils étaient forcés de lui annoncer la mauvaise conduite de son

fils. Une chose qui l'affligeait beaucoup, c'était de se voir en retenue les jours de congé où il devait aller dîner chez sa tante. Cette bonne tante était si triste de s'en retourner sans son neveu, et d'être obligée de manger toute seule le dîner qu'elle avait préparé pour lui! La crainte de chagriner sa tante le rendait trois ou quatre jours d'avance tranquille et soumis : mais c'était sur-tout avec moi que Guillaume affectait d'être fier. Quand il me voyait avec quelque petit duc ou quelque petit marquis, il ne me regardait pas. Cher Guillaume! tu ne me cherchais plus, mais j'étais sûr de te trouver toujours.

CHAPITRE IV.

Petite aventure du Cours-la-Reine.

C'ÉTAIT au Cours-la-Reine que presque toujours on menait en promenade les écoliers. Comme il en était de même dans les autres colléges, on voyait, les mercredis et les samedis, comme une nuée de jeunes gens et d'enfants se répandre dans les allées et sur la pelouse de cette belle promenade qu'on nomme aujourd'hui les Champs-Élisées. C'étaient des jours de trouble pour les paisibles bourgeois qui venaient régulièrement y jouer à la boule. Mon précepteur, qui avait toujours de grandes affaires, me confiait quelquefois à un des maîtres d'études qui accompagnaient les écoliers; quelquefois il me conduisait lui-même.

Un café, fort brillant pour ce temps-là, venait de s'établir dans le milieu du Cours-la-Reine. Les élèves en chambre particulière le fréquentaient assidûment, et y faisaient une forte dépense. Un jour, j'étais assis près d'une table, sous une tente en dehors du café, avec deux ou trois de mes camarades, entre autres le petit marquis de Beauclair. Nous nous donnions un air important en prenant quelques liqueurs fraîches; nous regardions en pitié des boursiers qui jouaient à la balle ou aux barres; nous nous flattions d'inspirer du respect au garçon limonadier, en nous faisant servir d'un ton impérieux et délibéré.

Une petite fille de notre âge, fort mal vêtue, mais très-jolie, s'approcha de notre table en nous présentant une boîte ouverte et coupée en plusieurs compartiments garnis de sucre d'orge, d'angélique et autres friandises. Elle nous engageait à lui acheter quelque chose. Nous étions en gaieté; elle avait du babil et le ton assez leste. Nous la fîmes jaser. Elle s'appelait Charlotte. Sa mère, qui tenait une boutique de fruitière dans le faubourg Saint-Honoré, avait obtenu, par la protection d'un figurant de l'opéra, l'admission de sa fille à l'école de chant et de danse, qu'on nommait alors le Magasin de l'Académie Royale de Musique. Le matin, mademoiselle Charlotte allait prendre ses leçons, et le soir, en attendant qu'elle débutât, elle venait vendre des friandises au Cours-la-Reine. Nos précepteurs, qui enragaient de leur vie de collége, et qui savaient y mêler de temps en temps une vie assez mondaine, parlaient souvent entre eux des acteurs en crédit, des actrices à la mode, des anecdotes de cou-

lisses, et ils ne pouvaient si bien se cacher de nous dans ces sortes d'entretiens, que quelques-uns de leurs discours n'arrivassent aux oreilles d'écoliers curieux, et qui ne se faisaient point scrupule d'écouter aux portes. La petite marchande, en nous apprenant qu'elle était élève de l'opéra, nous inspira encore plus le désir de la faire causer.

Elle nous donna des détails sur le régime de l'école. Il y avait beaucoup de choses que nous n'entendions pas dans ce qu'elle nous disait. Cependant, malgré la sévérité des mères qui accompagnaient leurs filles à la leçon, et qui veillaient à ce qu'elles n'écoutassent pas les petits garçons, parce qu'elles voulaient que leurs filles fissent fortune, nous trouvions qu'on devait être bien plus libre et bien plus heureux au magasin de l'opéra qu'au collége d'Harcourt. Il nous prit fantaisie de voir danser et d'entendre chanter la petite marchande; elle ne se fit pas prier, et tandis qu'un d'entre nous faisait le guet pour que nous ne fussions pas surpris par quelque maître, elle nous jeta dans l'admiration de ses graces et de sa voix.

Tout-à-coup Beauclair, qui était le plus éveillé de nous tous, lui demanda lequel d'entre nous elle préférait. Le choix de la petite coquette se porta d'abord sur moi, puis sur Beauclair, puis sur un autre, si bien qu'après avoir donné à chacun un moment d'espérance, elle le désespérait en transportant sa préférence à l'un de ses camarades. Mademoiselle Charlotte avait déja très-bien profité à l'école de l'opéra; elle était destinée à y faire de plus grands progrès.

Depuis mon entrée au collége, je m'étais toujours

montré fort ardent à suivre les mauvais exemples que me donnait Beauclair, et j'avais l'amour-propre, en l'imitant, de vouloir aller plus loin que mon modèle. Je pris les mains de mademoiselle Charlotte, je l'embrassai, et, la tenant fortement, j'excitais mes camarades à l'embrasser à leur tour. Elle se débattit, elle cria. Guillaume jouait à la balle à deux pas du café, il accourut aux cris de mademoiselle Charlotte.

A son aspect, la petite coquette devint prude, et feignit bien plus de colère qu'elle n'en avait. « Comment, Eugène, s'écria Guillaume, c'est toi qui tourmentes cette pauvre petite? Veux-tu bien la lâcher? » Et comme je résistai, comme je voulus prendre un ton de maître avec Guillaume, comme le premier mot que je lui dis fut très-dur, dans sa généreuse colère, en tâchant de dégager mademoiselle Charlotte, il me donna un coup de poing au milieu du visage : le sang me jaillit du nez en abondance. Rien ne peut peindre l'effroi subit et le désespoir de Guillaume; il courut chercher un verre d'eau fraîche au café; il étanchait le sang; il s'accusait, et me demandait pardon. Comment aurais-je pu lui en vouloir, quand il m'était prouvé que les premiers torts venaient de moi? Au collége on ne connaît pas le point d'honneur. Tout cela s'était passé si rapidement, que les gens du café n'avaient pas eu le temps de venir nous séparer. Beauclair et les autres s'étaient bravement enfuis dès qu'ils avaient vu Guillaume.

Au milieu de la bagarre, la petite boutique de mademoiselle Charlotte avait été brisée. Elle pleurait, et craignait d'être battue en rentrant chez sa mère. Guil-

laume et moi nous nous empressâmes de l'indemniser. Heureusement nous avions assez d'argent pour qu'elle nous trouvât généreux. A l'instant ses larmes se séchèrent; elle nous fit une révérence gracieuse et nous quitta, en promenant alternativement sur Guillaume et sur moi ses yeux noirs et déja passablement fripons.

Je donnai la main à Guillaume, nous passâmes ensemble le reste de la promenade à nous demander réciproquement pardon de notre querelle. Je redevins encore son ami pendant quelques jours; mais Beauclair et les autres ne tardèrent pas à reprendre leur empire sur moi, et je ne parlais plus à Guillaume que lorsque ma bourse était à sec, ou que j'étais embarrassé par quelque difficulté dans mon thème ou dans ma version.

CHAPITRE V.

Premières vacances d'Eugène et de Guillaume.

A la fin de mon année de sixième, j'allai passer mes vacances chez mon père avec mon précepteur. Guillaume resta au collége. Son père n'avait pas le moyen de le faire voyager tous les ans; et d'ailleurs, d'après les conseils de mon cousin César, il ne voulait pas le distraire de son travail. Mon père était un peu honteux que je n'eusse pas eu seulement un accessit, tandis que Guillaume avait été deux fois couronné; mais ma mère me trouvant grandi, embelli, apercevant en moi des airs et des manières de qualité, était

enchantée de l'abbé Doriolis, et parvint à le maintenir dans les bonnes graces de mon père.

A la distribution des prix, je n'avais pu me dispenser de faire mon compliment à Guillaume. Il ne me parlait plus depuis long-temps; mais il fut sensible à ma démarche; et sachant que je partais le lendemain pour aller en vacances, il saisit avidement cette occasion de me charger d'amitiés, de compliments, de respects pour ma famille et pour la sienne, en sorte que je ne mentis pas tout-à-fait en assurant au père Delorme et à sa femme que j'étais l'ami de Guillaume au collége, comme je l'avais été depuis notre naissance. Ils me crurent; ils me remercièrent. Guillaume, soit par fierté, soit par discrétion, n'avait jamais parlé dans ses lettres de nos petits démêlés.

Ma cousine Laure me fit le plus aimable accueil, et me demanda avec un intérêt naïf des nouvelles de M. Guillaume. Elle avait appris avec grand plaisir qu'il se distinguait dans ses études.

Dès le lendemain de mon arrivée au château, mon cousin César se fit un devoir et une fête de m'interroger, pour juger de mes progrès. L'abbé, qui s'était attendu à ce redoutable examen, m'y avait préparé de son mieux; mais, soit défaut d'attention ou d'intelligence de la part de l'élève, soit défaut d'éloquence ou de clarté de la part du précepteur, la leçon avait si peu profité, que je répondis tout de travers à mon cousin. L'abbé, qui s'aperçut du mécontentement de César, se hâta de prendre la parole. Cette petite scène se passait en présence de mes parents. L'abbé trouva le moyen de ne donner tort ni à lui ni à moi. Il vanta

beaucoup l'excellence de sa méthode d'enseigner; il vanta beaucoup l'excellence de mon cœur et la vivacité de mon esprit; selon lui, je n'avais qu'un défaut, bien pardonnable à mon âge, une grande étourderie; et il avait remarqué plus d'une fois que les enfants vifs, étourdis, aimables comme je l'étais, finissaient par briller dans leurs dernières classes. César ne fut pas dupe de cette belle apologie; il attaqua mon précepteur sur sa méthode, et, comme à leur première entrevue, tandis que César allait droit au fait et pressait vivement l'abbé, celui-ci répondait par des digressions et de jolies phrases, qui ne laissèrent pas de séduire mon père et ma mère, car il avait l'art d'y mêler sans cesse l'éloge de leur fils. Malheureusement pour l'abbé, César le ramenait impitoyablement à la question, et se conciliait à son tour le suffrage de mes parents, en accablant l'abbé d'épigrammes et de compliments ironiques. Ce fut cependant l'abbé qui triompha. « Eh bien! dit ma mère, quand mon fils ne « serait pas tout-à-fait aussi fort en grec et en latin « que notre cousin César,... le grand malheur! Si l'abbé « Doriolis en fait un homme d'esprit, un homme ai- « mable, un homme du monde; en sera-t-il moins « riche? en fera-t-il moins son chemin? en sera-t-il « moins aimé des femmes? en plaira-t-il moins à sa « cousine? »

Depuis ce premier jour jusqu'à la fin des vacances, l'abbé Doriolis ne manquait jamais de s'égayer aux dépens de notre cousin le bossu en son absence; mais dès que César paraissait, c'était le tour de l'abbé d'être plaisanté. Le bossu lui lançait en face des railleries si

bouffonnes, que toute la famille en éclatait de rire, et que M. l'abbé, déconcerté, se trouvait obligé souvent de quitter la place. Il se consolait en allant, faute de mieux, faire admirer son savoir au magister, et ses graces à la fille aînée du jardinier, qui était fort jolie. Il résulta de ce petit conflit d'épigrammes entre mon précepteur et mon cousin le bossu, dont on ne put pas tout-à-fait me dérober la connaissance, que je m'habituai à me moquer de tous les deux. Ce n'était pas tout-à-fait le compte de César, qui s'inquiétait peu qu'on se moquât de lui, mais qui aurait voulu que je reçusse une autre éducation. Celle qu'on me donnait lui paraissait admirable pour faire de moi un fat et un suffisant. Il fallut bien qu'il se résignât. Mes parents, et ma mère sur-tout, étaient tellement engoués de mon précepteur, que César se serait infailliblement brouillé avec toute la famille, s'il eût continué de dire du mal du cher abbé. Il laissa donc passer ses bévues; il se contenta de les relever quand l'abbé s'émancipait jusqu'à l'impertinence; ce qui arrivait assez fréquemment. Quand ma mère lui faisait l'éloge de M. Doriolis, mon cousin se bornait à repondre « *A la bonne* « *heure*, » en soupirant ou en souriant, selon qu'il était disposé à me plaindre de n'être pas mieux élevé, ou à se moquer de mon brillant instituteur.

On songeait toujours avec délices au projet de me marier à ma cousine, et l'on en parlait si souvent et si sérieusement, que ce ne fut plus un mystère ni pour Laure ni pour moi. Il fut convenu entre ma mère, ma tante Émilie Louville et M. l'abbé Doriolis, que, pour donner à Laure un mari parfait, il fallait m'instruire

dans tous les arts d'agrément. Ainsi, à mon retour au collége, je devais avoir un maître de danse, un maître d'armes et un maître de violon. « *A la bonne heure*, « dit César; à l'exception des armes, que je crois un « peu étrangères à l'abbé, voilà de graves sciences sur « lesquelles il est fort en état de diriger son élève. »

J'eus le cœur bien gros quand il fallut quitter mes parents pour retourner en classe : les plaisirs avaient si bien pris tout le temps de mes vacances, que j'avais oublié tout ce que j'avais appris, et que je rentrai au collége un peu plus ignorant que je n'en étais sorti.

Guillaume avait travaillé pendant les vacances presque autant que pendant les classes; seulement il était allé passer les huit derniers jours chez sa tante. Cette bonne tante avait employé plusieurs nuits à l'ouvrage, et s'était procuré les moyens de se donner congé pendant le congé de son neveu. Ils avaient fait des parties charmantes; elle avait promené Guillaume dans tout Paris; elle lui en avait fait voir toutes les curiosités. Ils avaient été à Saint-Denis, à Sceaux, à Saint-Cloud, à Versailles, voir le trésor, les parcs, les cascades, et la cour de France.

CHAPITRE VI.

Suite des études d'Eugène et de Guillaume.

A mon retour Guillaume s'empressa de me demander des nouvelles de son père, de sa mère, de son frère,

de sa sœur, de tout le monde. Notre cousin César avait-il toujours la bonté de s'intéresser à lui? Mademoiselle Laure était-elle bien grandie? Elle devait être déja bien jolie? Je répondis dans le plus grand détail à toutes ses questions. Malgré les railleries de Beauclair, je ne pouvais me défendre d'un fond d'amitié pour Guillaume, et malgré cette amitié bien réelle pour Guillaume, j'étais toujours entraîné à m'éloigner de lui quand notre liaison était l'objet des railleries de ce mauvais sujet de Beauclair.

Ce fut dans cette fluctuation de dédain et d'amitié que je vécus avec Guillaume jusqu'à la fin de notre seconde. Suivant l'usage des boursiers, Guillaume, en arrivant au collége, avait bien compté redoubler une ou plusieurs classes; mais il se montra tellement supérieur à toutes les fins d'année, qu'on jugea que c'était inutile. Suivant l'usage des écoliers de qualité, je m'étais flatté de sauter une classe ou deux; mais j'étais si médiocre dans mes études, qu'on jugea que ce serait m'en faire perdre le fruit. Cependant tous mes professeurs ne furent pas si sévères ou si intègres que mon professeur de sixième. Grace à quelques cajoleries, peut-être même à quelques cadeaux de l'abbé Doriolis, j'obtins en cinquième et en quatrième quelques petits succès de complaisance. L'abbé avait été tout triomphant en me menant en vacances; mais, malgré mon prix de mémoire et mon troisième accessit, mon cousin César ne me trouvait pas fort avancé, et il en concluait que les études déclinaient à l'université de Paris.

Guillaume, dès sa troisième, avait pris la soutane et avait reçu la tonsure. Élevé dans des principes reli-

gieux, et sachant que son père le destinait à l'état ecclésiastique, il avait une pieuse ferveur, exempte de fanatisme, de superstition, et sur-tout d'hypocrisie. Il avait conservé son ardeur pour tous les jeux d'exercice; mais il était devenu soumis et respectueux pour ses maîtres. Tandis que je continuais d'imiter et de chercher à surpasser en dépenses, en belles manières, les écoliers de grande condition, Guillaume ne cherchait à imiter personne. Il ne se contentait pas d'étudier et de traduire les grands auteurs de l'antiquité, pour apprendre le grec et le latin; il y puisait des leçons de morale et de bonne conduite, des sentiments nobles et élevés de courage et de générosité. Tandis qu'à l'insu de mon précepteur je lisais quelques mauvais livres qu'il ne cachait pas avec assez de soin dans la petite bibliothèque de son alcove, Guillaume méditait déja Plutarque et Cicéron. Parmi les livres français, il y en avait un qu'il préférait, qu'il lisait et relisait sans cesse. C'était le recueil des fables de La Fontaine, qui lui avait été donné en prix par le maître d'école de son village.

Il avait la plus vive affection pour sa tante; mais son affection était devenue plus réfléchie et plus discrète. Il avait voulu, dès sa troisième, ne plus lui être à charge. Pour pouvoir se passer de ses petits bienfaits, il avait obtenu de M. le proviseur la permission de donner pendant les récréations des leçons particulières à de petits écoliers qui n'étaient pas en état d'entrer en sixième. Il tirait quelques légers émoluments de ce travail extraordinaire, et c'était lui qui régalait sa tante.

Un jour de forte gelée, il arriva chez elle tout transi de froid. La pauvre fille, au lieu de feu dans l'âtre de la cheminée, avait de la cendre chaude dans une chaufferette. « Eh! quoi, ma tante, s'écria Guillaume, « pas de feu! Je gèle, et vous-même comment pouvez-« vous y tenir? » — « Eh! mon ami, lui dit sa tante, « sais-tu que le bois est fort cher cette année? » Guillaume, sans rien répondre, court dans le premier chantier, et fait apporter une demi-voie de bois chez sa tante. Il a toujours cru qu'elle ne s'en chauffa pas beaucoup plus, quand elle n'avait pas son neveu avec elle; car la demi-voie de bois dura tout l'hiver, et toutes les fois qu'il arrivait chez sa tante, Guillaume trouvait un bon feu dans la cheminée.

Mon précepteur, qui jouissait au collége d'une assez grande liberté, m'avait mené souvent au spectacle, quelquefois à la comédie française, mais plus souvent à la comédie italienne et à l'opéra comique. Pendant mes premières classes, c'étaient les lazzis d'Arlequin qui m'avaient le plus amusé. Je devins bientôt sensible aux beautés de nos chefs-d'œuvre dramatiques et au talent des acteurs qui les jouaient alors; mais bientôt aussi je fis plus d'attention aux actrices qu'aux acteurs et aux pièces. Je demandais à mes voisins quel était l'âge, quelle était la conduite de mademoiselle une telle, si mademoiselle une telle avait un amant riche ou une passion de cœur; et, pour un écolier de seconde, j'étais fort au courant des intrigues de théâtre. Guillaume n'allait pas à la comédie, mais il n'en était pas moins admirateur passionné de nos grands auteurs. Il savait par cœur Racine, Corneille et les premières

pièces de M. de Voltaire. Il se faisait une fête de voir la Mort de César, que les écoliers de rhétorique devaient jouer à la distribution des prix. Malgré sa dévotion, il n'avait pas poussé le scrupule jusqu'à se refuser de lire Molière, en se cachant, à la vérité, de son austère maître d'études.

C'était toujours à l'approche des vacances que Guillaume et moi nous redevenions amis. Guillaume éprouvait un tel besoin de me prier de parler de lui à ses parents, qu'il me cherchait, malgré toutes les répugnances que ma conduite envers lui pouvait lui inspirer. Je répondais toujours franchement à ses premières avances. Dans tout le cours de notre vie, nous avons été bien souvent divisés d'opinions, de principes, et même de sentiments, mais jamais l'un de nous n'a fait un pas au-devant de son frère de lait, que l'autre ne se soit empressé de lui abréger le chemin.

Après notre seconde, Guillaume devait enfin aller passer ses vacances chez son père. Quel bonheur pour lui de revoir, après cinq ans, son pays, ses bons parents, ma famille, qu'il respectait et qu'il aimait, son vieux maître d'école, mon cousin César, qui avait tant d'amitié pour lui, et mademoiselle Laure! Il avait été convenu que Guillaume viendrait avec moi. Cela n'arrangeait pas beaucoup M. l'abbé Doriolis, qui aimait ses aises dans une voiture. Mais je commençais à faire le maître avec mon précepteur, et il craignait de me déplaire. Beauclair s'était moqué de moi quand je lui avais annoncé que j'emmenerais Guillaume; il avait comparé ma chaise de poste à un coche. Mais j'étais dans une bonne veine d'amitié pour Guillaume. Il fit ses

adieux à sa tante, qui avait peur pour lui des mauvaises routes, des voleurs, et qui commença une neuvaine à sainte Geneviève pour le bon voyage de son neveu.

Guillaume fut d'une gaieté charmante pendant le voyage. J'avais repris pour lui toute mon ancienne amitié. M. Doriolis lui-même ne put s'empêcher de le trouver aimable. Guillaume avait le cœur si bon, l'esprit si juste! il avait tant d'égards et de prévenances pour mon précepteur et pour moi! Dans son impatience d'arriver, et pour épargner des fatigues à Georges, qui était déja bien vieux, il voulut courir quelques postes à franc étrier; il nous décida même à marcher la nuit, malgré la défense de ma mère. L'abbé se sentait avec lui encore plus brave que de coutume.

Mais quand nous eûmes passé Saint-Lô, Guillaume ne nous parlait plus, ne nous écoutait plus. Son impatience redoublait, et l'inquiétude s'y mêlait : il craignait qu'il ne fût arrivé quelque malheur depuis la dernière lettre qu'il avait reçue. Son œil était fixé sur la route, et je le voyais rougir et pâlir. Que devint-il quand il aperçut le clocher de la cathédrale de Coutances, et qu'en avançant il reconnut tous les lieux témoins des jeux de son enfance? En balbutiant, en me serrant la main, il me montrait la montagne que nous avions gravie, le ruisseau au bord duquel nous nous étions assis : quelques vieux arbres ont disparu, en voici de nouveaux qui s'élèvent; mais voilà encore le vieux pommier, voilà le moulin.... Tout-à-coup il crie au postillon d'arrêter; il s'élance de la chaise de poste, et je le vois dans les bras de sa mère, qui était

venue au-devant de lui avec sa sœur et son jeune frère.

On se figure sans peine quels furent les transports que l'arrivée de Guillaume excita dans sa famille. Quant à la mienne, ma mère semblait redoubler d'enthousiasme et d'admiration pour moi toutes les fois qu'elle me voyait; mon père, à qui ses fréquents accès de goutte donnaient de violents accès d'humeur, souffrait moins pendant les vacances. Ma tante Émilie Louville s'occupait avec soin, tous les matins, de la toilette de sa fille, et se félicitait quand je trouvais Laure jolie et parée à son avantage. C'était la première fois depuis cinq ans qu'on pouvait comparer les progrès de Guillaume et les miens. Mon cousin le bossu était obligé d'avouer que j'étais très-fort sur le violon, et que je dansais avec un talent inconnu jusque-là dans tout le Cotentin; mais il s'extasiait sur le mérite et sur la science de Guillaume, et il trouvait que, bien loin d'avoir décliné, les études de l'université de Paris étaient encore meilleures que de son temps. Il était enchanté quand il pouvait causer et disputer avec Guillaume sur une phrase de Cicéron, sur un vers de Virgile ou de son cher Horace. César avait aussi remarqué qu'au moment où Guillaume vint saluer mademoiselle Laure, il était resté muet et embarrassé; que depuis, il semblait avoir encore plus de respect pour Laure que pour les autres personnes de la famille. Enfin César, toujours observateur, avait remarqué qu'après avoir été, pendant les vacances précédentes, fort indifférent ou fort gauche près de ma cousine Laure, je lui parlais cette année avec une familiarité

présomptueuse, je prenais avec elle un ton leste et suffisant de petit-maître, et que je portais cette vanité et ce contentement de moi-même dans toutes mes actions et dans tous mes discours. Quand il parlait de la Grèce ou de Rome avec Guillaume, je ne me mêlais guère de la conversation; mais quand ils en venaient à la littérature française et aux auteurs vivants, je tranchais, je décidais, je répétais les jugements que j'avais lus dans les nouvelles littéraires de l'abbé Desfontaines, qu'on prêtait toutes les semaines à mon précepteur. M. l'abbé était bien connu de mon cousin le bossu; il ne lui fournissait plus aucune matière d'observation : cependant César crut voir que j'inspirais de la jalousie à M. l'abbé par mes assiduités auprès de la fille du jardinier.

Ma cousine Laure, habituée à me regarder comme le mari qui lui était destiné, avait pour moi une bonne et franche amitié; elle aimait beaucoup Guillaume, mais elle le trouvait timide et bien grave pour son âge. Quelquefois elle s'étonnait que M. Guillaume fût déja tonsuré.

CHAPITRE VII.

Année de rhétorique d'Eugène et de Guillaume.

J'en appelle à tous les hommes qui ont été au collége. Quelque bonheur qui leur soit arrivé depuis

qu'ils en sont sortis, s'ils veulent se rendre compte de toutes les sensations qu'ils ont éprouvées, ils conviendront que leur année de rhétorique a été une des plus belles et des plus heureuses années de leur vie. Quelle jouissance plus pure que celle de se voir, à seize ou dix-sept ans, arrivé bientôt au terme de ses études, et complétant ces études, dont les commencements sont si arides et si rebutants, par une année entière d'initiation à tous les nobles et doux mystères de l'éloquence et de la poésie! Ce n'est plus un enfant forcé au travail, retenu dans le devoir par la crainte et l'autorité : c'est un jeune homme engagé par la persuasion à s'instruire dans les moyens d'être utile et heureux. Il n'éprouve déja plus la tyrannie du collége; il n'éprouve pas encore les tyrannies des passions et du monde. Point de ces soins inquiets, de ces cruelles angoisses, de ces combats intérieurs qu'excitent dans nos ames l'amour, l'ambition ou l'avidité; point de ces obstacles qui, toujours renaissants, s'opposent à notre fortune ou à notre avancement. Il est livré sans distraction à ces chères études, sources inépuisables de bonheur ou de consolation pour tous les instants. La voix de ces passions qui doivent l'agiter dans la suite de son existence a commencé à se faire entendre; mais son ame est ouverte à toutes les espérances. En promenant ses yeux sur l'horizon de l'avenir, il ne voit les objets que sous les plus douces et les plus riantes couleurs. Il rêve à chaque heure du jour tous les genres de bonheur et de succès.

J'étais entré au collége avec peu de goût pour le travail. Par la négligence de mon précepteur, par les

conseils et les exemples de mes petits camarades les gentilshommes, ce dégoût s'était considérablement augmenté; mais il cessa en rhétorique. J'éprouvai je ne sais quel attrait qui surmonta quelquefois mon penchant à la distraction, et j'obtins de temps en temps d'assez bonnes places en amplification française. Pour Guillaume, son ardeur redoubla : en latin, en français, en grec, en vers, il était le plus fort. Notre habile professeur le nommait son élève chéri.

Mon amour subit du travail ne diminua pas ma présomption et mon impertinence avec les boursiers; seulement j'exceptai Guillaume de mes mépris; et nous ne nous brouillâmes pas, suivant l'usage des autres années. Tout laborieux que j'étais par intervalles, je ne menais pas une très-bonne conduite. Le petit marquis de Beauclair avait sur moi un grand ascendant. Mon précepteur n'était pas fâché, sous le prétexte de mes dix-sept ans, de me laisser sortir seul les jours de congé. Il avait toujours de grandes affaires qui l'empêchaient de m'accompagner. J'allais avec Beauclair dans les cafés, dans les promenades, dans les spectacles, chez les traiteurs en vogue. Beauclair était un jeune homme malicieux qui se faisait un plaisir et un point d'honneur de déranger tous les jeunes gens de son âge.

Guillaume aurait pu, à l'exemple de quelques boursiers, aller voir quelquefois la première pièce à la comédie française; mais, malgré son enthousiasme toujours croissant pour nos chefs-d'œuvre dramatiques, il s'en faisait un scrupule, à cause de son habit et de l'état auquel il se destinait. Non content de me per-

vertir, le marquis de Beauclair voulut se servir de moi pour entraîner le grave Guillaume à la comédie. Je m'en chargeai avec plaisir, mais j'eus beaucoup de peine à réussir. Guillaume refusait, consentait, puis refusait encore; il se faisait une idée délicieuse d'entendre déclamer tous les beaux vers qu'il savait par cœur, et puis il tremblait d'être aperçu en entrant ou en sortant du spectacle. Enfin, le jour de la Saint-Nicolas d'hiver, après avoir dîné chez sa tante, Guillaume vint nous joindre au fameux café Procope, et nous entrâmes au parterre de la comédie française.

Il y avait une grande foule; il fallut nous battre pour avoir des billets. On donnait Zaïre. Depuis quatre ans que cette pièce avait paru, l'enthousiasme général qu'elle avait excité ne faisait que prendre de nouvelles forces toutes les fois qu'on la remettait au théâtre. Comme cet enthousiasme gagna Guillaume! quelles abondantes larmes il versa sur les malheurs de Zaïre et d'Orosmane! Je ne puis m'ôter de la pensée que la représentation de cette tragédie chrétienne ne contribua pas peu à faire prendre à Guillaume la répugnance qu'il manifesta bientôt après pour l'état ecclésiastique. Pendant huit jours il ne me parla que du génie de M. de Voltaire et du talent de mademoiselle Gaussin. Il voulait nous engager à donner, pour la fête de M. le proviseur, une seconde représentation de la Mort de César. Le mercredi suivant, Guillaume fut le premier à nous proposer d'aller à la comédie. On donnait l'École des Femmes et le Médecin malgré lui. « Deux pièces de « Molière! s'écria Guillaume, il faut nous presser; tout « Paris y sera. » Quelle fut sa surprise, quand il arriva

sans foule et sans gêne au bureau du parterre, et que nous nous trouvâmes presque seuls dans la salle. Les écoliers ne sont pas comme quelques gens du monde, qui ne savent s'amuser au spectacle que lorsque la salle est remplie. Aussi nous rîmes à gorge déployée des ruses d'Horace et d'Agnès. Guillaume, bien mieux que Beauclair et moi, admirait le profond génie de Molière; il goûtait trop bien La Fontaine pour ne pas sentir déja notre grand auteur comique. Je fus tenté de le croire amoureux de mademoiselle Gaussin. Il était extasié de voir la même actrice, qui avait déployé une si grande sensibilité dans Zaïre, montrer tant de grace et de naturel dans l'innocente et simple Agnès de l'École des Femmes.

Depuis ce moment, Guillaume ne perdit point son ardeur pour le travail. Il conserva, pour ses maîtres, respect et docilité; mais il porta jusqu'à la fureur l'amour du spectacle. Il continuait de donner aux petits écoliers des leçons particulières, et tout l'argent qu'il en pouvait tirer passait à la comédie, hors celui qu'il employait avec délicatesse à procurer quelques douceurs à sa tante. Je ne sais comment il s'y prit; mais, dans les entr'actes, il trouva le moyen de nous conduire dans les coulisses, et là, il restait muet d'admiration devant le plus médiocre confident qui attendait sa réplique pour entrer en scène. Pleins d'enthousiasme pour les acteurs, et trouvant toutes les actrices jolies, nous étions bien étonnés d'entendre quelques vieillards à côté de qui nous nous trouvions, regretter les anciens acteurs, se plaindre de la déca-

dence du goût, et s'ennuyer autant que nous nous amusions.

Ce fut au milieu de cette frénésie pour le spectacle, que Guillaume reçut une lettre de son père, qui le pressait de prendre les ordres mineurs. L'évêque de Coutances devait faire bientôt un voyage à Paris, et le père Delorme avait l'espérance d'obtenir par sa protection un petit bénéfice pour son fils. Cette lettre jeta Guillaume dans une grande perplexité. Il passa une nuit fort agitée. Le lendemain il était calme, il avait pris son parti. Depuis qu'il pouvait réfléchir et raisonner avec lui-même, répondit-il à son père, il s'était pénétré de l'idée qu'un honnête homme doit remplir scrupuleusement les devoirs de l'état qu'il embrasse. Il connaissait tous ceux de l'état ecclésiastique, et, se croyant hors d'état de les remplir, il aurait honte d'accepter un bénéfice et de ne pas le mériter par sa conduite. Le tableau du bonheur de son père dans son ménage avait dès long-temps séduit son ame. Décidé comme il l'était à honorer sa vie par quelques vertus, il se croyait appelé à exercer celles d'un bon père de famille. En un mot il se sentait incapable de se vouer pour la vie au célibat. Il suppliait sa mère d'être persuadée que sa piété n'était point affaiblie, mais que c'était par piété même qu'il ne voulait point prendre un état pour lequel il n'avait aucune inclination. Il valait mieux pour lui et pour les siens qu'il fût un bon avocat qu'un mauvais prêtre. Il se flattait de trouver dans son travail et dans l'éducation qu'il avait reçue au collége les moyens de payer ses inscriptions et ses

cahiers de droit; car il éprouvait pour la noble profession d'orateur, de défenseur des droits de la veuve et de l'orphelin, un enthousiasme qui lui semblait un gage certain de ses succès dans cette carrière. Son père, dès son enfance, lui avait inspiré de l'horreur pour le mensonge; il se serait donc cru coupable, dans une circonstance aussi importante, de ne pas ouvrir à ses parents son ame tout entière. Il venait de relire la lettre que son père lui avait écrite six ans auparavant, au moment où il était entré au collége, et qu'il avait précieusement conservée. Il prenait l'engagement d'en remplir toutes les volontés, et d'être bientôt le soutien et l'appui de sa sœur et de son jeune frère. « Enfin, ajoutait-il en terminant, j'attends vos ordres « avec respect et soumission; mais si vous voulez mon « bonheur et mon honneur, ne me réduisez pas à la « cruelle nécessité de devenir un objet de scandale, ou « de chercher par des dehors hypocrites à tromper « les autres, sans jamais parvenir à me tromper moi- « même. »

A la première lecture de cette lettre, le père Delorme devint furieux, et se repentait d'avoir fait étudier son fils. Magdeleine Delorme, après s'être fait expliquer par son mari ce que signifiait le mot de célibat, regrettait amèrement que son Guillaume ne voulût pas être curé. A la seconde lecture, le père Delorme trouva de la franchise dans la déclaration de son fils, et de l'adresse dans ses raisonnements; Magdeleine trouvait tout naturel et ne voyait pas sans quelque plaisir que son Guillaume crût au-dessus de ses forces

de se vouer au célibat. Ils allèrent ensemble consulter mon cousin le bossu.

« Diable! dit mon cousin César, après avoir lu at-« tentivement la longue lettre de Guillaume, votre fils « a des scrupules qui ne sont pas communs. Plût au « ciel que tel de nos évêques en eût eu de semblables « dans sa jeunesse! il y aurait moins de scandale dans « l'église. »

Après quelques instants de réflexion, il se rangea du parti de Guillaume, et plaida sa cause avec chaleur. La mère Delorme se joignit à César; elle frémissait cependant des dangers et des séductions auxquels son fils allait se trouver exposé dans le monde. « Allez, « leur dit César, votre fils est un bon et honnête jeune « homme. Il fera sans doute bien des folies; quel « homme en est exempt? mais chez lui la raison et l'hon-« neur ne tarderont pas à remporter la victoire. »

Guillaume attendait avec inquiétude la réponse de son père. Quand il la reçut, il tremblait de l'ouvrir. Quelle fut sa joie lorsqu'il vit, dès les premiers mots, que son père le remerciait de sa franchise et approuvait sa résolution!

Dès le lendemain, Guillaume quitta la soutane et prit ses premières inscriptions aux écoles de droit.

Nos vacances se passèrent comme celles de l'année précédente. Seulement Guillaume, qui s'était fait une fête de se montrer en laïc à ses parents et aux miens, fut encore plus grave et plus respectueux avec mademoiselle Laure. Quant à Laure, qui avait douze ans, elle félicita tout naïvement Guillaume d'avoir quitté son vilain habit de prêtre.

CHAPITRE VIII.

Fin des études d'Eugène et de Guillaume.

Quel changement! quel désenchantement pour un écolier lorsqu'il monte, ou plutôt lorsqu'il tombe de la belle et noble rhétorique à cette classe absurde et ridicule si mal à propos décorée du beau nom de logique! « Je l'appelle absurde et ridicule, nous disait mon cou-« sin César, non pas certes à cause de ce qu'elle pour-« rait et de ce qu'elle devrait être. Qu'y aurait-il de « plus utile pour terminer l'éducation de nos jeunes « gens qu'un cours de bonne et véritable logique, où « ils s'instruiraient dans l'art de réfléchir, de comparer, « de bien poser des principes et d'en tirer les consé-« quences nécessaires? Enseigner à bien raisonner, c'est « enseigner à se bien conduire; mais ce n'est pas là ce « qu'on apprend dans la logique de nos colléges. »

Je ne m'occupai des règles du syllogisme et autres arguments que pour m'en moquer. Guillaume fit quelques progrès en physique et en mathématiques; mais, à bien dire, nos deux années de philosophie furent deux années de désœuvrement. Il n'y a rien de plus fâcheux que l'oisiveté pour des jeunes gens de dix-huit ans.

Beauclair, plus âgé que nous, avait fini ses études. Toutes les fois que je sortais, j'allais le joindre. Il con-

tinuait d'exercer sur moi un grand empire. Je ne veux pas quitter le collége sans donner au lecteur un peu plus de détails sur M. le marquis, car on le verra souvent reparaître dans cette histoire. Sa noblesse, dont il vantait beaucoup l'ancienneté, ne remontait pas plus loin que le règne de Henri IV. Son père était vain et cupide. Il était violemment soupçonné d'avoir agioté pendant le système. Son faste consommait ce qu'il avait gagné par l'agiot. Dès son enfance Beauclair s'était montré fat, glorieux et présomptueux, très-démonstratif, très-bruyant dans ses protestations d'amitié, très-insolent dans ses mépris pour la plupart de ses camarades. Il avait beaucoup d'inconséquence, une grande confiance en lui-même, beaucoup de penchant à l'égoïsme, et il disait avoir mauvaise tête et bon cœur. Il me savait riche, d'un caractère facile, et il s'était attaché à moi. Son père travaillait à lui faire obtenir une sous-lieutenance, et il se flattait d'être bientôt colonel. Il avait à sa disposition les chevaux et l'équipage de son père. Il fréquentait les coulisses et les académies de jeu. S'il fallait l'en croire, il avait déja fait les plus brillantes conquêtes. Il me séduisait par le tableau de ses plaisirs, et il finissait toujours par m'emprunter de l'argent. La règle du collége, quoique moins sévère pour moi que pour beaucoup d'autres, et cette première pudeur, si forte dans un jeune homme qui n'a pas été tout-à-fait mal élevé, ne me permettaient pas de suivre encore l'exemple du marquis de Beauclair; mais ses amours, ses intrigues étaient le perpétuel objet de mes entretiens avec Guillaume.

Plus Guillaume avait de dégoût pour la philosophie scolastique, plus il sentait redoubler son amour pour les lettres et le spectacle. Il avait commencé une tragédie que je trouvais sublime. Ainsi j'admirais à la fois les vers de Guillaume et les exploits galants du marquis. Guillaume s'enflammait comme moi au récit des bonnes fortunes de Beauclair, quoiqu'il n'aimât guère son ton fat et impertinent, et qu'il le regardât comme un ami fort dangereux.

Dans les vacances que nous allâmes passer en Normandie entre nos deux années de philosophie, Guillaume apprit à César qu'il avait commencé une tragédie. « C'est la règle, lui dit le bossu; il n'y a pas de « bon écolier qui ne fasse sa tragédie en sortant de « rhétorique. » Guillaume lui lut son premier acte qu'il avait terminé. Le bossu le trouva plein de verve et de beautés; mais plus il en était content, plus il crut devoir engager Guillaume à ne pas trop se livrer à son goût pour la poésie. « Les succès y sont incertains, « disait-il; la fortune visite rarement les favoris d'Apol- « lon. Ce n'est pas que moi-même je n'aie eu et n'aie « encore parfois la fantaisie de me faire un nom dans « la république des lettres. Au fait, ajoutait-il en « s'échauffant par degrés, forcé par ma figure et par « ma structure de n'embrasser aucune de ces profes- « sions qui demandent de la représentation, pourquoi « n'ambitionnerais-je pas la gloire littéraire? Je ne « puis être orateur, guerrier ni magistrat; pourquoi « ne serais-je pas auteur? Qu'importe qu'un auteur « soit droit ou bossu, borgne ou clairvoyant des deux « yeux? On ne le voit pas; on lit ou l'on voit ses ou-

« vrages. Homère et Milton étaient aveugles ; Ésope « était encore plus bossu que moi. » Guillaume avait pour César un respect qui allait jusqu'à l'admiration. « Oh ! si jamais vous faisiez une tragédie, lui disait-il, « c'est celle-là qui serait vraiment un modèle. » — « Eh ! eh ! répondait le bossu, se sentant quelque re-« tour de vanité, elle vaudrait peut-être bien quelques-« unes de celles qu'on nous donne aujourd'hui. Mais « toi, mon cher Guillaume, si tu es sage, tu prendras « un état où tu sois certain d'être utile à ta famille. »

Guillaume, pendant sa seconde année de philosophie, continua de travailler avec ardeur à sa tragédie ; mais se souvenant des conseils de César, et plein d'enthousiasme encore pour l'honorable profession d'avocat, il se proposait bien de ne pas négliger l'étude des lois pour la culture des lettres.

Enfin l'abbé Doriolis, tout fier d'avoir si bien fait mon éducation, prit congé de moi pour en commencer une autre. Je sortis du collége pour n'y plus rentrer. Je n'étais pas encore un libertin, mais j'avais bonne envie de le devenir.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Premières amours d'Eugène.

Je ne crains pas encore d'être contredit en avançant que le moment où l'on sort tout-à-fait du collége est un des plus beaux de la vie. On se sent libre, on se sent homme; le monde s'ouvre devant nous. Mais au milieu des rêves brillants où s'égare l'imagination, on éprouve au fond du cœur je ne sais quelle vague inquiétude; les doux épanchements de l'amitié ne nous suffisent plus; l'ambition nous laisse encore en repos; on ne conçoit pas qu'il puisse exister des avares : mais on aspire à la gloire; on veut se distinguer dans la carrière qu'on choisira; sur-tout on brûle de se livrer à l'amour. On est en proie aux plus ardents désirs; ils nous pressent, nous poursuivent dans nos songes, interrompent notre sommeil, nous tourmentent jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits; et, satisfaits, ils se renouvellent pour nous tourmenter encore. Tel est le tableau que Guillaume et moi, pendant ces dernières vacances, nous offrîmes à l'œil observateur de mon cousin César.

Je dévorais avec avidité les romans passionnés. Une

gravure, une statue me jetaient dans une douce et inquiète rêverie ; l'aspect d'une femme m'enchantait et me déconcertait.

J'aimais sincèrement ma cousine Laure ; je me plaisais à la regarder comme la femme qui devait faire mon bonheur ; je me plaisais à penser qu'un jour je ferais le sien : mais elle avait à peine quatorze ans ; c'était une enfant : elle était l'objet de mes espérances. Marie, la fille cadette du jardinier de mon père, avait dix-sept ans, elle était jolie et bien faite : elle était l'objet de mes désirs. L'aînée venait de se marier.

Douce, timide et bonne, remplie de respect et de soumission pour son jeune maître, Marie se livrait pour ainsi dire à moi. Mais malgré toute l'effronterie que j'avais pu acquérir dans la société de Beauclair, malgré mes résolutions d'être entreprenant, je me trouvais auprès de l'innocente presque aussi timide qu'elle-même. Les occasions de la voir ne me manquaient pas ; j'étais même assez adroit à les faire naître ; mais quand je me trouvais seul avec Marie, toute mon adresse disparaissait ; je la louais sur ses charmes, je lui demandais si elle n'avait point d'amoureux. Non, me répondait-elle. Et je me taisais, ou je changeais de conversation.

M. Dolignac, lieutenant d'infanterie récemment réformé, récemment établi à Coutances, venait toutes les semaines demander à dîner à mon père. C'était un fort bon homme, un peu fat, un peu fanfaron, très-bavard. Il se disait notre parent. Il avait passé sa vie dans les garnisons, et se piquait de donner des leçons de galanterie aux jeunes gens. Il aimait à causer avec

moi, me racontait ses nombreuses bonnes fortunes, et me démontrait qu'il était impossible qu'une femme ne cédât pas à de certains moyens de séduction. J'avais conçu pour lui une véritable admiration, et je rougissais d'être aussi peu avancé avec Marie.

Un jour, la rencontrant au moment où M. Dolignac venait de me quitter, je passai tout-à-coup d'un excès de timidité à un excès de hardiesse. Marie semblait tout honteuse de me résister. « Ah! monsieur Eugène, « me dit-elle d'une voix suppliante, quel honnête homme « voudra m'épouser ? » Je regardai Marie ; ses yeux brillaient de désir et d'effroi ; elle semblait à-la-fois m'encourager et me demander grace. Mille pensées qui se combattaient s'élevèrent à l'instant dans mon ame. Je m'arrachai d'auprès d'elle. A dix-neuf ans on n'est point un pervers ; l'ame est accessible à toutes les idées généreuses. Je résolus de respecter Marie et de porter ailleurs la fougue de ma jeunesse ; et, me craignant moi-même, je l'évitais avec soin. Quand, malgré moi, je la rencontrais, je détournais la vue. On s'étonnait dans le château que la pauvre Marie fût devenue l'objet de mon aversion.

Pour mieux la fuir, j'allais souvent à la ville. Je m'étais lié avec plusieurs jeunes gens qui n'avaient ni ma naissance ni ma fortune ; mais à Coutances je n'avais pas le choix. D'ailleurs c'était une jouissance pour mon amour-propre de dominer dans les sociétés que je fréquentais. L'un de ces nouveaux amis, M. Despardières, plus âgé que moi, vivait avec une sœur qui touchait à sa majorité. Mademoiselle Agathe Despardières était fraîche et belle. Elle disait ne pas vouloir

se marier. Les malins prétendaient qu'elle avait manqué déja plusieurs mariages, à cause de quelques aventures. Elle passait pour la coquette la plus expérimentée de la Basse-Normandie. Je pensai que c'était la personne qui me convenait. Je n'aurais pas à gémir d'avoir séduit une innocente, et je me promettais bien de n'être ni aussi timide ni aussi scrupuleux avec elle que je l'avais été avec la fille du jardinier.

Dès le premier jour que je la vis, il me fallut prendre une meilleure idée de mademoiselle Agathe. Sa conversation, pleine d'esprit, de grace et de décence, me persuada qu'on l'avait indignement calomniée. « Elle « coquette! elle avoir eu les aventures qu'on lui prête! « c'est impossible. Elle a pu être trompée, mais elle « n'est point coquette. Ah! si elle consentait à me « choisir pour son consolateur! Je ne suis ni vain ni « présomptueux; mais, au milieu de tous ces jeunes « gens qui l'entourent, il m'a semblé qu'elle me dis« tinguait. »

Le lendemain j'étais invité à dîner chez son frère. Après dîner je me trouvai dans le jardin de M. Despardières avec toute la belle société de Coutances. J'eus l'adresse de me dégager de tous les importuns et de marcher sur les pas de mademoiselle Agathe, qui venait d'entrer dans une allée solitaire. Elle fut surprise, mais elle ne se fâcha pas. En quatre ou cinq tours d'allée que nous fîmes ensemble, j'eus le bonheur de gagner sa confiance. Elle me raconta ses malheurs. Comme je l'avais deviné, mademoiselle Agathe avait long-temps pleuré un perfide. Elle ne le pleurait plus; mais elle avait pris la résolution de ne plus aimer. Elle

savait toutes les calomnies qu'on répandait sur son compte, elle en souffrait, mais c'était par une conduite irréprochable qu'elle s'efforçait de fermer la bouche à ses ennemis, ou plutôt à ses ennemies, car c'étaient des femmes qui la déchiraient. Tout son crime était d'être plus jeune et peut-être plus jolie et plus aimable que la plupart de ses envieuses. Il n'eût tenu qu'à elle de prendre sa revanche. En peu de mots, elle m'apprit de belles choses sur toutes les dames de Coutances, me priant de garder le secret, et m'assurant que ce n'était qu'à moi qu'elle parlait avec tant de franchise. Je ne m'aperçus pas que mademoiselle Agathe y mît la moindre adresse, mais je fus amené tout naturellement, à la fin de son discours, à lui faire une déclaration en forme. Au moment où je me taisais pour attendre sa réponse, la compagnie nous rejoignit. Mademoiselle Agathe me serra doucement la main. Je la vis parler agréablement à tous les jeunes gens, mais je crus remarquer que c'était sur moi seul que s'arrêtaient ses regards, et je ne savais qu'admirer le plus, de sa beauté, de son esprit, ou de la noblesse de ses sentiments.

On rentra dans le salon, on joua; mademoiselle Agathe se plaignit d'une forte migraine et se retira. Je ne sais pourquoi je m'imaginai que cette migraine était un prétexte, un signal qu'elle me donnait. Je feins tout-à-coup un éblouissement; je donne mon jeu à son frère; je quitte le salon, et je cherche à m'orienter vers l'appartement de la vertueuse et sensible Agathe.

J'arrive près d'une porte vitrée et imprudemment

entr'ouverte; j'entends parler; je veux me retirer par délicatesse; la curiosité me retient; j'écoute. Hélas! je n'eus pas besoin d'écouter long-temps; je reconnais la voix de mademoiselle Agathe et celle de mon ami intime M. Dolignac, que j'avais choisi entre tous pour être le confident de mes espérances. Il était facile de deviner par les mots qui arrivèrent jusqu'à moi que le traître n'en était plus aux espérances.

Furieux, je quitte la maison; je guette mon heureux rival; je lui reproche sa conduite envers moi; je le provoque. Il me répond qu'il est trop l'ami de mes parents pour vouloir se battre, en l'honneur de mademoiselle Agathe, avec un aimable enfant comme moi. Encore plus irrité de ce qu'il m'appelle un enfant, je le force à se mettre en garde. Du premier coup il me désarme; nous nous trouvons séparés par quelques jeunes gens qui sortaient de chez M. Despardières; ils nous entraînent chez un traiteur fort en vogue à Coutances. Avant la fin du souper, j'étais réconcilié avec mon ami Dolignac; je me permis beaucoup de plaisanteries sur mademoiselle Agathe; mais je jurai de ne plus la revoir.

Mon cousin le bossu avait depuis quelque temps une nouvelle gouvernante; elle s'appelait madame Dubreuil, elle était veuve; elle avait de belles dents, de beaux yeux et pas encore trente-deux ans. Mon cousin César l'avait enlevée à un vieux chevalier de Saint-Louis qui était un fin connaisseur. Toutes les fois que j'arrivais chez mon cousin, madame Dubreuil me comblait de soins et de prévenances. Elle avait toujours un bon consommé à m'offrir. Si j'avais chaud, elle m'essuyait

le front ; s'il y avait eu de la pluie, elle allumait un grand feu pour sécher mes habits ; elle aimait à causer avec moi ; elle me trouvait un excellent ton, une charmante tournure, et puis, ajoutait-elle, un beau nom et cinquante mille livres de rente! J'étais destiné à faire tourner toutes les têtes. Depuis mon aventure avec mademoiselle Agathe, je faisais plus d'attention aux prévenances et aux charmes de madame Dubreuil. J'allais toujours voir mon cousin, quand il n'était pas chez lui; et Dieu sait comme se conduisait sa gouvernante, tandis qu'il allait faire ses observations morales et philosophiques dans les promenades et les maisons de Coutances!

Mon cousin César était au fait de toutes les intrigues de la ville ; il venait d'en découvrir une à la piste de laquelle il était depuis plusieurs jours. Cette découverte le comblait de joie, et il rentrait plus tôt qu'il n'était attendu, pour écrire l'anecdote et les réflexions qu'elle lui inspirait, lorsqu'il me surprit avec madame Dubreuil. Il était arrivé si brusquement, qu'il nous fut impossible de lui laisser plus de doute que mademoiselle Agathe n'en avait laissé dans mon esprit quand je fus assez indiscret pour écouter sa conversation. Nous restâmes tous les trois stupéfaits. « *A la bonne heure* », dit enfin mon cousin César, en soupirant et en promenant ses regards tour-à-tour sur lui-même et sur moi. « C'est juste. Sortez; laissez-moi », et il alla prendre sa flûte qui était sur un fauteuil de sa chambre à coucher. Après quelques airs, il se mit tranquillement à écrire. Cette aventure ne lui fit oublier aucun détail de celle qu'il venait de découvrir dans la ville, et il

écrivit la nôtre avec la même fidélité. Le soir, il ne fit pas mauvaise mine à sa gouvernante; il ne lui adressa aucun reproche; mais le lendemain, quoique les cinq ans ne fussent pas révolus, il congédia ma chère madame Dubreuil. Elle entra au service d'un chanoine de la cathédrale.

Ce qui contribua beaucoup dans cette circonstance à donner de la résignation à mon cousin César, ou plutôt à lui conserver sa philosophie habituelle, c'est que le héros de l'autre aventure était précisément mon ami Guillaume.

CHAPITRE II.

Des premières amours de Guillaume.

Depuis notre retour en Normandie, la conduite de Guillaume envers ma famille et envers moi avait été fort singulière. Les premiers jours il me cherchait sans cesse; il passait tout son temps au château. Mon père n'oubliait pas la distance extrême qui existe entre le fils d'un baron et celui d'un fermier; mais il pensait que Guillaume, par son éducation et ses bonnes manières, méritait de la part d'un gentilhomme tous les égards que ce même gentilhomme se croit obligé d'avoir pour un riche et honnête bourgeois. Ma mère voyait en lui le filleul de son mari, le frère de lait, le camarade et l'ami de son fils. Ma tante Louville, qui depuis

deux ans avait perdu son mari, se souvenait des caresses que Guillaume avait prodiguées à sa fille dans son enfance, et mon cousin César, fort contrarié de ne pas trouver, pendant toute l'année, dans Coutances et les environs un seul homme qui entendît Horace, s'emparait de Guillaume, dès qu'il l'apercevait, pour lui faire admirer une nouvelle beauté qu'il venait de découvrir dans une ode, une satire, ou dans l'épître aux Pisons. Guillaume avait de la mesure, et se mettait parfaitement à sa place. Il répondait à l'accueil qu'on lui faisait, avec reconnaissance, d'une manière aisée, libre, n'affectant ni une familiarité impertinente, ni une servile soumission. Avec Laure, il avait l'air embarrassé, contraint, et toujours profondément respectueux. Laure, qui, pendant les vacances précédentes, avait été gaie et presque folâtre avec Guillaume, qui le cherchait partout pour qu'il la fît jouer ou qu'il lui fît répéter ses leçons de grammaire et d'orthographe, cette année semblait le fuir, était réservée, froide et silencieuse avec lui. Toutes les fois que notre famille était réunie, l'entretien ne manquait jamais de tomber sur mon mariage avec Laure. Il y avait quatorze ans que c'était l'objet des discours, des désirs et des espérances de tout le monde. On s'était habitué à changer ces désirs et ces espérances en certitudes. On ne doutait pas de notre mutuelle inclination. Je n'avais plus besoin de grandir; Laure grandissait à vue d'œil, et l'on ne trouvait plus le moindre inconvénient à parler devant nous de ce mariage comme d'une affaire conclue, et même comme d'un événement assez prochain.

Tout-à-coup Guillaume, devant qui tous ces projets

avaient été agités, cessa de venir au château. On en fut surpris; on en fut fâché. Mes parents étaient trop fiers pour faire la moindre démarche auprès du fils de leur fermier. Bientôt l'humeur et le dépit remplacèrent le chagrin léger de ne plus voir Guillaume. « Après toutes les obligations que son père et lui ont « à M. le baron! ne plus revenir! Ce petit Guillaume « est un ingrat. N'en parlons plus. » Tels étaient les discours de mes parents; mais une chose qui les étonna beaucoup, c'est que mon cousin César prit le parti de Guillaume, et soutint avec obstination qu'en s'éloignant de nous, Guillaume faisait une action d'honnête homme. Comme il ne s'expliqua pas davantage, on regarda ce propos comme une des rêveries de notre cousin le bossu. Les philosophes qui se piquent de penser beaucoup sont exposés à passer pour rêveurs dans l'esprit des gens qui pensent peu, ou qui ne pensent point du tout.

Il y avait déja huit jours que je n'avais vu Guillaume, lorsqu'en allant à Coutances je le rencontrai. Il y allait aussi; nous fîmes route ensemble. Je lui adressai de tendres reproches sur ce qu'on ne le voyait plus : il s'excusa; il avait été un peu malade; il travaillait beaucoup; la profession d'avocat qu'il voulait embrasser demandait de grandes études, et il ne pouvait se mettre trop tôt en état de n'être plus à charge à son père; et puis son père avait un procès, et l'avait prié de suivre l'affaire, qui devait être jugée à la rentrée des parlements. Il fallait qu'il allât tous les jours chez M. Gaspard, procureur au bailliage de Coutances. Je trouvai Guillaume, non pas froid, mais triste : il me

sembla qu'il cherchait péniblement ses excuses. Lorsqu'avec beaucoup de ménagements je lui appris que ma famille était irritée contre lui, et que le nom d'ingrat avait été prononcé, « Mon cher Eugène, me dit-« il en me prenant la main et en me regardant de l'air « le plus attendri, dis bien à tes parents que je n'ou-« blierai jamais les bienfaits dont ils m'ont comblé; « mais nous ne sommes plus au collége. Que dis-je? « au collége même, cette inégalité des rangs, si fatale « pour moi, n'a-t-elle pas déja fait naître quelques « nuages entre nous? Tu es riche, tu es noble, tu seras « heureux, et moi!..... » Ici il étouffa un soupir. « Mon « cher Eugène, continua-t-il, en te voyant tous les « jours, je m'expose à un fâcheux retour sur moi-« même; en me recherchant, tu t'exposes à rougir « quelquefois de ton ami. » — « Jamais, lui répondis-« je en le serrant dans mes bras. » — « Eh bien! me dit « Guillaume, je reviendrai, j'irai te voir; mais toi, « viens aussi quelquefois chez ma mère. » Je le lui promis; et il me quitta pour aller chez le procureur de son père.

M. le procureur Gaspard avait une petite étude et une jolie femme. Il négligeait un peu sa femme, mais il soignait beaucoup son étude. De l'aveu de tout le bailliage de Coutances (et l'on s'y connaît en Basse-Normandie), il était fait pour briller sur un plus vaste théâtre. Sa femme aimait beaucoup les clients jeunes et bien tournés. Son mari se donnait un peu de bon temps pendant les vacances. Le premier et unique clerc de l'étude était absent : c'était donc madame Gaspard qui recevait les visites, et elle sut gré au

père Delorme d'avoir chargé Guillaume de suivre son procès.

Le jour même que je découvris la belle conduite de mademoiselle Agathe, à minuit, comme nous sortions de chez le traiteur où j'avais soupé avec plusieurs jeunes gens, je vis distinctement Guillaume s'évader, pour ainsi dire, de la maison du procureur. Nous le joignîmes; nous le plaisantâmes sur l'heure à laquelle il rendait ses visites; il soutint qu'il ne sortait pas de chez madame Gaspard.

Mon ami Guillaume était d'une discrétion admirable; mais voici ce que mon cousin le bossu, beaucoup moins discret, me raconta : M. Gaspard avait un cabinet rempli de paperasses et orné de quelques estampes. Dans une des visites de Guillaume, madame Gaspard s'avisa de trouver une grande ressemblance entre lui et un Adonis qu'une Vénus pressait tendrement dans ses bras. Guillaume lui répondit avec politesse qu'elle ressemblait bien plus à la Vénus que lui à l'Adonis. « Vous croyez? » lui dit-elle en abandonnant son bras à Guillaume, qui le passa autour de son cou et la conduisit devant une glace pour lui faire mieux juger de la ressemblance. Madame Gaspard semblait attendre que Guillaume prononçât. Mais Guillaume, tout intimidé déja d'avoir osé presser la main de madame Gaspard, se contenta de lui débiter quelques-uns de ces compliments dont on ne peut se dispenser, et il prit congé d'elle.

Il n'eut pas fait cinquante pas qu'il se persuada qu'on allait le prendre pour un sot. Après quelques moments d'hésitation, il retourna chez madame Gas-

pard. Il avait un air tout effrayé. Le jour tombait : il prétendit avoir trouvé des hommes de fort mauvaise mine, et qui sans doute avaient quelques fâcheux desseins. Il venait demander un asyle à madame Gaspard.

On le fit coucher dans la chambre du clerc. Depuis, pour dérouter la médisance, il sortait après souper; il allait coucher à l'auberge, et ne rencontrait plus ces hommes de mauvaise mine qui l'avaient effrayé.

Comment mon cousin César avait-il appris tous ces détails? Je n'en sais rien; mais madame Gaspard avait une servante curieuse et babillarde. Ce qu'il y eut d'assez étrange, c'est que les assiduités de Guillaume chez le procureur n'inspirèrent pas la plus petite jalousie au mari, mais en inspirèrent une très-forte au clerc lorsqu'il fut de retour.

Malgré ses promesses, Guillaume venait bien rarement au château; mais sa liaison avec moi l'avait lié lui-même avec tous les jeunes gens qui composaient ma société. Nous faisions souvent parler de nous. A la suite de nos parties de plaisir, il y avait souvent des querelles, quelquefois des duels, toujours du scandale. De bruyantes sérénades, de violents coups aux portes troublaient le sommeil des paisibles habitants de Coutances. Guillaume apportait toujours dans nos parties, quand elles commençaient, un air abattu et mélancolique; mais bientôt, comme pour se distraire du chagrin qu'il me cachait, il partageait notre turbulence, et devenait le plus tapageur. Je me faisais un point d'honneur d'exciter et d'imiter Guillaume. J'écrivais tous mes exploits au marquis de Beauclair. J'avais

même le sot amour-propre de me faire dans mes lettres encore plus mauvais sujet que je n'étais.

Le père Delorme, à la rentrée, perdit son procès, par suite de la jalousie du clerc de M. Gaspard, qui négligea et embrouilla l'affaire.

CHAPITRE III.

De l'effet que produisent dans les deux familles les fredaines d'Eugène et de Guillaume.

Il était impossible que ma conduite ne vînt pas aux oreilles de mes parents. Tantôt c'était le célèbre traiteur chez qui nous nous réunissions qui apportait à mon père le mémoire d'un grand repas que j'avais donné à mes amis, et que j'avais oublié de payer; tantôt c'était un honnête marchand qui venait se plaindre du trouble, de l'effroi que nous avions causés dans sa boutique, en cassant les vitres, battant son garçon et en éteignant les lumières pour embrasser sa fille et sa femme. Le plus souvent c'était quelque dame charitable qui profitait d'une visite qu'elle rendait à ma mère pour lui raconter nos prouesses, en y ajoutant quelques traits de son invention, et en gémissant de ce qu'un jeune homme aussi aimable, aussi bien élevé que le fils de M. le baron, qui avait un si bon ton quand il se trouvait avec des gens comme il faut, se fût lié avec une troupe de forcenés, dont plusieurs, et entre

autres Guillaume, le fils du fermier, ne pouvaient manquer de mal finir, si les parents n'y mettaient ordre. C'était le vif intérêt qu'elles prenaient à nous qui dirigeait toujours ces bonnes ames. Il fallait me ramener par la douceur et la raison, et faire enfermer Guillaume et les autres dans une maison de correction.

Mon père commençait toujours par s'emporter contre moi. Bientôt, au récit d'un bon tour, d'un scandale bien conditionné, il se souvenait d'avoir été mousquetaire, il se reconnaissait; il payait le traiteur, il consolait le marchand. Seul avec ma mère, il traitait l'officieuse amie, qui prenait tant d'intérêt à l'honneur de notre famille, de bégueule et de bavarde. Quand il me revoyait, il grondait, il menaçait, et puis il me faisait raconter à moi-même ce qui s'était passé; il se détournait pour en rire; parfois même il me racontait à son tour quelques fredaines de sa jeunesse. Il en voulait à ma mère de ce qu'elle s'opposait à ce que je fusse militaire, et il finissait en me recommandant d'être sage et réglé dans ma conduite. C'était sur-tout quand il apprenait une querelle où je m'étais conduit en bon gentilhomme, que mon père jouissait et se glorifiait de son fils. Ma mère était épouvantée de ce qui plaisait à mon père. Elle aimait ma bravoure, et elle aurait désiré que je fusse un peu moins brave. Quand il s'agissait d'une aventure galante, elle était plus tranquille; tout en me blâmant, elle souriait, et ne s'étonnait pas que les femmes ne pussent me résister; mais elle souffrait et cherchait à détourner la conversation, quand on parlait de mes équipées devant

ma tante, qu'elle regardait déja comme ma belle-mère.

Les choses ne se passaient pas tout-à-fait ainsi dans la famille de Guillaume. Le père Delorme, toute la journée dans les champs et à son travail, ne savait rien de la conduite de son fils. C'était à sa femme que les voisines, qui revenaient de la ville, s'empressaient de redire ce qu'elles avaient appris de M. l'avocat. (C'était ainsi qu'on nommait déja Guillaume dans son village.) La bonne Magdeleine suppliait ses voisines de ne rien dire au père Delorme. Lui présentait-on quelque mémoire, elle s'empresait de le payer sur une bourse qu'elle s'était faite à l'insu de son mari, pour acheter des rubans à sa fille ou un chapeau neuf à son cadet. Elle se promettait bien qu'elle ne ferait pas étudier Pierre (c'était le nom de son second fils). Quand elle voyait Guillaume, elle ne le grondait pas; elle se plaignait avec tendresse, avec douceur; elle lui parlait de son chagrin, de celui qu'éprouverait Delorme s'il apprenait que son fils menât une mauvaise conduite; sur-tout elle ne voulait pas qu'il fît de dettes, et elle le forçait à prendre encore une partie de ses petites épargnes. Guillaume embrassait sa mère, la consolait, lui promettait de se mieux conduire, et le lendemain.... il était entraîné.

Mon cousin César était le mieux instruit de tout ce qui nous arrivait, et c'était celui qui voyait les choses le plus tranquillement. J'ignore quel était son secret; mais il savait tous les détails de ma conduite avec Marie, tous ceux de la conduite de mademoiselle Agathe avec moi, presque aussi bien qu'il savait mon aventure

avec sa gouvernante, et celle de Guillaume avec madame Gaspard. Quand on lui en parlait, il se contentait de dire froidement que l'occasion était venue chercher Guillaume, et que moi j'avais cherché les occasions.

La personne la moins instruite de nos désordres, c'était ma cousine Laure; mais le peu qu'elle en apprenait lui causait une vive affliction.

Laure, à l'âge de quatorze ans, offrait le plus agréable mélange d'enfantillage et de raison. Parfois elle jouait encore à la poupée; parfois elle raisonnait avec plus de bon sens et de solidité que telle ou telle mère de famille. Elle joignait les fruits d'une excellente éducation aux charmes du plus heureux naturel. Elle était née vive, sensible, aimante. Sa mère, qui l'adorait, n'avait pas voulu la mèttre au couvent, et notre cousin le bossu, lassé de voir mes parents toujours réclamer ses conseils, et toujours faire le contraire de ce qu'il conseillait, s'était pour ainsi dire réfugié près de la petite Laure, pour avoir quelqu'un au moins qui profitât de ses bons avis. Un cœur aimant conduit tout naturellement au desir de plaire. Aussi Laure aurait-elle eu de bonne heure quelque penchant à la coquetterie, si notre cousin César ne l'eût éclairée sur les dangers de ce défaut si attrayant pour la vanité. Il n'avait pas eu l'inutile projet de la corriger de sa vivacité; mais il lui avait appris à en modérer les premiers mouvements, en sorte qu'on était tout étonné de voir une petite fille s'exprimer avec franchisse et tenir à ses résolutions avec plus de fermeté que tel homme qui se croit un grand et fort caractère. La sensibilité

n'était pas encore une vertu de mode et de parade; mais Laure avait une sensibilité réelle, et César l'avait habituée non pas à pratiquer la bienfaisance, comme cela s'est dit depuis, mais à faire de bonnes et utiles aumônes, pour son bonheur, pour celui des autres, et non par ostentation. Tout en grondant sa poupée, tout en prenant sa leçon de musique ou de géographie, elle avait entendu nos parents se plaindre de ma conduite, mêler le nom de Guillaume dans leurs plaintes; et l'on sent quelle fâcheuse impression ces discours devaient faire sur une jeune personne telle que je viens de peindre ma cousine, sur-tout quand on lui répétait tous les jours que je devais être son mari.

Magdeleine ne put empêcher qu'un jour Delorme n'apprît quelque chose de la conduite de son fils; mais elle excusa si bien Guillaume, elle sut si bien faire valoir ses bonnes et excellentes qualités, qu'au lieu de s'emporter contre M. l'avocat, le père Delorme s'emporta contre les envieux et les mauvaises langues, accabla son fils d'éloges, se felicita d'avoir un pareil enfant, et lui enjoignit de continuer comme il avait commencé.

Guillaume, aussi confus des éloges de son père que touché de l'extrême bonté de sa mère, avait balbutié quelques remercîments pour la bonne opinion que ses parents voulaient bien avoir de lui, puis il s'était hâté de sortir, et ses pas s'étaient tournés involontairement vers le château. Il trouva mon père et ma mère en grande conversation avec mon cousin le bossu. C'était de nous deux qu'on parlait. Ma mère prétendait que c'était Guillaume qui me perdait. Le bossu soutenait

que nous nous perdions mutuellement, ou plutôt que nous n'étions perdus ni l'un ni l'autre; qu'il fallait bien que nous payassions tribut à cette première jeunesse, et qu'il aimait mieux voir des hommes de notre âge franchement mauvais sujets que sournois et hypocrites. Quoique mon père fût à-peu-près de l'avis de César, Guillaume fut reçu très-froidement. Ma mère, après lui avoir dit qu'il eût été à désirer pour son bien qu'il ne fréquentât pas d'autre maison que notre château, se hâta d'emmener mon père, qui allait se mettre en colère et signifier à Guillaume qu'à présent il ferait aussi bien de ne plus revenir.

Le cousin César, resté seul avec Guillaume, au lieu de le gronder, le railla sur ses bonnes fortunes avec madame Gaspard, qu'il appelait *Canidie;* et comme ayant peur de la vengeance de la magicienne, il l'apostropha en s'écriant :

Tu pudica, tu proba, *
Perambulabis astra sidus aureum!

puis il conduisit Guillaume dans une salle voisine où Laure répétait sa leçon sur le clavecin de ma mère. J'étais assis tout rêveur dans un fauteuil contre la cheminée. Je me levai pour aller au-devant de Guillaume, et ma cousine, après l'avoir salué, continua sa leçon. « Oh, oh! dit le bossu, on me paraît assez triste.

* Horat. *Epod.* od, 17.

Ordonnes-tu qu'une lyre infidèle
Célèbre ta pudeur, vante ta probité?
Jusques aux cieux ton nom sera porté,
Et demain tu vas être une étoile nouvelle.

Traduction de M. Daru.

« Petite cousine, ne pourriez-vous jouer des airs « plus gais pour dissiper la mélancolie de ces mes-« sieurs? Attendez, je vais vous accompagner », et il sortit pour aller chercher sa flûte.

Tout-à-coup Laure s'interrompt, et, sans quitter sa place : « Fort bien, nous dit-elle, me voilà seule « un instant avec vous deux; il y a long-temps que « je le desirais. Monsieur Guillaume, j'ai beaucoup à « me plaindre de vous. » — « De moi, mademoiselle? » — « Oui, de vous. On vous accuse de déranger mon « cousin, et je ne lui pardonne pas plus de vous imiter « que je ne vous pardonne de lui donner un mauvais « exemple. » Alors elle nous apprit qu'on n'avait pas pu si bien se cacher d'elle que quelques-unes de nos aventures ne lui fussent connues. Avec beaucoup de grace, mais avec une gravité qui nous prouva qu'elle avait médité son discours, elle nous fit un petit sermon qu'elle termina par ces mots : « Mon parti est « bien pris. Monsieur Guillaume paraît faire un grand « cas de mon estime; s'il continue d'affliger sa mère, « il faut qu'il y renonce. Si mon cousin ne devient pas « plus sage, il peut compter qu'il ne sera jamais mon « mari. »

J'avais cherché plus d'une fois à interrompre ma cousine. « Laure », lui disais-je, en me regardant dans une glace qui était sur la cheminée, ou en promenant mes doigts sur les touches du clavecin, « tu es une « aimable enfant; mais ce petit ton de pédante ne te « sied pas du tout. Laisse à mon père et à mon cousin « César le soin de nous prêcher. » Guillaume, qui avait fort attentivement écouté Laure, se lève, et d'un

ton presque solennel : « Mademoiselle, lui dit-il, j'en « prends l'engagement devant vous et devant mon ami. « Je n'affligerai plus ma mère, et je ne cesserai jamais « de mériter votre estime. »

Le cousin César rentra ; on fit de la musique. J'affectais de parler beaucoup. Guillaume était triste et silencieux. Ma cousine fut d'abord pensive et sérieuse ; bientôt elle s'égaya, nous débita mille folies de son âge, tout en jouant sur son clavecin les airs les plus en vogue dans ce temps-là. César manquait souvent à la mesure, tant il était occupé à nous observer malignement tous les trois.

Depuis cette soirée, il me fut impossible d'engager Guillaume à m'accompagner dans nos parties de plaisir. Quant à moi, je persistai dans le genre de vie que j'avais adopté. Mon cousin César me cachait avec soin la gouvernante qui avait succédé à madame Dubreuil ; mais les dames de Coutances ne me donnaient pas le temps de penser à faire connaissance avec cette nouvelle gouvernante.

CHAPITRE IV.

Guillaume retourne à Paris. Eugène passe une année en province.

L'ÉLOQUENCE souvent diffuse et ridiculement emphatique de nos aigles du barreau, que Guillaume avait entendus plaider pendant notre dernière année

de philosophie, avait un peu refroidi son enthousiasme pour la noble profession d'avocat. Il avait cru remarquer que nos orateurs n'étaient pas toujours les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, faisaient fort mal à propos les Cicéron et les Démosthène pour acquérir une grosse clientèle, et mettaient souvent leur conscience et leurs talents aux gages des procureurs. Il avait soumis ses observations à mon cousin César. Celui-ci, au lieu de s'amuser à nier les vices et les ridicules de plusieurs de nos avocats, avait cité à Guillaume des marchands vendant cher et arrangeant une banqueroute; des médecins plus opiniâtres qu'instruits, plus avides d'honoraires que jaloux de guérir leurs malades, prolongeant la maladie du riche et négligeant celle du pauvre; un sous-lieutenant dans son cantonnement ou dans sa garnison, rançonnant ou opprimant le bourgeois et le paysan; tel commis recevant des pots-de-vin et favorisant les fraudes; tel artiste et tel homme de lettres soumettant leur génie au goût et à l'opinion du jour. Guillaume en avait tiré la conséquence que, dans chaque profession, la soif du gain et la vanité offrent des dangers à la vraie probité; que cependant il faut avoir un état, même quand on serait assez riche pour s'en passer; et il était décidé à faire le sien en honnête homme, au risque de rester pauvre et sans réputation.

Après ses vacances, il devait retourner à Paris pour achever son droit et travailler chez un procureur. Je n'ai jamais connu d'homme plus actif que mon ami Guillaume. Tout en se divertissant, il n'avait pas perdu son temps; il avait surmonté le dégoût que l'étude de

la procédure inspire à toute ame bien née. Il possédait assez bien déja les coutumes de Paris et de Normandie. Il avait été surpris et indigné de cette multiplicité, de cette variété de lois dont beaucoup sont absurdes, bizarres, et qui dans l'an de grace 1787, où j'écris cette histoire, gouvernent encore notre belle France; mais enfin il avait senti qu'il fallait les connaître et s'y soumettre. Le procès de son père et sa liaison avec madame Gaspard l'avaient initié dans les mystères de la chicane; il disait bien que maître Gaspard était un fripon; mais tandis que maître Gaspard s'enfonçait avec délices dans les profondeurs de la pratique pour y perdre ses clients, Guillaume l'y suivait et en observait avec soin tous les détours, à fin de pouvoir les indiquer par la suite aux malheureux plaideurs qui voudraient bien lui accorder leur confiance. Il se flattait de gagner bien vite sa pension chez son procureur; il se flattait d'être bientôt en état de ne plus rien demander à son père, de pouvoir même être utile à sa tante, grace aux bienfaits de sa mère, et à son travail; en attendant qu'il eût mis la dernière main à sa tragédie, il avait terminé un opéra comique que je trouvais supérieur à ceux de Le Sage et de Fuzelier, et dont il comptait tirer bon parti auprès de l'illustre Francisque, directeur des théâtres de la foire. Depuis le serment qu'il avait fait à Laure, Guillaume avait cessé de voir madame Gaspard. Il poussa même la rigueur jusqu'à refuser une lettre de recommandation qu'elle lui offrit pour un confrère de Paris avec qui maître Gaspard était en relation d'affaires et d'honnêtes brigandages. Guillaume, qui, au milieu de nos bruyants

éclats de joie, nous avait paru poursuivi par un chagrin secret, dit à sa mère en partant, qu'à la douleur de se séparer encore de sa famille, il se mêlait comme une espèce de joie de quitter son pays. La bonne Magdeleine ne concevait rien à ce qui se passait dans l'ame de son fils. Lorsque Delorme avait conduit Guillaume au collége, Magdeleine avait recommandé son fils à sa sœur; lorsque Guillaume partit pour aller continuer son droit à Paris, Magdeleine recommanda sa sœur à son fils.

On ne savait pas encore dans ma famille ce qu'on allait faire de moi; il était seulement décidé que je n'entrerais pas au service. Ma mère s'y était formellement opposée, et mon père, depuis ses fréquentes attaques de goutte, avait bien des caprices et des colères, mais n'était pas si constant dans ses volontés que ma petite cousine. Ce qui paraissait le plus convenable, c'était de me faire conseiller aux enquêtes dans quelque parlement; mais il fallait attendre l'occasion de traiter d'une charge, et j'aurais toujours bien le temps de faire mon droit ou de l'acheter tout fait. Cependant ma mère, qui avait gémi d'être séparée de moi pendant huit ans, voulut au moins que je passasse un hiver auprès d'elle.

Me voilà donc établi au château de mon père, faisant de fréquentes excursions à Coutances, présidant à la récolte des pommes et à la fabrication du cidre, chassant avec peu d'ardeur et par désœuvrement, jouant au reversis avec ma mère, ma tante et ma cousine, me masquant sans gaieté aux bals du carnaval, bâillant aux motets de la cathédrale, soupirant après l'opéra co-

mique, et me moquant des vieux gentishommes réformés qui regrettaient le feu roi, ainsi que des vieilles coquettes qui trouvaient que les hommes n'étaient plus galants. C'est une triste vie que la vie de province pour un jeune homme élevé dans un collége de Paris.

Malgré les remontrances de ma mère et les jolis sermons de ma cousine, je continuais bien mes parties de plaisir ou plutôt de débauche; mais elles n'avaient plus pour moi l'attrait de la nouveauté. Il fallait toujours s'enivrer avec les mêmes jeunes gens, chanter en chœur les mêmes chansons à boire, parcourir en groupes tumultueux les rues étroites de Coutances, et recommencer quelques jours après. J'avais eu des aventures avec des grisettes; j'avais donné de la jalousie au subdélégué et au président de l'élection; mais leurs femmes étaient si médisantes, si prudes, si bourgeoises, si exigeantes ou si tracassières! Ah! que je me faisais une bien autre idée de l'esprit, des graces et de la coquetterie des femmes de Paris! Pour sortir de cette vie monotone, il fallait inventer de nouveaux scandales; je m'y appliquais de mon mieux; je n'y réussissais pas toujours. Ce qu'il y avait de fâcheux pour moi, c'est que je chagrinais ma famille par mes désordres, et que mes désordres ne m'amusaient pas.

Vers la fin de l'hiver, mes parents eurent une longue conférence, dans laquelle il fut reconnu que le seul moyen de me ranger, c'était de me marier. J'entrais dans ma vingtième année; dans six mois, Laure aurait près de seize ans, c'était l'âge : il faut marier de bonne heure les enfants de grande famille. Si on tardait plus long-temps, qui sait ce que deviendraient ces heureux

projets formés et nourris avec tant de complaisance? Il venait d'arriver à Coutances une veuve très-adroite et très-coquette. Elle était de Paris. Déja je m'étais présenté chez elle. « Qui sait, disait ma tante, si la « veuve n'a pas déja pensé à se faire épouser par un « riche et jeune gentilhomme comme mon neveu? Il « n'est pas encore dans l'âge des sommations respec« tueuses; mais, ma sœur, vous êtes si faible avec lui! « il fait de vous tout ce qu'il veut. » — « Ne suis-je « pas là, disait mon père? Sa mère l'a toujours gâté, « cela est vrai; mais ventrebleu je voudrais bien voir « que mon coquin de fils songeât à se marier à une « autre femme que ma nièce! Mais non, je ne crains « pas qu'Eugène soit dupe de la veuve; il a trop d'es« prit, trop de connaissance du monde. La pauvre « femme! c'est elle que je plains bien plutôt. Elle ne « pourra résister à mon fils. » — « Eh bien! pour la « sauver, reprit ma mère, il faut vîte marier Eugène « à sa cousine. »

Pour cette fois notre cousin le bossu fut de l'avis des autres personnes de la famille. « Parbleu, cousin, « lui dit mon père, voilà qui est heureux. Je crois « que, depuis la naissance d'Eugène, c'est la première « fois que nous nous trouvons du même sentiment. » Le bossu répondit qu'il avait toujours desiré ce mariage, qu'il avait seulement blâmé mes parents d'y avoir songé avant que Laure et moi nous pussions y songer nous-mêmes; mais qu'au point où les choses en étaient, les enfants ayant été élevés tous les deux dans l'idée qu'ils devaient se marier, et paraissant se plaire et se convenir, il n'y avait pas de temps à perdre.

« Vous ne sauriez trop tôt, ajouta-t-il, mettre un bon « petit jeune homme comme mon cousin Eugène sous « l'empire d'une femme aimable et douée d'une raison « précoce : il ne faut pas laisser à ma petite cousine « Laure le temps de regretter qu'il manque à son « cousin quelques vertus qu'elle pourrait apercevoir en « d'autres jeunes gens. » Ma tante remercia César de la bonne opinion qu'il avait de sa fille, ma mère trouva fort étrange qu'il n'en eût pas une meilleure de son fils.

On ne voyait que deux objections à faire. Laure était bien jeune, et je n'avais point d'état. Or, pour se marier, il faut être quelque chose; mais il fallait bien six mois pour obtenir les dispenses. Pendant ces six mois, Laure aurait encore grandi, et l'on aurait eu le temps de m'acquérir une charge de conseiller, c'est-à-dire le droit, et apparemment la capacité de prononcer des arrêts sur la vie et la fortune de mes concitoyens. Le soir même, mon père m'annonça la résolution qui avait été prise dans l'assemblée de famille, et ma tante, de son côté, en instruisit sa fille.

Je l'ai déja dit, j'aimais ma cousine. Quand elle se hasardait à me prêcher, j'éprouvais quelque impatience, j'affectais de me moquer de la jolie prêcheuse; mais les sentiments qu'elle m'avait inspirés dès sa plus tendre enfance, et qui avaient été si bien encouragés par nos parents, n'en avaient pas moins pris de jour en jour une nouvelle force. Je la trouvais, comme elle était en effet, aimable, belle et bonne; je ne lui faisais pas l'injure de la comparer aux coquettes que j'avais fréquentées, et j'avais beau me peindre les

femmes de Paris comme bien supérieures aux dames de Coutances, je ne pouvais me figurer qu'il y en eût une seule qui approchât de Laure. Quelle fut donc ma joie quand mon père m'assura que dans six mois je serais son mari! Il est vrai que la perspective d'une vie moins monotone et plus indépendante se mêlait à l'heureux espoir d'épouser ma cousine. Je jouirais de mon bien, de la dot de Laure. J'espérais que ce serait au parlement de Paris que mon père me ferait conseiller, et je dirais adieu pour long-temps à la Basse-Normandie.

Ma tante, en annonçant à ma cousine qu'elle allait s'occuper de son mariage avec moi, ne soupçonnait pas que Laure pût lui faire une seule objection. Une petite fille accoutumée à obéir, s'en étant fait jusque-là un devoir et un plaisir, ne pouvait et ne devait, suivant ma tante, que remercier et se taire. Madame Louville fut donc un peu surprise, lorsque Laure répondit comme si sa mère lui eût demandé son avis.

« Ne vous fâchez pas, lui dit sa fille, nous pensons « toutes les deux de même; outre l'extrême desir que « j'aurai toujours de vous plaire, j'ai découvert dans « mon cousin Eugène mille excellentes qualités. Parmi « toute cette noblesse du voisinage qui fréquente le « château de mon oncle et votre maison, je n'ai pas « vu de jeunes gens qui pussent lui être comparés, au « moins entre ceux qui sont dans le cas de prétendre « à ma main, et je consens à l'épouser. » — « Tu con- « sens! c'est fort heureux, lui dit sa mère. » — Oui, « ma mère, je consens, reprit Laure, mais j'y mets « une condition. » — « Une condition, ma fille! Tu

« mets une condition à ce que je te propose! Et quelle est « donc cette belle condition? » — « C'est que, pendant « les six mois qui restent à s'écouler d'ici à notre mariage, « il ne viendra ni à son père, ni à vous, ni à moi une « seule plainte sur la conduite de M. Eugène; c'est « qu'il fera un peu plus de cas des bons avis que je me « permets de lui donner. C'est bien le moins que, pen- « dant ces six mois, je m'assure que j'aurai quelque « empire sur mon mari. » — « Embrasse-moi, lui dit « sa mère, tu es une aimable enfant. » La condition que ma cousine mettait à notre mariage était si fort du goût de ma tante, qu'elle oublia le petit courroux que lui avait causé le commencement du discours de sa fille, qui s'avisait d'avoir une volonté.

Madame Louville s'empressa de nous rendre compte de son entretien avec sa fille. « —Eh! morbleu! me dit « tout bas mon père, t'est-il si difficile de te modérer, « ou du moins de cacher tes fredaines? Regarde-toi « comme marié. Imite-moi : ta mère n'a jamais rien « su. » Je promis que j'allais devenir le modèle de toute la jeunesse de Coutances. En effet je rompis toutes mes liaisons avec les jeunes libertins de la ville et je fus aux petits soins pour ma cousine. J'obtins de mon père une dot pour Marie qui avait trouvé un honnête homme. Je lisais; je m'occupais; je faisais de la musique avec Laure et notre cousin le bossu. César trouvait même qu'il m'échappait quelquefois sur Horace des réflexions assez judicieuses. On avait écrit à Paris pour s'informer des charges vacantes dans le parlement; on avait écrit à Rome pour avoir des dispenses. Laure, de jour en jour, plus édifiée de ma conduite, disait à

sa mère qu'elle ne se repentait pas d'avoir donné son consentement. Elle s'était empressée d'annoncer à notre nourrice qu'elle croyait bien que son mariage avec moi allait bientôt se conclure. — « Ah! quelle « fête je me fais d'écrire ce mariage à mon fils, avait « répondu Magdeleine! quelle joie va lui causer cette « bonne nouvelle! »

CHAPITRE V.

Guillaume clerc de procureur.

A mesure que Guillaume s'était éloigné de son village, il avait senti qu'il respirait plus librement. Quel bonheur pour lui de revoir et d'embrasser sa chère tante! Quelques infirmités étaient survenues à mademoiselle Victoire. Guillaume la força de ne plus veiller, de suivre un meilleur régime, de ne plus loger si haut. Bientôt il fut en état de lui offrir une petite pension, que la pauvre fille fut obligée d'accepter. Elle aurait causé trop de chagrin à son neveu, si elle l'eût refusé. Comment Guillaume put-il suffire à ces dépenses? Tout lui avait réussi selon ses espérances.

Il ne resta pas plus de huit jours chez son premier procureur, car il l'avait trouvé encore plus âpre au métier que M. Gaspard. Le septième jour, un client, un bon homme qui plaidait par humeur contre un de ses voisins, ne trouvant ni le procureur ni le maître clerc, s'était avisé de raconter son affaire à Guillaume;

et Guillaume s'était permis de lui parler avec tant de raison et d'éloquence, que ce brave homme avait pris le parti de s'arranger à l'amiable avec son voisin. Guillaume, tout joyeux, s'était hâté d'apprendre ce bel exploit au maître clerc. « Eh de quoi diable vous « mêlez-vous, lui avait répondu celui-ci? Est-ce que « cela nous regarde? Est-ce à nous d'arranger les « procès? est-ce notre métier? Si vous continuez, « mon cher ami, vous ne ferez jamais rien. Monsieur « va entrer dans une furieuse colère, quand il saura « que vous vous ingérez de parler raison aux clients. » Pour éviter la colère de monsieur, Guillaume fit ses adieux à cette triste étude.

Il y avait alors à Paris un procureur fort singulier : c'était un honnête homme, et il devait sa fortune à sa probité. Tandis que beaucoup de ses confrères étaient maudits, même par les plaideurs qui gagnaient leur cause, M. Deschamps (c'était son nom) excitait, sans le vouloir, la généreuse reconnaissance de ses clients par la modicité de ses mémoires de frais. Guillaume alla trouver ce phénix du châtelet. La franchise avec laquelle il le supplia de lui donner une place chez lui toucha l'honnête M. Deschamps, et trois mois après, Guillaume gagnait sa pension. Il avait tiré parti de son opéra comique et de quelques petits travaux littéraires. Le directeur des théâtres de la foire et ses joyeux auteurs avaient pris Guillaume en amitié; mais il s'était bien gardé de dire à M. Deschamps qu'il se mêlait d'écrire autre chose que des requêtes et des exploits. Il passait les jours à travailler dans son étude, et toutes les nuits, tous les dimanches, il tra-

vaillait pour son compte, ou plutôt pour celui de sa tante. « Chère tante, se disait-il, pourrai-je jamais re-
« connaître ses premiers bienfaits? Ce que je fais pour
« elle vaudra-t-il jamais ce qu'elle a fait pour moi
« quand j'étais au collège? Je prends sur mon superflu
« pour lui donner le nécessaire : elle prenait sur son
« nécessaire pour me donner le superflu. »

Il s'était lié avec plusieurs de ses camarades, et parlait avec ces jeunes gens littérature, théâtre, philosophie, politique, commerce et procédure. Dès ce temps-là les clercs de procureur et les garçons marchands se permettaient de gouverner l'état et de prononcer sur des questions de morale; mais il n'était pas de leurs dispendieuses parties; il n'était pas, comme la plupart d'entre eux, élégant et recherché dans sa parure; il les laissait aller le dimanche chez les traiteurs des boulevards et du bois de Boulogne pour aller dîner tête à tête avec sa tante. Après dîner, il entrait au café Procope. Là il écoutait disserter les connaisseurs sur les pièces et sur les acteurs. Il en sortait pour se placer au parterre de la comédie. Quelquefois, dans la semaine, il s'échappait pour voir une première représentation. Guillaume était sans pitié pour les mauvaises pièces; on l'eût pris pour un chef de cabale; mais il était plein d'ardeur et d'enthousiasme pour les bons ouvrages. Long-temps après, il s'accusait d'avoir fait tomber plus d'une tragédie médiocre, et il se vantait d'avoir contribué au succès de quelques chefs-d'œuvre de M. de Voltaire. Il allait quelquefois au collége d'Harcourt voir ses anciens camarades, M. le proviseur, surtout son professeur de rhétorique; et

les écoliers se le montraient entre eux comme un jeune homme qui avait fait honneur à la maison.

Ses travaux, les soins qu'il donnait à sa tante, et sa chère comédie française avaient donc dissipé ou du moins suspendu le chagrin qui avait tourmenté Guillaume pendant les vacances; il était redevenu gai, jovial, et même assez railleur.

Un clerc de procureur est encore espiègle comme un écolier. Guillaume, excité par ses camarades, et quelquefois les excitant lui-même, s'amusait aux dépens des huissiers, des clients et de tous les sots qu'il rencontrait. Il égayait sa tante par le récit de ses tours. Je ne sais s'il lui disait tout. Pour moi, au lieu de raconter ses espiègleries, j'aime mieux rappeler que, dans ses lettres à mon cousin César, il exprimait l'étonnement où le plongeaient les premiers regards qu'il jetait sur le monde. Simple, candide, sortant de ses études, encore plein des historiens et des philosophes de l'antiquité, il comparait les mœurs des bourgeois de Paris à celles des citoyens de Rome et d'Athènes; il trouvait que nous avions gagné en politesse, mais que nous avions perdu en franchise. Il s'étonnait de voir certaines personnes afficher de grands principes de sagesse et d'honneur, et les démentir par leur conduite. Il était révolté de l'impudence de ceux-ci, qui se glorifiaient des actions les plus blâmables; il était indigné de la lâcheté de ceux-là, qui avaient honte d'une action louable, parce qu'elle n'était pas à la mode. Quelle différence, s'écriait-il, entre la probité du monde et la vraie probité.

Il avait déja essayé son talent pour la parole au tri-

bunal du juge-auditeur, tribunal dévolu depuis long-temps à l'éloquence de la Bazoche, et devant lequel se portaient toutes les affaires dont le capital n'excédait pas cinquante francs. Là, il parodiait avec gravité les phrases pompeuses des avocats de la grand'chambre, et il enlevait les suffrages des clercs, du juge et des assistants. Plus d'une fois mademoiselle Victoire était venue entendre plaider son neveu. Elle était retournée chez elle dans l'admiration, et elle ne cessait de vanter à ses voisines et à ses pratiques les talents de son Guillaume. Son neveu ne pouvait manquer de devenir le plus habile et le plus riche des avocats de Paris.

Les petites causes produisent souvent de grands effets. Cet enthousiasme d'une pauvre couturière pour l'éloquence de son neveu, clerc de procureur, amena une affaire importante à l'étude où travaillait Guillaume.

CHAPITRE VI.

Effet de l'enthousiasme de la tante pour son neveu.

MADEMOISELLE Victoire avait plusieurs pratiques dans une pension de demoiselles du faubourg Saint-Jacques. Cette pension était renommée pour la bonne éducation qu'on y donnait aux filles des riches bourgeois de Paris. Une jeune personne, nommée Louise, y était entrée dès l'âge de cinq ans. A quinze ans, sa belle-mère l'en avait retirée. Après quelques mois, elle

y était revenue et elle n'en était plus sortie. Elle avait alors dix-sept ans. Des bruits assez singuliers avaient circulé sur sa seconde entrée dans cette pension. On disait tout bas qu'elle s'était enfuie de chez sa belle-mère, et qu'elle avait supplié madame Dumont, la maîtresse de pension, de vouloir bien lui donner un asyle. Madame Dumont était une femme de mérite, jouissant de la meilleure réputation. Il y avait vingt ans que, restée veuve, sans fortune, avec deux filles en bas âge, elle avait imaginé de se faire maîtresse de pension, afin de pouvoir donner de l'éducation à ses propres enfants. Sa maison avait prospéré. Ses deux filles étaient bien mariées, et elle avait continué, par habitude et par désir d'être utile, ce qu'elle avait commencé par amour maternel. Cette digne femme avait pris en amitié la jeune Louise, et elle paraissait encore s'être plus attachée à elle depuis son retour dans la maison.

La tante de Guillaume, qui était fort discrète et fort réservée, n'avait jamais cherché à savoir si les bruits répandus sur mademoiselle Louise avaient quelque fondement; mais depuis ce retour, elle avait fait plusieurs petites remarques. D'abord mademoiselle Louise avait été triste, rêveuse; elle avait mis une économie excessive dans sa parure, et les servantes de la maison avaient cru pouvoir se dispenser envers elle des égards qu'elles avaient pour les autres pensionnaires; puis tout d'un coup cette conduite avait changé. Mademoiselle Louise, sans sortir de sa mélancolie, s'était permis un peu plus de dépense. On avait été fort étonné de la voir prendre le deuil. Elle avait de fréquents en-

tretiens avec madame Dumont. Les servantes avaient repris avec elle des manières respectueuses et prévenantes. C'était à qui vanterait ses talents, sa douceur et sa beauté.

Un jour, mademoiselle Victoire, lui apportant une robe, la trouva dans sa chambre avec madame Dumont. Elles paraissaient occupées de graves réflexions, qu'elles suspendirent pour causer avec la tante de Guillaume. Celle-ci quittait son neveu; elle n'était jamais babillarde que lorsqu'il était question de ce cher neveu. Elle en fit un éloge si pompeux, que Louise et madame Dumont ne purent s'empêcher d'y faire attention. Elles sourirent, se regardèrent, et chacune d'elles retomba dans ses réflexions. La bonne Victoire avait mêlé à ses louanges sur Guillaume un grand éloge du procureur chez lequel il travaillait. Cet éloge n'avait pas échappé non plus à Louise et à madame Dumont. Le lendemain madame Dumont fit prier la tante de Guillaume de venir la voir.

« Ma chère demoiselle, lui dit-elle, j'ai à vous parler d'un objet très-important. Asseyez-vous, et « écoutez-moi bien. » — « Me voilà prête à écouter, « madame », répondit la tante de Guillaume surprise, un peu inquiète, et s'asseyant avec timidité sur le bord d'un fauteuil. « J'ai bien pensé depuis hier, continua « madame Dumont, à tout le bien que vous m'avez « dit de M. Deschamps, le procureur dont votre neveu « est le second clerc. J'ai fait prendre et j'ai pris sur « son étude et sur lui des renseignements qui m'ont « prouvé que vous n'avez pas outré la vérité, et Louise « et moi nous sommes décidées à lui accorder notre

« confiance dans une affaire délicate d'où dépend le « sort de ma chère Louise. Aujourd'hui même je devais « consulter les plus habiles jurisconsultes. Mais nous « avons besoin sur-tout d'un procureur honnête « homme, et nous avons fait choix de M. Deschamps. « Je compte sur sa probité ; je compte aussi sur le zèle « que ne peut manquer d'inspirer à votre neveu une « jeune personne bien malheureuse jusqu'ici, mais qui « a l'espoir d'un meilleur avenir. » — « Ah ! madame, « s'écria mademoiselle Victoire, vous avez raison de « compter sur mon neveu. Quel honheur ! quel bon- « heur ! Je cours le chercher. » — « Un moment, re- « prit madame Dumont ; Louise ne veut voir ni votre « neveu, ni M. Deschamps, avant qu'ils soient instruits « de sa situation. Elle éprouve de la répugnance à la « leur apprendre de vive voix. Elle a écrit elle-même « une espèce de mémoire à consulter qui renferme son « histoire, pour le soumettre aux honnêtes gens dont « elle réclame les conseils. Le voilà », ajouta-t-elle, en remettant un rouleau de papier à mademoiselle Victoire. « Je vous le confie ; et si M. Deschamps veut « être l'appui de ma pauvre orpheline, dès demain « nous ne nous conduirons plus que par ses avis. » La tante de Guillaume se leva, prit le rouleau de papier, se confondit en remercîments, dit encore plus de bien de son neveu qu'elle n'en avait dit la veille, fit aussi de nouveau l'éloge du procureur, promit à madame Dumont leur zèle, leurs conseils, leurs services, et l'assura que mademoiselle Louise ne pouvait remettre ses intérêts en de meilleures mains.

Elle courut à l'étude de son neveu. Elle effraya pres-

que Guillaume par son air d'empressement, d'importance et de préoccupation. Elle l'emmena chez elle; et, comme elle était fort curieuse de connaître les aventures de mademoiselle Louise, elle pria Guillaume de lui lire le cahier que lui avait remis madame Dumont, et qui fait la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Mémoire à consulter, renfermant l'histoire de Louise et de sa belle-mère.

Une orpheline âgée de dix-sept ans, n'ayant plus d'autre appui que sa maîtresse de pension, a besoin de conseils dans un procès qu'on lui intente. Elle espère que le récit sincère qu'on va lire lui conciliera l'intérêt des jurisconsultes éclairés à qui elle a recours.

M. Lefévre était un honnête marchand de Marseille. Tout le monde s'accorde à dire que sa première femme était bonne et vertueuse. Il eut le malheur de la perdre au moment où elle venait de lui donner une fille qu'il nomma Louise comme sa mère. Deux ans après, il fut séduit par les charmes d'une autre femme établie à Marseille depuis peu de temps, et dont on n'a jamais bien connu la famille. On assure qu'après ce second mariage M. Lefévre fut entraîné à des dépenses au-dessus de son état; que, pour y faire face, il se lança dans de grandes entreprises qui ne réussirent pas, et

que ce fut le chagrin qu'il en conçut qui le conduisit prématurément au tombeau.

Sa fille avait cinq ans quand il mourut. Elle continua d'habiter avec sa belle-mère, qui bientôt quitta Marseille. Les débris de la fortune de son mari suffirent à peine aux frais de son voyage et de son établissement à Paris. La veuve de M. Lefévre mit Louise en pension chez madame Dumont. Elle loua un appartement magnifique dans la rue du Mail. Tous les soirs elle réunissait une nombreuse société : on jouait. Des femmes très-élégantes, des chevaliers, des abbés, des financiers, des hommes de qualité, sur-tout des étrangers, telles étaient les personnes qui fréquentaient la maison de madame Belcour : c'était le nom que la belle-mère de Louise avait pris en arrivant à Paris. On suspendait le jeu pour un souper splendide. Après souper, on se remettait au jeu.

Madame Belcour n'avait pas pour sa belle-fille toute la tendresse d'une mère. Mais Louise lui doit la justice de déclarer que, pendant son enfance, elle n'eut jamais qu'à se louer de ses bons procédés. Madame Belcour venait fréquemment à la pension s'informer des progrès et de la santé de la jeune orpheline; quelquefois aussi elle la faisait venir chez elle.

Ce fut chez elle qu'un officier-général, nommé M. de Montfort, vit Louise pour la première fois. Cette enfant l'intéressa; il devint plus assidu dans la maison.

Un jour il était venu de bonne heure. Il trouva madame Belcour prête à sortir; elle allait voir Louise qui était un peu malade. Il lui offrit de l'accompagner;

elle accepta. Louise n'avait qu'une légère indisposition. Elle avait alors près de dix ans. Sa conversation plut à M. de Montfort. Il fut touché de l'amitié qu'elle témoignait à sa maîtresse de pension; et peut-être fut-il ému de compassion, en prévoyant que l'innocence de cette jeune fille serait bientôt exposée à de grands dangers.

Le lendemain, il revint chez madame Dumont; il s'informa du caractère de Louise. Madame Dumont eut la bonté d'en faire le plus grand éloge. « Madame, lui « dit-il, je vais toucher une corde bien délicate. Vous « paraissez avoir beaucoup d'affection pour cette en- « fant, vous convenez qu'elle en est reconnaissante, et « qu'elle se plaît dans votre maison : ne vous serait-il « pas possible de l'empêcher d'aller chez madame Bel- « cour? » — « Eh! monsieur, que me proposez-vous, « répondit madame Dumont? Ai-je le droit de retenir « mes pensionnaires? Aurais-je bonne grace de m'op- « poser aux désirs de leurs parents? » — « Eh mais! « reprit M. de Monfort avec un peu de chaleur, une « belle-mère est-elle une parente? » Alors il crut devoir expliquer à madame Dumont les craintes qui l'engageaient à lui faire cette prière; elle les trouva fondées; mais tout ce qu'il obtint, c'est qu'elle tâcherait d'inventer, le plus souvent qu'il lui serait possible, des prétextes de maladie ou d'études pour retenir la fille de M. Lefévre quand sa belle-mère l'enverrait chercher.

Depuis ce temps, M. de Montfort accompagnait presque toujours madame Belcour quand elle allait voir Louise. Un de ses amis, par ses conseils, mit ses filles

chez madame Dumont. Il accompagnait aussi son ami toutes les fois que celui-ci venait à la pension. Les jours où madame Dumont n'avait pu retenir Louise, M. de Montfort passait la soirée chez madame Belcour. Il laissait toute la brillante société jouer au pharaon, pour jouer ou causer avec sa petite amie dans un coin du salon. Ces attentions pour une enfant de dix à douze ans n'étaient remarquées ni de madame Belcour ni des autres, tant ils étaient occupés de leur jeu; mais Louise en était touchée, et elle avait beaucoup d'amitié pour M. de Montfort.

Elle venait d'atteindre sa quinzième année, lorsque M. de Monfort reçut l'ordre de passer en Allemagne. Il courut chez madame Dumont, et, en présence de cette dame, il apprit à Louise qu'il allait partir, et que son absence pouvait durer plusieurs années. « Made-
« moiselle, lui dit-il, jusqu'ici je n'ai cru devoir parler
« qu'à votre maîtresse de pension; aujourd'hui je crois
« pouvoir m'expliquer avec vous. Je commence par
« vous répéter les paroles que j'ai dites, il y a cinq ans,
« à madame Dumont : *Je vais toucher une corde bien*
« *délicate*. Mais pour peu que vous daigniez réfléchir,
« vous sentirez que je ne suis animé que du désir de
« vous rendre heureuse. Restez dans cette maison où
« vous avez été élevée, que vous aimez et où l'on vous
« chérit. Résistez à votre belle-mère, si elle veut vous
« en retirer; employez, pour ne pas habiter avec elle,
« tout ce que vous pouvez avoir d'adresse et de volonté.
« A mon retour, si je vous retrouve chez madame
« Dumont, et s'il vous convient d'unir votre sort à ce-
« lui d'un brave officier qui doit à lui seul sa fortune

« (car je me suis trouvé, comme vous, orphelin et sans « appui dans mon enfance), je vous épouse. Si mon « âge vous effraie, si mon humeur vous déplaît, par- « lez-moi avec la franchise qu'on doit à un ami ; faites « un choix qui me paraisse convenable, je vous assure « une dot, et je vous marie à l'homme que vous aurez « choisi. »

Louise se flatta pendant quelque temps de pouvoir se conformer aux désirs de M. de Montfort, qu'elle s'était habituée à respecter et chérir comme un père ; mais comment résister à sa belle-mère, qui bientôt lui signifia qu'il était temps de quitter sa pension ? Elle résista cependant, et madame Dumont la seconda de tout son pouvoir. Madame Belcour, surprise, tantôt paraissait indignée de la préférence que sa belle-fille donnait sur elle à madame Dumont, tantôt paraissait douloureusement affectée de la répugnance que Louise avait pour elle ; et cette jeune personne, tantôt s'effrayait de la seule idée de désobéir à sa belle-mère, tantôt se reprochait de l'affliger. Elle ne pouvait employer que des moyens évasifs. Quelquefois elle trouvait M. de Montfort bizarre et injuste ; elle ne concevait pas quels si graves motifs l'avaient engagé à désirer qu'elle n'habitât pas chez sa belle-mère. Six mois après le départ de M. de Montfort, il fallut céder aux prières et aux ordres de madame Belcour. Louise fit, en pleurant, ses adieux à madame Dumont.

Ici, elle voudrait bien ne pas accuser la femme de son père ; mais elle se doit à elle-même d'exprimer à ses conseils combien, dans la maison brillante et tumultueuse de madame Belcour, elle regretta la vie

tranquille et innocente de la maison où elle avait été élevée. On la comblait de soins et de prévenances, on n'épargnait rien pour sa parure. Elle avait acquis quelques talents chez madame Dumont. Madame Belcour en était orgueilleuse, et ne manquait pas une occasion de la faire briller. Quelquefois le jeu était remplacé par un bal ou par un concert. Mais les discours qu'elle entendait, les conseils qu'on lui donnait lui paraissaient bien nouveaux et bien étranges. Jeune, timide, sans expérience, mais se rappelant les adieux et les désirs de M. de Monfort, craignant les projets de sa belle-mère, qui venait de se permettre de lui parler avec plus de franchise, craignant jusqu'à sa propre faiblesse, un matin elle s'échappa de la maison de madame Belcourt avant que personne y fût éveillé, et elle courut chez madame Dumont. Elle supplia cette respectable amie de la reprendre chez elle. Madame Dumont la plaignit, mais lui fit sentir qu'elle ne pouvait la garder; qu'à moins d'un ordre supérieur, elle ne pouvait être reçue dans sa maison ni dans aucune autre; puis elle la consola, l'encouragea, et la fit reconduire chez sa belle-mère, qui ne s'était pas aperçue de son absence.

Peu de jours après, Louise, épouvantée, désolée de quelques discours encore plus significatifs de sa belle-mère, alla se jeter aux pieds de la jeune femme d'un magistrat dont elle avait entendu vanter la justice et la bonté. Elle n'implora pas en vain sa protection, et, par un ordre du roi, elle revint habiter chez madame Dumont. Madame Belcour crut devoir ne montrer aucun ressentiment de la conduite de sa

belle-fille; elle continua encore quelque temps de donner à jouer, puis elle passa en Angleterre.

Deux ans s'écoulèrent sans que madame Dumont ni Louise reçussent aucune nouvelle de M. de Montfort. Il avait cependant fait un voyage à Paris; mais le lendemain de son arrivée, étant à l'opéra, il avait aperçu aux premières loges Louise et sa belle-mère attirant tous les regards par l'éclat de leur parure, et il avait vu tous les vieux seigneurs et tous les jeunes libertins, qui fréquentaient la maison de madame Belcour, venir tour à tour présenter leurs hommages aux deux dames. Il crut Louise perdue, et repartit, sans avoir la curiosité d'en apprendre davantage.

Un de ses amis, le seul à qui M. de Montfort eût fait la confidence de ses projets, fut invité, il y a quelques mois, à une fête que les petites pensionnaires de madame Dumont lui avaient préparée. Quelle fut la surprise de l'ami de M. de Montfort quand il revit Louise, qu'il croyait à Londres avec madame Belcour! Il ne lui parla pas; mais il s'informa beaucoup d'elle et de sa conduite à ses compagnes, à toutes les dames de la maison, et sur-tout à madame Dumont; et il se hâta d'écrire à M. de Montfort : « Mon ami, lui mar-« quait-il, ta Louise est retrouvée, et elle est encore « digne de tout l'intérêt que tu lui as porté. »

M. de Montfort, de l'aveu de son souverain, avait pris du service dans l'armée de Marie-Thérèse. Par un hasard assez commun à la guerre, il se trouva que, dans une affaire importante, il avait sous ses ordres un officier de son grade. Cet officier exécuta mal un mouvement qui lui avait été commandé. M. de

Montfort lui réitéra ses ordres, et se laissant emporter à la colère, il exprima son mécontentement en termes un peu vifs. L'officier ne répliqua point, et parvint à réparer sa faute. M. de Montfort s'empressa de lui adresser des excuses; mais l'officier lui répondit que les termes dont il s'était servi ne pouvaient être supportés par un militaire; qu'il avait obéi à M. de Montfort, quand celui-ci s'était trouvé momentanément son supérieur, mais qu'après l'affaire, il redevenait son égal, qu'il ne pouvait agréer ses excuses, et qu'il lui demandait raison de l'insulte qu'il avait reçue. Ils convinrent de se battre le lendemain.

C'était le jour même où M. de Montfort avait appris par la lettre de son ami que Louise était rentrée chez madame Dumont. Le soir, en pensant à l'événement qui pouvait avoir lieu le lendemain, M. de Montfort écrivit à son banquier à Strasbourg la lettre suivante :

« Demain je me bats et je peux succomber. Il ne « me reste que des parents fort éloignés, de qui je « n'ai point à me louer, et qui ont acquis plus de for- « tune que moi. Si je meurs, je donne et lègue les « quatre-vingt mille francs que j'ai remis entre vos « mains à Louise Lefévre, demeurant à Paris, chez « Madame Dumont, faubourg Saint-Jacques. Je laisse « le reste de ce qui m'appartient à mes héritiers na- « turels, et c'est vous que je nomme mon exécuteur « testamentaire. *Tels sont mes désirs, telles sont mes* « *dernières volontés. J'en réclame, de ceux que cela* « *regarde, la stricte exécution, nonobstant toutes for-* « *malités qu'en pareille circonstance un militaire peut*

« *omettre : dans ce cas, je réclame la protection des*
« *magistrats et des lois, et la bonne foi des intéressés,*
« *pour maintenir et faire valoir le fond de cet acte aux*
« *dépens de la forme.* »

M. de Montfort, blessé grièvement par son adversaire, n'eut que le temps de lui remettre, avant d'expirer, la lettre qu'on vient de lire. Le banquier de M. de Montfort écrivit à Louise. Elle pleure son bienfaiteur, et la fortune qu'il lui laisse est loin de la consoler de sa perte.

M. de Montfort était né en Languedoc. Depuis trois jours, un cousin de Castelnaudary est arrivé à Paris avec la procuration de ses cohéritiers, qui prétendent faire casser le testament. C'est sur la validité de cet acte que Louise et madame Dumont, sa véritable tutrice, croient devoir consulter.

CHAPITRE VIII.

Singulière proposition faite par Guillaume.

GUILLAUME, après cette lecture, prit avec vivacité le mémoire à consulter et courut à son procureur. Il parla au bon M. Deschamps avec tant de chaleur qu'il fit passer dans son âme tout l'intérêt qu'il se sentait lui-même pour mademoiselle Louise. La tante de Guillaume était retournée chez Madame Dumont, et lui avait promis le zèle de son neveu, qui trouvait le testament excellent. Guillaume regret-

tait de n'être pas encore avocat. Une jeune personne à protéger! les bienfaits d'un loyal officier à maintenir! des parents riches et avides à confondre! voilà les causes qu'il serait heureux et fier de défendre.

Il y avait chez M. Deschamps, au moment où Guillaume parla de Louise et du testament, un jeune avocat d'un caractère assez original. C'était un excellent jeune homme, plein d'esprit, de gaîté, d'ardeur de bien faire, un peu étourdi, très-inconséquent; il voulait s'enrichir, et il était fastueux, prodigue et libéral, dès qu'il avait reçu quelques honoraires. Il était laborieux, et fort amoureux de ses plaisirs; obligeant, aimable et très-expansif avec les bonnes gens, il était plus humoriste que railleur avec les gens dont la probité lui paraissait suspecte. Pour avoir des causes, il faisait la cour aux procureurs; et quelquefois, à leur table, il ne leur épargnait pas de dures vérités. Pour avoir la vogue, il se permettait, à l'audience, l'emphase et les périodes; dans la société, il faisait avec goût des chansons et des épigrammes. Il prit feu pour les intérêts de Louise; il se hâta de débiter tout ce qu'il savait sur les testaments militaires, et il supplia Guillaume et le procureur de ne pas confier à d'autres la défense de la jeune orpheline. Guillaume décida M. Deschamps à le charger de l'affaire.

M. Deschamps, Guillaume et le jeune avocat virent Louise; et sa jeunesse, ses charmes, sa raison, la grace qu'elle mit à les remercier, la tendresse qu'elle témoignait à madame Dumont achevèrent de leur

prouver combien le testament de M. de Montfort était bon et valable.

Il y eut des consultations, des mémoires. Guillaume allait solliciter les jurisconsultes et les juges; il discutait avec eux, il citait les lois et les jugements en faveur du testament. Aidé du jeune avocat, il excitait le zèle et l'amour-propre de M. Deschamps, qui était un bon homme, mais moins chaud et moins actif que ces jeunes gens. Il parut un mémoire qui fit beaucoup d'honneur au défenseur de Louise. Celui-ci avouait avec franchise que c'était Guillaume qui en était l'auteur.

La fille de M. Lefévre gagna sa cause au châtelet, et le cousin de Castelnaudary, effrayé de l'activité que Guillaume avait inspirée au procureur de Louise, ne jugea pas à propos d'interjeter appel, recueillit le reste de la succession et repartit pour le Languedoc. Il n'y eut que le jeune avocat qui vit avec quelque regret que l'affaire finissait; il aurait voulu briller au parlement, comme il avait brillé au châtelet.

Louise, après avoir noblement payé tous les frais et reconnu les soins de M. Deschamps, força la bonne madame Dumont à recevoir toutes les années de pension que madame Belcour avait négligé de payer, et se trouva encore riche de plus de soixante mille francs.

La tante de Guillaume avait été fort inquiète pendant toute la durée du procès. Quand il fut gagné, elle fut aussi contente que si elle avait été elle-même légataire de M. de Montfort. Cependant l'enthousiasme avec lequel Guillaume avait suivi cette affaire avait conduit sa tante à de graves réflexions, à des pro-

jets qui d'abord lui avaient paru insensés, mais que peu à peu elle s'était habituée à trouver raisonnables, et même d'une facile exécution. Il ne s'agissait de rien moins que de marier Louise avec son cher Guillaume.

La voilà qui ne cesse de faire l'éloge de Louise à son neveu, qui multiplie ses visites chez madame Dumont pour faire l'éloge de son neveu à Louise, et qui, ne se trouvant démentie ni par l'un ni par l'autre, se persuade que Guillaume aime Louise et qu'il en est aimé.

Un jour, après mille petites préparations faites avec toute l'adresse dont elle est capable, elle cherche à insinuer à Guillaume que mademoiselle Louise est un excellent parti, et qu'elle la croit fort reconnaissante des services qu'il lui a rendus. « Eh! ma tante, que « dites-vous! s'écria Guillaume, dès qu'il crut voir où « mademoiselle Victoire en voulait venir. O ciel! on « pourrait penser que c'est dans la vue d'un mariage « d'intérêt que j'aurais montré quelque zèle pour une « jeune fille malheureuse et sans appui! Je suis sans « fortune, sans état; mais j'en aurais un, j'aurais « une fortune égale à la sienne, serais-je digne de « mademoiselle Lefévre? Elle mérite un cœur tout « entier. Ah! ma chère tante, je crains bien de ne « jamais me marier. » — « Eh pourquoi donc cela? « lui dit sa tante tout alarmée : est-ce que tu veux « reprendre l'état ecclésiastique? » — « Non, mais.... » ici Guillaume soupira, et devint rêveur. Tout-à-coup, comme frappé d'une idée qui lui souriait, il s'écria : « Ma chère tante, j'ai trouvé le mari qui « convient à mademoiselle Louise. Oui, votre projet

« m'en fait naître un autre plus raisonnable, plus dés-
« intéressé, plus généreux. » La tante, sans savoir ce que méditait Guillaume, ne goûtait pas beaucoup cette générosité qui lui faisait oublier ses propres intérêts.

Louise n'avait pas encore parlé d'honoraires au jeune avocat. Guillaume fit si bien valoir auprès de Louise les talents, la réputation naissante et la probité de ce jeune homme, qu'elle fut amenée tout naturellement à le trouver très-aimable; elle aima jusqu'à ses défauts qui prenaient leur source dans un bon cœur. Guillaume n'eut pas de peine à faire sentir à l'avocat tout le mérite de Louise. Ce jeune homme, qui se piquait parfois de calcul et de projets de fortune, réfléchit qu'indépendamment de la dot, c'était le meilleur parti qui pût s'offrir à lui. La jeune femme du magistrat qui avait fait rentrer Louise chez madame Dumont avait pris sa protégée en grande amitié, et l'utile protection du magistrat semblait acquise d'avance au mari de la légataire de M. de Montfort. La tante de Guillaume blâmait son neveu, se désolait et ne pouvait s'empêcher d'admirer son désintéressement; mais Guillaume n'en poursuivit pas moins son ouvrage. Il m'a répété plus d'une fois que ce fut un moment bien heureux pour lui que celui où il maria le jeune avocat à son intéressante pupille; car, depuis le commencement du procès, quoique mon ami Guillaume fût encore mineur, mademoiselle Louise, en plaisantant agréablement avec lui, le nommait son cher tuteur. Guillaume nous a aussi avoué que, tandis qu'il s'occupait de ce mariage, le premier projet de sa tante ne lui avait pas toujours paru si déraisonnable; que quelquefois il avait cru voir

Louise très-favorablement prévenue pour lui-même, et que c'était pour se distraire de ces pensées et pour n'y plus revenir, qu'il s'était pressé de l'engager à épouser le jeune avocat.

Guillaume était encore dans la joie des noces de Louise, lorsqu'il reçut la lettre de sa mère qui lui annonçait mon prochain mariage avec Laure.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Chagrin de Guillaume. — Préparatifs du mariage d'Eugène.

Guillaume s'empressa de m'écrire pour me féliciter sur mon mariage. Qui plus que lui devait prendre part à mon bonheur et à celui de mademoiselle Laure? « Nés le même jour, nourris du même lait, élevés « ensemble, n'ayant jamais été séparés que pendant « quelques mois, nous étions destinés, m'écrivait Guil-« laume, à ne rester jamais étrangers l'un à l'autre; le « bonheur de l'un devait être une jouissance pour l'autre « ami; car, en dépit de la vaine distance des rangs, « me marquait-il, oui, je suis ton ami, tu es le mien, « et crois que c'est un sentiment de joie que j'ai éprouvé « en apprenant l'approche de ce mariage, prévu depuis « si long-temps. » Quant à mademoiselle Laure qui avait été aussi nourrie par sa mère, il avait apprécié, dès son enfance, toutes les qualités, toutes les vertus qu'elle réunissait, et qui en faisaient une femme accomplie. « Ah, mon cher Eugène, que tu seras heu-« reux avec elle! rends-la heureuse, mon cher Eugène.

« Mais quelle injure je te fais! Qu'ai-je besoin de te « recommander ce qui est, je n'en doute pas, le vœu « le plus ardent de ton cœur? Quel homme à ta place « ne se ferait une gloire et une jouissance délicieuse « de contribuer au bonheur de mademoiselle Laure! »

Quelques jours après la réception de cette lettre, à laquelle j'avais déja répondu, j'appris de Magdeleine que le chagrin de Guillaume s'était manifesté de nouveau. C'est ce que mademoiselle Victoire avait écrit à sa sœur. Guillaume négligeait son travail; il fuyait ses camarades; quand il ne pouvait les éviter, il était morne et taciturne avec eux; il n'allait plus à la comédie; en vain Louise et son mari s'étaient-ils efforcés de l'attirer dans leur maison; on eût dit que le tableau des heureux qu'il avait faits lui était insupportable. Quelquefois même il était vif et brusque avec sa tante, quand elle l'interrogeait et qu'elle cherchait à deviner le sujet de sa peine. Il est vrai qu'à l'instant il sentait qu'il l'avait affligée et qu'il lui demandait pardon; mais il s'obstinait à ne lui rien dire. Il la quittait d'un air sombre et mélancolique. Inquiète, elle s'était permis plusieurs fois de le suivre; elle l'avait vu gagner tristement les allées les plus solitaires du Luxembourg, s'y promener, pensif, jusqu'à la nuit, et la pauvre fille était rentrée chez elle l'ame navrée, cherchant ce qui pouvait plonger son neveu dans cette longue douleur, et tremblant de ce qu'il méditait.

On était au mois d'août. Guillaume avait signifié à sa tante, écrit à son père, qu'il n'irait pas passer les vacances dans sa famille. Il avait pris pour prétexte que, devant commencer à exercer l'état d'avocat à la

rentrée, il fallait qu'il restât à Paris pour continuer les études nécessaires, se faire d'utiles connaissances, et s'essayer à la chambre des vacations.

Ce fut au milieu d'une de ses promenades solitaires qu'il rencontra notre camarade de collége, le marquis de Beauclair. Celui-ci venait, dit-il à Guillaume, de servir de témoin à un de ses amis engagé dans une affaire d'honneur. Depuis qu'il était à Paris, Guillaume, au spectacle et dans les promenades, s'était souvent trouvé à deux pas ou en face de Beauclair, et Beauclair, brillant, présomptueux, occupé de conquêtes et de plaisirs, n'avait pas aperçu le simple et modeste Guillaume; mais le père de M. le marquis avait été récemment entraîné dans la disgrace d'un ministre, sa fortune était dérangée, et, depuis la ruine du père, le fils avait meilleure vue et plus de mémoire. Ce fut lui qui aborda Guillaume. « Eh! te voilà, mon cher, lui « dit-il; que diable fais-tu à Paris? Pourquoi n'es-tu « pas venu me voir? T'amuses-tu toujours à composer « des tragédies? Quand jouera-t-on celle que tu nous « as lue au collége? Et mon cher Eugène, que devient-« il? il me néglige; il y a un siècle que je n'ai reçu « de ses nouvelles. » Guillaume apprit à Beauclair que j'allais me marier. « Il va se marier, s'écria Beauclair! « Déja! pauvre Eugène! c'est s'enchaîner de bonne « heure. J'irai à sa noce; je ferai le voyage tout exprès. « Je t'emmenerai, mon cher Guillaume. » — « Non : « je n'irai pas, répondit Guillaume. Personne ne prend « plus d'intérêt que moi au bonheur d'Eugène, mais je « n'irai pas à ses noces. » — « Je comprends, reprit Beau-« clair; tes travaux ou quelque tendre inclination te

« retiennent à Paris ; c'est fort bien : mais ne crois pas « que je sois d'humeur à te céder le pas en fait d'amitié « pour Eugène ; c'est un si aimable garçon ! Il est fort « riche. J'espère bien qu'il nous amènera sa petite « femme. Eh ! quand j'y pense, il faut qu'il me délivre « de mes créanciers ; à charge de revanche, quand je « serai en fonds. Et toi-même ne peux-tu pas m'être « utile ? Oui parbleu ! N'es-tu pas clerc de procureur ? « Demain je t'enverrai les petits billets doux que ces « marauds-là m'adressent sur papier timbré. Tu les « promèneras, tu leur feras prendre patience. Du reste, « dispose de moi, mon cher ; je suis à toi. » Comme il parlait ainsi, il fut joint par trois ou quatre jeunes gens qui avaient été aussi témoins dans le duel de son ami, et qui l'emmenèrent déjeuner chez le Suisse du Luxembourg. Beauclair envoya en effet ou porta lui-même à Guillaume sa correspondance avec ses créanciers ; mais l'honnête M. Deschamps, après l'avoir examinée, trouva le moyen d'éconduire un client qui ne convenait pas à son étude.

Nous regardions le chagrin de Guillaume comme le fruit d'une imagination exaltée. On ne soupçonnait pas qu'il lui fût arrivé de malheur. Il en éprouva bientôt un réel ; il perdit sa bonne tante. Depuis quelques mois, la santé de mademoiselle Victoire déclinait ; le chagrin secret de son neveu hâta sa fin ; au moins Guillaume s'en accusa-t-il. Quels soins pieux et tendres il eut pour elle pendant sa dernière maladie ! A quelle douleur il se livra en lui rendant les derniers devoirs ! Cette perte ne contribua pas peu à redoubler sa tristesse. Sa mère le pressa vainement de venir mêler

ses larmes aux siennes. Guillaume ne voulut point quitter Paris.

Ainsi le deuil était dans la famille de Guillaume, tandis que dans la mienne on s'occupait des préparatifs de mon mariage. J'avais écrit à Guillaume une lettre de condoléance bien sincère sur la mort de sa tante; mais le bonheur, l'aisance et la liberté que j'entrevoyais dans mon mariage firent une prompte diversion au chagrin que me causa la douleur de mon ami.

Il ne s'était pas encore présenté d'occasion de traiter d'une charge de conseiller; mais qu'importe, disait-on? il fallait toujours me marier; c'était le plus pressé: j'aurais bien le temps de prendre un état. Les dispenses étaient arrivées; on allait bientôt publier le premier ban. C'était monseigneur l'évêque de Coutances qui devait faire la cérémonie de mon mariage, comme il avait fait celle de mon baptême. Les parures et les bijoux étaient commandés. Le fils unique de M. le baron de Senneville qui va se marier à la fille unique de la riche madame Louville! C'était une affaire d'état pour toute la ville de Coutances; c'était à qui aurait le bonheur de recevoir une invitation. Plusieurs élégantes avaient écrit en cour, à la marchande de modes de mademoiselle de Nesle *, qui gouvernait alors les modes et le ministère, pour avoir les renseignements les plus exacts sur la toilette qu'il était convenable de porter un jour de noces. Mais elles auront beau faire, nous disait mon cousin le bossu, aucune d'elles n'éclipsera la mariée.

* Seconde maîtresse de Louis XV.

CHAPITRE II.

De l'apparition de Guillaume chez sa mère.

Un jour, Magdeleine Delorme filait devant sa porte; sa fille Thérèse Delorme, la sœur de lait de ma cousine, filait à côté d'elle, et son jeune fils Pierre jouait à quelques pas de la ferme avec des petits garçons de son âge. Magdeleine, tout en tournant machinalement son rouet, était absorbée dans ses rêveries; elle pensait à sa pauvre sœur, qu'elle avait toujours aimée tendrement. « Chère et malheureuse fille, elle avait « eu tant de bontés pour mon fils quand il était au « collége! et mourir, n'étant pas encore très-âgée, « sans que j'aie eu le bonheur de l'embrasser! » Et puis, Magdeleine pensait aux deux enfants qu'elle avait nourris, à Laure et à moi : du moins ceux-là vont être heureux. Ah! que le ciel prolonge leur bonheur! ce serait un soulagement dans ses peines; car elle avait bien peur que ses autres enfants ne fussent destinés à souffrir: et ses pensées retombaient toujours sur son cher Guillaume. Quelle inquiétude lui causait ce chagrin profond dont il était atteint! « Et l'insensé qui « refuse de venir chercher auprès de sa mère quelque « consolation! Où est-il? Que fait-il? A présent que « ma sœur ne vit plus, qui m'apprendra ce que devient « mon Guillaume? Quel parent, quel ami veillera

« près de lui pour m'instruire de sa joie ou de sa tris-« tesse? Ah! mon cher enfant, te reverrai-je encore? »

Soudain, Pierre accourt : « Ma mère, ma mère, « s'écrie-t-il, voilà mon frère. » Et en effet c'est Guillaume. Magdeleine se lève précipitamment; son rouet est renversé; elle veut parler, sa voix expire sur ses lèvres. Guillaume soutient sa mère qui est prête à s'évanouir dans ses bras; il presse tendrement la main de sa sœur, et son jeune frère est comme suspendu à la basque de sa veste pour que Guillaume l'embrasse à son tour. « Cruel enfant qui ne nous préviens pas, « qui nous trompes, qui nous écris que tu ne viendras « pas! Pierre, mon garçon, cours, cherche, amène « ton père. » — « Arrête, Pierre, s'écrie Guillaume. « Ma mère, il faut que je vous parle et que vous pré-« pariez mon père à ce que je vais vous apprendre. « Je ne suis ici que pour un moment; avant la nuit « je vous aurai quittée. » — « Eh quoi! mon fils », dit Magdeleine, et elle examine son fils; elle le voit pâle, défait, couvert de sueur, accablé tout à la fois par la fatigue et par le chagrin. Tremblante, elle est rentrée dans la ferme, elle s'est assise à côté de son fils; elle attend avec effroi que Guillaume lui explique son sort. « Ma mère, lui dit-il, il est inutile de « vous cacher que je suis en proie à une noire mélan-« colie. Ne m'en demandez pas le sujet, mon secret « ne sortira jamais de mon sein. Que dis-je? ai-je un « secret? Sais-je ce que je veux, ce que je désire, ce « qui m'afflige? Non, la cause de ma peine est obscure « et incertaine pour moi-même. La mort de ma tante « a mis le comble à mes maux; le séjour de Paris

« m'est insupportable; ici... je ne puis y rester; il faut « que je m'éloigne, il me faut de nouveaux pays. Cal- « mez-vous, ma bonne et tendre mère; vous me re- « verrez, vous me reverrez calme, heureux, oui, heu- « reux; je surmonterai l'ennui qui me dévore; mais « ce ne peut être que l'ouvrage du temps. Je viens « vous dire adieu pour plus d'une année. Il y a huit « jours, je me suis engagé dans un régiment qui passe « à la Martinique. »

Magdeleine ne répondit pas; elle regardait son fils; elle croyait faire un rêve pénible, et puis elle fondit en larmes en voyant son petit Pierre qui tenait dans ses mains le chapeau de Guillaume orné déja d'une cocarde. Guillaume essuyait les larmes de sa mère, cherchait à consoler sa sœur et son jeune frère, qui s'était mis à pleurer parce que sa mère pleurait.

Quel spectacle pour le père Delorme! il accourait avec mon cousin César. Celui-ci se promenait dans la campagne, son Horace à la main. De loin il avait vu Guillaume; il l'avait reconnu; il avait rencontré Delorme; il lui avait annoncé l'arrivée de son fils, et il venait partager la joie de cette bonne famille, pour laquelle toute la nôtre avait avec raison un tendre attachement. « Malheureux! » s'écria le père Delorme, en apprenant que son fils était engagé. Et, pour la première fois, il se serait porté à quelque violence contre Guillaume, s'il n'avait été retenu par César, qui était naturellement faible, mais qui se sentit dans ce moment une force extraordinaire. Guillaume répéta ce qu'il avait dit à sa mère; son père ne voulut rien entendre. Magdeleine, regardant alternativement son

mari et son fils, était palpitante de terreur, en voyant pour ainsi dire la malédiction errer sur les lèvres du père de Guillaume. Pierre, Thérèse et Magdeleine étaient tombés aux genoux de Delorme, que mon cousin César tenait toujours fortement.

Il s'en fallait de beaucoup que la philosophie de César eût desséché son ame; elle lui avait appris à éviter bien des peines pour lui-même; mais il n'en prenait que plus vivement part aux peines d'autrui. Quoique profondément touché de cette scène, il se trouvait, au milieu de cette famille désolée, le seul qui eût conservé quelque sang-froid. La colère et l'émotion des autres lui laissèrent le temps de recueillir ses esprits. « Eh quoi! père Delorme, dit-il, dès qu'il « lui fut permis de se faire entendre, vous blâmez « votre fils! N'avez-vous pas été soldat? Oui: et un « brave et honnête soldat. Et après avoir combattu « vaillamment pour votre prince et votre pays, vous « êtes revenu épouser la femme que vous aimiez. Eh « bien! votre fils combattra vaillamment comme vous, « et reviendra pour être le charme et l'appui de vos « vieux jours. Vous devez pardonner à votre Guil- « laume: moi je fais plus, je l'approuve. Je lis mieux « dans son ame que lui-même, j'ai deviné mieux que « lui la source de son chagrin. » Ici Guillaume fit un mouvement d'effroi. « Sois tranquille, Guillaume, « continua mon cousin, je ne révélerai à personne ce « que j'ai long-temps soupçonné, ce dont je suis sûr à « présent. Mais vous, père Delorme, croyez-en un « honnête homme, croyez un bon et sincère ami; le « parti que votre fils a pris est le plus sage qu'il pût

« prendre. Il faut que, dans quelques jours, il soit au « Havre-de-Grace; il a voulu revoir ses parents avant « de passer les mers; il n'a qu'un instant à vous don- « ner; ne le perdez pas en fureurs indignes d'un bon « père, en douleurs indignes d'un homme de courage. « Embrassez et bénissez votre fils, il mérite encore « toute votre tendresse. »

Le souvenir de son ancien métier de soldat avait apaisé le père Delorme. Il prit la main de César; son fils se jeta dans ses bras; le père et le fils se réunirent pour essayer de consoler Magdeleine. « Passer les « mers! répétait-elle à chaque instant. » — « Eh bien, « disait César, il nous reste encore quelques connais- « sances à la Martinique; je me suis un peu mêlé de « la succession qui a enrichi M. de Senneville et sa « sœur. J'ai reçu quelques lettres d'un M. Moreau, « économe de notre parent Nicolas de Senneville; « nous n'avons eu tous qu'à nous louer de sa probité, « de ses bons procédés. Je vais donner pour lui une « lettre à Guillaume. Il vit encore, je l'espère au « moins; il sera utile à votre fils. Un Français qui a « de l'instruction et une bonne conduite est avidement « recherché dans nos colonies. Guillaume peut obtenir « son congé, faire une grande et rapide fortune. » Déja le bon César écrivait à M. Moreau, et cherchait, par ces espérances, à distraire la douleur de Magdeleine. « Eh! que m'importe qu'il soit riche, disait-elle? « Hélas! qu'il reste pauvre, et qu'il vive près de moi. « Eh! s'il voulait surmonter le chagrin dont il a honte, « puisqu'il ne veut pas nous dire ce qui l'a fait naître, « qu'aurait-il besoin d'aller si loin pour chercher la

« fortune? Ah! Delorme, que je me repens de vous « avoir conseillé de le faire étudier! Pourquoi ai-je « consenti à ce qu'il ne fût pas prêtre! » Elle voulait que son mari partît à l'instant avec quelques effets précieux pour les vendre et racheter son fils. Mais Guillaume s'y opposa, et César approuva le refus de Guillaume.

Ce pauvre Guillaume n'avait que deux heures à passer dans sa famille; il refusa de me voir, et César l'approuva encore. Il exprima le vœu que je fusse heureux avec mademoiselle Laure. Son père lui donna une vieille épée qu'il avait portée dans la guerre de la Succession. Guillaume, en la recevant, jura que jamais Delorme n'aurait à rougir de son fils. Il promit à sa mère de lui écrire. « Pierre », dit-il à son jeune frère (et ce furent les derniers mots qu'il prononça en partant), « je te confie nos bons parents. » Mon cousin César l'accompagna jusqu'à la grande route, et sa mère, debout sur la porte de la ferme, le suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue.

César vint au château nous apprendre l'arrivée et le départ de Guillaume. Mes parents blâmaient Guillaume et plaignaient sa mère. Mais c'était précisément le jour choisi pour lire les articles de mon contrat de mariage, et l'on avait à penser à bien autre chose. Surpris, affligé, je voulais courir après Guillaume, le ramener; mais César me retint, et au même instant on annonça les notaires.

C'est une grande matière à discussion que les articles d'un contrat de mariage. On prétend qu'on a vu quelquefois des parents qui s'étaient réunis chez un notaire avec la meilleure envie de marier leurs enfants

et de ne plus faire qu'une famille, exprimer d'abord, très-sincèrement sans doute, le désintéressement et la générosité, bientôt s'attaquer avec politesse, puis avec aigreur, puis s'échauffer, s'enflammer, s'accuser d'avidité, de manœuvres, et se séparer avec autant de haine les uns contre les autres qu'ils avaient projeté d'avoir de bonne amitié. Ici, il n'y avait qu'une seule famille; c'étaient les uniques héritiers des deux branches qui allaient se marier. Le contrat fut bientôt fait. Mais Laure obtint que la signature fût remise: elle répugnait à signer un engagement où elle voyait son bonheur, le jour même où la famille de Guillaume était dans la consternation. Ma mère, qui conservait toujours un petit fonds de superstition, ne put se défendre d'être de l'avis de ma cousine.

Le soir, Laure pria César et moi de l'accompagner chez Magdeleine. Ma cousine pleura beaucoup avec cette malheureuse mère. Le père Delorme affectait auprès de Magdeleine un courage qu'il n'avait pas; et l'on voyait que ce brave homme gémissait en même temps du départ de son fils et de la douleur de sa femme.

Magdeleine pressa mon cousin César de lui révéler ce qu'il soupçonnait du chagrin de Guillaume; quel si grand malheur avait pu le forcer à prendre une pareille résolution? « Le temps est le seul remède à ses « maux, lui répondit César. A quoi bon vous en dire « la cause? » Cette pauvre mère voulut paraître joyeuse de notre bonheur; mais des larmes abondantes venaient douloureusement interrompre les efforts qu'elle faisait pour sourire. Pendant quelques jours, quoique sans

aucun motif d'espoir, elle se flatta que Guillaume ne partirait pas, que son régiment recevrait contr'ordre; mais la première lettre de Guillaume lui apprit qu'en arrivant au Havre il avait trouvé les bâtiments qui devaient transporter son régiment prêts à mettre à la voile : c'était à bord même qu'il écrivait à sa mère.

Le lendemain du départ de Guillaume mon contrat de mariage fut signé. En attendant le grand jour, il y avait au château une suite perpétuelle de fêtes. Tous les soirs, Laure s'échappait pour aller pleurer avec Magdeleine.

CHAPITRE III.

Arrivée du marquis de Beauclair au château. — Fatal événement dans la famille d'Eugène.

Dès le lendemain de sa rencontre avec Guillaume, Beauclair m'avait écrit. Sa lettre était un singulier mélange de persiflage et de sensibilité. Il me reprochait de ne lui avoir pas annoncé mon mariage. J'étais son meilleur ami, et il avait éprouvé une véritable peine d'apprendre par un autre un événement aussi important dans ma vie. Il me témoignait sa surprise de ce que, jeune encore, et riche comme je devais l'être un jour, je consentisse à courber déja ma tête sous le joug de l'hymen; il ne m'en faisait pas moins son compliment bien sincère; il me croyait destiné à faire un

excellent mari. Il m'apprenait les malheurs de son père qui s'était retiré dans une de ses terres en Bretagne; il devait partir incessamment pour l'aller voir et tâcher d'en tirer quelque argent, et malgré le long détour que cela l'obligerait de faire, il se proposait d'assister à mes noces. Ma cousine, dont Guillaume lui avait fait un portrait enchanteur, ne pouvait manquer d'exciter une vive sensation quand je la conduirais à Paris. Il finissait par les plus chaudes protestations de dévouement et d'amitié.

Je m'étais hâté de répondre à Beauclair. J'étais touché de la preuve d'attachement qu'il me donnait, en voulant assister à mon mariage, et je l'avais pressé, au nom de mes parents et au mien, de ne pas manquer à sa promesse. Cependant certains mots de sa lettre m'avaient inspiré quelques sombres réflexions. Il me trouve bien jeune pour courber déja ma tête sous le joug de l'hymen : donc il croit voir un commencement d'esclavage dans ce mariage que je regarde comme le commencement de ma liberté. Mais ma cousine est si jolie! j'en suis si vivement épris! elle-même, elle est si jeune! c'est une enfant qui n'aura de volontés que les miennes. Allons, allons, quoiqu'en puisse dire Beauclair, pour un jeune homme de vingt ans, le mariage est une véritable émancipation; et d'ailleurs les choses sont trop avancées, je ne peux pas reculer.

Je ne pensai plus qu'à mon amour pour ma cousine, à son amour pour moi; et j'étais fier et joyeux que mon ami Beauclair fût témoin de mon bonheur. Deux

jours après le départ de Guillaume, Beauclair arriva au château de mon père.

Mes parents le reçurent à merveille. C'était l'ami, l'ami intime de leur fils unique : mais dès le premier jour, il eut le malheur de déplaire à toute ma famille, même à ma mère, même à ma tante, qui, en bonnes provinciales, étaient cependant disposées à s'extasier devant un gentilhomme parisien. Il y avait, dans les politesses qu'il nous adressa, un ton remarquable d'ironie et de supériorité; il fit à Laure un compliment assez ridicule en lui trouvant de la ressemblance avec je ne sais quelle actrice fort en vogue dans ce temps-là; quand il apprit que Guillaume s'était fait soldat, et qu'il était parti pour la Martinique, il se permit de fort mauvaises plaisanteries sur ma tendre amitié pour mon frère-de-lait. Ce fut sur-tout avec mon cousin César que Beauclair déploya toute son impertinence; ils eurent ensemble une petite conversation, pour ainsi dire, sans se parler. Après le premier échange de politesses, qui ne manque jamais d'avoir lieu entre deux personnes qu'on présente l'une à l'autre, et dans lequel César mit autant de réserve que Beauclair mit d'affectation. « Le voilà, c'est bien lui; « c'est ainsi que les discours de mon ami Eugène me « l'avaient dépeint, dit Beauclair à ma tante assez haut pour être entendu de César. » — « C'est bien « ainsi, dit César à ma mère assez haut pour être entendu de Beauclair, que, d'après sa réputation, je « me figurais le petit marquis à talons rouges. » — « Quel malheur d'être bâti de la sorte, ajouta Beauclair d'un air de compassion! » — « Quel malheur qu'un

« si joli garçon ait si peu de cervelle, ajouta César d'un air de compassion encore plus prononcé! » Laure, en se penchant à mon oreille, ne put s'empêcher de me dire : « Eugène, ce n'est pas là votre ami « Guillaume. »

Beauclair me fit un tableau délicieux de la vie qu'il menait à Paris. Son père lui avait assuré une assez forte pension; mais elle était loin de lui suffire. Aussi faisait-il des dettes. Elles ne l'inquiétaient pas; il comptait sur des héritages. Il avait une tante, un oncle et un vieux cousin tous trois sans enfants, dont il était le seul et unique héritier. Il fallait bien que ses créanciers attendissent avec résignation le premier malheur qui lui enlèverait un de ses bons parents; c'était aussi à cette époque qu'il avait remis son entrée au service. « Que veux-tu, mon cher, me dit-il, pour vivre agréa-« blement à Paris (et ce n'est que là qu'un honnête « homme peut vivre), il faut avoir cinquante mille « livres de rente ou faire par an cinquante mille francs « de dettes; en attendant les rentes, je fais les dettes. » A l'entendre, toutes les jolies femmes couraient après lui; il les trompait toutes, et il se glorifiait de marcher sur les traces de ces jeunes seigneurs que, sous la régence, on avait décorés du beau nom de roués, et qui ont servi trop long-temps de modèles à tous nos jeunes courtisans. Le marquis de Beauclair avait fait d'immenses progrès en suffisance et en fatuité : je le trouvai bien plus fort que M. Dolignac. Il m'interrogea sur mes bonnes fortunes; je lui fis un aveu sincère de tout ce qui m'était arrivé. Il voulut que je le présentasse à mademoiselle Agathe Despardières; il voulut voir

Marie ; il me força même à le conduire chez le chanoine dont madame Dubreuil était devenue la gouvernante ; il m'offrit de me venger de mademoiselle Agathe ; il trouva que l'honnête époux de Marie avait la figure d'un sot ; il plaisanta le chanoine sur la fidélité de sa gouvernante. Par-tout il cherchait à faire de l'esprit aux dépens de mes amis, de ma famille, de toute la ville et à mes propres dépens, malgré son amitié pour moi.

Avec mes parents, j'étais honteux d'avoir un ami comme Beauclair ; avec Beauclair, je rougissais des manières provinciales de ma famille. Ma cousine Laure se promettait de fermer notre porte au marquis de Beauclair après notre mariage, et mon cousin le bossu faisait observer à mes parents que j'étais un excellent jeune homme, mais que, malgré le grand caractère qu'ils avaient reconnu en moi dès ma plus tendre enfance, il était bien à désirer que je fusse toujours entouré d'honnêtes gens.

M. le marquis avait fréquenté la bonne et la mauvaise compagnie ; il en avait pris et confondu les différents langages. « Je ne connais ce jeune homme que « depuis quelques jours, me disait mon oncle César, « et je l'ai vu tour-à-tour grand seigneur et bourgeois, « courtisan et frondeur, mauvais plaisant et spirituel, « arrogant et familier, faisant parfois l'officieux et le « sensible, toujours fat et plein de lui-même ; c'est « vraiment une étude fort curieuse. »

Beauclair, comme au collége, me vantait sans cesse ses nobles aïeux. Je ne sais comment César avait deviné que le père du bisaïeul de M. le marquis avait été

un brave et fidèle soldat du temps de la ligue, son bisaïeul un humble et imbécille valet du cardinal de Richelieu, son grand-père un courtisan assez délié, homme de plaisirs sous la jeunesse de Louis XIV et dévot sous madame de Maintenon. J'ai déja dit que son père avait agioté pendant le systême. « Ainsi, disait César, en considérant les ancêtres de M. le marquis, « je vois un brave, un sot, un courtisan, un homme « avide; il pourra bien finir par être un chevalier « d'industrie, et voilà comme on dégénère. »

Le désir d'assister à mes noces n'était que le prétexte de la visite de Beauclair; son véritable but était de m'emprunter de l'argent. C'était une idée lumineuse qui lui était venue le jour où il avait rencontré Guillaume au Luxembourg, et qu'il ne manqua pas de me faire connaître, le soir même de son arrivée au château, mais avec légèreté, n'ayant pas l'air d'y attacher une grande importance; il avait tant d'autres ressources! Je me regardai comme heureux de pouvoir l'obliger, et il était convenu qu'avant son départ je lui ferais prêter par ma mère la somme dont il avait besoin.

En s'informant de mes aventures, il s'était aussi informé de celles de Guillaume; il avait voulu voir madame Gaspard, la femme du procureur, et par occasion, il avait consulté le procureur sur sa situation avec ses créanciers: celui-ci lui avait donné de si excellents conseils, que Beauclair l'avait pris en grande affection.

Le jour du mariage est enfin fixé; mais dans la nuit qui précède ce jour qui devait être si heureux, je suis

réveillé en sursaut par les sanglots de ma mère; elle m'apprend que mon père est très-malade; je cours auprès de lui; la goutte est remontée dans l'estomac. Je vole à Coutances, je ramène en toute hâte un médecin habile établi depuis peu dans la ville. Vain espoir! vains secours! mon père est à toute extrémité. Quelques heures après, malgré les remèdes les plus actifs, il meurt.

A l'âge de soixante-huit ans, que j'ai atteint au moment où j'écris cette histoire, l'image de mon père expirant est encore présente à ma pensée. Horrible condition de notre destinée! nous sommes condamnés à voir périr autour de nous la plupart des êtres qui nous sont chers. Le cœur se brise dans ces terribles malheurs. En est-il un plus affreux que celui de perdre son père? Oui il en est un, c'est celui de perdre son fils. Hélas! je les ai éprouvés tous deux.

Plus de mariage. Le deuil et la désolation remplissent cette maison qui fut si long-temps l'asyle du bonheur de mes parents. Ils avaient vécu vingt ans dans l'espoir de mon bonheur, et c'est au moment où leurs projets vont enfin s'accomplir que l'impitoyable mort vient rompre et renverser à jamais leur bonheur et leurs espérances. Le coup qui nous frappe a été si rapide, que personne n'a été prévenu. Toute la ville accourt pour assister à des noces : il faut changer les habits de fête en habits de deuil, et la circonstance ajoute encore à l'horreur de cette catastrophe imprévue.

Un jeune homme de vingt ans qui voit mourir son père se livre à la plus amère douleur; cependant le malheureux ne connaît pas encore toute l'étendue de

sa perte. Il pleure son ami le plus cher, celui dont il était le plus aimé; mais c'est aussi sur lui-même qu'il devrait pleurer. Depuis vingt ans, il avait contracté le désir de plaire à cet ami, la crainte de l'affliger, l'habitude de lui obéir : quel frein peut remplacer cette puissante et respectable autorité? Une mère est plus faible et plus facile à se laisser dominer. Un frère, un parent, un autre ami, ne peuvent employer auprès de nous que la faible puissance de la raison, que les armes si difficiles à manier de la persuasion. Que dis-je? leurs intérêts et les nôtres ne sont jamais assez confondus pour qu'ils nous paraissent toujours agir et parler dans le désir de notre propre bien. Trop souvent nous nous en défions; mais qui peut se défier de son père? Qu'il commande, qu'il prie, qu'il conseille, on sait que notre bonheur est nécessaire au sien, que notre malheur serait un malheur pour lui, que son amour pour nous est de l'amour pour lui-même. Dans les ames les plus abjectes, il survit encore un sentiment noble, c'est l'amour paternel. Il est peu de fripons qui n'aspirent à faire un honnête homme de leur fils.

Dès mon enfance, je m'étais assez habilement exercé à tourner suivant mes désirs l'autorité de mon père. Souvent déja j'avais bravé ses ordres, souvent je les avais éludés à son insu. Malgré la vénération que je n'ai jamais cessé de conserver à sa mémoire, je suis obligé d'avouer que ces ordres ne furent pas toujours ceux qu'il aurait dû me donner; que ses mesures pour mon éducation, toujours dictées par la plus vive tendresse, ne furent pas toujours les meil-

leures et les plus sages. Je crois cependant que s'il eût vécu je n'aurais pas fait toutes les actions folles ou sottes auxquelles j'eus la faiblesse de me livrer. Un père est comme une providence bienfaisante et souveraine placée auprès de nous pour nous sauver du mal et nous forcer au bien.

Ainsi Guillaume était parti, mon père venait d'expirer dans mes bras, et le marquis de Beauclair était auprès de moi.

CHAPITRE IV.

De la conduite d'Eugène après la mort de son père.

Il n'est rien de plus odieux dans ces cruels événements que la nécessité où l'on se trouve de supporter l'indifférence et l'insensibilité stupide de tous ces hommes qui font métier de funérailles : il faut se débattre avec dégoût contre leur avidité. Ils spéculent sur votre douleur ; ils tentent votre orgueil ; ils calculent froidement avec un fils désolé, avec un frère tout en larmes la richesse de la tenture, la force et la durée de la sonnerie, la grosseur des cierges, le nombre et le salaire des prêtres et des pleureurs. Que je plains l'homme obligé d'entrer avec eux dans tous ces détails, et à qui sa fortune ne permet pas de répondre : « Faites « tout pour le mieux, et laissez-moi pleurer. »

Survient bientôt une autre circonstance presque

aussi révoltante. La succession s'ouvre : il faut des procurations et des inventaires. La rapacité des gens d'affaires, qui se disputent les scellés et font croiser ceux qui ont été provoqués par leurs confrères ; l'empressement des créanciers, qui se mettent en règle ; leur défiance envers les héritiers, qui ne sont pas toujours si absorbés dans la douleur qu'il ne leur reste assez de présence d'esprit pour mettre à couvert les effets les plus précieux ; les prétentions des collatéraux, la joie secrète des légataires, qui perce à travers leurs larmes de commande ; la fastueuse reconnaissance de ceux-ci, qui ne s'attendaient pas à être si bien traités ; le dépit injurieux de ceux-là, qui se flattaient d'une plus forte part, et nomment le défunt un ingrat : quelle suite de pénibles épreuves pour l'homme qui regrette sincèrement l'ami qu'il vient de perdre ! Mon cousin César se félicitait que j'en fusse à l'abri, et que je n'eusse à subir que des compliments faux ou sincères de condoléance.

J'étais seul et unique héritier ; la fortune de mon père était claire et liquide. Il n'y avait pas de testament, pas de créanciers ; ma mère était tutrice de droit. Mon cousin César fut nommé curateur. Rien ne changeait dans la maison de mon père, ni dans l'administration de ses biens. Lui seul, hélas ! était absent pour ne plus revenir.

Quelle fut notre surprise, lorsque, le lendemain de la mort de mon père, Beauclair revenant de la ville nous amena M. Gaspard ! Mes parents, n'ayant jamais eu de procès dans le pays, connaissaient à peine cet habile praticien. Beauclair nous dit que, dans la cir-

constance où nous nous trouvions, il avait pensé que que M. Gaspard pourrait nous être utile : il nous assura que nous ne pouvions mieux placer notre confiance, et que le peu de jours qu'il avait passés dans le pays lui avaient suffi pour apprécier les talents et la délicatesse de l'honnête homme qu'il nous présentait. Ma mère n'aimait pas le marquis de Beauclair ; mais elle ne put se dispenser de le remercier de son zèle et d'accueillir avec civilité M. Gaspard. Mon cousin le bossu se hâta de dire que nous n'avions aucun besoin du ministère d'un procureur ; mais M. Gaspard effraya ma mère sur les conséquences, sur les comptes qu'un jour je pourrais lui demander, et il enleva de vive force son aveu pour quelques formalités fort dispendieuses et fort superflues ; puis, après avoir pris une connaissance bien exacte des titres et du testament de mon grand-oncle Nicolas de Senneville, à qui nous devions notre fortune, il employa toute son adresse à insinuer à ma mère que le partage de cette succession n'avait pas été fait suivant toutes les formes, et qu'en qualité de tutrice, elle pouvait et devait exercer quelques répétitions contre ma tante Louville. Il ne put parvenir à la décider à aucune démarche contre sa belle-sœur ; seulement un jour, il échappa à ma mère de dire qu'il était fort heureux que, par mon mariage avec ma cousine, tous les biens dussent se trouver confondus ; que, sans cela, il aurait pu s'élever quelque procès entre les deux branches. Ce mot fut cause que madame Louville consulta de son côté un autre procureur, qui prétendit que ce serait ma tante qui aurait le droit d'exercer des répétitions

contre ma mère et contre moi. Mais les deux belles-sœurs n'en furent pas moins bonnes amies. Notre mariage, qui avait été remis à la fin du deuil, était toujours l'objet de leurs désirs. L'une pleurait un époux chéri, l'autre pleurait un frère qui lui avait tenu lieu de père; et toutes deux ne voyaient de consolation pour elles que dans l'union de leurs enfants.

Il y a un moment qui d'ordinaire termine brusquement la douleur d'un riche héritier; c'est celui où il peut embrasser d'un coup-d'œil toute la fortune qui vient de lui échoir. Il pleure bien encore à chaque visite qu'il reçoit; mais déja la joie habite au fond de son cœur : il soupire en donnant des quittances ; mais c'est pour ne point démentir le costume. J'étais encore loin d'avoir ouvert mon ame à de pareils mouvements, lorsque Beauclair s'avisa de me faire compliment sur ma richesse.

On venait de reconnaître que, depuis vingt ans, mon père avait presque doublé notre fortune, mettant du faste à grossir et augmenter ses domaines, et, malgré l'éclat de sa représentation, ne pouvant parvenir à dépenser en province la moitié d'un revenu qui lui aurait à peine suffi dans la capitale. Tel est le sort de tous les grands propriétaires qui habitent leurs terres, et ne sont pas absolument de détestables administrateurs.

« Mon cher Eugène, me dit Beauclair, tes larmes « te font honneur; mais elles ne te rendront pas ton « père. Il n'est pas défendu de considérer les belles « consolations qu'il te laisse : un beau nom, une édu- « cation distinguée, cent mille livres de rente, dont

« te voilà tout-à-fait le maître à vingt et un ans (car « ta mère fait tout ce que tu veux, et sa tutelle ne te « gênera pas). Joignez à cela du cœur, de l'esprit, « une belle ame. Ah! trop heureux Eugène! j'espère « que tu ne penses plus à entrer dans un parlement. « Fi donc! Qu'as-tu besoin de te presser de prendre « un état et une femme? A dieu ne plaise, ajouta-t-il en voyant que j'allais l'interrompre, que je veuille « te détacher de ta cousine. Elle est charmante, c'est « la femme qu'il te faut; mais elle n'a pas seize ans. « Et toi-même, est-ce que tu ne trouves pas comme « moi que tes parents avaient le plus grand tort de « vouloir te marier si jeune? Quand tu n'épouserais ta « cousine que dans quelques années, elle serait encore « une jeune mariée. En attendant, il faut jouir; il faut « dépenser; il faut perfectionner ton éducation; elle est « loin d'être complète quand on sort du collége. Ce sont « les femmes, le monde et les voyages qui forment un « jeune homme. Tiens, si tu veux, je m'attache à ton « sort, et nous devenons inséparables. Un ou deux « hivers à Paris, au sein des plaisirs, et nous partons « ensuite pour visiter toutes les capitales de l'Europe. « Après avoir appris les langues, étudié les mœurs et « les gouvernements, fréquenté les sages et les fous, « les jolies femmes et les artistes, observé les grands « et la canaille de chaque nation, il sera temps d'avoir « de l'ambition. Alors, avec notre naissance, notre « mérite et notre fortune (car j'hériterai aussi à mon « tour), toutes les portes nous seront ouvertes; les « plus belles places de la cour et de l'armée nous « sont assurées, et quand nous aurons atteint l'âge de

« nos pères, nous viendrons à notre tour habiter les « vieux châteaux de nos ancêtres et faire des écono- « mies pour nos enfants. » J'avais écouté Beauclair avec impatience. Je rejetai bien loin ce qu'il me proposait. Mon père avait désiré mon mariage; ma mère le désirait encore : le contrat était signé. « Qui, moi! « grand Dieu! retarder d'un seul moment de plus que « les bienséances et ma sincère douleur ne m'y con- « traignent, le bonheur qui m'attend avec ma cousine! « Quelle injure pour Laure et pour sa mère! La mienne « se flatte de me voir bientôt conseiller dans quelque « parlement. C'est un devoir, c'est un plaisir pour moi « de combler ses vœux, de ne pas augmenter ses cha- « grins. » Je remerciai Beauclair de son amitié pour moi; je le priai de croire à la mienne; mais je le conjurai de ne plus me parler d'un projet dont l'exécution était impraticable. « Soit, me dit Beauclair; en ce cas-là, « il faudra bientôt nous dire adieu; on m'attend à Paris. « J'étais venu pour tes noces : je me félicite de m'être « trouvé près de toi pour te prodiguer les consolations « d'une amitié désintéressée. J'aurais désiré que tu « vinsses bientôt me rejoindre; mais puisque tu vois les « choses autrement, je n'insiste plus; nous nous écri- « rons, et je reviendrai dans six mois pour ton mariage. « Un seul mot encore. Tu es jeune, ta mère est une « femme de tête et d'esprit; mais les femmes n'entendent « rien aux affaires. Qui vas-tu choisir pour administrer « tes grands biens? Tu ne peux te passer d'un inten- « dant. As-tu fait un choix? J'avais pensé pour toi à « cet honnête M. Gaspard : on le dit un peu fripon; mais « je te réponds qu'il ne l'est pas tant qu'on le croit.

« D'ailleurs il faut bien prendre son parti de se laisser « voler par son intendant. Gaspard est d'une rare habileté « pour les intérêts qu'on lui confie. Il les épouse avec « une chaleur édifiante ; en supposant qu'il gagne sa « vie avec toi, il t'empêchera d'être volé par vingt autres. « Au surplus, je ne te le propose pas ; réfléchis, cherche ; « il n'est pas impossible de rencontrer un parfait hon-« nête homme. » Tel fut mon premier entretien avec Beauclair. Mon cousin le bossu vint nous joindre ; et nous changeâmes de conversation.

Le soir, je ne pus m'empêcher de penser à la vie dont Beauclair m'avait fait un si brillant tableau ; mais je m'endormis avec la ferme résolution d'obéir à ma mère. Le lendemain matin je pensai encore aux charmes du séjour de Paris. « Eh bien ! me disais-je, j'en jouirai « avec ma femme. Les voyages sont nécessaires pour « former un jeune homme. Pourquoi ne voyagerais-je « pas avec Laure ? »

Je cherchai Beauclair, et ce fut moi qui le premier lui parlai de ses conseils de la veille : il avait l'air d'éviter ce sujet d'entretien. Je lui avais paru résigné au mariage ! et lui-même, disait-il, avait pensé que ce qu'il m'avait proposé n'était peut-être pas très-convenable. Cependant il n'était pas éloigné d'approuver mon projet de parcourir l'Europe avec ma femme. Mes voyages ne seraient peut-être ni aussi instructifs, ni aussi agréables que ceux auxquels il avait pensé d'abord. Un homme marié, qui voyage avec sa femme en pays étranger, ne peut pas, comme un jeune homme libre et indépendant, se mêler dans toutes les classes, fréquenter toutes les sociétés ; mais d'autres agréments

compensent ceux qu'il ne peut avoir. Beauclair me parla encore de Gaspard. Il avait craint que son état ne fût incompatible avec l'administration de mes biens, et finement, sans rien faire soupçonner, il en avait parlé à madame Gaspard. Elle lui avait prouvé que tout pouvait fort bien se concilier, et que, dans tous les cas, M. Gaspard ne serait pas éloigné de céder son étude, s'il pouvait réunir dans le pays l'intendance de trois ou quatre maisons. Il espérait obtenir bientôt la confiance de monseigneur l'évêque de Coutances; il avait déja celle d'une femme depuis long-temps malade qui voulait à toute force lui vendre son bien en viager. Beauclair s'exprima comme la veille, en homme qui propose et qui ne tient pas fortement à ses idées, n'abondant jamais dans son sens, et toujours prêt à céder aux considérations qu'on lui pouvait opposer. Je me rappelai qu'avant la mort de mon père je considérais mon mariage avec Laure comme le commencement de ma liberté; mais ma situation était changée. J'étais libre, et le mariage était une chaîne que j'allais me donner; à la vérité elle me semblait douce. Je sentais la nécessité de mettre quelqu'un à la tête de mes biens; mais combien cette nécessité me faisait encore plus regretter mon père, qui avait été pour moi un si bon intendant!

Il m'est démontré aujourd'hui que ces discours de Beauclair étaient le résultat d'un honnête complot formé entre Gaspard et lui, pour s'emparer de mes volontés, et profiter de mes grands biens, l'un comme ami, l'autre comme intendant. La mort de mon père

avait étendu les projets de Beauclair, et fait naître ceux de Gaspard.

Ces projets ne purent échapper à l'œil clairvoyant de mon cousin César. Il ne négligea rien pour les rompre. Il interrompait nos entretiens; il cherchait à détruire les impressions qui m'en étaient restées. Il avertissait ma mère et ma tante de se défier du marquis et des procureurs; mais voyant que ma mère, dominée par moi qui me laissais dominer par les autres écoutait faiblement ses conseils, voyant que Beauclair prolongeait son séjour, quoiqu'il eût annoncé son prochain départ, il prit le parti de s'adresser directement à lui.

« M. le marquis, lui dit-il, c'est bien méritoire à « vous de rester aussi long-temps dans une triste pro- « vince pour consoler mon petit cousin Eugéne. Est- « ce que vous ne regrettez pas la vie brillante de Paris? « Est-ce que vous ne comptez pas bientôt y retour- « ner? » Beauclair, étonné de cette brusque apostrophe, incertain s'il devait rire ou se fâcher, regardait mon cousin, et cherchait à répondre. « Tenez, con- « tinua César, j'ai souvent éprouvé que le droit chemin « est le meilleur et le plus sûr. Nous craignons que le « tableau de vos plaisirs, le récit de vos conquêtes ne « séduisent Eugène, et ne le fassent renoncer au plan « que sa famille a formé pour son bonheur. » — « Et « vous craignez que ma présence ne dérange ce beau « plan formé pour son bonheur? » — « Peut-être « avons-nous tort; mais, à votre place, moi, je ne « voudrais pas causer de chagrin à la famille de mon « ami. Je n'en suis pas moins disposé à rendre justice

« à la délicatesse de vos sentiments pour nous. Hier « Eugène me parlait d'un certain emprunt que vous « vouliez lui faire. Il me priait d'engager sa mère à ne « pas lui refuser le plaisir de vous obliger. Eh mon « Dieu ! si vous voulez nous prouver que vous êtes vé- « ritablement notre ami, vous me voyez tout prêt à « employer en votre faveur le peu de crédit qui me « reste sur madame de Seneville. » Pour le coup, Beauclair crut devoir se fâcher. Il regardait la proposition comme injurieuse. Eh quoi ! mettre son départ pour condition d'un prêt d'argent ! Pour qui le prenait-on ? Il n'était pas encore si au dépourvu.... « *A la bonne « heure*, lui dit César, n'en parlons plus. » Et il le quitta.

Le soir même, Beauclair chercha mon cousin César : il était pressé d'argent ; les offres détournées du bossu l'avaient tenté. Beauclair n'était encore que léger, frivole et libertin. Il comptait réellement s'acquitter sur ses héritages. Il montra bien encore à César un peu de colère ; mais il s'apaisa tout doucement, et entra en pourparler. César saisit vivement l'occasion. Il nous empêcha de prêter de l'argent comptant au marquis, mais il fit signer à ma mère un mandat sur notre banquier de Paris. C'était Victor Mathelin, notre camarade de collége, qui avait pris la maison de son père.

Ainsi mon cousin César ne balançait pas sur les moyens de me retenir à Coutances. Il regardait la grosse somme prêtée à Beauclair comme très-bien employée, puisqu'elle servait à me délivrer d'un dangereux ami.

Beauclair partit; mais il promit de m'écrire, et il fut fidèle à sa promesse; mais M. Gaspard avait déja fait des progrès dans la confiance de ma mère et dans la mienne: mais Beauclair, en partant, avait donné ses instructions à M. Dupré, valet de chambre parisien, habile, soumis, empressé, que M. le marquis avait amené avec lui en Normandie, dont j'avais admiré l'excellent service, et que, par amitié, M. le marquis avait bien voulu me céder.

CHAPITRE V.

Eugène part pour Paris.

Malgré moi, depuis mes entretiens avec Beauclair, je voyais arriver avec moins d'impatience le moment où je devais épouser ma cousine. Je ne pouvais me rendre compte de ce qui se passait dans mon ame. J'avais toujours beaucoup d'amour pour Laure; mais je ne pouvais penser, sans un espèce d'effroi, que, dans six mois, je serais engagé pour la vie. J'étais déja résolu à ne point me presser d'entrer dans un parlement. M. Gaspard s'était habitué à venir au château; il avait des manières humbles, polies, affectueuses.

La première lettre de Beauclair acheva de me donner de l'éloignement pour le mariage, de la confiance en Gaspard, et un vif désir d'aller à Paris.

Beauclair me parlait des fêtes qui se préparaient à la cour et à la ville; il me parlait des progrès toujours

croissants des sciences, des lettres et des arts, des maîtresses du roi, de la liberté, de l'aisance et de l'urbanité des mœurs parisiennes. « Paris, me marquait-il, « devient de jour en jour plus brillant : c'est le centre « du goût et de l'élégance; les femmes y sont encore « plus aimables, plus coquettes et plus agaçantes que « sous les règnes précédents. Les maris sont devenus « d'une complaisance exemplaire et vraiment philoso- « phique. » Il avait reçu, me marquait-il, une lettre de madame Gaspard, qui le remerciait d'avoir introduit son mari au château, et qui lui exprimait combien M. Gaspard se prenait d'attachement pour moi et pour mes intérêts. J'étais touché d'apprendre par un autre que M. Gaspard avait réellement pour moi l'affection qu'il me témoignait. Je brûlais de voir ces femmes si coquettes et si agaçantes; je ne me sentais pas encore assez de philosophie pour être un mari complaisant, je ne voulais pas non plus me donner le ridicule d'être un mari jaloux; et pour échapper à ces deux dangers, entre lesquels il fallait choisir, j'étais décidé à rester garçon pendant quelques années. Mais comment l'annoncer à ma mère? Que va dire et penser ma cousine?

Combattu d'abord par tous ces différents désirs, et, après avoir pris mon parti, livré à l'embarras de m'expliquer, j'étais devenu d'une humeur fort désagréable. Ma bonne petite cousine attribuait mes caprices et mes bizarreries au chagrin que me causait la mort de mon père. Elle me plaignait; elle me consolait. Sa douceur faisait renaître mon amour; je m'en voulais de songer à ne pas l'épouser. Mais bientôt une lettre de Beauclair me rendait à ma première résolution.

Mon deuil touchait à sa fin : on allait s'occuper de nouveau de mon mariage; il était temps de parler. J'ouvris mon ame à M. Gaspard. Il approuva mes desseins. Je m'y attendais : il s'empressait toujours d'être de mon avis. Je pensai que je pouvais me servir de lui pour faire à ma mère la première confidence; et, pour mieux le mettre dans mes intérêts, je lui promis de décider ma mère à le choisir pour intendant général de tous nos biens. C'était son amitié pour moi et non son intérêt personnel, me dit-il, qui le poussait à me servir. Au surplus, il était sûr de faire encore plus d'économies que mon père. C'est de quoi je me souciais fort peu, pourvu qu'il ne me laissât jamais manquer d'argent.

M. Gaspard, pour ne pas m'attirer le courroux de ma mère, lui soumit la chose comme une idée qui lui était venue à lui-même. Il avait flatté ma mère en lui faisant mon éloge; il était dans l'admiration de mon esprit et de mes excellentes qualités; j'étais destiné à jouer un grand rôle dans le monde Il craignait qu'en se hâtant de me marier, on ne m'arrêtât dans ma carrière. Ma mère lui objecta mon amour pour ma cousine. Il sentait, lui répondit-il, la force de l'obstacle; mais il espérait en triompher. Tout en ayant l'air de se moquer des superstitions, il avait eu l'adresse de réveiller à propos celles de ma mère. Il lui avait rappelé que mon père était mort la nuit même qui avait précédé le jour fixé pour mon mariage; que c'était d'un mauvais présage, et qu'au moins fallait-il l'intervalle de quelques années entre les deux événements. Enfin il avait si bien préparé les voies, que ce fut pour ainsi dire ma mère qui me proposa ce que je désirais; mais, ce qui me contra-

ria beaucoup, c'est qu'elle m'annonça en même temps son projet de venir s'établir avec moi à Paris.

Je voulais sur-tout être libre. Je sentais que mon respect et ma tendresse pour ma mère me gêneraient dans le bel usage que je comptais faire de ma fortune et de ma jeunesse. Nous eûmes de la peine à la faire renoncer à son dessein. Chère et respectable mère, qui n'eut jamais d'autre défaut que sa faiblesse pour moi! Elle m'aimait tant! Elle n'était pas alarmée de la conduite que je pourrais mener loin d'elle. Elle avait trop de confiance en mon honneur, en mon désir de lui plaire; mais elle souffrait de se séparer de moi. Combien je rougis, combien je gémis aujourd'hui de l'adresse et de la fausseté que je mis à lui persuader qu'elle ne pouvait m'accompagner!

« Oui, sans doute, lui dis-je, partons ensemble. Je « serai trop heureux de ne pas me séparer de vous. » Mais M. Gaspard, inspiré par moi, la pria de considérer qu'elle n'avait jamais habité Paris; qu'il faudrait qu'elle fît de nouvelles liaisons; que les personnes qui conviendraient à un jeune homme de mon âge ne conviendraient guère à une personne du sien; que mes exercices, mes cours, le soin de me faire d'utiles et grandes connaissances ne me permettraient pas de rester constamment auprès d'elle. D'ailleurs, l'intérêt de son fils ne devait-il pas la retenir à Coutances? Si elle partait, qui calmerait le courroux de madame Louville, le dépit de sa fille? Qui sait s'il n'en résulterait pas brouillerie, rupture, procès? ce qui ne manquerait pas de me mettre au désespoir, car j'aimais toujours ma cousine. Je me promettais de l'épouser un jour, et je

comptais sur les bons offices de ma mère pour me conserver son amour. Enfin je n'allais pas encore me fixer à Paris; je ne devais y passer qu'un an, six mois, peut-être moins. En supposant que j'y restasse plus long-temps, je ferais de fréquents voyages au château de mon père.

Malgré toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, ma mère hésitait encore, et voulait, suivant son usage, consulter mon cousin le bossu. Je m'y opposai. Il fut même résolu que je partirais à l'insu de ma tante, de ma cousine et de César, et, qu'après mon départ, ma mère, aidée de M. Gaspard, leur expliquerait mes motifs, mon plan, mon amour constant pour Laure, et ma résolution de l'épouser quand elle aurait dix-huit ans: car il me fallait bien deux ans pour exécuter mes grands projets d'instruction et de plaisirs. C'était moi qui, dans ma profonde sagesse, avais tout réglé de la sorte. Ayant obtenu le consentement de ma mère sur le point principal, je lui parlais en maître, et c'était la mère qui craignait son fils. Après un si grand service, pouvais-je me dispenser d'obtenir de ma mère qu'elle prît Gaspard pour intendant?

Le soin que nous mettions à nous cacher de ma tante et de ma cousine devait être d'autant plus remarqué, que c'était la première fois qu'il y avait de ces petits mystères dans notre famille. Cependant madame Louville et sa fille étaient dans une si profonde sécurité qu'elles ne s'en aperçurent pas; mais mon cousin César, celui dont nous nous cachions le plus, ne tarda pas à soupçonner et à découvrir la vérité. Madame Louville se moqua de lui, quand il lui an-

nonça qu'au lieu d'épouser sa fille à la fin de mon deuil, j'irais rejoindre à Paris le marquis de Beauclair. Quand il en dit quelques mots à ma mère et à moi, nous nous obstinâmes à lui soutenir qu'il se trompait. Il nous répondit assez incivilement qu'il ne se trompait pas, mais que nous cherchions à le tromper. Après quelques réflexions sur les dangers du séjour de Paris pour un jeune homme sans guide et sans conseil, apres quelques observations sur l'injure que nous allions faire à ma cousine, et quelques plaisanteries sur la probité de M. Gaspard, il prit le parti de nous parler de toute autre chose. Il m'a confié depuis qu'il avait jugé que tous ses efforts pour mettre obstacle à mes projets, ou pour ouvrir les yeux de ma tante, seraient inutiles. « *A la bonne heure*, se dit-il à lui-même : « le père a laissé une grande fortune; il faut que le « fils la dissipe. C'est dans l'ordre. Je regrette seule- « ment que les biens ne soient pas substitués. »

J'avais acheté un superbe attelage normand qui devait donner une grande idée de moi aux Parisiens, un superbe chien danois qui devait renverser les passants en courant devant ma voiture. Mes chevaux et mon chien étaient déja partis avec un palefrenier intelligent et une lettre pour mon ami Beauclair, que je chargeais de me choisir un bel appartement, un brillant équipage, un cocher de bonne mine, et deux laquais fidèles et d'une jolie figure. Je lui envoyais le dessin de mes armes et les couleurs de ma livrée. Toutes les nuits, je rêvais au bal de l'opéra, aux promenades, aux spectacles de Paris et de la cour. Je me trouvais aux chasses brillantes de Versailles et de Fon-

tainebleau, aux cavalcades de Vincennes et du bois de Boulogne. J'avais des duels où je faisais assaut de courage et de générosité. J'étonnais tous les seigneurs par la gaieté que je conservais, en risquant des sommes énormes au lansquenet ou au pharaon. Je me souviens que je n'étais jamais blessé, en rêvant que je me battais, et que je gagnais toujours, en rêvant que je jouais. Mais c'étaient sur-tout les femmes qui occupaient perpétuellement ma pensée. Je ne devais pas trouver une cruelle.

Je me pourvus d'une forte somme en or. Je pris des arrangements avec ma mère et mon nouvel intendant pour qu'ils me fissent passer des fonds, par le ministère de Victor Mathelin, mon banquier. J'écrivis à Laure une longue lettre, remplie d'amour et de raison, qu'elle ne devait lire qu'après mon départ. Ma mère ne voulut pas s'en charger : elle tremblait de se présenter chez sa belle-sœur. M. Gaspard, plus intrépide, me promit de s'acquitter de cette fâcheuse commission, et un soir, après avoir tendrement embrassé ma mère et l'avoir recommandée aux bons soins de M. Gaspard, je montai dans ma chaise de poste.

Étant écolier, j'avais fait souvent la même route, dans la même voiture, avec l'abbé Doriolis; mais alors c'était Georges, le vieux valet de mon père, se mêlant parfois de faire le pédagogue, qui avait été mon courrier. Maintenant, c'est le fils de ce même Georges, jeune espiègle de dix-sept ans, qui court devant moi, et, au lieu d'un précepteur, j'ai à mes côtés M. Dupré, mon illustre valet de chambre, qui n'a pas peu contribué par ses discours et par ses flatteries à me faire

désirer d'aller à Paris. Je prodigue l'or aux postillons; je le sème dans les auberges : aussi par-tout on me reconnaît. Eh quoi! ce jeune seigneur est le petit écolier que nous avons vu passer tant de fois? Comme il est grandi! Quelles manières nobles et vraiment royales! Comme il a bien tenu tout ce qu'il promettait!

En traversant Mantes, je reconnus le lieu où, à mon premier voyage avec l'abbé Doriolis, j'avais rencontré Guillaume et son père. Mille souvenirs touchants s'emparèrent à la fois de mon esprit. Ah! quels que soient les plaisirs que je vais chercher à Paris, vaudront-ils ceux que j'ai goûtés dans ma famille? mais ma chaise roulait si rapidement! Le souvenir de tous les amis qui m'avaient quitté, ou que je quittais, s'effaça pour ainsi dire avec le lieu qui me les avait rappelés et que je perdis bientôt de vue.

Je commandais avec un ton si vif et si impérieux; M. Dupré avait tellement soin de répéter que M. le baron n'était pas fait pour attendre, qu'il fallait servir promptement M. le baron; j'avais un air si important et si content de moi, qu'on ne manqua nulle part de me faire payer le double de ce qu'il en aurait coûté à un autre. J'étais si heureux de voir les valets, les servantes, les aubergistes et même les voyageurs qui se trouvaient dans les auberges, s'empresser, me saluer, me flatter, qu'à Saint-Germain-en-Laye je régalai toute la table d'hôte, je promis ma protection à l'aubergiste, je dis des douceurs à sa femme et je donnai un gros pour-boire au charron qui avait resserré les écrous de ma voiture. M. Dupré se faisait toujours attendre pour monter dans la chaise après moi. J'ai

pensé depuis que le drôle avait quelques comptes à régler avec les maîtres, les ouvriers et les postillons, auxquels il vantait ma générosité.

Que se passa-t-il dans ma famille après mon départ? On le verra dans les chapitres suivants. Ici je dois me borner à dire que ma mère, pour rassurer mon cousin sur les suites de mon séjour à Paris, montrait une grande confiance en mon caractère. « Eh! ma chère « cousine, répondit César, que ce mot est vague! qu'il « est applicable à peu de personnes! » Et tout bas, il murmurait ces vers de son cher Horace :

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque et aprici gramine campi,
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque et amata relinquere pernix.

Mon cousin ne voyait déja que trop combien je justifiais ces vers par ma conduite. Il en prenait encore meilleure opinion d'Horace, qui avait si bien connu les hommes de tous les temps. Il s'effrayait avec raison de ce que j'allais devenir, lancé à Paris, *tandem custode remoto;* et, pour ne pas trop chagriner ma mère, il se garda de lui dire l'imitation que Boileau a faite de ces vers :

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Et prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

EUGÈNE
ET GUILLAUME.

SECONDE PARTIE.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque et aprici gramine campi,
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque et amata relinquere pernix.
Horat. *de Art. poet.*

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'Eugène à Paris.

Dans mes voyages précédents, je m'étais fort peu soucié que l'on remarquât un petit écolier et son précepteur, allant en vacances, ou retournant au collége; mais aujourd'hui je suis un jeune et riche gentilhomme, possesseur de cent mille livres de rente. Je me souviens que, lorsqu'il arrive ou qu'il passe une chaise de poste dans la ville de Coutances, les mar-

chands viennent sur les portes des boutiques ; les femmes se mettent aux fenêtres ; les bourgeois et les gentilshommes font des conjectures sur le personnage important qui voyage. Grace au ciel, il est encore grand jour quand je fais mon entrée dans la capitale. Sans m'abuser jusqu'à croire que tout Paris va s'occuper de moi, je me flatte d'exciter quelque curiosité dans les rues que je vais traverser ; car j'ai fait peindre mes armes sur ma chaise ; mon courrier, qui porte ma livrée, a reçu l'ordre de ne plus me précéder que de cinquante pas ; j'ai exigé que le maître de poste de Nanterre attelât trois chevaux à ma voiture, et M. Dupré, mon valet de chambre, a recommandé au postillon de faire claquer son fouet comme pour un ambassadeur. Vain espoir ! je puis admirer à mon aise les hôtels et les riches boutiques du quartier Saint-Honoré, sans être dérangé par l'admiration des Parisiens. Qu'est-ce qu'une chaise de poste pour les habitants d'une ville où il en arrive à toute heure de tous les pays de l'Europe ? Personne ne quitta ses affaires, n'arrêta sa marche ; seulement quelques cochers à moustaches apostrophèrent mon postillon, qui ne serrait pas assez le mur devant les brillantes voitures de leurs maîtres. Je me consolais en pensant que, le lendemain, je pourrais aussi faire ranger devant moi les chaises de poste et les carrosses de place.

J'étais un peu surpris que mon ami Beauclair ne fût pas venu à ma rencontre ; mais je me souvins que je ne lui avais pas marqué le jour précis de mon arrivée ; et ne sachant s'il m'avait choisi un appartement, je descendis dans le plus bel hôtel garni de la rue de

Richelieu. J'aurais dû plutôt me faire conduire à celui que j'avais habité pendant quelques jours, à mon premier voyage avec l'abbé Doriolis, et qui n'était que du second rang : l'hotesse était si prévenante ! elle avait une si bonne opinion de ma haute qualité ! Elle m'aurait reconnu ; elle aurait peut-être fait quelque attention à moi ; tandis que, dans celui-ci, où se trouvent deux lords, un prince allemand et une comtesse italienne, mes gens ont peine à me faire donner un petit appartement, et l'on ne sert le gentilhomme français qu'après les grands seigneurs étrangers. C'est une habitude générale en France d'avoir un zèle excessif pour les étrangers. Nous admirons leur génie ; nous nous extasions devant leurs artistes ; il semble qu'une guinée ou un ducat soient de meilleur aloi qu'un louis d'or. Je ne verrais dans cette manie de prôner tout ce qui n'est pas français qu'une politesse hospitalière qui nous ferait honneur, si elle ne nous conduisait trop souvent à nous montrer injustes, ou du moins indifférents pour nos compatriotes.

Il était encore temps d'aller à l'opéra : je dépêche le fils de Georges chez Beauclair. En attendant mon équipage, je le charge de m'amener un carrosse de remise bien à la mode, s'il est possible, et M. Dupré met tous ses soins, toute son habileté, à transformer en jeune seigneur le petit gentilhomme de Normandie. Georges revient et m'apprend que Beauclair est sorti ; on le croit à Versailles. « Heureux Beauclair ! » dis-je, en me regardant avec complaisance, et en m'admirant de la tête aux pieds, que va-t-il faire à Versailles ? « Peut-être remercier un ministre de quelque grace,

« de quelque faveur ; peut-être il est secrètement en « bonne fortune auprès de quelque dame de la cour. « Patience, mon tour ne tardera pas à venir ; » et me voilà aux premières loges de l'opéra.

Toutes les fois que j'avais été au spectacle pendant mes études, je m'étais modestement placé dans le parterre. Je me sentis un peu déconcerté, en me voyant aux premières loges, exposé aux regards de toute la salle ; je cherchais à dissimuler mon embarras ; mais je vis bientôt qu'on ne s'occupait pas de moi. Je n'étais ni assez ridicule, ni assez élégant pour être remarqué, et je crois que personne ne se serait aperçu que je fusse à l'opéra, si, en sortant à la fin d'un acte, je n'avais laissé tomber lourdement la banquette de la loge, et si mon épée ne se fût embarrassée dans les jambes d'un de mes voisins. « Prenez donc garde », me dit-il assez brusquement, et la chute de la banquette me valut un murmure du parterre. J'étais tout honteux ; je me confondis en excuses, et j'entrai dans le foyer.

Sorti du collége depuis moins de deux ans, et revenant à Paris pour la première fois, après ce court espace de temps, je m'étais flatté de rencontrer à l'opéra quelques-uns de mes anciens camarades. Plus occupé des spectateurs que du spectacle, j'en avais en effet aperçu plusieurs, et je cherchais à les joindre, lorsque je fus accosté par un petit jeune homme en habit marron à boutons d'or, qui, m'appelant par mon nom et me tutoyant, se fit reconnaître à moi pour le fils d'un parfumeur de la place Saint-Michel, et me rappela qu'il avait été externe au collége d'Harcourt. Il parais-

sait enchanté de me revoir; je ne fus pas tout-à-fait aussi content que lui de cette première rencontre. Je n'étais pas encore assez impertinent pour le méconnaître; mais je reçus très-froidement ses marques d'amitié. Je me hâtai de le quitter pour n'être pas vu avec un petit bourgeois, et je courus au-devant du fils de M. le duc de B***, avec qui j'avais été fort lié pendant ma rhétorique.

Pour celui-là, il avait tout-à-fait perdu la mémoire. Il fallut me nommer; et, après avoir entendu mon nom, il parut ne se rappeler que confusément ma personne. « Ah! oui, Senneville, » dit-il enfin d'un air distrait et incertain, « baron? bon gentilhomme? Ravi « de vous revoir. » — « Parbleu! mon cher duc », lui répliquai-je.... Je n'eus pas le temps d'achever : on allait commencer le ballet. « Mille pardons, mon cher », me dit le duc, et il me laissa au milieu de ma phrase. J'étais rouge et muet de colère, et je crois que je l'aurais appelé en duel, s'il ne se fût perdu dans la foule. Je regrettai que Beauclair ne fût pas à Paris; il aurait aidé mes amis à se souvenir de moi. Cette touchante reconnaissance me dégoûta de courir après les autres grands seigneurs qui avaient été mes camarades, et ce fut moi à mon tour qui cherchai le fils du parfumeur.

Je ne sais s'il avait été aussi piqué contre moi que je l'étais contre le petit duc; mais il ne me fit pas de reproches; il parut tout glorieux de me voir revenir à lui. Depuis trois heures que j'étais à Paris, je n'avais pas trop à me louer des gens à qui j'avais eu affaire, et je n'avais trouvé personne à qui je pusse raconter

ma brillante situation et mes grands projets. Je m'en dédommageai amplement avec le petit bourgeois de la place Saint-Michel. A chaque confidence que je lui faisais, je voyais croître son respect pour moi; et comme je ne manquais pas de l'appeler de temps en temps mon cher ami, il se sentait honoré de la tendresse que je lui témoignais. Plus j'affectais de le tutoyer, plus il s'empressait de remercier humblement M. le baron de toutes ses bontés; plus je me haussais, plus il se baissait.

En attendant que son père lui cédât son commerce, le petit parfumeur fréquentait les spectacles et le beau monde. Il me demanda la permission de me présenter, le soir même, chez une dame de qualité qui donnait à jouer. J'acceptai. Comme mon introducteur, pour se faire bien venir de la maîtresse de la maison, avait eu soin de lui apprendre mon nom et ma fortune, je fus admirablement bien reçu, et je ne pensai plus au défaut de mémoire du petit duc. Il y avait là un homme, assez jeune encore, qui parlait beaucoup, et qui prétendait aussi avoir été au collége avec moi. Je ne me le rappelais pas du tout; le fils du parfumeur ne se le rappelait pas plus que moi; mais cet honnête homme y mit tant d'obstination et nous donna tant de détails, qu'il fallut bien, par politesse, que nous le reconnussions, et même, presque aussi sot que le gentilhomme limosin de Molière, j'eus à la fin quelque idée de l'avoir vu.

J'en suis fâché pour mon camarade le parfumeur. Sans doute il était abusé comme moi; mais il m'avait conduit dans un tripot. Un ton de grisette perçait à

travers les grands airs de la dame de qualité et de sa fille. Cependant je vis là ce que j'ai vu par la suite dans les académies les mieux composées : des fripons, et par conséquent des dupes ; de vieilles femmes acharnées au jeu, et cherchant à tricher ; des amis de la maison, les avertissant avec politesse de ce qu'on appelait leurs erreurs ; d'autres femmes jeunes, charmantes, jouant petit jeu, ou se mettant de moitié avec les gros joueurs. Seulement (ce que je ne vis pas ailleurs), vers le milieu de la nuit, un valet, d'un air effrayé, vint parler à l'oreille de la dame de qualité. Tout-à-coup elle pâlit, se lève, prend les bougies qui sont sur la table. A l'instant, chaque joueur retire son argent. On roule le tapis ; on se prépare à enlever la table. J'apprends qu'on craint une visite du commissaire du quartier. Heureusement c'était une fausse terreur, et tout rentra dans l'ordre.

La fille de la maîtresse de la maison eut beau se placer à côté de moi pour me donner des conseils ; je perdis dans cette soirée tout ce qui me restait de la somme que j'avais emportée pour mon voyage. Il y eut une difficulté sur le dernier coup entre moi et mon camarade de collége que j'avais eu tant de peine à reconnaître. Après quelques mots assez vifs, il se retira en demandant mon adresse. On me dit que c'était un de ces ferrailleurs de profession, très-forts sur les armes, si communs dans les régiments et dans les académies, et qui font métier de tâter les novices. Jaloux de montrer que j'étais brave, je demandai à mon tour son adresse, et plein de confiance dans le souvenir de quelques duels dont je m'étais bien tiré à

Coutances, « Bon! me dis-je à moi-même, excellente « manière de débuter dans le monde! »

Le lendemain nos billets se croisèrent. Mon camarade m'invitait par le sien à me rendre derrière le mur des Chartreux. J'y allai. M. Dupré me ramena blessé légèrement au bras droit.

Ainsi, le soir même de mon arrivée, j'avais été humilié par un duc, j'avais été mené par le fils d'un bourgeois en mauvaise société, j'avais perdu tout mon argent, et le lendemain j'étais blessé par un spadassin. Il y avait loin de là aux rêves brillants que j'avais faits avant de me mettre en route. Je me promis de ne plus retourner chez la dame de qualité. Le petit parfumeur fut apparemment si honteux de m'avoir conduit chez elle que je ne le revis plus.

CHAPITRE II.

Conduite d'Eugène à Paris.

Il s'en fallait que je me sentisse abattu par ces petits accidents : à vingt ans on se console facilement d'un malheur; on est toujours riche en belles espérances. Ma blessure m'avait rappelé le duel de mon cousin le bossu; mais que j'étais loin d'avoir ses autres motifs de découragement!

J'étais surpris de ne pas voir Beauclair. Dupré, que j'envoyai chez lui et chez M. Mathelin le fils pour qu'il me remît en fonds, revint bientôt m'annoncer que

j'aurais dans la matinée la visite de M. Mathelin, et que, la veille, M. le marquis de Beauclair avait eu le malheur d'être conduit pour dettes au Fort-l'Évêque. Il avait été le voir dans sa retraite, et voici la lettre que m'écrivait Beauclair :

« Parbleu! mon cher Eugène, il y a vraiment de quoi « rire; je suis en prison, et tu es blessé. Ne t'afflige « pas; dépêche-toi seulement de payer la lettre de « change de deux cents pistoles que j'ai souscrite au « maudit usurier qui me tient ici. Je suis sur-tout « contrarié de n'avoir pu t'embrasser à ton arrivée, et « te conduire à l'appartement que je t'ai choisi. Les « peintres et les doreurs ont fini de l'orner. J'ai donné « rendez-vous chez toi pour demain au bijoutier, au « tapissier, au tailleur, à la brodeuse. Ton carrosse est « sous ta remise; tes laquais et ton cocher sont à tes « gages depuis trois semaines; les laquais sont de grands « drôles bien bâtis; le carrosse est dans le dernier goût, « et le cocher est presque aussi large que son siége. »

Comment aurais-je pu refuser à un ami, qui avait si bien disposé les choses, de payer pour lui deux cents pistoles? A peine avais-je fini de lire sa lettre qu'on m'annonça M. Mathelin. Il m'apportait tous les fonds que je lui avais demandés. Je ne perdis pas un instant pour charger Dupré d'aller délivrer le marquis.

M. Victor Mathelin avait déja beaucoup d'embonpoint au collége; depuis il avait peu grandi; mais il était fort engraissé. Une figure épanouie, de gros yeux, un gros rire presque continuel, un grand flux de paroles plus ridicules les unes que les autres, en faisaient un original fort divertissant. Un coffre-fort presque tou-

jours plein en faisait un homme très-recommandable. Son père était devenu tout-à-fait imbécille, et, comme je l'ai dit dans la première partie de cette histoire, Victor était à la tête des affaires. Il y avait encore plus de faste dans la maison que du temps de son père.

Victor fut charmé de me revoir; il était désolé que je fusse blessé. Je lui racontai mon duel, en déguisant quelques circonstances et en m'y donnant un plus beau rôle que celui que j'y avais joué. Il admira ma bravoure, et mon récit lui inspira pour moi la plus sincère estime. Il me parla beaucoup du collége, des férules qu'il y avait reçues, des nombreux pensums qu'il y avait faits. Voilà les seuls souvenirs qui lui en restaient, et tout le profit qu'il avait tiré de ses études. Il me nomma toutes les danseuses et tous les hommes de qualité qui faisaient sa société habituelle; il y avait de quoi mener loin le petit Turcaret (c'est le nom que ses amis lui donnaient, me dit-il, en éclatant de rire). Il se faisait une fête de me présenter à madame sa mère, qui demeurait avec lui. Elle était bien forcée d'avouer qu'elle avait quarante ans, puisque son fils était majeur; mais elle les avait à peine : elle s'était mariée si jeune! A l'exemple de plusieurs dames, qui dans leur jeunesse avaient été fort galantes, elle avait chez elle, une fois par semaine, une réunion de beaux esprits qui se moquaient d'elle, en mangeant son souper. M. Mathelin n'était pas très-respectueux pour sa mère; il se moquait le premier de ses prétentions à la jeunesse, à l'esprit, à la sensibilité; puis il recommençait à éclater de rire.

Il était encore chez moi, quand Beauclair arriva. Quelles vives embrassades! Quelles chaudes protesta-

tions d'amitié ! Il fallut encore raconter mon duel. Involontairement, je joignis à ce second récit des circonstances encore plus honorables pour moi. M. Mathelin était trop poli pour me démentir. Beauclair se proposa de le raconter à son tour à tous ses amis, qui ne pouvaient manquer de prendre de moi l'idée la plus avantageuse. Beauclair n'était pas plus inquiet de ses dettes que je ne l'étais de ma blessure. Le lendemain je fus en état d'être transporté dans mon magnifique appartement.

Les jeunes gens riches élevés à Paris chez leurs parents, accoutumés dès leur enfance à l'éclat du faste, aux délices de l'opulence, ne connaissent pas les vives jouissances que j'éprouvai, avant de m'être fait une habitude d'un vaste hôtel, d'un nombreux domestique et d'une table recherchée. Ce fut sur-tout un beau moment pour moi que celui où je montai pour la première fois dans mon équipage. Je fatiguai mes chevaux à me faire voir dans tout Paris. Beauclair et Mathelin me présentèrent à leurs amis. Mathelin, homme de finance, demeurant avec sa mère, voyait et recevait les personnes les plus distinguées de la robe, de la noblesse et de la haute bourgeoisie. Beauclair, malgré la disgrace et la ruine de son père, se disait encore très-bien vu des ministres et admis dans les meilleures maisons. Le fait est qu'il était exclu déja de plusieurs. Il me conduisit dans quelques sociétés équivoques qu'il me donna comme très-honnêtes. Il me lia sur-tout avec les fats et les petits-maîtres de sa connaissance ; et il en connaissait beaucoup. Enfin il m'amena tous les gens qui pouvaient lui être utiles, en me persuadant qu'ils pou-

vaient m'être utiles à moi-même. Il usait de ma maison comme de la sienne. Je le remerciais des brillantes liaisons qu'il me procurait. Il promettait de m'en procurer encore de bien plus belles.

Tous les jours je me levais fort tard, et je m'occupais toute la matinée de ma toilette. J'avais le plus beau linge, les plus riches dentelles, les habits les plus élégants. J'avais un cuisinier excellent, et je réunissais de nombreux convives à déjeuner, à dîner, à souper. Je m'enivrais des meilleurs vins, je m'enivrais encore plus des grandes espérances dont on me berçait, des succès en tous genres qu'on me garantissait, des louanges, des compliments et des protestations d'amitié qu'on me jetait à la tête.

Le lundi et le mercredi, accompagné de Beauclair et d'un ou deux de ses amis, je me faisais descendre aux Tuileries; le jeudi et le dimanche, je suivais la file des voitures sur les boulevards, et j'avais la douceur d'exciter l'envie, non-seulement des pauvres diables qui se promenaient à pied, mais encore des gens comme il faut qui n'avaient pas un si brillant attelage, un équipage aussi magnifique. Tous les soirs je me montrais aux trois grands spectacles et à l'opéra comique. Quel bonheur pour moi d'être au monde !

Cependant je brûlais de me signaler comme un adroit séducteur, comme un conquérant à qui aucune femme ne résiste; mais c'était la première séduction qui m'embarrassait; il fallait faire une première conquête. Malgré toute ma bonne volonté, malgré les sages leçons de mon ami Beauclair, je fus pendant quelques jours timide auprès des femmes, comme je l'avais été en

sortant du collége. Il s'en faut que la timidité doive toujours être considérée comme un signe de modestie : prenez-la bien plus souvent pour un signe d'orgueil, et vous ne vous tromperez guère : c'est la crainte de passer pour un sot, c'est la peur du ridicule, si l'on échoue.

Chez madame Mathelin et dans plusieurs des maisons où Beauclair m'avait présenté, j'avais vu des femmes charmantes; toutes m'avaient tenté. Les jeunes fats qui venaient dîner chez moi ne ménageaient pas la réputation des dames. C'était à qui vanterait, sous le secret à tous ses amis, ses bonnes fortunes, sa scélératesse en amour, et sur-tout la jalousie qu'il inspirait. Je croyais de la meilleure foi du monde à tout ce qu'il leur plaisait de me raconter, et, ces messieurs s'étant emparés de toutes les femmes, il n'en restait pas une seule pour moi. J'admirais trop leur génie pour me croire en état de leur enlever le cœur d'une belle; et d'ailleurs ces dames avaient un air si imposant! Ferai-je le langoureux et le passionné? C'est à n'en pas finir. On va s'égayer aux dépens du berger qui soupire. Prendrai-je un ton suffisant et leste? Je peux offenser et déplaire. Loin de savoir interpréter un coup-d'œil, comme mes bons amis, je ne sais pas même le remarquer; je tremble de me fier à un sourire; il peut cacher un piége, et je n'ose communiquer à personne ma perplexité, pas même à Beauclair, pas même à M. Dupré mon valet de chambre. Je sais bien qu'à Paris il est nombre de beautés qui ne seront pas cruelles pour un jeune homme riche de cent mille livres de rente; mais j'aspire à des conquêtes plus éclatantes et plus difficiles.

Le septième jour après mon arrivée, j'étais aux Français : un de mes nouveaux amis, le jeune Ernest de Valeuil, chevalier de Malte, vient me joindre. Il me fait remarquer une jeune et jolie femme seule dans une loge avec son mari. C'est une fille de qualité mariée depuis six mois à un M. Dorsay, jadis caissier, trésorier, il ne sait où, maintenant gentilhomme de nouvelle date, méprisant les bourgeois, grace à une charge de secrétaire du roi. Ernest se vante d'être l'ami du mari ; il espère bientôt être celui de la femme. Elle est vive, gaie et paraît avoir de grandes dispositions à la coquetterie. Pour m'en convaincre, il offre de me conduire à sa loge. En sortant du spectacle, il doit la mener à un grand bal que donne la mère de mon ami Mathelin ; nous irons tous ensemble. Au récit des belles espérances d'Ernest, je soupire d'envie, et je me laisse mener à la loge de madame Dorsay.

Le mari me reçut comme l'ami de son ami intime. J'étais ébloui de la beauté de sa femme ; mais, après les premiers mots de politesse, elle ne faisait pas la plus légère attention à moi. Dans un entr'acte, Ernest eut le bon procédé de me présenter comme un héros victime de sa bravoure, qui, le soir même de son arrivée à Paris, s'était pris de querelle, s'était battu, avait été blessé... A ces mots, madame Dorsay se retourne vivement de mon côté, me regarde avec intérêt ; elle m'interroge ; je raconte mon aventure, et je joins aux nouvelles circonstances que j'y ajoute encore un ton de candeur et de modestie qui me semble plaire à madame Dorsay. Depuis cet instant, je ne la crois plus occupée que de moi. Pleine de malice, elle riait aux

éclats de la parure ou de la tournure de quelques femmes qu'elle apercevait dans la salle, et, lorsqu'après avoir jeté mes regards sur les personnes qu'elle nous indiquait, je les reportais sur elle, je surprenais les siens attachés sur moi. Elle se hâtait de les détourner; il lui échappait de nouveau quelque plaisanterie; puis tout-à-coup elle devenait rêveuse. J'eus le bonheur de lancer deux ou trois mauvaises épigrammes, qu'elle récompensa d'un sourire d'approbation. Comme ma timidité ne venait que d'orgueil, dès que je me sentis encouragé, je devins très-présomptueux. «Fort bien, me « dis-je! on aime ma bravoure, on goûte mon esprit; « attaquons le cœur à présent; » et me voilà les regards fixés à mon tour sur madame Dorsay, cherchant à y mettre de l'expression, du sentiment et de l'embarras. Ernest était d'une humeur détestable. Le mari ne cessait de vanter et d'admirer sa femme. Madame Dorsay sortit avant la petite pièce; je lui donnai la main. Ernest nous suivit, en se disputant avec le mari.

Un nouveau triomphe m'attendait au bal. Madame Dorsay aimait la danse avec fureur. Que je sus gré à ma mère d'avoir exigé que, pendant mes études, on m'instruisît sur-tout dans ce bel art! Ernest dansait mal et par complaisance; moi je dansais avec grace, et j'étais infatigable. Quelle jouissance pour moi de remporter tous les suffrages en dansant avec madame Dorsay! Pendant tout le bal elle fut d'une gaîté folle. Il me parut prouvé qu'elle y mettait de l'affectation, pour cacher à tous les yeux le sentiment que je lui avais inspiré. A la fin d'une contre-danse, où j'avais encore plus brillé que dans les premières, Ernest s'ap-

procha de moi : « Vous l'emportez, mon cher Senne-
« ville, me dit-il assez gaîment ; je me retire. C'est ma
« faute. Pourquoi vous ai-je conduit dans cette mau-
« dite loge ? Nous n'en resterons pas moins bons amis. »
Pauvre Ernest ! Je le plaignais. « Mais puisqu'il juge
« convenable de se retirer, me disais-je, je serais un
« grand sot de ne pas me croire aimé. » Vers la fin du
bal, après avoir été tout bas prendre les ordres de sa
femme, M. Dorsay vint m'inviter à dîner pour le len-
demain : « Il était trop heureux, me dit-il, d'attirer
« dans sa maison un jeune homme aimable, qui se bat-
« tait bien, dansait encore mieux, et ne pouvait man-
« quer de jouer un très-grand rôle dans le monde. »
L'invitation du mari me parut un signe évident de
l'amour de la femme. J'allai la remercier avec trans-
port, comme d'un rendez-vous accordé. J'étais si
vain de mon succès, que je me permis, avec mes
amis, quelques indiscrétions, qui me valurent les
compliments les plus flatteurs. Excédé de fatigue, mais
enivré d'espérances, je ne rentrai chez moi qu'au
grand jour. « Au diable la défiance de soi-même et la
« timidité ! Mes amis me disent tant de bien de moi,
« tant de mal de la vertu des femmes, et sans vanité
« j'ai tant de mérite ! » Je m'endormis avec la ferme
résolution de brusquer l'occasion qui se présentait.

Il était fort tard quand je m'éveillai. M. Dupré m'ap-
porta des lettres de Coutances ; c'était les premières
que je recevais. Il y en avait une de ma mère, une de
Gaspard, une autre de mon cousin César. Je m'em-
pressai de les ouvrir. Malgré ma brûlante passion pour
madame Dorsay, il me tardait de savoir comment ma

petite cousine Laure avait pris la nouvelle de mon départ.

CHAPITRE III.

Nouvelles de Coutances et de la Martinique.

Ma tante avait regardé mon départ comme un affront fait à sa fille; ma cousine, après avoir entendu la lecture de la lettre que j'avais chargé M. Gaspard de lui remettre, et dans laquelle j'annonçais mon dessein de ne me marier que dans deux ans, n'avait pas pleuré, quoiqu'elle en eût grande envie; elle s'était même efforcée de sourire, et, tandis que sa mère se répandait en plaintes contre sa belle-sœur et contre moi, qu'elle rappelait vivement à M. Gaspard les dispenses obtenues, les bans publiés, le contrat signé, Laure s'était contentée de dire très-froidement, mais d'un ton fort résolu : « Jamais je n'épouserai mon cousin Eugène. » Madame Louville avait de nouveau consulté son procureur sur le partage de la succession de mon grand-oncle; de son côté M. Gaspard ne cessait de soutenir à ma mère que ce partage avait été fait à notre détriment; et ces deux honnêtes gens avaient si bien attisé le feu, que, malgré les efforts de César et de ma cousine Laure, le même jour ma mère et ma tante s'étaient envoyé réciproquement une assignation. —Voilà ce qui s'était passé depuis mon départ, et ce

que m'apprenait en partie la lettre de ma mère. Elle m'engageait d'ailleurs à ne m'alarmer, ni de ce procès, ni des premiers mots de sa nièce. Elle espérait qu'au milieu des plaisirs de Paris je n'oublierais pas ma cousine; elle était sûre qu'à mon retour je reprendrais tous mes droits sur son cœur. Elle n'en était pas moins furieuse contre madame Louville et contre César, qui ne venait chez elle que pour prendre la défense de Laure et de sa mère. Elle me recommandait d'être bien prudent dans le choix des sociétés que je fréquenterais à Paris, de me tenir en garde contre les séductions dont je ne manquerais pas d'être environné; elle promettait de m'écrire toutes les semaines; elle me conjurait de lui répondre exactement; elle prévoyait qu'elle allait mener une vie bien triste pendant mon absence; elle n'entrevoyait d'autre bonheur que celui de m'écrire et de recevoir mes lettres.

La lettre de M. Gaspard formait un paquet énorme. Elle contenait des comptes, des mémoires, des quittances, des extraits de baux. Quoique je fusse mineur, M. Gaspard croyait qu'il était de son devoir de me tenir au courant de sa gestion. Il savait bien que je gouvernais ma mère. Les intendants au fait du métier ne manquent jamais d'adresser aux jeunes propriétaires dont ils font les affaires des détails longs et fastidieux; ils prouvent par-là qu'ils s'occupent des intérêts qui leur sont confiés, puis ils calculent qu'on sera effrayé de la longueur de leur missive, qu'on se gardera de la lire, qu'on ratifiera tout ce qu'ils ont fait et qu'on agréera tout ce qu'ils proposent. Gaspard m'informait minutieusement du procès de ma mère avec ma tante

Louville. Il se justifiait d'avoir engagé ma mère à défendre mes droits. Il m'exhortait à bien me divertir à Paris, sans m'inquiéter de mes affaires, qui, grace au ciel, étaient en bonnes mains. Il finissait en me priant de présenter ses civilités et celles de sa femme à M. le marquis de Beauclair. Il n'oublierait jamais que c'était à M. le marquis qu'il devait l'honneur d'être mon intendant.

Voici ce que m'écrivait mon cousin César.

« Me trompais-je, mon cher filleul, quand je disais « qu'à la fin de ton deuil tu nous laisserais là pour aller « à Paris? Ta cousine Laure a déclaré que tu ne se« rais jamais son mari. Ta mère et ta tante plaident « l'une contre l'autre; elles m'en veulent beaucoup, car « je prends ta défense auprès de ta tante, et je prends « la défense de ta tante auprès de ta mère; il y a de quoi « me brouiller avec toutes les deux. Ton séjour à Paris « ne peut manquer de te conduire à de grandes folies, et « prépare à ta mère une vieillesse malheureuse. Tu peux « encore réparer le mal que tu nous as fait, et prévenir « celui qui te menace : reviens; c'est le conseil que je te « donne; mais tu ne le suivras pas. Plus âgés que moi, « tes parents dans ton enfance se moquaient de mes « conseils, et m'appelaient ironiquement le petit phi« losophe; plus jeune que moi, tu vas m'appeler le « censeur incommode, et si je vieillis, tu m'appelleras « le vieux radoteur. Je n'en continuerai pas moins de « te dire la vérité; tâche d'en profiter. On a reçu des « nouvelles de ton ami Guillaume. Son caractère et sa « bravoure lui ont valu l'estime de ses chefs et l'amitié « de ses camarades. Il n'a pas eu de peine à trouver

« cet honnête M. Moreau, pour qui je lui ai remis en
« partant une lettre de recommandation; ma lettre
« était si vive et si pressante, que ce brave homme a
« sur-le-champ offert à ton ami d'acheter son congé.
« Le désir d'être utile à sa famille est un motif pour
« Guillaume de ne pas refuser les offres qu'on lui fait.
« Avec du travail et les bons offices de M. Moreau,
« il se flatte d'acquérir rapidement, et en honnête
« homme, la fortune qu'il ambitionne. Son dessein
« n'est pas de rester long-temps à la Martinique; il lui
« tarde de venir dans quelques années embrasser et
« consoler ses parents. Il rassure sa mère sur le cha-
« grin qui l'a conduit à se faire soldat. Comme il l'avait
« prévu, l'éloignement, la traversée, un nouveau ciel
« lui ont rendu son courage. Il doit t'écrire. Il te croit
« le mari de Laure. Ses parents, dans leur réponse,
« se sont gardés de lui dire que tu t'étais échappé clan-
« destinement du pays, sans épouser ta cousine. Cette
« bonne Laure, tous les soirs en sortant de chez ta
« nourrice, qu'elle n'a pas manqué de visiter un seul
« jour, depuis le départ de Guillaume, va voir ta mère
« à l'insu de la sienne. Ta mère l'a d'abord fort mal
« reçue; mais Laure a tant de douceur et de grace;
« elle a parlé de tes torts avec tant de ménagement,
« qu'elle a bientôt regagné l'amitié de sa tante. Son
« sort est de consoler les mères affligées. Elle méritait
« de toi plus d'égards et plus d'amour. »

Je me sentis touché des dernières phrases de la lettre de César. Je savais gré à ma cousine d'aller tous les soirs visiter ma mère. Mais bientôt je repris tout mon dépit contre ma tante, qui s'avisait de nous in-

tenter un procès, et sur-tout contre Laure, qui n'était pas au désespoir de mon départ. Je n'en pensais pas moins, comme ma mère, que ma présence suffirait pour me rendre le cœur de ma cousine.

Je répondis à ma mère qu'elle avait très-bien fait d'attaquer ma tante sur le partage de cette succession de mon grand-oncle; qu'un bon procès ferait repentir madame Louville de son empressement à consulter des procureurs, et punirait ma cousine Laure de ses vaines et indiscrètes résolutions. Du reste, je faisais à ma mère le tableau le plus séduisant de la vie que je menais à Paris. Je vantais les nombreux amis que je m'étais déja faits, les sociétés aimables et brillantes que je fréquentais, les études variées et profondes auxquelles je comptais me livrer. Sous quelques jours, mon précieux ami, le marquis de Beauclair, devait me mener à Versailles et me présenter au vertueux comte de ***, qui remplissait une des premières places de l'état. Je répondis à Gaspard, et je l'engageai à suivre vigoureusement le procès contre madame Louville. Je ne répondis pas à César; mais je priai ma mère de le remercier de son amitié, de l'assurer de ma sincère reconnaissance; quant aux conseils qu'il me donnait, j'en faisais grand cas; mais je croyais qu'il n'était pas encore temps de les suivre.

Après ces belles épîtres, je ne pensai plus qu'au bonheur de revoir la charmante madame Dorsay. M. Dupré, grand observateur, était tout étonné que M. le baron fût encore plus difficile que les autres jours sur le bon goût et la perfection de sa parure. Joyeux, et content de moi-même, je fredonnais

je ne sais quelle ariette, et je m'interrompais pour pester contre la lenteur et la maladresse de mon valet de chambre. « Si M. le baron me permet d'ex-« primer ma façon de penser, me dit Dupré, je juge, « à sa joie et à son impatience, qu'hier au bal de ma-« dame Mathelin il a fait quelque intéressante con-« quête. Cela ne me surprend pas. » D'un ton important j'imposai silence à ce bavard, puis je me mis à sourire de cet air demi-discret qui en dit bien plus que tous les discours. Je montai dans ma voiture plus triomphant que de coutume, et mes chevaux me menèrent rapidement chez madame Dorsay.

CHAPITRE IV.

Première conquête d'Eugène. — Autres nouvelles de Coutances et de la Martinique.

Loin de moi le dessein de faire un livre licencieux. Il est possible que des lecteurs délicats soient blessés de quelques expressions, de quelques détails qui m'échapperont dans le récit sincère des aventures galantes qui me sont arrivées; cependant je ne crois pas devoir les passer sous silence : peut-être ce récit ne sera-t-il pas tout-à-fait inutile pour les jeunes gens. Ils y verront les erreurs, les folies, les malheurs où m'ont entraîné la vanité, la faiblesse et l'inconstance de mon caractère.

Je trouvai beaucoup de monde chez madame Dorsay. Je m'étais promis d'être aimable et brillant, et je crus y bien réussir. Le mari me combla de politesses. Il me sembla que la femme appréciait de plus en plus mon mérite. Après dîner, la société s'éclipsa promptement, et je me trouvai seul avec madame Dorsay. « Je « n'en saurais douter, m'étais-je dit; j'ai affaire à une « femme vive, sensible et subitement éprise; il ne faut « pas lui laisser le temps de se reconnaître. » Que résulta-t-il de cette belle idée que je m'étais faite de madame Dorsay? Dès ce premier tête-à-tête j'eus la maladresse de vouloir être aussi entreprenant que je l'avais été près de quelques bourgeoises de Coutances. Madame Dorsay, choquée, irritée de cette vivacité provinciale, me ramena bientôt au respect, en me demandant d'un ton digne et sévère où j'avais appris à vivre. Pour achever de me déconcerter, elle ne quitta sa colère que pour me railler cruellement sur l'étrange opinion que j'avais d'elle, et principalement sur l'excès de bonne opinion que j'avais de moi-même. Il survint quelques visites. Ses railleries continuèrent. J'étais le seul qui comprît toute leur portée; mais, comme elle y mettait beaucoup d'esprit et de gaieté, tout le monde riait. Je tremblais qu'on ne devinât que j'en étais l'objet. Il me fallut, en rentrant chez moi, subir les questions et les compliments de M. Dupré. Cet échec me rendit toute ma timidité.

Je ne savais si je devais retourner chez madame Dorsay : je m'y décidai. J'eus encore le bonheur de me trouver seul avec elle; mais ce bonheur me fut inutile.

Je fus encore plus maladroit que la veille. Autant la veille j'avais été présomptueux et téméraire, autant ce jour-là je me montrai sot et circonspect. Ce jour-là, madame Dorsay était bonne, douce, affectueuse. Je lui adressai des excuses; elle répondit qu'elle ne gardait pas rancune à ses amis. Je lui promis qu'elle n'aurait plus à se plaindre de mes transports, et je crois me souvenir que cette promesse ne lui causa qu'un médiocre plaisir. Je crois même qu'elle me fit quelques avances; mais ce dont je me souviens fort bien, c'est que je perdis mon temps en éloges déplacés de ses charmes, de son esprit et de sa bonté. Je cherchais une transition adroite, pour passer du respect à l'amour, lorsque ennuyée, excédée apparemment de ma niaiserie, elle prit le parti de sonner et de demander ses chevaux, en lançant sur moi le regard le plus dédaigneux. Comme elle se préparait à sortir, son mari rentra. Celui-ci commençait avec moi ses politesses accoutumées; sa femme l'interrompit pour me faire entendre qu'elle avait deux mots à dire à M. Dorsay. Je la saluai. Ce fut le mari qui resta seul avec elle.

Depuis ce jour, sa porte me fut rigoureusement fermée. Dès que M. Dorsay m'apercevait, il doublait le pas ou détournait la vue : il fallait que sa femme l'eût bien prévenu contre moi.

Madame Dorsay eut-elle réellement pour moi un léger caprice? C'est ce que j'aurais pu savoir, si je ne m'étais pas conduit d'une manière aussi ridicule dans les deux entrevües que j'eus avec elle.

Quelle fut enfin ma première conquête? Il faut bien

l'avouer; la mère du petit Turcaret, madame Mathelin. On va voir que ce fut une véritable surprise.

Dès les premiers jours j'avais cru remarquer que madame Mathelin me trouvait fort à son goût, et je m'étais moqué de la vieille folle. J'ai dit qu'elle avait de grandes prétentions à la sensibilité. Pour me consoler de ma disgrace auprès de madame Dorsay, j'avais réuni plusieurs jeunes gens à déjeuner. A la suite de beaucoup de folies et de la plus bruyante gaieté, nous avions fini par nous livrer au sentiment et même à la mélancolie. Mes amis me quittent, et je vais chez Mathelin. Je ne trouve que madame sa mère; elle profite de la belle disposition où elle me voit; elle me parle de l'amour constant qu'elle conserve à son mari; elle me conduit dans un petit bosquet de son jardin. C'est là, me dit-elle d'une voix émue, qu'elle projette d'élever un monument à la mémoire de son ami (c'est ainsi qu'elle nommait son cher époux), lorsqu'elle aura la douleur de le perdre; ce qui malheureusement ne peut pas tarder. Je m'attendris avec elle; le jour commençait à baisser; j'oubliai l'âge de madame Mathelin; elle oublia sa tendresse pour son ami.

J'étais trop honteux de mon bonheur pour m'en vanter; mais la bonne dame était si fière du sien qu'elle prit soin de le laisser deviner à tout le monde. Que de railleries! Que de quolibets! Mon ami Beauclair ne m'épargna pas plus que les autres. Victor Mathelin eut l'impudence de me remercier de l'honneur que je faisais à madame sa mère. Je niai avec obstination, et ce fut un acte de fatuité; car on est fat en désavouant la

liaison dont on rougit, presque autant qu'en se vantant de celle qu'on n'a pas et qu'on voudrait avoir.

Aussi confus d'avoir réussi auprès de madame Mathelin que d'avoir échoué auprès de madame Dorsay, jaloux de me venger de Victor Mathelin, je lui ravis, à l'aide de quelques cadeaux, une petite danseuse à laquelle il tenait beaucoup. Mes libéralités me valurent aussi quelques filles galantes. J'avais au moins le mérite d'être riche et prodigue. Ce n'était pas assez pour ma vanité. En attendant que j'eusse de plus nobles conquêtes, je me permis de m'en supposer quelques-unes. A l'exemple de beaucoup d'autres, je me vantai de mon bonheur avant d'être heureux.

Beauclair, comme je l'avais annoncé à ma mère, m'avait promis de me présenter au comte de ***. Nous allâmes ensemble à l'une de ses audiences à Versailles.

Beauclair, comme je l'avais annoncé à ma mère, m'avait promis de me présenter au comte de ***. Nous allâmes ensemble à l'une de ses audiences à Versailles.
Je crus m'apercevoir que mon ami Beauclair s'était un peu vanté quand il s'était dit très-bien auprès du comte. En voyant Beauclair, le comte prit un air froid et presque mécontent. Dès que je me fus nommé, il redevint affable et serein. Il avait commencé par être mousquetaire; il se souvenait de mon père. Il s'informa de ma famille et de ma fortune. Il rappela mon père à plusieurs vieux militaires qui se trouvaient dans son salon : il eut la bonté de m'engager à le revenir voir. Je n'y manquai pas. Je ne sais quel auteur a dit : « Rien « ne donne plus de relief, à Paris, que de pouvoir se « vanter qu'on revient de Versailles. »

Le comte m'avait présenté à sa femme et à ses filles. Plus d'une fois il m'avait invité à dîner. Il s'était offert de me faire entrer au service ou d'appuyer mes démarches si je voulais suivre une autre carrière. Il avait été fort surpris, quand je lui avais répondu que j'avais le temps de réfléchir avant de me décider à prendre un état. Il n'avait pas paru fort séduit de mes grands projets d'études et de voyages. Il était toujours froidement poli pour mon ami Beauclair; il cherchait quelquefois à me faire entendre que cette liaison pouvait être dangereuse pour moi. Beauclair, de son côté, me répétait que le comte de *** était presque aussi sermonneur que mon cousin César. Aussi, quand j'allais à Versailles, je préférais, à la société du comte de ***, celle des fils des anciens amis de mon père. C'était un bonheur pour moi de me promener avec ces jeunes seigneurs dans les galeries et dans le parc, en affectant beaucoup d'aisance et de familiarité. J'avais un penchant naturel à me donner les ridicules signalés par Molière. Comme les marquis qu'il a mis en scène, je me permis plus d'une fois de raconter à Paris ce qui s'était passé au lever.

Je recevais souvent des nouvelles de Coutances. Le procès entre ma tante et ma mère continuait. Une fois le combat engagé, l'amour-propre s'en était mêlé. Cependant Laure, aidée de mon cousin le bossu, avait trouvé le moyen de ménager une rencontre entre ma tante et ma mère. Elles avaient été honteuses en se voyant. Madame Louville avait paru fort inquiète de la santé de ma mère, qui en effet était souffrante depuis mon départ. Ma mère avait été touchée de l'inté-

rêt que lui témoignait sa belle-sœur. Elles allaient s'embrasser, lorsque M. Gaspard survint. En ayant l'air de vouloir mettre la paix, il souffla la guerre. L'aigreur, les épigrammes, les accusations, prirent la place de l'affection, de la douceur et de ces concessions réciproques que se font deux vrais amis qu'on a brouillés et qui veulent sincèrement se réconcilier; une seconde querelle étouffa de nouveau le souvenir d'une longue amitié. Laure continua ses visites secrètes à ma mère. Mon cousin César a toujours pensé que madame Louville en était instruite, mais qu'elle feignait de ne pas s'en apercevoir.

Ma mère me fit passer une lettre que Guillaume m'avait adressée à Coutances. Guillaume m'annonçait que, pendant la traversée, il avait été assez heureux pour trouver un ami parmi ses camarades. Son amitié pour le brave Dumesnil (c'était le nom de son nouvel ami) était loin de lui faire oublier celle qu'il m'avait vouée dès sa plus tendre enfance. A son retour, il aurait bien des choses à me raconter. Il n'était plus soldat. Il avait accepté les offres que lui avait faites M. Moreau. Il aidait ce brave homme dans son commerce et dans la régie de l'habitation de mon grand-oncle, à qui M. Moreau avait succédé. Ce bon Guillaume me croyait toujours le mari de Laure, et la certitude de notre bonheur était une grande consolation pour lui dans l'asyle qu'il s'était choisi. Il n'était plus affligé que d'être loin de sa famille et de moi.

Mon cousin César avait reçu en même temps une lettre de M. Moreau. Celui-ci remerciait mon cousin de lui avoir adressé un jeune homme aimable, instruit et

modeste comme Guillaume. Son grand âge l'engageait à se chercher à lui-même un successeur : vif, ardent dans ses affections, comme tous les créoles, M. Moreau était fâché de n'avoir pas une fille qu'il pût marier au protégé de mon cousin César. Mon cousin s'empressa de montrer cette lettre à Magdeleine. Laure, à ces excellentes nouvelles, partagea vivement la joie de notre bonne nourrice; et se rappelant les qualités et le bon cœur de M. Guillaume, elle ne s'étonnait pas que M. Moreau regrettât de ne pas avoir une fille à lui donner en mariage.

La conduite délicate de Laure envers ma mère, le chagrin que je ressentais parfois d'être la cause de querelles et de procès entre mes parents, mais sur-tout mon peu de succès auprès des femmes, me firent faire de graves réflexions. Je pensai qu'en retournant à Coutances je rendrais le bonheur à ma famille, à moi-même; mais le carnaval approchait, je ne voulais pas quitter Paris sans avoir vu le bal de l'opéra.

CHAPITRE V.

Eugène homme à bonnes fortunes.

C'est une invention bien fatale à l'honneur des maris que celle du bal de l'opéra. Telle femme timide, fière et réservée pendant tout le reste de l'année, devient sous le masque libre et familière. C'est le moment qu'elle choisit, que souvent même elle attend pour dévoiler les faiblesses de son cœur.

Ce fut au bal de l'opéra que je me défis de ma timidité, que je me corrigeai de ma gaucherie. Je n'en manquai pas un; j'y acquis une grande expérience, et je ne pensai plus à retourner à Coutances.

Toutefois, je n'eus pas encore à m'enorgueillir de la première aventure qui m'y arriva. Un joli pied, une jolie taille, une belle peau dont un masque noir relevait la blancheur, avaient enflammé mon imagination, et je supposais une beauté céleste à la femme par qui je fus agacé. Je lui trouvais un esprit prodigieux. Au ton leste et dégagé dont elle m'avait parlé des grands seigneurs, de leurs intrigues, de leurs femmes et de leurs maîtresses, je m'étais persuadé que c'était une dame de la plus haute distinction. Au second bal, elle m'accorda un rendez-vous chez une amie. Elle consentit à se démasquer, et je ne la trouvai pas tout-à-fait aussi belle que je me l'étais figuré; je fus moins émerveillé de son esprit, quand elle n'osa plus se permettre toutes les libertés que le masque autorise; elle n'était ni duchesse, ni marquise, ni comtesse : c'était la femme d'un notaire qui demeurait dans le quartier Saint-Antoine. Je me consolai de la découverte : la femme du notaire n'était pas sans agréments. Toute bourgeoise qu'elle était, elle avait un grand usage du monde, et mon intrigue avec elle ne fut pas inutile à mon instruction.

Enfin, au bal du lundi gras, je suis accosté par une sultane d'une taille imposante et magnifiquement vêtue. Elle me supplie en riant de lui jeter le mouchoir. Je réponds galamment à cette brusque attaque. La conversation s'engage. Quelle est ma surprise quand je

l'entends raconter tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis à Paris : mon duel, mes maladresses avec madame Dorsay, mon succès avec madame Mathelin! Heureusement elle ne savait pas mon aventure des premiers bals. Comme elle me parlait sur-tout de mes visites à Versailles chez le comte de ***, je ne doutai pas que ce ne fût une dame de la cour. C'était la jeune marquise Amélie de N***, attachée à la reine. Elle plaidait en séparation contre son mari, elle était un peu parente du comte de ***; c'est chez lui qu'elle m'avait vu. Je n'avais pas osé lever les yeux sur elle; mais elle m'avait distingué; ce fut elle qui me chercha. Quel bonheur! et comme mon amour-propre fut flatté! Le sévère comte de *** n'aimait pas beaucoup sa parente. Il ne croyait pas que sa société convînt à ses filles; mais il ne pouvait se dispenser de la recevoir. Il fut arrêté entre la marquise et moi que, tant qu'elle serait de service à la cour, je viendrais plus fréquemment chez le comte de ***; et je multipliai mes voyages à Versailles. Le comte, qui était loin d'en soupçonner le véritable motif, me sut gré de mes visites. Il me pressait toujours de choisir un état. Mon intrigue avec la marquise n'interrompit pas mon intrigue avec la femme du notaire, et j'étais fier d'avoir à la fois deux maîtresses. A Paris, la marquise, qui bravait le scandale, me reçut chez elle; d'un autre côté, je m'étais fait l'ami du notaire. Chez le bourgeois de la rue Saint-Antoine j'étais regardé comme un homme important : on admirait mon excellent ton, ma grande dépense; le mari, la femme, et leurs gens étaient mes très-humbles serviteurs, et les clercs me portaient envie. Chez la marquise, mon rôle n'était

pas aussi brillant ; elle était exigeante et fière ; j'étais prévenant et soumis. L'aimable despote de la rue Saint-Antoine devenait un esclave empressé chez la marquise. Tous les jeunes gens de la cour étaient admis chez elle, et c'était moi bien souvent qui leur portais envie. Je fis de rapides progrès en impertinence chez la femme du notaire ; mais ce fut sur-tout chez la dame de la cour que je me formai. Ce fut là que, par les exemples qui frappèrent mes yeux, et par les bonnes leçons que je reçus, j'appris à bien recevoir les avances d'une coquette, à mener loin une femme sensible, à promettre le secret à une prude, à gagner les femmes de chambre et les bonnes amies, à devenir le confident du mari, à inspirer des jalousies, à faire croire à ma profonde passion, puis à publier les faveurs reçues, à quitter avec éclat la femme douce et soumise dont j'avais triomphé, pour la sacrifier inhumainement à la femme violente et impérieuse que je voulais obtenir.

A dater de ces deux intrigues que je menai de front, je tins une place parmi les hommes à bonnes fortunes. On a pu voir que, dès mon enfance, je me faisais un point d'honneur de suivre avec ardeur les mauvais exemples. En ce temps-là plus qu'en tout autre, les jeunes gens du bon ton plaçaient leur gloire dans l'art de séduire ; ils en faisaient une étude approfondie ; ils dédaignaient les conquêtes faciles : c'étaient les vertus hautes et fières qu'ils attaquaient de préférence, et c'était à les réduire qu'ils employaient les agréments de leur personne, leurs talents et toutes les ressources de leur esprit. Aussi l'on citait comme un prodige, ou du moins comme une exception singulière, la jeune et jolie

femme de Paris, ou de la cour, qui restait fidèle à son mari, et même celle qui, après une faiblesse, gardait avec constance son premier amant. Beaucoup de femmes étaient faibles, parce que beaucoup d'hommes étaient adroits; et beaucoup d'hommes étaient fats, parce que beaucoup de femmes avaient été faibles.

Je fus adroit et fat en même temps. Le fameux duc de Richelieu, favori du roi et de ses maîtresses, était mon héros et mon modèle. Dès le matin, tous mes gens étaient en campagne, pour courtiser les femmes de chambre, boire avec les valets, porter mes billets doux et les petits vers que je me faisais faire par un poëte de la Foire. Je louai une petite maison sur les remparts. Les dames de la cour, les bourgeoises, les grisettes même étaient successivement l'objet de mes hommages et de mes bontés.

Pourquoi raconterais-je mes intrigues avec les femmes qui brillaient alors? La plupart n'offriraient que le tableau monotone d'une partie d'échecs entre deux joueurs d'une égale force, où la défense et l'attaque sont également prévues, et qui ne finit que lorsqu'un des deux veut bien se laisser battre. Hélas! que ne me suis-je borné à ces femmes qui ne demandaient qu'à se rendre! Trois ans auparavant, j'avais eu la délicatesse de respecter l'innocence de la fille du jardinier de mon père, et maintenant je dédaigne déja ces ménages paisibles et commodes où le mari et la femme semblent s'être fait une convention de se passer réciproquement toutes leurs fantaisies. Ces jeunes personnes passionnées qui, en attendant un mari, ne se font pas scrupule

d'avoir une inclination, ne suffisent déja plus à ma vanité. Mon orgueil n'est satisfait que si je parviens à porter le trouble dans une famille, ou la désunion entre deux bons époux.

Une jeune fille était sur le point de former un établissement avantageux. Elle aimait le jeune homme que ses parents lui proposaient. Je la vis; j'en devins épris. J'eus le fatal bonheur de lui paraître plus aimable que son prétendu. Je lui écrivis; elle me répondit; je la leurrai du vain espoir que je l'épouserais; elle eut la faiblesse d'accepter un rendez-vous à ma petite maison du rempart. Par les conseils détestables de Beauclair, je me vantai des bontés de la pauvre fille. Le bruit en vint aux oreilles des parents et du jeune homme. Celui-ci quitta Paris, de désespoir, pour aller remplir je ne sais quel petit emploi en province. Les parents furent obligés de changer de quartier. La jeune personne ne se maria que long-temps après à un homme âgé, sans esprit, sans bonté, sans fortune, et qui crut lui faire grace en paraissant ignorer l'aventure.

Misérables triomphes que ceux des séducteurs? Est-ce donc un si grand bonheur que de déshonorer et de désespérer une femme? Y a-t-il de quoi se faire un mérite d'un succès obtenu par le mensonge et la perfidie, qui sont l'esprit des lâches et des sots? On doit quelque indulgence peut-être à l'homme entraîné par une passion; mais celui qui fait métier de séduire par vanité ne devrait-il pas être signalé comme le plus méchant des hommes? Il le serait sans doute si telle jeune fille qui a été faible ne parvenait à cacher sa faiblesse, et si,

grace à l'urbanité de nos mœurs, presque tous les maris n'étaient décidés d'avance à se consoler ou même à s'arranger des disgraces auxquelles ils sont exposés.

CHAPITRE VI.

Inconséquence et mensonges d'Eugène.

Cependant j'avais beau courir après le scandale et l'éclat, il était certaines renommées d'hommes à bonnes fortunes auxquelles je ne pouvais parvenir. J'ai beau prodiguer l'or, je suis toujours surpassé par les financiers et les munitionnaires des vivres. Malgré mon luxe et mes aventures, j'ai le chagrin d'être moins remarqué à Paris, que je ne l'étais à Coutances. J'inspire l'envie, et je l'éprouve à mon tour. Je jouis, quand je me compare aux pauvres qui soupirent en me regardant; je gémis, quand je me compare à tels et tels millionnaires qui rient en voyant que je m'essouffle pour les atteindre. Quelquefois, comme le jour de mon arrivée, j'essuie des impertinences de tels et tels grands seigneurs qui n'étaient que mes égaux au collége; quelquefois, c'est chez moi, c'est à ma table qu'un d'entre eux s'étonne que je le tutoie, et qu'il se permet de me protéger. Il est vrai qu'à l'instant même je me venge de tout cœur sur ceux que je crois mes inférieurs; mais les impertinences que je rends ne me consolent pas de celles que je reçois. A Versailles, j'avais moins à souf-

frir des dédains de quelques-uns de mes anciens camarades. Sous l'œil du maître, les plus grands sont petits.

Les idées philosophiques commençaient à se répandre. Comme elles étaient en crédit parmi quelques jeunes seigneurs, je les adoptai avec fureur. Je faisais le frondeur; je faisais l'homme d'état, pour qui la politique devait être un jeu quand il s'en mêlerait, et qui saurait mener habilement les affaires du sein des plaisirs. Je déclamais contre les préjugés et même contre la noblesse. Cela n'empêchait pas que je ne traitasse mes gens et tous les plébéiens avec la hauteur et le dédain qui conviennent à un jeune gentilhomme. Je me répandais en plaisanteries sur le clergé, et je faisais quelquefois rougir par mon ostentation d'incrédulité les philosophes dont j'outrais les principes.

Par intervalles, l'envie et la vanité m'inspiraient de bons mouvements. Je fus envieux des gens qui se distinguaient honorablement, et j'eus la prétention de les imiter, de les égaler, de les surpasser.

La marquise Amélie m'avait quitté; mais elle m'avait conservé son amitié, et me nommait son cher élève. J'ai dit qu'elle plaidait en séparation contre son mari: elle gagna sa cause. Je fus présent à toutes les audiences. A la dernière, je fus frappé, je fus ébloui du grand talent que déploya le jeune avocat général qui porta la parole. Je me souvins que mes parents m'avaient destiné à la magistrature. « Pourquoi, me dis-je, ne « parlerais-je pas aussi-bien que le jeune magistrat que « je viens d'entendre? Pourquoi n'obtiendrais-je pas de « siéger à côté de lui? Ma famille est aussi noble que « la sienne; il est presque aussi jeune que moi; j'ai de

« la fortune, un extérieur agréable; je me sens de l'élo-
« quence, de la voix, de l'ame et de l'esprit. Quelles
« belles et nobles fonctions que celles d'un avocat gé-
« néral! Qu'il me serait doux et glorieux de les remplir! »
Dans mon enthousiasme, dans mon ardent désir de briller au parquet, je vais trouver le comte de ***, que je ne voyais plus que très-rarement. Je lui parle avec feu; il entre dans mes idées, il me félicite, il m'encourage, il me promet de me présenter dans quelques jours au chancelier Daguesseau. Je retourne à Paris, dans l'intention de me livrer aux études nécessaires. Pendant deux jours je m'y livre en effet avec un zèle, avec une ardeur exemplaires. Les plaisirs sont négligés; les femmes sont oubliées. Le troisième jour, mon enthousiasme commençait à se refroidir, et je bâillais sur mes livres, lorsque Beauclair vint m'arracher aux Institutes de Justinien, et m'entraîner dans une partie de débauche. Je me promettais cependant de suivre mon projet avec courage, et je retournai chez le comte.

Le hasard voulut que je me trouvasse dans son salon avec un jeune aide-de-camp du comte Maurice de Saxe. Il était en grand uniforme. Il revenait après la campagne de 1741, fameuse par la prise de Prague, à laquelle il avait contribué. Il parlait avec grace et modestie. On l'écoutait; on l'interrogeait; on le considérait avec une affectueuse admiration. Chacun lui prodiguait des compliments pour son général et pour lui. « Ah! me dis-je, pourquoi ma mère n'a-t-elle pas voulu que
« j'entrasse au service? L'uniforme et les épaulettes
« m'iraient aussi bien qu'à ce jeune homme. » Le comte

de *** , parut. Toute son attention se porta sur le jeune officier; il le combla d'éloges et de prévenances. Enfin il m'aperçut et vint à moi. Il m'apprit que le chancelier ne pouvait nous recevoir; il travaillait avec le roi; mais le comte lui avait parlé de moi, et l'avait trouvé très-favorablement disposé. Il était question de me faire entrer au parlement de Grenoble. Je remerciai le comte assez froidement. « Eh quoi! me disais-je, en province! « Un homme comme moi! » De retour à Paris, je n'entendis parler que du comte de Saxe, du brave Chevert, des fêtes qui se préparaient pour célébrer leurs exploits. C'en est fait, je ne rêve plus que siéges et batailles. Il faut que je sollicite un brevet d'officier de cavalerie, et je me flatte d'être bientôt, à mon tour, aide-de-camp d'un de nos généraux. Je vais de nouveau chez le comte; je le prie de suspendre ses démarches auprès du chancelier, et je lui développe le nouvel enthousiasme qui m'agite. « Oh! oh! me dit-il, votre « zèle parlementaire n'a pas été de longue durée. Il est « un peu tard pour entrer au service; toutes les pro- « motions sont faites : mais il est encore un moyen, un « moyen noble, et qui convient à un jeune gentilhomme. « Rendez-vous parmi cette foule de jeunes volontaires « qui suivent les drapeaux du comte de Saxe. » — « Moi, « volontaire! répliquai-je. Eh quoi! sans titre, sans « grade! » — « Mon cher ami, reprit le comte en souriant, « je vous crois un peu vain, un peu inconstant. Je suis « prêt à vous servir dans tout ce que vous vous propo- « serez d'honorable; mais avant de vous aider, trouvez « bon que j'attende. Il me faut la preuve que votre en- « thousiasme militaire n'est pas une fantaisie passagère,

« comme celle qui vous a pris il y a quelques jours,
« d'entrer dans un de nos parlements. »

Je fus fort mécontent de cette réponse du comte. « Eh bien! me dis-je, puisqu'on ne veut pas seconder « mon courage, je vivrai libre, indépendant, sans état, « sans devoirs importuns, sans rien qui m'attache, par-« tageant mes loisirs entre l'amitié, l'étude et les plai-« sirs. Oui, ma fortune me le permet, je serai le pro-« tecteur des arts, des lettres et des sciences; je les « cultiverai moi-même. Un jour on regrettera de ne « m'avoir pas employé. Peut-être alors on m'appellera. « Je suis trop bon Français pour rester sourd à la voix « de la patrie; mais au moins je devrai tout à moi « seul. » Et me voilà plein de ces beaux projets, recherchant les savants, les artistes et les hommes de lettres, leur donnant matière à se moquer de mon ignorance et de ma présomption, me formant une bibliothèque et me laissant tromper par les libraires sur les prix et sur les éditions; commençant à me faire une galerie de tableaux, et payant fort cher, suivant l'usage, des copies que les marchands me donnaient pour des originaux.

Tous ces beaux projets ne m'empêchaient pas de suivre la vie déréglée que j'ai tracée dans le chapitre précédent, et lorsque j'entendais raconter une bonne noirceur faite à une femme par un de mes camarades de plaisir, je me sentais impatient d'être à mon tour l'artisan de quelque perfidie bien éclatante. Ainsi, pour paraître, pour briller, pour qu'on parle de moi, je veux faire pis ou mieux que ce que je vois faire aux au-

tres. Trop souvent j'ai honte d'une bonne œuvre, et je me glorifie d'un ridicule ou d'une méchanceté.

Je n'étais pas inaccessible à la pitié et même à la générosité. L'aventure de cette jeune fille, dont mon coupable caprice avait fait manquer le mariage, ne m'avait pas laissé tout-à-fait sans remords. Je me trouvai de nouveau dans une circonstance à-peu-près semblable. Un gros marchand de la rue Saint-Denis avait une jolie fille. Je lui achetai, sans marchander, tous les vieux objets de son magasin qu'il désespérait de vendre. Je me distinguai des personnes de condition en le payant comptant, et pour me donner des prétextes de revenir chez lui, je lui fis des commandes considérables. Un jeune garçon marchand, alarmé de mes assiduités, se hasarde de se présenter chez moi. Il aime la jeune personne; il en est aimé; il est pauvre, et le père ne veut pas la lui donner en mariage; mais il espère obtenir l'aveu du père par son travail et sa bonne conduite; il me supplie de ne pas détruire ses espérances, de ne pas troubler le bonheur de mademoiselle Claire. (C'était le nom de la jeune personne.) Je me sens ému du procédé du jeune homme qui vient m'implorer et se confier à moi; je ne me contente pas de ne plus songer à mademoiselle Claire; je parle à son père; je m'informe de la somme qu'il faudrait au jeune garçon marchand pour qu'il pût s'établir; je lui en fais l'avance; je le marie et j'assiste à sa noce. Eh bien! craignant les railleries de Beauclair, j'eus la sotte honte de ne pas lui avouer ce que j'avais fait; désirant ses éloges, j'eus le sot orgueil de calomnier la jeune fille, en me vantant de ses faveurs.

Voilà les misérables mensonges auxquels se condamne un jeune homme vain, prodigue et libertin. Mais ce n'est pas tout. Il est menteur, fat et fanfaron de vices avec ses prétendus amis : il faut qu'il soit menteur, hypocrite et fanfaron de vertus avec ses parents. Je me gardais de révéler ma conduite à ma mère : toutes mes lettres, au contraire, annonçaient un jeune homme jaloux de s'instruire, reçu dans la meilleure société, vivant de la manière la plus édifiante. Ma mère montrait mes lettres avec orgueil. M. Gaspard s'extasiait; mon cousin César souriait ou soupirait; il s'obstinait à voir dans mes lettres ce mélange d'hypocrisie et de fatuité qui n'y était que trop réellement. C'étaient surtout mes fréquentes demandes d'argent qui l'inquiétaient. En qualité de curateur, il tenta quelquefois de s'opposer à ce qu'on m'en envoyât; mais M. Gaspard dominait ma mère, et lui faisait signer tout ce qu'il voulait. Ma mère elle-même s'étonnait quelquefois de ma dépense. Enfin elle s'avisa de me demander quel emploi je faisais de tout l'argent qu'elle m'autorisait à prendre chez M. Mathelin.

J'eus la faiblesse de me prêter à un vil conseil de Beauclair, et de supposer de nombreux actes de bienfaisance; il inventa plusieurs petits romans bien attendrissants que j'écrivis à ma mère sous sa dictée, et dans lesquels je me donnai le plus beau rôle. Je crois que je ne me serais pas permis une pareille tromperie, si je ne m'étais souvenu de ma conduite avec Claire et son jeune amant; il me sembla que mes mensonges se rapprochaient un peu de la vérité. Je ne m'en reprochai pas moins de tromper ma mère, et, s'il faut être vrai,

l'argent dont j'avais fait l'avance au commis marchand n'était rien en comparaison de tout ce que j'avais dépensé en sottes extravagances. Ma mère, pleine de confiance en son fils, crut à mes bonnes actions. Elle m'exprima, dans sa réponse, combien elle en était attendrie; toute la ville de Coutances était émerveillée de ma conduite; il n'y avait que mon cousin César qui fût incrédule. Elle finissait par me recommander de ne pas pousser à l'excès ma générosité.

Que je me sentis honteux à la réception de cette lettre de ma mère! En vain essayai-je de rire avec Beauclair du succès de mes mensonges; je ne pus y parvenir, et je me promis de ne plus les renouveler.

A la première visite que ma mère reçut de ma cousine, elle s'empressa de lui lire ma lettre. Il y avait un mot pour Laure : ce n'était point hypocrisie; au milieu de mes plus grands désordres, je me surprenais encore amoureux de ma cousine, et je me proposais toujours de l'épouser. Laure crut, comme ma mère, à ma bienfaisance, elle voulut même forcer César à y croire; mais, quand ma mère lui parla de notre amour et de notre mariage, ma cousine, avec beaucoup de modération, lui rappela l'injure que je lui avais faite. Elle me croyait honnête et bon, et elle espérait qu'une autre serait heureuse avec moi. Ma mère, dans la crainte de m'affliger, ne m'apprit qu'avec les plus grands ménagements ce discours de Laure, qui semblait prouver qu'elle s'obstinait à ne pas vouloir m'épouser. J'en fus piqué, et je me permis, sans scrupule, un mensonge d'un autre genre.

J'écrivis à ma mère que M. le comte de *** m'avait

pour ainsi dire proposé l'une de ses filles. La jeune personne était belle, riche, aimable ; et j'aurais été très-disposé à l'aimer, si je n'avais pas connu Laure. Cependant si ma cousine persistait dans son refus, peut-être aurais-je tort de rejeter un mariage aussi avantageux.

J'attendais des merveilles de cette lettre. J'étais certain que Laure allait manifester son amour pour moi par des plaintes, des reproches et une opposition formelle au mariage que je supposais. Quelle fut ma surprise quand ma mère me répondit que Laure avait entendu fort tranquillement la lecture de ma lettre, et qu'elle m'engageait à ne pas rejeter les propositions du comte de *** ! Ma mère, pour la première fois, parut si convaincue de la constance de Laure dans sa résolution, qu'elle-même m'exhortait à faire assidûment la cour à la jeune comtesse. Pour moi, je me sentis tant de dépit de la tranquillité de Laure à la nouvelle de mon mariage avec une autre, que j'eus la ridicule pensée de faire un voyage à Coutances, tout exprès pour la séduire. Je ne croyais déja plus à la vertu d'aucune femme. Je n'exceptais que ma mère de la proscription générale, et il me semblait impossible que Laure me résistât. Il est vrai que j'avais l'intention de tout réparer en l'épousant.

Ainsi se passa la première année de mon séjour à Paris. Je la perdis en désirs effrénés, en frivoles plaisirs, en sottes vanités. Je trompai des maris et des mères. Je cessai de voir le comte de *** et quelques personnes estimables ; mais j'acquis un assez grand renom parmi de jeunes fats. Malgré les veilles, les grands repas et les excès de tout genre, ma santé ne fut pas

altérée. Malgré le jeu, le faste et mes amis, je ne fis pas de dettes, ou du moins je ne crus pas en faire, tant mon intendant fut exact à me faire toucher de l'argent. Je ne crus pas même avoir consommé tout-à-fait une assez forte somme que mon père avait économisée pour les événements imprévus.

Ma mère me pressa de remplir la promesse que je lui avais faite de revenir la voir au plus tard après un an; mais Beauclair m'avait suggéré de nouveau la fantaisie de voyager. Je me faisais une idée délicieuse d'aller briller et déployer les graces françaises dans toutes les capitales de l'Europe. Je répondis à ma mère que j'allais partir pour achever mon éducation dans les pays étrangers, et je lui demandai le reste des épargnes de mon père pour les préparatifs de mes voyages.

Un soir revenant de ma petite maison, j'appris qu'un homme de Coutances s'était présenté chez moi. Au portrait qu'on m'en fit, je ne pus méconnaître mon cousin César. Je m'informe, j'interroge : en effet c'est lui-même. Il a laissé son nom et son adresse. « César « à Paris! Par quel motif? Pourquoi n'est-il pas venu « loger chez moi? Il est trop tard pour le voir aujour- « d'hui, mais demain, dès mon réveil, je cours à son « hôtel. »

CHAPITRE VII.

Le bossu à Paris.

« Ah! ah! petite cousine, me dis-je, en m'habillant « pour me rendre chez César, vous déclarez que ja- « mais vous ne m'épouserez, et vous me députez mon « cousin le bossu; car, il n'en faut pas douter, inquiète « de mon absence, de mon projet de mariage avec la « fille du comte de ***, trop fière pour révéler vos in- « quiétudes à ma mère, c'est vous qui avez provoqué « le voyage de notre cousin. Vous comptez sur l'auto- « rité que lui donnent auprès de moi son titre de par- « rain, son âge et sa qualité de curateur. Or, puisque « vous m'envoyez ce respectable émissaire, il est clair « que vous m'aimez. Vous m'aimerez de même dans un « an, dans deux ans; donc je puis encore vous faire « attendre. » Ainsi j'allais voir César dans la ferme résolution de résister à toutes les instances qu'il pourrait me faire pour m'engager à quitter Paris. Le persiflage, cette manière, si générale aujourd'hui, de répondre et de discuter, en essayant de tourner tout en raillerie, commençait à devenir le ton à la mode parmi nous autres petits-maîtres. C'était sur ce ton que je me proposais de répondre à César.

Du bas de l'escalier de l'appartement de César, je fus fort étonné de l'entendre parler très-haut. On m'avait pourtant assuré qu'il était seul. A mesure que

j'approchais, mon étonnement redoublait. Il me semblait qu'il ne causait avec personne, que c'était toujours lui qui parlait, et qu'il grossissait sa voix en parlant. J'ouvris sa porte, et je le vis en robe de chambre courte, son bonnet de nuit sur la tête, campé fièrement devant une glace, faisant des gestes et cherchant à hausser sa petite taille. Il cessa ses exercices dès qu'il m'aperçut. Il vint à moi, m'embrassa tendrement. « Oh! oh! lui dis-je, en me hâtant de prendre mon ton railleur, dès qu'il m'eut donné des nouvelles de ma mère, « vous répétiez votre leçon, mon cher cou-« sin, vous cherchiez une inflexion de voix pathétique « pour m'attendrir, me persuader, et tâcher de me « ramener aux pieds de ma petite cousine. Soyez franc; « vous venez à Paris comme ambassadeur muni de « pleins pouvoirs et chargé de négocier mon retour. » — « Non, mon cher cousin, me répondit-il, je ne suis « le député de personne; je viens de mon chef; je ne « répétais pas la leçon que je me propose de te faire : « j'espère que tu n'es pas encore assez brouillé avec « ton intérêt pour ne pas te rendre aux bonnes raisons « que je te mettrai sous les yeux sans étude et sans « préparation. Je viens en effet dans le dessein de te « ramener à Coutances; je viens savoir ce que veut « dire cette proposition de mariage que tu prétends « t'avoir été faite; mais je viens aussi pour mon propre « compte. J'ai terminé une tragédie que je veux faire « représenter. » — « Une tragédie! Vous avez fait une « tragédie! » — « Pourquoi pas? Quand tu es entré, ce « n'est pas de toi que je m'occupais : je déclamais la « belle tirade que j'ai mise au troisième acte dans la

« bouche d'Alexandre-le-Grand. Car mon sujet est un « trait de la vie du vainqueur de Darius. »

César avait en effet composé une tragédie. Les accidents qui lui étaient arrivés dans sa jeunesse l'avaient long-temps mis en garde contre toute espèce de passion et d'ambition; mais, comme on peut s'en souvenir, au moment où Guillaume était venu en vacances après sa rhétorique, ses progrès en littérature, son projet et son ébauche de tragédie avaient monté la tête de César. Il y avait donc cinq ans que la fantaisie d'être auteur lui était survenue. Il n'en avait fait confidence à personne. D'abord il l'avait combattue ; puis il l'avait caressée; il avait fini par s'y livrer tout entier, et, sa vanité se fortifiant à mesure qu'il avançait dans son travail, il trouvait sa tragédie si parfaite, qu'il croyait bien que M. de Voltaire lui ferait l'honneur d'en prendre de l'ombrage. Il venait, ne prévoyant aucun obstacle, passer six semaines à Paris pour lire son ouvrage aux comédiens, le faire recevoir, apprendre et représenter.

Mon cousin César ne mit à fin que fort peu d'entreprises dans le cours de sa longue vie, mais il se montra toujours impatient de terminer ce qu'il avait entrepris. A peine descendu de voiture, il s'était présenté chez moi; il avait demandé par écrit un rendez-vous au comte de *** et un autre à mademoiselle Gaussin. Il attendait les réponses au moment où j'arrivai chez lui.

Sa fantaisie tragique me fit rire; mais je fus alarmé du rendez-vous qu'il avait demandé au comte. On va découvrir qne cette proposition de mariage est un petit roman de ma façon. Ma frayeur augmenta, quand un des gens du comte apporta devant moi la réponse de

son maître : il priait M. César de Senneville de vouloir bien se rendre à Versailles dans la journée. J'essayais de retenir mon cousin, lorsqu'un petit laquais de mademoiselle Gaussin vint lui annoncer que sa maîtresse l'attendait à midi. « Tu vois que je n'ai pas un instant « à perdre, me dit-il, très-satisfait de l'honnête procédé du comte, mais enthousiasmé de celui de mademoiselle Gaussin. Je cours chez cette célèbre ac- « trice; je prends jour avec elle pour la lecture de ma « tragédie; puis je monte dans une petite voiture de la « cour, et je suis à trois heures chez le comte de ***. « Sans adieu, mon cher cousin. »

Je me hâtai d'aller trouver Beauclair pour le consulter sur la conduite que j'avais à tenir. Celui-ci fut enchanté du voyage de César. Avec son ignorance du monde et des usages, mon cousin ne pouvait manquer me dit-il, de commettre mille inconséquences; sa tournure ne pouvait manquer d'apprêter à rire à tous ceux qui le verraient. Beauclair me proposa charitablement de me mettre à la tête des rieurs, et de faire de mon cousin César un objet d'amusement pour nos amis. Malgré les progrès remarquables que j'avais déja faits en impertinence, je rejetai ce projet. Je me souvenais de la constante amitié que César me témoignait depuis mon enfance; j'avais pour mon cousin une affection mêlée de respect; cependant j'exprimai la ferme volonté de ne pas me laisser maîtriser par lui : « César n'était « pas mon père; en y réfléchissant, que m'importait « que le comte l'éclairât sur le petit mensonge que je « m'étais permis de faire à ma mère? N'avais-je pas déja « cessé de voir le comte? Ce n'est pas à l'estime de ces

« gens sévères que je prétends. » Beauclair regrettait que je ne voulusse pas égayer mes amis aux dépens de mon parrain; mais il se consolait en pensant que mademoiselle Gaussin serait moins compatissante et moins respectueuse envers le nouvel auteur tragique. Il me fortifia dans les belles dispositions où j'étais de tenir tête à César.

A son retour de Versailles, César était furieux. Il me rendait justice sur un point; il me devait le bon accueil du comte à qui je n'avais parlé de lui que dans les termes les plus honorables; mais il n'avait pas eu de peine à découvrir que jamais il n'avait été question de mariage entre une des filles du comte et moi. Malgré toute l'adresse que César avait mise dans ses discours, le comte avait bientôt reconnu que je m'étais permis de mêler sa fille et lui dans mes mensonges à ma mère; il en avait souri de pitié. Cette pitié du comte avait redoublé la colère de César contre moi. Il voulut prendre un ton de maître et de tuteur, je me fâchai; je lui répondis que je n'avais d'ordres à recevoir que de ma mère. « Malheureux Eugène, reprit-il, « quel chagrin me cause ta mauvaise conduite! Quel « chagrin vont causer à ta mère les nouvelles que je « lui porterai! » Son courroux ne m'avait pas effrayé, je me sentis attendri de sa douleur; mais il eut la maladresse de me citer l'exemple de Guillaume; je fus piqué qu'on m'offrît pour modèle le fils d'un de mes fermiers. Cependant, pour détourner la colère de César, je l'interrogeai sur sa visite à mademoiselle Gaussin. Tout-à-coup il s'apaisa, je le vis radieux (il avait repris alors toute la vanité de son jeune âge); il

était enchanté de la politesse et de l'affabilité de mademoiselle Gaussin. A la lettre spirituelle, de bon ton et fort complimenteuse de César, mademoiselle Gaussin avait cru reconnaître que ce n'était pas un homme dont on dût mépriser le talent; aussi s'était-elle hâtée de lui répondre. En le voyant, elle avait été un peu surprise de sa figure; mais elle s'était promptement remise. Mon cousin prétendait d'ailleurs qu'au milieu de toutes ses disgraces naturelles ou accidentelles, il avait conservé quelque chose de noble dans la physionomie. Sa conversation avait achevé de donner bonne opinion de lui à mademoiselle Gaussin. Il lui était bien échappé de citer un vers d'Horace, mais il s'était hâté d'en donner l'explication. Il devait lire sa tragédie le lendemain devant un petit comité d'amis; il me proposa de me mener avec lui : j'acceptai. César ne pensait plus qu'à sa tragédie; il avait oublié tous ses griefs contre moi.

J'attendais quelques amis à souper. J'engageai César à rester avec nous. « *A la bonne heure*, me dit-il en riant. Ne crois pas cependant que je cesse de t'en « vouloir; je suspends ma colère, mais je la reprendrai; « je ne te pardonnerai tes sottises que quand nous te « verrons en train de n'en plus faire. »

J'eus l'attention, à mesure qu'un de mes amis arrivait, d'aller au-devant de lui sans affectation, et de le prévenir qu'il allait voir mon cousin le bossu, pour qui je le priais d'avoir beaucoup d'égards. J'eus l'attention de témoigner sans cesse à César, devant mes amis, du respect, de l'estime, de l'affection. Tout se passait le mieux du monde, lorsque Beauclair parut. Malgré

mes prières, il se mit à railler cruellement César, en sorte que les autres, qui jusqu'alors s'étaient fort bien conduits, se joignirent à Beauclair et persiflèrent tour à tour mon cousin le bossu. César se défendit comme un lion; il répondait à tout, et, à chaque réplique, tous étaient pour lui, hors celui qui l'avait attaqué. A l'un qui voulait parler en connaisseur de nos grands auteurs dramatiques, il démontrait avec politesse qu'il fallait savoir les premiers éléments d'une langue avant de prononcer sur ses chefs-d'œuvre. A l'autre qui lui demandait s'il n'avait pas eu bien des maîtresses dans sa vie, il répliquait qu'il ne les avait pas comptées, mais qu'il savait le nombre de ses amis. Je commençai par être du parti de César; mais bientôt, entraîné par l'exemple, je me joignis aux assaillants, et je ne fus pas le moins impertinent. César, qui pendant la bataille avait conservé l'avantage, ennuyé plutôt que lassé de nous répondre, se leva le premier de table. « Messieurs, nous dit-il, j'étais bien aise d'observer les « amis de mon petit cousin Eugène. Je l'ai fait, et je « sais ce que je dois penser de vous. Franchement « vous vous appréciez trop haut, en bien comme en « mal. Vous vous croyez les gens les plus aimables du « monde, et j'ai vu mieux que vous. Vous vous croyez « les plus grands scélérats en fait d'amour et de ga- « lanterie, et j'ai vu pis que vous. Pour toi, mon « cher filleul, je te sais gré d'avoir été le dernier à « vouloir te moquer de moi. Je l'ai toujours dit, le « cœur est bon chez toi, mais la tête est faible et tu « la crois forte. Bonsoir. »

Le lendemain César était de très-mauvaise humeur.

Mademoiselle Gaussin lui avait marqué dans un très-joli petit billet qu'elle était au désespoir, qu'un obstacle imprévu ne lui permettait pas de le recevoir, comme elle se l'était promis, et qu'il fallait remettre la lecture au lendemain. Le lendemain, nouvel obstacle. L'humeur de César allait croissant; il en devenait plus vif et plus pressant dans les remontrances qu'il m'adressait. Cependant mademoiselle Gaussin y mit des procédés, elle ne promena pas trop long-temps mon cousin. Le septième jour, elle n'envoya pas de contr'ordre : j'allai chez elle avec César. Nous trouvâmes un petit cercle de sept à huit connaisseurs, ou soi-disant tels.

Les meilleurs esprits ne sont pas toujours à l'abri des plus singulières bizarreries, et quelquefois ils se passionnent pour ces bizarreries avec une force qui les fait ressembler par intervalles à des sots. On prit place. César déroula son cahier et commença sa lecture. La première scène obtint tous les suffrages; elle était bien écrite et bien faite; il n'y eut qu'un beau jeune homme placé dans un coin du salon qui ne mêla pas ses applaudissements à ceux des autres. Je demandai à l'un de mes voisins ce que c'était que ce monsieur : j'appris que c'était l'auteur d'une tragédie tombée six mois auparavant, et je ne fus plus surpris de son humeur. A la seconde scène, Éphestion venait annoncer aux habitants de Tarse l'arrivée d'Alexandre. Un des assistants interrompit César : « Pardon, lui dit-il, mais « il faut que je n'aie pas bien compris la longue péri- « phrase qui termine le portrait, d'ailleurs très-bien « fait, de votre héros. » César relut sa périphrase; toute la société parut fort étonnée. « Eh! mais, monsieur,

« lui dit la personne qui l'avait interrompu, voici qui « me paraît bien singulier; on dirait que vous avez « voulu faire entendre qu'Alexandre était bossu. » — « Oui, monsieur, reprit vivement César, et je soutiens « qu'Alexandre était des nôtres. » A ces mots, l'étonnement redoubla ; je vis un sourire de satisfaction sur les lèvres du beau jeune homme d'abord si mécontent du plaisir qu'avait fait la première scène. « Lisez Plu- « tarque, continua César, vous y verrez que *l'artiste « Lysippus fut celui qui représenta l'image de ce grand « roi le mieux au naturel, et qu'il a parfaitement bien « observé et représenté sa façon de porter le cou un « peu penchant du côté gauche.* Or, quand un artiste « me représente un roi *le cou penchant du côté gau- « che*, j'en conclus que l'épaule droite du monarque « était réellement plus haute que l'épaule gauche, et « une épaule plus haute que l'autre constitue une véri- « table bosse : voyez la mienne. L'artiste Lysippus, « par flatterie, n'a pas voulu modeler Alexandre tout- « à-fait tel qu'il était; mais moi, bossu, qui ne rougis « pas de l'être, pourquoi ne dirais-je pas franchement « la chose dans ma tragédie? » — « Ah! monsieur, « lui dit-on, un roi bossu! Eh! de grace, à quoi cela « peut-il vous conduire? » — « A quoi? reprit-il; « Alexandre dans un corps petit et contrefait recèle et « déploie un grand génie, un grand courage. Darius « est le plus bel homme de son royaume et se laisse « battre et détrôner. Vous allez voir quel parti j'ai su « tirer de ce contraste. C'est une nouveauté, j'en con- « viens, mais il faut être hardi et vrai dans les arts. « Shakespeare, chez nos voisins, a-t-il cherché à dé-

« guiser la bosse de son Richard III? Au surplus, si
« le mot de bossu ne vous paraît pas assez noble, ras-
« surez-vous ; il n'est pas prononcé une seule fois dans
« la tragédie. Cela m'a donné beaucoup de peine ;
« mais, au moyen d'adroites périphrases, j'exprime
« clairement ce que je veux dire. »

Par politesse, par égard pour les infirmités de mon cousin, on n'osa pas le contredire ; on n'osa plus l'interrompre. Il lut intrépidement et gravement tout son premier acte. Le style continuait d'être élégant et pur ; les personnages s'exprimaient avec noblesse et convenance ; mais le souvenir du roi bossu ne permettait pas qu'on donnât à la lecture toute l'attention qu'elle méritait. Mademoiselle Gaussin fit tout ce qu'elle put pour retenir ses éclats de rire et ceux des autres. L'un se détournait, l'autre se levait ; celui-ci se couvrait la tête de ses mains, comme pour écouter avec plus de recueillement, celui-là toussait pour étouffer l'éclat qui le pressait ; et comme aucune de leurs grimaces ne m'échappait, je souffrais le martyre pour mon cousin. Le beau jeune homme se gênait un peu moins que les autres ; il parlait tout bas à ses voisins, et je crus entendre les mots de Polichinel et de Riquet à la Houpe. *
Quand il eut fini le premier acte, César, en agitant avec une petite cuiller l'eau sucrée qu'on avait placée devant lui, nous regarda tous les uns après les autres. Puis, après quelques moments de réflexion : « Mes-
« sieurs, nous dit-il, je crois voir que ma tragédie
« vous met en belle humeur. De grace ne vous gênez

* Personnage des contes de fées presque aussi bossu que Polichinel.

« pas, je suis homme à rire avec vous. » Ces mots furent comme un signal que chacun attendait. Le rire éclata de toutes parts, et César se mit à rire de nous voir rire. On voulut lui faire entendre que la nouveauté d'un personnage tragique que l'auteur faisait bossu de son autorité pouvait avoir excité la gaieté des auditeurs, mais qu'il n'y en avait pas moins des beautés..... « *A la* « *bonne heure*, dit-il, en roulant tranquillement son « manuscrit. Je vous remercie de m'épargner, par « votre gaieté, la gaieté cruelle du parterre; mais je ne « veux pas faire éprouver plus long-temps à d'hon- « nêtes gens le supplice d'étouffer la joie que je leur « cause. » Il remercia mademoiselle Gaussin de son bon accueil et sortit; je voulus l'accompagner, il me pria de le laisser reprendre seul le chemin de son hôtel. Je rentrai dans le salon; je vis avec plaisir qu'on ne s'y moquait pas trop de lui; on était fâché qu'un homme de son mérite se fût si fort abusé.

Le lendemain, comme je m'habillais pour aller consoler mon cousin, je le vis entrer chez moi. Il commença par me remercier de ce que la veille j'avais paru souffrir pour lui de la gaieté générale. Il me dit qu'il avait reconnu que sa bosse était un obstacle même à ses succès dramatiques. Sa séance chez mademoiselle Gaussin était un accident très-heureux pour lui. Cette belle personne était fort polie; mais il avait ouï dire que tous ses camarades ne lui ressemblaient pas. A la lecture, ces messieurs et ces dames n'auraient pas manqué de se moquer; à la représentation, on aurait pu lui jouer le mauvais tour de demander l'auteur; peut-être aurait-il eu la sottise de paraître. « A quelle folie la vanité ne

« nous pousse-t-elle pas, ajouta-t-il? Elle m'a conduit « jusqu'à chercher à me glorifier de ma bosse; car je « ne saurais me dissimuler que si j'ai fait Alexandre « bossu, c'est par orgueil, et pour me trouver un point « de ressemblance avec lui; mais, grace au ciel, j'en « suis guéri. Sais-tu ce que j'ai fait hier en rentrant à « mon hôtel? J'ai fait allumer un grand feu; j'y ai jeté « courageusement mon Alexandre; et, comme mes en- « trailles paternelles gémissaient de voir mon pauvre « enfant dans les flammes, j'ai saisi ma flûte, qu'heu- « reusement j'avais apportée avec moi, et je n'ai cessé « d'en jouer devant ma cheminée jusqu'à ce que l'œuvre « de mon génie fût anéanti. »

Mon cousin César avait de l'expérience; il avait même une assez grande connaissance du cœur humain; mais, comme Beauclair me l'avait dit, il y joignait une ignorance complète des usages et des convenances. Cela n'est pas si incompatible qu'on pourrait le penser. Les gens de cette sorte sont exposés à se tromper, et même à se tromper plus que les autres; mais leur erreur ne dure pas. Une épreuve, comme celle que César venait de subir, suffit pour les éclairer.

« N'en parlons plus, me dit-il; j'ai payé par mes « amours malencontreux ma dette aux passions de la « jeunesse; j'ai payé par mon ambition tragique ma « dette aux passions de l'âge mûr; fasse le ciel que celles « de la vieillesse ne me durent pas plus long-temps, et « ne me coûtent pas plus cher que les autres! en at- « tendant, puissé-je t'éclairer et te soustraire aux pas- « sions qui te tiennent et à celles qui te menacent! Je « repars demain matin pour Coutances : veux-tu partir

« avec moi? » Je répondis à César que je comptais certainement retourner auprès de ma mère, mais qu'auparavant je voulais visiter les grandes capitales de l'Europe. « C'est-à-dire, reprit César, que tu veux con-
« tinuer tes extravagances, et revenir encore plus fou
« que tu ne seras parti. Crois-moi ; quand le bonheur
« est encore si près de toi, ne le laisse pas échapper. »
Toutes les instances de César furent inutiles. « Parbleu! » me dit-il enfin en se levant, et d'un ton d'humeur,
« je suis bien dupe de me chagriner pour ta mère et
« pour toi de ta mauvaise conduite et de sa faiblesse.
« Je ne peux pas goûter les plaisirs passagers que
« donnent aux autres leurs passions et leurs succès ; et
« par l'intérêt que depuis vingt-trois ans j'ai la sottise
« de prendre à toi et aux tiens, je me trouve en avoir
« éprouvé tous les tourments. C'en est fait, je ne veux
« plus vivre que pour moi, que pour moi seul. Adieu,
« mon filleul. Si Laure me consulte, je lui conseillerai
« de ne pas t'attendre. Je ne sais pas si elle sera heu-
« reuse avec un autre, mais à coup sûr elle serait mal-
« heureuse avec toi. »

Ainsi mon cousin César, au lieu de six semaines, ne resta que huit jours à Paris. De retour à Coutances, persuadé qu'il devait, pour sa propre tranquillité, se tenir en garde contre tous les désirs, toutes les fantaisies qui pourraient lui passer par la tête, et que le meilleur moyen était qu'on lui rappelât sans cesse les infirmités qui le rejetaient du monde, il exigea, comme une preuve d'amitié de la part de tous ceux qui avaient affaire à lui, qu'on l'appelât toujours M. César le bossu.

Lui-même n'écrivit plus une seule lettre sans joindre à sa signature sa qualité de bossu.

Beauclair et moi nous ne songions plus qu'à nos grands projets de voyage. Nous comptions faire le tour du monde. Ma mère m'avait fait passer des fonds considérables. Je me munis en outre de lettres de crédit sur Vienne, sur Londres, sur Madrid et sur Rome. C'était la saison des eaux de Spa. Voulant commencer par l'Allemagne, nous prîmes la route de Bruxelles.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'Eugène et de Beauclair.

Avec quelle chaleur Beauclair et moi nous nous entretenions dans notre chaise-de-poste des plaisirs que nous nous promettions de goûter dans les pays que nous allions parcourir ! Comme nous nous excitions mutuellement à faire la guerre aux maris, à conquérir toutes les femmes, à braver les jalousies espagnoles, les scrupules italiens, à vaincre l'antipathie anglaise pour les graces des petits-maîtres français ! Avec quelle sagacité, quelle rapidité nous devions observer les mœurs, les monuments et les gouvernements ! Il ne nous fallait qu'un an ou dix-huit mois tout au plus pour accomplir ces vastes projets. A notre retour, nous espérions écrire et publier nos voyages. Beauclair avait plus de flegme et d'expérience; j'avais plus d'ardeur et de curiosité. C'était Beauclair qui réglait et faisait tous les frais; c'était moi qui faisais tous les fonds.

Nous passâmes vingt-quatre heures à Bruxelles. Nous vîmes le parc, la comédie et le palais des archiducs.

Nous écrivîmes sur nos tablettes qu'en Flandre les femmes sont grasses et blanches, que le pays est très-fertile, qu'on n'y boit guère plus de vin qu'en Normandie; et, comme il était possible que nous ne revissions pas Bruxelles, voilà toujours un peuple jugé, une capitale observée.

Dans la saison des eaux, la petite ville de Spa ressemble à Compiègne ou à Fontainebleau, pendant les voyages de la cour. Il y a trois fois autant d'étrangers que d'habitants. Nous y trouvâmes quelques malades de bonne foi, des jolies femmes qui s'étaient fait conseiller les eaux, et des joueurs de toutes les nations.

Dès le premier soir, en entrant à la redoute, Beauclair courut se placer à une table de jeu. Il fut impossible de l'en arracher. Pour moi, en parcourant les salons, je rencontrai quelques jeunes gens de connaissance. La redoute de Spa est comme le foyer de l'opéra : un homme un peu répandu à Paris est sûr d'y trouver quelques amis intimes.

Je me présentai moi-même, et je me fis présenter aux personnages distingués qui étaient venus à Spa se divertir ou prendre les eaux. Il y avait des lords et des baronnets, des excellences italiennes; je n'ai pas besoin de dire que les barons allemands n'y manquaient pas.

Avide de commencer mon cours d'études, j'interrogeai ces illustres voyageurs avec cette gravité, cette importance ridicule qui annoncent la plus complète vanité. Je n'attendais pas qu'ils m'interrogeassent à leur tour pour leur donner, à ma manière, les détails les plus lumineux sur notre climat, sur nos spectacles, sur nos courtisanes, sur la cour et sur Paris. Je ne les

quittai que fort tard, et bien persuadé que je leur avais inspiré une grande idée de la France, et sur-tout du jeune et brillant gentilhomme français qui leur avait parlé. « Mon Dieu! comme on s'instruit en voyageant, » me disais-je en sortant de la salle du bal pour aller joindre Beauclair à la salle de jeu!

Tout-à-coup je vois passer, en riant aux éclats, une femme autour de laquelle s'empressent toutes les personnes avec qui j'ai causé. De quoi riait-elle? C'était sans doute de la galanterie empesée et prétentieuse d'un vieux commandeur hongrois qui lui donnait la main. Je m'informe, j'apprends que c'est madame Saint-Hilaire, jeune veuve née à Toulouse, habitant Paris depuis deux ans, et je me rappelle en effet en avoir entendu parler. C'est une femme, me dit-on, accoutumée à inspirer de grandes passions. Comme elle se connaît elle-même, elle craint de s'enflammer, mais elle se fait un jeu d'enflammer ses amants. Elle veut être adorée, et quand elle a poussé un pauvre jeune homme jusqu'à l'idolâtrie, c'est un charme pour elle de le réduire au désespoir. C'est ainsi qu'elle s'est conduite à Toulouse, et déja l'on cite à Paris deux infortunés de sa façon; l'un s'est fait chartreux, l'autre a voulu se tuer, et sa famille a été obligée de le faire interdire. A mesure qu'on me donnait ces renseignements, je sentais naître et croître dans mon ame un violent désir de venger les malheureux désespérés par madame Saint-Hilaire. Au moment même où j'avais demandé quelle était cette femme, je l'avais vue fixer ses regards sur moi, se pencher à l'oreille du vieux commandeur, et probablement lui demander qui j'étais. Je saisis cette

circonstance pour m'approcher d'elle; je m'estimai heureux d'avoir excité son attention, elle me répondit avec politesse. Nous ne nous étions jamais vus à Paris, mais mon nom ne lui était pas inconnu. Elle se félicita de la rencontre; elle m'invita pour le lendemain à un petit bal qu'elle donnait à tous les buveurs d'eau. Elle sortit, et je rejoignis Beauclair. Nous nous racontâmes l'emploi de notre soirée. Il avait joué d'un malheur effroyable; mais il avait fait la connaissance d'un comte italien fort aimable et très-expert à tous les jeux. Je lui parlai avec feu de madame Saint-Hilaire.

Le lendemain matin, le comte italien, ce nouvel ami de Beauclair, vint lui faire visite. Il eurent ensemble une longue conférence. Le soir, j'allai seul au bal de madame Saint-Hilaire; Beauclair retourna au jeu.

Jusque-là c'était la vanité qui m'avait dirigé dans le choix des femmes à qui j'avais fait la cour, c'était encore la vanité qui m'attirait vers madame Saint-Hilaire; mais bientôt j'éprouvai pour elle un sentiment plus vif. Elle avait tant d'esprit, de gaieté, de graces et de charmes! elle savait si bien faire naître les espérances et les inquiétudes! Nous étions sept à huit jeunes gens épris du plus ardent amour. Chacun croyait avoir fait des progrès; chacun, suivant son caractère, se moquait ou prenait pitié de ses rivaux. Pour moi j'en perdis la tête. Après avoir déja si souvent joué la passion, j'en ressentais une réelle; c'était un grand malheur pour moi. Sans être heureux, j'étais jaloux. La facilité que j'avais eue à triompher des autres femmes me rendait suspectes les actions les plus innocentes de madame Saint-Hilaire. Par une juste punition du ciel, c'est

presque toujours d'une coquette qu'un petit-maître est véritablement épris; et souvent aussi la coquette, qui dédaigne et qui joue tous ses soupirants, se prend d'amour pour le fat qui ne veut pas d'elle.

Beauclair s'était associé avec son comte italien. Dès le premier jour de l'association, il avait regagné bien plus qu'il n'avait perdu la veille. Tous les soirs je lui racontais à quel point j'en étais avec madame Saint-Hilaire; il me racontait ses bonnes fortunes du trente-et-quarante. On eût dit que son cher comte maîtrisait le hasard. Quelquefois, quand j'étais mécontent de madame Saint-Hilaire, j'allais joindre Beauclair au jeu. Comme je jouais par humeur et avec orgueil, je ne laissai pas de perdre beaucoup d'argent.

Cependant madame Saint-Hilaire nous menaçait de quitter Spa, pour retourner à Paris. Quelle désolation pour tous ses adorateurs! pour moi sur-tout! mon amour était parvenu au plus haut degré. La seule idée de m'en séparer m'avait fait prendre en haine ces projets de voyages naguère encore si charmants à mes yeux. Quand elle crut avoir bien monté la tête et troublé la raison de tous les jeunes gens qui se trouvaient aux eaux, elle partit. A cette nouvelle, éperdu, je demande des chevaux; je ne pense plus à parcourir l'Europe, je veux atteindre madame Saint-Hilaire, ou du moins arriver en même temps qu'elle à Paris. Je vais trouver Beauclair à la redoute; je lui annonce qu'il faut partir à l'instant même. Il ne le peut pas; il faut qu'il suive une martingale qu'il a commencée avec son comte italien. « Prends notre voiture, me dit-il; je ne manque-« rai pas d'occasions pour te joindre bientôt. Les

« voyages n'ont plus de charmes pour moi, puisqu'il « me faudrait voyager sans toi. »

Madame Saint-Hilaire avait deux heures d'avance; mais je payai si généreusement les guides, qu'à la dernière poste avant Valenciennes, j'aperçus sa voiture qui relayait. La nuit approchait. A l'instant même je forme un projet qui me réussit. Sans me faire voir, je gagne le postillon qui doit la conduire. J'obtiens de lui qu'il va ménager ses chevaux, et faire en sorte de n'arriver aux portes de Valenciennes qu'à la nuit close. Il exécute mes ordres avec intelligence. Vingt fois il arrête et descend pour rajuster quelque chose à son attelage ou à sa voiture. La mienne suivait à cinquante pas. Madame Saint-Hilaire se trouve aux portes de Valenciennes quelques minutes après qu'on venait de les fermer. C'est une ville de guerre; nul moyen de les faire ouvrir. Il faut passer la nuit dans une misérable auberge hors de la ville. Elle exprimait encore tout son mécontentement contre son postillon, lorsque j'arrive moi-même dans ma chaise, feignant d'être encore plus courroucé qu'elle de ne pouvoir continuer ma route. Je l'aperçois en entrant dans l'auberge; je change de rôle; je me félicite de l'heureux contre-temps qui me la fait atteindre; je me hâte de lui dire qu'ayant appris son départ, et ne pouvant vivre sans elle, je retourne à Paris pour la voir, l'aimer et vaincre ses rigueurs. Elle paraît heureuse de me rencontrer dans cette auberge où elle est condamnée à rester jusqu'au jour. Elle est touchée de la preuve d'amour que je lui ai donnée, en partant pour voler sur ses traces. Sa femme de chambre, qui était fort bien avec M.

Dupré, mon valet, se donnait tant de peine pour que sa maîtresse fût traitée aussi bien qu'elle pouvait l'être par les gens de l'auberge, que souvent elle nous laissa tête à tête. Tous mes rivaux étaient restés à Spa; la circonstance était favorable. Je me gardai d'en abuser; c'eût été compromettre mon succès. Je témoignai le plus ardent amour, mais aussi le respect le plus profond. Cette conduite acheva de me gagner le cœur de madame Saint-Hilaire : elle me permit de l'escorter pendant le reste de la route. Mais avant d'arriver à Paris ce n'était déja plus cette coquette brûlant d'attacher mille amants à son char; c'était une femme tendre, heureuse de plaire à moi seul, n'ayant plus d'ambition que celle de me plaire. C'était bien ainsi qu'on me l'avait dépeinte. Coquette impitoyable, tant qu'elle n'éprouvait pas un sentiment de préférence, elle devenait, dès qu'elle avait cédé, l'amante la plus passionnée.

Ainsi je rentrai dans Paris, un mois juste après que j'en étais parti. Mes lettres de crédit sur les principales villes de l'Europe me furent inutiles, et mes grands voyages se bornèrent à celui des eaux de Spa.

CHAPITRE II.

Eugène croit avoir voyagé. — Humiliation d'Eugène.

Cela n'empêcha pas qu'à mon retour je ne prisse le ton important d'un homme qui a voyagé. Je joignais aux ridicules français les ridicules des petits-maîtres

anglais, allemands, italiens que j'avais vus à Spa. Parlait-on beaux-arts, je citais les opéras de Turin et de Milan, les soprani du pape et les fresques du Vatican; parlait-on politique, j'étais frondeur et mutin, comme un membre de la chambre des communes que le ministère n'a point encore acheté. Je mêlais aux débats des Wighs et des Torys les combats de coqs, les boxeurs et les courses de chevaux. J'apprenais aux bonnes gens qui aiment à s'instruire qu'on boit sec et fort en Allemagne; qu'en Espagne les auberges sont détestables; que les femmes du nord sont belles, froides et fières; que les femmes du midi sont galantes et dévotes. Je tranchais, je décidais sur les mœurs et sur les usages en prononçant de travers quelques mots que j'avais retenus, et que je ne comprenais guère. « Mais en quelque pays qu'on « voyage, ajoutais-je, où trouver ce charme, ces graces « qui distinguent nos Françaises? » et quand je parlais ainsi, je faisais l'application de mes éloges à madame de Saint-Hilaire. Mon amour pour elle n'avait encore rien perdu de sa violence.

Beauclair revint : il avait fait d'excellentes affaires. Mon attachement pour madame Saint-Hilaire lui parut ridicule. Il prétendit que cette femme me subjuguait, et mes autres amis se joignirent à lui pour me railler. Dans un dîner que Beauclair nous donna, ils cherchèrent à me prouver que j'étais la dupe des grands sentiments de cette femme. « Son amour pour toi ne « durera pas, me dit Beauclair, elle en a déja eu cinq « ou six de cette sorte. Elle s'est donné les airs de « quitter ses amants. Si tu as du cœur, mon cher Eu-« gène, c'est toi qui la quitteras. Et d'ailleurs, que dira

« ta famille, que dira ta petite cousine Laure, quand on « apprendra que tu languis dans les fers d'une coquette « sentimentale? Il y a de quoi rompre ton mariage. » Nous étions tous à-peu-près ivres quand Beauclair me prononça ce beau discours. Les railleries de mes amis, qui pariaient que je n'aurais pas le courage de me délivrer de madame Saint-Hilaire, le nom de Laure mêlé si à propos dans leurs plaisanteries, piquèrent mon amour-propre. J'écrivis la lettre de congé la plus dure et la plus impertinente à madame Saint-Hilaire. J'exigeai, pour ne pas me donner le temps du repentir, qu'un laquais de Beauclair portât sur-le-champ mon épître. Nous n'étions pas séparés, quand le laquais rapporta la réponse : elle ne contenait que ces trois mots : « *Je me vengerai.* » Nous rîmes beaucoup des projets de vengeance de la coquette.

Ce bel exploit me mit en crédit parmi mes amis. Je voulus mériter de nouveau leurs suffrages par quelque grande conquête. Auxs pectacles, dans le monde, je me montrais avec orgueil, et je cherchais de tous côtés une femme digne de remplacer madame Saint-Hilaire.

Il y avait alors un prédicateur fort à la mode, et dont les sermons étaient courus comme un spectacle. A une fête de la Vierge, en traversant avec fracas l'église de Saint-Paul, pour me placer de manière à voir et à me faire voir, j'aperçus dans une des chapelles latérales, une femme d'une figure noble et douce qui priait. Ses vêtements annonçaient à-la-fois l'opulence et la simplicité. Je remarquai sur sa chaise un sac de velours cramoisi, sans glands et sans galon. J'oublie le prédicateur et toutes les jolies femmes qui viennent

l'écouter, et je m'agenouille près de la belle dévote. Mes yeux sont fixés sur elle; les siens ne se portent sur aucun des objets qui l'entourent. Elle se lève, je vois un laquais, couvert d'une modeste livrée, s'approcher respectueusement, prendre son sac, la suivre jusqu'à la porte de l'église, où l'attendait une voiture aussi simple que sa livrée. Je mis mes gens en campagne, et j'appris bientôt que c'était la femme de M. de Frémont, magistrat distingué, voué tout entier aux devoirs de son état, et qu'elle avait épousé par inclination. On me vanta sa bienfaisance, sa piété, sur-tout son amour pour son mari. Quelle gloire pour moi de faire succomber cette haute vertu!

Me voilà fort assidu à l'église, aux heures où j'espère rencontrer madame de Frémont; mais j'ai beau me trouver sur son passage, la contempler pendant qu'elle prie, affecter de répandre devant elle d'abondantes aumones : je suis déja fort connu du suisse, des enfants de chœur et du bedeau, mais madame de Frémont ne s'aperçoit seulement pas qu'un jeune et brillant petit-maître prie des heures entières auprès d'elle.

J'appris qu'elle allait passer quelques soirées chez la femme d'un chevalier de Saint-Louis à qui j'avais fait deux ou trois visites dans les premiers temps de mon séjour à Paris. Ce chevalier avait été jadis camarade de mon père. C'était une maison de bonnes mœurs : aussi j'avais cessé bientôt de la fréquenter. Dès que je sus qu'on y pouvait rencontrer madame de Frémont, je m'empressai d'y retourner. Quel bonheur! la première personne que j'aperçois c'est madame de Frémont faisant un reversis avec sa mère, un

chanoine de Notre-Dame et un vieux avocat consultant. Le chevalier et sa femme me firent des reproches de ma négligence. Je me confondis en excuses, je promis de revenir, et en effet, trois fois par semaine ils recevaient du monde, et trois fois par semaine j'allois dans cette triste maison du Marais jouer au reversis ou au cavagnol.

Le premier jour j'étais entré d'un air leste et sémillant, puis tout-à-coup, à l'aspect de madame de Frémont, j'avais pris un air réfléchi. Le second jour je me montrai plus sérieux encore. Assis près de la maîtresse de la maison, j'avais causé quelque temps avec elle. J'avais paru honteux de la vie que j'avais menée jusque-là. J'avais laissé percer l'intention d'en changer et de me convertir. La bonne dame m'avait adressé ses félicitations et ses encouragements. Depuis j'avais continué sur le même ton; mais je perdais tous les frais de mon éloquence. Madame de Frémont ne faisait attention ni à moi ni à mes discours. Je ne cessais pas mes assiduités à l'église; je la saluais, elle me rendait mes saluts, mais avec la politesse la plus indifférente.

Enfin je me hasardai d'écrire, et j'envoyai mon billet par mon fidèle Dupré. J'exprimais à madame de Frémont que Dieu s'etait servi de ses charmes pour me dessiller les yeux, qu'après avoir eu sur elle des desseins profanes dont je rougissais, sa piété, ses vertus avaient touché mon ame, et que je lui devais ma ferme résolution d'édifier par ma conduite ceux que j'avais scandalisés depuis deux ans que j'étais à Paris. Je la suppliais d'achever son ouvrage, et de ne pas me refuser sa compassion, son zèle et ses conseils. J'attendais

en tremblant le sort de ma lettre : elle va m'être renvoyée avec mépris. Quelle est ma surprise! Mon valet a remis ma lettre à une femme de chambre; il a fallu qu'il attendît plus de deux heures : madame était absente, mais enfin il me rapporte une réponse, et cette réponse est remplie d'une douce componction et d'une pieuse sensibilité. Madame de Frémont a été plus irritée que surprise de ma lettre. D'abord on voulait me la renvoyer sans la lire, et maintenant encore on se reproche de me répondre. On a remarqué mes assiduités à l'église, on a été touché des discours qu'on m'a entendu tenir dans la maison où l'on me rencontre, mais on s'est gardé de le laisser voir; enfin si je persiste à marcher dans la bonne voie, on n'est pas éloigné de consentir à m'y servir de guide. On me prévient qu'on ne changera pas de conduite en public, car on redoute les regards, les médisances et les malignes interprétations.

Toujours plein de suffisance, je m'applaudis de mon esprit et de la bonne foi de la dévote. « Je savais « bien, me disais-je, que toutes ces femmes de magis- « trats n'étaient pas toujours si sévères et si prudes « qu'elles affectent de le paraître.... Mais non; madame « de Frémont est sincère dans sa piété; or, ces femmes « pieuses ont le cœur tendre. Celle-ci n'a pu rester « insensible à mes graces, à mon esprit, à l'attention « particulière que je lui témoigne depuis trois se- « maines. »

La correspondance continue. C'est toujours Dupré qui porte mes lettres à la femme de chambre, et c'est toujours cette même femme de chambre qui, après

l'avoir fait attendre, lui remet la réponse. Je remarquais avec joie qu'à chaque lettre madame de Frémont devenait plus sensible et semblait prendre plus d'intérêt à ma conversion; il est vrai qu'elle n'avait qu'à se louer de ma discrétion, et qu'à l'église, ou chez le vieux chevalier de Saint-Louis, personne ne se doutait de notre intelligence. Cependant dans la maison du chevalier je me permettais quelques œillades, quelques soupirs, et je m'étais flatté qu'on les avait remarqués, qu'on y avait répondu. Après trois ou quatre lettres, je sollicite la permission de me présenter chez M. de Frémont. On n'y consent pas, on craint de se trahir; alors je sollicite, non pas un rendez-vous, mais une conférence chez une dame respectable, amie de ma famille; d'abord on me refuse, bientôt on hésite, et puis on me demande l'adresse de la dame respectable. J'indique ma petite maison du rempart.

Avec quelle impatience j'attendis l'heure du rendez-vous! Avec quel empressement je courus à ma petite maison! Jusqu'ici je n'ai trouvé que des femmes frivoles, coquettes, faciles. Voilà donc enfin une conquête digne de moi, vraiment flatteuse pour mon amour-propre. Une dévote, une femme tout entière à Dieu et à son mari qui va consentir à être à moi! Heureux, trop heureux Eugène! J'arrive; j'apprends que la dame, exacte au rendez-vous, est dans le petit salon du rez-de-chaussée. J'y cours. Je vois une femme assise contre une des croisées; elle était couverte d'un voile. Je me précipite à ses genoux; elle lève son voile. Que vois-je? Ce n'est pas madame de Frémont; c'est madame Saint-Hilaire, cette femme encore plus vindicative que

coquette, que j'avais ramenée de Spa, et qui tenait le serment qu'elle avait fait de se venger de mon abandon. Elle avait gagné la femme de chambre de madame de Frémont, c'est elle qui avait reçu mes lettres et qui avait fabriqué les réponses. Madame de Frémont n'avait pas été distraite un instant de ses devoirs, de son amour pour son mari, des soins qu'elle donnait à l'éducation de ses enfants. A peine avait-elle appris mon nom dans la société que je n'avais fréquentée que pour elle. Voilà ce que m'apprend l'orgueilleuse madame Saint-Hilaire. Quelle humiliation! J'étais joué complètement; elle jouissait de ma confusion. Elle sortit en m'accablant des plus cruelles railleries; elle y joignit la pitié la plus insultante. A présent qu'elle s'était vengée, elle était contente; je pouvais être tranquille, jamais je n'entendrais parler d'elle; seulement elle ne pouvait se dispenser de raconter l'aventure à cinq ou six de ses amies. Je me vengeai sur Dupré. Le sot accourait tout surpris m'apprendre qu'il venait de voir madame de Frémont monter en voiture avec son mari, ce qui ne s'accordait guère avec le rendez-vous qu'elle était censée m'avoir donné, et dont je n'avais pas fait mystère à Dupré. « Imbécille, maladroit et présomp-« tueux valet, lui dis-je, cours, rassemble Beauclair et « mes autres amis; qu'ils viennent, qu'ils se hâtent, « qu'un souper splendide et délicat soit prêt à leur ar-« rivée; c'est le seul moyen de te soustraire à mon « ressentiment. » Dupré me ramena bientôt quelques-uns de mes fidèles compagnons de débauche. Nous passâmes la nuit dans la plus bruyante orgie.

Mais le lendemain, que j'étais confus, en pensant à

ce qui m'était arrivé! je croyais déja que mon aventure était sue de tout Paris; il me semblait lire dans tous les yeux qu'on se moquait de moi. J'aurais été trop heureux d'en être quitte pour la peur. Madame Saint-Hilaire me tint sa parole, et publia l'excellent tour qu'elle m'avait joué. Pendant trois jours, je fus en butte aux mauvaises plaisanteries de mes amis, et tout-à-fait perdu de réputation.

CHAPITRE III.

Nouvelles humiliations d'Eugène.

Je me persuadai qu'il n'y avait qu'un moyen de recouvrer ma gloire; c'était de triompher de madame de Frémont. Je calculai que rien n'était perdu, puisque mes lettres n'avaient pas été remises. Je continuai de fréquenter l'église et la maison du chevalier de Saint-Louis; mais j'y perdis mes soins. Madame de Frémont feignit de ne pas me remarquer, ou, ce qui est pis, elle ne me remarqua pas du tout.

Pour m'achever, je devins jaloux : et de qui? D'un jeune avocat nommé Duverdier, fort aimé, fort protégé par le mari de madame de Frémont. Il était reçu chez elle; il l'accompagnait souvent. Il est vrai qu'il paraissait pénétré pour elle du plus profond respect; mais je crus lire dans ses yeux de l'affection, de la reconnaissance. C'en était assez pour m'inquiéter. Ce jeune avocat passait pour un esprit assez jovial. Il

fallait que cela fût; car j'avais vu madame de Frémont sourire des discours qu'il lui tenait. Il était marié depuis quelques années, on le disait fort amoureux de sa femme; mais qui sait, me disais-je, s'il n'y a point quelque hypocrisie dans cet amour conjugal ? Il aime son métier, s'en occupe, et même s'y distingue; mais il aime aussi ses plaisirs. Il fréquente les spectacles, il fait des vers, il n'arrive pas une fête dans la famille de M. de Frémont qu'il ne fasse de petits couplets; près d'une dévote, un pareil rival peut être fort dangereux.

Le procès entre ma mère et ma tante continuait toujours. Je venais de recevoir une lettre de Gaspard qui me priait de consulter, sur je ne sais quel incident, quelque habile jurisconsulte. « Parbleu! me dis-je, « c'est une occasion excellente de savoir à quel point « en est madame de Frémont avec ce petit Duverdier. »

Je vais chez lui. J'explique tant bien que mal mon affaire. Je lui demande son avis, il me le donne, et je n'ai pas de peine à faire tomber l'entretien snr madame de Frémont. « Ah! monsieur, » s'écrie-t-il avec la volubilité d'un homme accoutumé à ne pas chercher ses paroles, « quel ange que madame de Frémont! de la « piété sans pruderie, de la vertu sans faste, de la « gaîté sans malice. M. de Frémont daigne m'aider de « son crédit et de sa puissante amitié. Grace à lui, je suis « bailli de Suresne et conseil de trois ou quatre com- « munautés religieuses. Des envieux disent qu'il me « fait gagner mes causes; mais je me moque des sots « discours. Ce que je sais, c'est qu'il m'en a fait perdre « quelques-unes que je crois encore très-bonnes. C'est

« tout simple : il juge comme je plaide, en conscience.
« Eh bien! monsieur, sa digne femme a presque autant
« d'amitié pour moi que lui-même. Elle reçoit mes
« visites, et paraît prendre plaisir à mon entretien. En
« confidence, elle daigne se servir de moi pour ac-
« complir une foule d'actions généreuses que lui inspire
« son noble cœur. Mais je leur ai bien d'autres obliga-
« tions. Je leur dois mon bonheur. C'est madame de
« Frémont qui fut la protectrice de Louise, ma chère
« femme, avant notre mariage; oui, monsieur, contre
« les projets perfides d'une belle-mère. » Ce nom de Louise m'avait frappé; le mien n'avait pas paru tout-à-fait inconnu à Duverdier. « Eh quoi! » me dit-il après quelques mots d'éclaircissement, « vous seriez M. le
« baron de Senneville, l'ami, le frère de lait de Guil-
« laume Delorme, qui nous a si souvent parlé de vous!
« Ah! que Louise sera heureuse de vous voir! » En disant ces mots, il me conduit ou plutôt il m'entraîne à l'appartement de sa femme. C'était cette orpheline, légataire de M. de Montfort, dont il est question dans la première partie de cette histoire. Duverdier était ce jeune avocat que Guillaume avait chargé de la défense de Louise. C'est à Duverdier que Guillaume avait marié sa pupille. Madame de Frémont était la jeune femme du magistrat qui avait fait rentrer Louise dans la pension où elle avait été élevée.

Quelle surprise pour moi, qui venais dans cette maison poussé par un coupable amour, par une ridicule jalousie, et qui me trouvai tout-à-coup entouré d'exemples de vertu, de bonne conduite et de générosité! Je fus comblé d'amitiés par Duverdier et par sa femme.

J'oubliai madame de Frémont ; mais, je rougis de l'avouer, ce fut pour convoiter la femme de Duverdier.

Louise était mère. Sa tendresse pour son fils avait augmenté son amour pour son mari. Avant de se marier, Louise avait reconnu quelques défauts à Duverdier, de l'étourderie, de la légèreté, de l'inconséquence. Depuis son mariage, les défauts de Duverdier avaient disparu tout-à-fait aux yeux de Louise. Elle s'était habituée à regarder son mari comme un homme supérieur. L'esprit, les talents, mais sur-tout le bon cœur de Duverdier lui avaient valu l'estime et l'admiration de sa femme. Si de bonnes ames voulaient effrayer Louise (car on est médisant au Marais presque autant qu'en province), Louise trouvait toujours à son mari des excuses et même des sujets de louanges. Craignait-on que Duverdier ne se livrât trop à la vie dissipée que mènent à Paris beaucoup d'avocats : « Il « travaille tant! répondait Louise; il faut bien qu'il « s'amuse. » Cherchait-on à lui faire entendre que la fortune venait d'elle : « Non, elle vient de lui, disait- « elle; n'est-ce pas lui qui m'a conservé le legs du gé- « néreux M. de Montfort. » Duverdier payait l'amour de sa femme du plus tendre retour. Il n'y avait qu'un homme bien pervers ou bien frivole qui pût être tenté de troubler la paix de ce bon ménage.

Sous le prétexte de notre procès, j'allais souvent chez Duverdier. Je ne sortais jamais de son cabinet sans rendre une visite à la pupille de mon ami Guillaume. Duverdier s'occupait avec soin de mon affaire. Sa femme me recevait avec une franche amitié. Elle déroutait tous mes projets en ne me parlant que de sa

tendresse pour son fils et des vertus de son cher époux. Enfin je saisis un moment favorable pour lui glisser un petit mot qui ressemblait à une déclaration. Surprise, elle me regarda. Je m'expliquai plus franchement. Alors, sans dépit, sans colère, mais avec le ton d'une sincère affliction : « Monsieur de Senneville, me « dit-elle, les bons principes que j'ai puisés auprès de « ma vertueuse maîtresse de pension m'ont défendue « contre les desseins de ma belle-mère; j'ai de plus, « pour me défendre aujourd'hui contre les vôtres, le « bonheur dont je jouis, l'amour que j'ai pour mon « mari, pour le père de mon fils. Croyez-moi, ne « m'affligez plus par des discours que je ne dois pas « entendre. Ah! monsieur, quelle différence entre « vous et votre ami Guillaume! » Depuis ce moment il me fut impossible de me trouver seul avec Louise. Son mari me continua son bon accueil. J'en conclus qu'elle ne lui avait rien dit. Mais elle avait un art admirable pour retenir la compagnie qui se trouvait chez elle quand je venais la voir, et pour m'éconduire et me fermer la porte, sans m'offenser, quand elle craignait de se trouver en tête-à-tête avec moi.

Ces deux tentatives inutiles me firent prendre en haine les attachements sérieux. Je projetai de ne plus avoir que des caprices passagers pour ces femmes dont la perfidie ne peut jamais affliger, parce qu'en les prenant, on s'attend d'avance à en être trompé, et qui ne font jamais languir leurs adorateurs, pourvu qu'ils soient riches et genéreux.

Un jour, très-piqué de n'avoir point été reçu chez madame Duverdier, j'entrai pour me distraire à l'opéra

comique. On donnait une petite pièce turque détestable, mais que faisait beaucoup valoir l'actrice qui jouait la sultane favorite, Caroline M***, pour qui plus d'un grand seigneur, plus d'un financier avaient déja fait bien des extravagances. Une petite figure chiffonnée, un rire plein d'esprit, deux grands yeux noirs bien fripons, en faisaient une femme très-désirable et très-désirée. Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, je m'étonnai de n'avoir pas fait jusque-là plus d'attention à Caroline. Après la pièce, il ne me fut pas difficile de me faire conduire auprès d'elle. La loge d'une actrice est toujours ouverte aux amateurs riches et titrés qui veulent s'extasier devant son talent.

Comme mademoiselle Caroline doit jouer un rôle important dans la suite de cette histoire, je crois devoir remettre au chapitre suivant ma première entrevue avec elle.

CHAPITRE IV.

Amours d'Eugène et de Caroline.

Caroline n'était pas belle, mais il était impossible d'être plus jolie. Son talent d'actrice était, comme son caractère, inégal et capricieux. Elle n'était pas musicienne, elle avait peu de voix, mais elle savait en tirer parti. Elle chantait, non pas avec ame, mais avec malice. Au théâtre comme à la ville, la coquetterie semblait

être son élément. Elle jouait les paysannes et les soubrettes. Quand elle devait être naïve, tantôt elle avait l'air d'une fine sournoise qui est plus instruite qu'elle ne le veut paraître, tantôt elle avait l'air d'une innocente qui brûle de ne plus l'être. Quand elle devait être espiègle, elle était effrontée et presque indécente. Elle était bien rarement le personnage qu'elle représentait; mais c'était toujours Caroline, fille piquante, faisant bien sentir les traits malins, les couplets lestes et grivois, et cherchant à faire apercevoir des équivoques, même dans les mots où l'auteur n'avait pas pensé à placer un double sens. On voyait qu'elle se souciait fort peu de bien jouer ses rôles, pourvu qu'elle les jouât de manière à tourner les têtes. C'est à quoi elle visait bien plus qu'à gagner les cœurs. Elle n'avait pas la plus légère prétention au sentiment, elle était brouillée avec la raison, et se faisait une étude d'exciter des désirs, sans jamais songer à faire naître l'amour. Une pareille actrice n'était-elle pas une fortune pour le directeur des théâtres de la foire?

J'avais eu pour voisins au spectacle des personnes qui semblaient fort au courant des intrigues des coulisses de l'opéra comique. On m'avait appris qu'un financier faisait une grande dépense pour Caroline; mais on n'avait pas pu me dire le nom du financier.

Les loges d'acteurs à la foire S. Laurent n'étaient ni vastes ni magnifiques; c'étaient de petits entresols bien bas et bien étroits, où un homme un peu grand était obligé de se courber, où les plumes des actrices touchaient le plafond, où quatre personnes avaient de la peine à s'asseoir. Caroline, qui avait des laquais et

un équipage, n'en regardait pas moins ce petit réduit comme très-précieux pour elle. C'était là qu'elle aiguisait les traits qu'elle lançait ensuite du théâtre sur les riches vieillards, sur les jeunes héritiers, sur les lords, les grands seigneurs, les fermiers-généraux et les jolis hommes. Il me fallut passer par-dessus un de ses laquais qui ronflait dans le corridor. Elle ôtait son rouge devant un petit miroir; sa femme de chambre rangeait dans un carton ses vêtements de théâtre qu'elle venait de quitter; sa mère serrait avec soin ses diamants dans un écrin. Un gros homme (je me doutai que c'était le financier dont on m'avait parlé) occupait le seul fauteuil qui se trouvât dans cette petite chambre. Il ronflait presqu'aussi fort que le laquais qui était dans le corridor. Caroline avait à peine répondu à mon premier compliment, que le gros homme se réveille, se lève: « Eh! vraiment, dit-il, c'est le baron de Senneville! » et je reconnais Victor Mathelin, mon camarade et mon banquier. « Attendez, attendez, s'écrie-t'il, on étouffe « ici, je vais vous faire de la place. Bon soir, Caroline. « Il y a assez long-temps que nous nous aimons. Je vous « ennuie, je ne m'amuse guère. Je vous recommande le « baron. » En disant ces mots, il éclate de rire suivant son usage; il sort, et Caroline rit encore plus fort que lui. La mère veut rappeler M. Mathelin; sa fille la retient. Elle avait entendu parler de moi; elle ne me laisse pas languir pour m'apprendre qu'elle me trouve à son gré. Elle me débite mille folies, elle s'égaye aux dépens de mon ami Mathelin, et je trouve un esprit prodigieux à mademoiselle Caroline. La mère rit avec sa fille de la tournure épaisse de M. Mathelin. Ce-

pendant elle me fait sentir que c'est une grande perte pour la famille; car cette bonne Caroline, outre sa mère, a chez elle une tante, un oncle, un jeune frère et une petite sœur. M. Mathelin s'était établi le bienfaiteur de tout ce monde-là. Il devait faire entrer le jeune frère dans ses bureaux, et placer la petite sœur chez une marchande de modes. Je rassure la mère, je la console. En regardant Caroline avec plus d'attention, je crois me rappeler que je l'ai déja vue quelque part.

C'est un souvenir confus dont je ne peux me rendre compte; mais, comme elle me dit que c'est la première fois qu'elle a le plaisir de me voir, je me persuade que je me trompe. Au moment où nous nous apprêtions à sortir de la loge, un petit acteur qui avait joué le grand Turc dans la pièce que je venais de voir frappe tout doucement à la porte et demande si l'on peut entrer. « Non, monsieur, lui répond la mère sans ouvrir. » Et je la vois, n'osant gronder sa fille devant moi, lui lancer des regards de reproche. « Mon Dieu! maman, que « vous êtes sévère aujourd'hui! » dit Caroline. « C'est « pour ton bien, mon enfant », répond la mère avec douceur.

Je donnai la main à Caroline. Nous rencontrâmes le petit acteur sous le vestibule. « Bon soir, Florimon, « dit Caroline; venez demain de bonne heure; il faut « que je répète avec vous ma grande scène. » Je montai en voiture avec elle. La mère et la femme de chambre allèrent à pied avec les paquets. On me retint à souper. J'étais seul avec la mère et la fille; le reste de la famille était couché depuis long-temps.

Caroline ne tarissait pas en bons mots, en plaisan-

teries, en saillies ; elle était éblouissante de médisance et de coquetterie. Elle passa en revue la ville et la cour, elle n'épargna pas les plus grands personnages. La mère mangeait et buvait sans dire mot ; elle ne s'interrompait que par des exclamations sur l'esprit et le bon cœur de sa fille.

Vers la fin du souper, je voulus glisser quelques propositions. Tout à coup Caroline se plaint d'une forte migraine, me demande la permission de se retirer et me laisse avec sa mère. Ici, la mère prend la parole ; et sans me laisser le temps de lui répondre, en estropiant le français presque à chaque mot, elle commence l'éloge de sa fille. « C'est un ange pour le cœur, c'est « un démon pour l'esprit. Comme elle joue ! Comme « elle chante ! Comme elle reconnaît bien tous les soins « que ses parents ont pris pour lui donner une belle « éducation ! Ma fille n'était pas née pour être actrice. « Ce sont des malheurs, des injustices, des banque- « routes, des incendies même (à ce que je crois), qui ont « ruiné son père, feu mon époux, un bel homme, très-sé- « vère sur l'honneur. » Bientôt la voilà faisant l'éloge des bons procédés de M. Mathelin. C'est M. Mathelin qui a meublé l'appartement où nous nous trouvons, c'est M. Mathelin qui a forcé Caroline à accepter l'équipage dans lequel je suis revenu. M. Mathelin avait mille égards, mille complaisances pour la mère de la femme qu'il aimait. «Non pas que je sois intéressée, ajouta-t-elle. Tout « pour ma fille, rien pour moi ! Ma fille ne me laissera « pas manquer dans ma vieillesse. Mais enfin je m'appelle « Jeanne-Marie : M. Mathelin m'a fait un très-joli « cadeau à la Saint-Jean, et c'est la Sainte-Marie dans

« quelques jours. Quel dommage que ce bon M. Mathelin « ne soit ni grand, ni beau, ni spirituel. On croit qu'il « est gai parce qu'il rit toujours ; mais au fond il est « ennuyeux et ennuyé. Quant à vous, monsieur, ce « n'est que de ce soir que nous avons l'avantage de vous « connaître ; eh bien ! du premier coup-dœil nous avons « jugé que vous étiez fort aimable. Mais, monsieur, je « ne m'aperçois pas qu'il se fait déja tard, et que je « vous fatigue par mon bavardage. Monsieur, j'ai bien « l'honneur de vous saluer, j'espère que nous aurons « celui de vous revoir. »

« Parbleu ! me dis-je en rentrant chez moi, il faut « convenir que ces mères d'actrices sont de bonnes pâtes « de femmes. Mais quelle piquante créature que cette « petite Caroline ! C'est la femme qu'il me faut. Je suis « en mesure pour dépenser beaucoup d'argent avec elle ; « mais elle ne me ruinera pas, car il est impossible « que le caprice qu'elle m'inspire devienne une passion. « Je la prends avec plaisir, je la quitterai sans regret. « Point de soins, point d'hommages avant d'être heureux ; « point de jalousie quand nous nous serons arrangés. « Je m'attends d'avance à ses infidélités, elle s'attend « aux miennes, et quand nous serons las l'un de l'autre, « nous nous séparerons de bonne amitié. Ah ! qu'une « succession de femmes de cette espèce vaut bien mieux « pour moi que ces femmes bégueules ou vertueuses, « fières ou capricieuses, pour lesquelles il faut soupirer « des mois entiers, qu'on est obligé de garder un autre « mois par bienséance, et qui vous poursuivent encore « de leur amour, quand vous avez cessé de les aimer ! »

Le lendemain, Caroline avait de nouveaux bijoux,

un équipage plus élégant ; elle ne pensait plus à sa migraine de la veille. Sa mère était enchantée de mes procédés, car je n'avais pas attendu la Sainte-Marie pour lui donner part dans mes libéralités.

J'assistai à la répétition de la grande scène entre Caroline et Florimon. Ce fut moi qu'elle chargea gaiement d'être le souffleur, et je m'applaudissais de n'être pas jaloux des douceurs qu'elle débitait et des niches qu'elle faisait au jeune acteur.

En quittant Caroline, j'allai chez Mathelin. « Je vous « attendais, me dit-il, toujours en éclatant de rire. Vous « ayant laissé hier dans la loge de Caroline, j'étais sûr « que j'aurais votre visite ce matin. C'est de l'argent « qu'il vous faut, n'est-ce pas? Enchanté de pouvoir vous « en fournir. Je suis accoutumé à vous voir mon suc- « cesseur »; et il me rappela la petite danseuse que je lui avais enlevée après mon aventure avec madame sa mère. « Ainsi, continua-t-il, ce seront toujours mes écus « qui entretiendront Caroline ; mais ceux que je vous « donne pour elle me rentreront et me profiteront. « Prenez garde pourtant, mon cher ami : la petite dé- « pense le diable, et puis elle a un charme qui fait qu'on « s'attache à elle. Vous verrez : moi qui vous parle, et « qui ne me pique pas d'être sensible, j'ai manqué de « m'y laisser prendre. Oui. Ma foi, vous êtes arrivé là « hier comme une providence. Quoique je m'ennuyasse « assez souvent avec elle, parce que moi je n'ai pas « l'esprit de m'amuser des caprices et des médisances, « je ne sais pas trop où elle aurait pu me conduire. « Aussi, dès que je vous ai vu, j'ai profité d'un accès « de raison qui m'a pris subitement, et je me suis em-

« pressé de vous tirer ma révérence. Or çà, je vais vous « compter tous les fonds qui me restent à vous; après « quoi, mon cher ami, je suis toujours à votre service, « comme vous savez; mais il faudra que M. Gaspard, « votre intendant, obtienne de nouvelles avances de « vos fermiers, ce qui me paraît difficile, ou que vous « décidiez madame votre mère à vendre une de vos « terres, ce que je suis loin de vous conseiller. Vous « autres gens de qualité vous voulez aller aussi grand « train que nous, et vous avez tort : nous résistons, et « vous vous ruinez. C'est tout simple. Moi, par exem- « ple, je dépense; mais je gagne. Je donne beaucoup « aux femmes, je brille dans mon salon; mais je tra- « vaille et j'amasse dans mon cabinet. Vous avez plus « d'esprit que moi : vous le savez, vous le dites, et je « le crois; pourtant l'avis que je vous donne n'est pas « d'un sot. »

Je remerciai Mathelin de l'intérêt qu'il prenait à moi. Je lui donnai un reçu de l'or qu'il me compta, et pour lui prouver que je n'avais pas envie de me ruiner avec Caroline, je le pressai de se choisir bien vîte une autre maîtresse que je pusse encore lui enlever.

CHAPITRE V.

Suite des amours d'Eugène et de Caroline.

Cependant, malgré moi, de jour en jour je me sentais plus épris de Caroline. Quel fut le charme qu'elle

employa pour me tenir et me serrer dans ses filets? La franchise de ses discours. Elle me laissait lire dans son ame; elle ne déguisait aucun de ses caprices; elle reconnaissait ses torts, et elle ne cachait pas qu'elle voulait en avoir. Il y a dans nos mœurs modernes une habitude si générale de mensonge et de dissimulation, que nous ne pouvons nous empêcher d'estimer sous quelque rapport les personnes qui nous font croire à leur sincérité; et quel meilleur moyen de faire croire à sa sincérité que de s'accuser soi-même de quelques défauts?

Caroline eut-elle réellement pour moi un peu de la passion qu'elle me témoigna? Je ne sais, mais à mesure que mon amour pour elle augmenta, je crus voir le sien s'augmenter. Quand elle fut bien convaincue que je m'étais habitué à la croire, elle s'étonna d'éprouver pour moi un sentiment qu'elle n'avait pas encore connu. Elle avait des moments de raison et de sensibilité. Dans les premiers jours de notre arrangement j'avais vu, sans la plus légère inquiétude, le petit Florimon voltiger perpétuellement autour d'elle; je m'avisai d'en devenir jaloux, et la porte fut fermée au jeune acteur; au moins je ne le revis plus. Quelquefois elle s'alarmait de mes dépenses et de mes prodigalités; elle écoutait avec intérêt toutes mes confidences sur ma famille, elle se sentait pénétrée d'un tendre respect pour ma mère; elle regrettait de n'être pas digne d'un cœur comme le mien, et me protestait qu'il ne tenait qu'à moi de la rendre constante et fidèle. Elle eut la fantaisie de lire des romans, et c'était moi qui étais son lecteur. La mère trouvait que je lisais avec un

accent, une onction qui prouvait bien toute la beauté de mon ame : Caroline sanglotait au récit des malheurs imaginaires de tous ces héros d'amour et de galanterie. La traduction de Paméla par l'abbé Prevôt venait de paraître; je me souviens que Caroline accusait Paméla de n'avoir pas encore assez de vertu.

La sensibilité est contagieuse. J'étais sincère en lui répondant par des serments de l'aimer aussi long-temps qu'elle m'aimerait. Il est vrai que je n'étais pas encore assez subjugué pour ne pas me promettre, l'instant d'après, de violer mon serment à la première occasion. A ces épanchements d'une bonne et sincère amitié succédait tout-à-coup le caprice le plus fantasque. Si j'hésitais à le satisfaire, c'étaient des querelles, des emportements; elle me boudait, je revenais; je n'étais pas heureux avec Caroline, mais j'avais pour elle un amour forcené.

Je crois que les conseils de sa mère influèrent beaucoup sur la conduite qu'elle tint avec moi. Je crois que sa mère, me voyant disposé à aller très-loin, conçut bien vîte le projet de me faire aller encore plus loin que je ne voulais. Cette mère était une excellente femme, pleine de tendresse pour sa fille, pleine d'admiration pour ses talents, veillant à ses succès, à sa fortune, lui prêchant sans cesse l'ordre et les bons procédés. Tous les soirs elle allait cabaler dans une loge, et chercher querelle à ceux qui ne disaient pas assez de bien de sa Caroline, ou qui se permettaient de critiquer ses mœurs. Dès que sa fille avait fini son rôle, elle s'empressait d'aller au théâtre, elle l'enveloppait dans sa pelisse ou dans son mantelet; elle tremblait qu'elle

ne gagnât du froid, et elle faisait la révérence aux amateurs qui lui adressaient des compliments pour sa fille.

Un matin j'arrive chez Caroline, et je la trouve tout en larmes. « Eh mon Dieu! m'écriai-je, pourquoi ces « pleurs? » — « Vous me le demandez, me dit-elle, « c'est après-demain la clôture de la foire, et mon di-« recteur vient de me signifier qu'il fallait le suivre à « Lyon, où il va donner quelques représentations. « Hélas! jusqu'au moment où j'ai eu le malheur de vous « connaître, mon état avait mille charmes pour moi; je « ne voyais rien au-dessus d'une actrice applaudie; mais « qu'il m'est odieux aujourd'hui, puisqu'il va nous sé-« parer! » — « Vous partir! lui dis-je avec vivacité, « vous me quitter! Jamais. »

Je cours chez le directeur; je ne marchande pas avec lui; je paie tout ce qu'il me demande, pour le dédommager de la perte de Caroline, et je reviens triomphant lui rapporter son engagement. Combien elle fut sensible à ce noble procédé! Elle me renouvela ses serments de m'aimer toujours. « M. le baron, me dit la « mère, vous voyez quel sacrifice vous fait ma fille! « elle perd son état; de grace, qu'elle n'ait pas à s'en « repentir. » Je sentis toute l'étendue des obligations qu'on voulait m'imposer; mais emporté par ma passion, je jurai sur l'honneur de ne jamais abandonner Caroline.

Comment Caroline ne m'aurait-elle pas un peu aimé! J'avais dépensé pour elle tous les fonds que m'avait remis M. Mathelin; j'avais épuisé tout mon crédit chez les marchands et les ouvriers. Elle en paraissait recon-

naissante; mais je commençais à me trouver fort embarrassé. M. Gaspard venait de m'écrire que mes fermiers ne voulaient plus me faire d'avances, et mon ami Mathelin n'avait plus que des conseils à me donner. Cet homme, si prodigue pour ses maîtresses, était d'un ordre admirable avec ses amis; il ne leur prêtait rien sans hypothèque; et j'étais encore mineur, et, malgré toute la bonne volonté que j'en avais, je n'osais proposer à ma mère de vendre ou d'engager une de mes terres. Heureusement ma majorité approche; mais en attendant que ferai-je? Caroline vient de me faire entendre qu'elle meurt d'envie de porter des boucles d'oreilles d'un goût tout nouveau, mais fort chères. Je cherche des excuses; je ne conçois pas comment elle peut y attacher autant d'importance. Cette nouvelle mode me paraît bizarre et ridicule. C'est précisément pour cela qu'elle en raffole; elle n'a encore vu ces boucles d'oreilles qu'à deux ou trois femmes; c'est le moment d'en avoir; plus tard, tout le monde en portera. La veille elle avait paru confuse de ma libéralité; aujourd'hui, voyant que j'hésite, elle se plaint de ma parcimonie; elle doute de mon amour. Jamais pourtant je ne l'ai tant aimée qu'à ce moment où je ne puis la satisfaire. Il semble que plus elle me coûte, plus je m'y attache. A quelque prix que ce soit, je veux avoir ces maudites boucles d'oreilles.

Il y avait deux mois que Beauclair était absent. Les bénéfices qu'il avait faits aux eaux avaient été promptement dissipés; mais tout-à-coup il lui était survenu quelque espoir de recueillir bientôt un de ces héritages qui ne pouvaient lui manquer, comme il me

l'avait dit lors de son voyage chez mon père, et il était parti pour la Bretagne. Il fallait que ses affaires l'eussent fort occupé, car il ne m'avait pas donné de ses nouvelles. Je ne savais où donner de la tête. A tout hasard je retournais chez mon ami Mathelin pour tâcher de l'attendrir, lorsqu'en passant devant la porte de Beauclair je le vis sortir de chez lui. Il n'y avait pas une demi-heure qu'il était de retour. Il n'avait pris que le temps de quitter son habit de voyage, et il allait chez moi. « Parbleu! lui dis-je, tu ne pouvais arriver « plus à propos. Tu viens de recueillir un gros héritage; « jamais je n'eus tant besoin d'argent, et tu vas me « rendre une partie de celui que je t'ai prêté. » — « Parbleu! me dit-il, tu ne pouvais plus mal t'adresser. « Tous mes héritages sont au diable. J'allais chez toi « pour te faire un nouvel emprunt. Demain, en déjeunant, je te raconterai toutes les aventures de mon « voyage; aujourd'hui je ne dois songer qu'à te tirer « d'embarras. Viens; si certain petit vieillard n'est pas « mort pendant mon absence, il fera ton affaire. »

Beauclair me conduisit dans la rue Brise-Miche du quartier Saint-Médéric. Il me fit monter au quatrième étage d'une vieille et sale maison, par un escalier obscur et tortueux. Là, nous nous trouvons en face d'un petit homme sec, blême et ridé, dont le menton est orné d'un petit bouquet de barbe, qui parle un mauvais jargon mêlé d'allemand et de français, et qui sent le juif une lieue à la ronde. C'était en effet un de ces bons Israélites qui se condamnent à toutes les privations, hors à celle de manier de l'or, qui font métier de secourir les enfants de famille, prêtent sur gages et

se hasardent à recevoir des billets de mineurs, tant ils sont alléchés par les gros intérêts qu'on leur accorde. Beauclair nous présente l'un à l'autre, en nous assurant que tous deux nous n'aurons qu'à nous féliciter de la connaissance. Il expose au juif ma fortune, mes besoins; il fait lui-même les arrangements, et deux heures après, le petit juif, qui avait pris soigneusement tous les renseignements que nous lui avions indiqués, m'apporte les fonds dont j'avais besoin, me fait signer un billet que je ne me donne pas la peine de lire, et me proteste qu'il est à mes ordres toutes les fois que je lui ferai l'honneur de m'adresser à lui. Je l'embrasse, je le remercie, et je vole chez Caroline muni des riches boucles d'oreilles. Quelle fut sa joie! « Ah! baron, me dit-elle, « comment serait-il possible de ne pas vous adorer? « vous êtes le plus aimable des hommes. »

Caroline fut toute la soirée d'une gaîté enchanteresse. On parlait beaucoup alors du trait d'Adrienne Le Couvreur, célèbre actrice de la comédie française, qui avait vendu sa vaisselle et ses diamants pour le maréchal de Saxe. Caroline était étonnée qu'on admirât une pareille action. Suivant elle, mademoiselle Le Couvreur n'avait fait que son devoir. Caroline aurait été bien fâchée de ne pas se sentir capable d'un aussi faible sacrifice. Je sortis de chez elle plus amoureux que jamais.

Le lendemain Beauclair vint déjeuner chez moi, et me raconta les malheureuses aventures de son voyage, ainsi qu'on peut le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Les héritages du marquis de Beauclair.

« Mon cher Eugène, me dit Beauclair, tu sais que je m'étais bientôt consolé de la ruine de mon père, en pensant que j'étais seul héritier d'un oncle, d'une tante et d'un vieux cousin.

M. de Verneuil, ce vieux cousin, habitait un vieux château aux environs de Versailles. C'était un véritable Harpagon. Il y a trois mois à-peu-près, j'avais déjeuné à Sèvres avec cinq à six de nos amis (je ne sais pourquoi tu n'étais pas avec nous). Le vin de Champagne, abondamment versé, nous avait mis en gaieté. Je propose à mes amis d'aller faire une petite visite de politesse à mon cousin. On accepte; nous montons à cheval, et nous arrivons au château de M. de Verneuil. On tarde à nous ouvrir; nous cassons la sonnette. Nous frappons à coups redoublés. « Eh! bon Dieu! » s'écrie François, le concierge, presque aussi vieux que son maître, qui accourt à nos cris, « voulez-vous briser notre porte? » — « Dépêche-toi « donc, vieux coquin! » lui répondis-je, jaloux de montrer à mes amis que je me regardais comme le maître de la maison. « Il te sied bien de faire attendre « le cousin et l'héritier de celui que tu sers. » Ce François était un de ces valets brutaux qui, se sentant recommandés par un long service, croient qu'il leur est permis d'être insolents, non-seulement avec leur maître, mais

avec tout le monde. « Eh ! là, là, monsieur n'est pas « encore mort, et je ne suis pas à vous. Monsieur n'y « est pas. » Et le drôle fait mine de nous fermer la porte. « Tu te moques de moi, » lui dis-je en le poussant de manière à le renverser, et faisant entrer mes amis après moi. « Vous voilà bien, misérables valets, « qui, dans l'espérance de faire tort aux vrais héritiers, « vous emparez des vieux garçons, et ne voulez les lais- « ser voir ni à leurs parents ni à leurs amis ! Il n'en sera « pas de même ici ; je veux voir mon cousin ; je revien- « drai le voir tous les jours, et je te réponds que je veil- « lerai à ce que tu n'aies pas le plus petit legs. » — « Eh ! « mais, M. le marquis, » me répond François, plus effrayé que radouci, « je vous assure que monsieur n'y « est pas. Il est allé dîner à Versailles chez M. le curé « de Saint-Louis. » — « N'importe, marche devant nous, « lui dis-je ; fais mettre nos chevaux à l'écurie ; ouvre- « nous les appartements ; qu'on nous prépare de quoi « nous rafraîchir : je veux montrer à ces messieurs le « parc et le château. » Me voilà parcourant la maison du haut en bas, faisant admirer à mes amis la beauté du parc, des bois, des étangs, projetant des embellissements et de nouvelles distributions. François nous servit et nous fit servir en murmurant. Tous les gens de mon cousin nous regardaient d'un air ébahi et mécontent. Il y avait une femme de charge qui avait vieilli avec M. de Verneuil ; elle était confuse et déconcertée de nos mauvaises plaisanteries. Il y avait un vieux maître-d'hôtel père d'une fort jolie fille que nous cajolions, et à qui je promis la survivance de la femme de charge. Enfin, poussé par ce maudit vin de Cham-

pagne, je me fis un point d'honneur d'embarrasser et de tourmenter les valets de mon cousin. Mes amis m'excitaient; je les encourageais. Nous comparions le château de mon cousin à une ville mise au pillage. J'étais fâché que le gouverneur fût absent : j'aurais levé sur lui une petite contribution en avancement d'hoirie.

« Nous restâmes au château de mon cousin jusqu'à la nuit. En partant je recommandai à toute cette valetaille d'être un peu plus polie à l'avenir avec son futur maître, de présenter mes très-humbles respects à mon cousin, et de le prier de mourir bien vîte pour que je pusse dissiper son héritage et les mettre tous à la porte. C'était un dernier trait de bravade dont je m'applaudissais comme d'une excellente plaisanterie.

« Le lendemain je reçus une belle lettre de M. de Verneuil, conçue à-peu-près en ces termes : « Mon cher « cousin, vous êtes un fat et un impertinent. Ma vie « et ma mort doivent vous importer fort peu. J'ai été « si édifié de la manière dont vous vous êtes conduit « hier chez moi, que je n'ai pas voulu perdre un instant « pour faire un testament où vous êtes traité selon vos « mérites. Sur ce, mon cher cousin, je prie Dieu qu'il « vous accorde plus de bon sens, et je vous souhaite « toutes les propérités que vous pouvez désirer. » Je me moquai de la lettre de M. de Verneuil; je me flattai de faire la paix avec lui au premier accès de fièvre qui lui surviendrait : quinze jours après, le vieux reître est enlevé par une attaque d'apoplexie; il ne me laisse pas un mouchoir pour le pleurer; aussi je le maudis de tout mon cœur : tout est légué à une petite parente d'un degré bien plus éloigné que moi, qu'il n'a jamais vue,

qui vit dans je ne sais quelle province, avec un mari et quatre ou cinq enfants. Il faut que les honnêtes valets que j'ai un peu houspillés dans ma dernière visite à mon cousin m'aient indignement calomnié, car le testament n'est pas honorable pour moi, et voilà déja un héritage perdu.

« Cela me fit faire de sérieuses réflexions. Mon oncle de Rennes, le frère de ma mère, languissait depuis deux ans, et ne pouvait aller loin. « Il serait affreux à « moi, me dis-je, de laisser mourir ce brave homme « d'oncle sans lui donner la consolation d'embrasser son « cher neveu. » Je pars. Je vois régner dans sa maison cet air d'opulence si agréable aux yeux d'un prochain héritier. Eclairé par ce qui vient de m'arriver avec mon cousin, je ne veux pas que mon oncle m'échappe, et je suis aux petits soins pour lui. Je le veille la nuit; je lui sers moi-même les tisanes, les potions; je ne quitte point son chevet. Je suis bon et affable pour son valet de chambre, patient et complaisant pour sa garde. Je vais même jusqu'à caresser un chien, vieux, hargneux et hideux, qui depuis long-temps est le favori de mon oncle. Le bonhomme est touché de l'affection que je lui témoigne; je suis touché de la reconnaissance qu'il ne cesse de m'exprimer; enfin j'ai la douleur de le perdre. Toute la maison vient me rendre ses devoirs, et j'y commande en maître. J'ordonne des obsèques magnifiques. On admire l'excellence de mon cœur et mon désintéressement; car je parle de l'héritage en homme fort détaché des biens de ce monde, et je promets des récompenses à tous les valets. On admire ma générosité, ma bienfaisance et ma sensibilité; car je donne

aux pauvres, je donne à l'offrande et à la sacristie; je fonds en larmes devant le cercueil, et je suis sur le point de me trouver mal au cimetière.

« En rentrant chez mon oncle après la lugubre cérémonie je trouve les scellés mis par-tout; il n'y a point de testament : je suis seul héritier; mais il y a des créanciers. Parmi ces créanciers figurent en première ligne des médecins, des chirurgiens, des gardes-malades et des apothicaires. Mon oncle avait été si long-temps malade! Tout l'argent comptant est consommé par les frais funéraires, tout le mobilier est absorbé par les dettes. Quant aux immeubles, mon oncle a toujours été un très-bon parent; mais, dans la crainte de manquer, il a tout placé pour son meilleur avantage. Les rentes étaient viagères, il n'avait plus que l'usufruit de ses terres et de ses maisons. Je crois de la prudence de renoncer à la succession; j'en suis pour les frais de mon voyage, et voilà mon second héritage perdu comme le premier.

« Restait ma tante. Mais il semble que tous mes parents se soient donné le mot pour me ruiner par leurs extravagances. Mon oncle et mon cousin ont fait la folie de ne me rien laisser : tu vas voir la folie de ma tante. Me trouvant dans son voisinage, je pense qu'il serait malhonnête de retourner à Paris sans avoir passé quelques jours dans sa terre. Je suis reçu à merveille. Elle admire ma bonne grace et mon élégante tournure; elle me trouve beaucoup de ressemblance avec mon père; elle connaissait peu l'oncle que je viens de perdre; c'est égal : elle le pleure avec moi; elle a appris les bons soins que je lui ai prodigués jusqu'à sa

mort; elle se félicite d'avoir un neveu dont le cœur est si bien placé. A l'heure du dîner, je vois arriver chez elle un voisin, un grand monsieur d'un extérieur grave, qu'elle nomme M. de Mérinville. Ma tante me présente à lui. Ce monsieur me fait beaucoup de civilités; mais la manière dont il s'exprime avec ma tante, l'espèce d'autorité qu'il exerce sur elle et sur ses gens me donnent beaucoup à penser. Je m'informe, et ce que j'apprends confirme mes soupçons. On me dit que, depuis deux ans, M. de Mérinville vient fréquemment chez ma tante; que, depuis six mois sur-tout, il est plus assidu, et que, depuis cette époque, ma tante ne cesse de se plaindre de son veuvage; elle prétend que la vie d'une veuve sans enfants est presque aussi triste que celle d'une vieille fille. « Ah! parbleu, me dis-je, « mon petit provincial, vous ne me soufflerez pas mon « héritage; et puisque ma chère tante a si bonne envie « de se remarier, c'est moi qui vous la soufflerai. » Me voilà donc déterminé à débusquer M. de Mérinville et à épouser ma tante.

« Il fallait jouer mon jeu avec adresse. M. de Mérinville me paraissait fort avancé, presque sûr de son fait. Je crus devoir, pour amener la bonne femme à mon but, flatter son ami Mérinville, en attendant le moment où je pourrais lui nuire, le perdre et le mettre poliment à la porte de la maison. Ainsi je fais la cour en même temps à ma tante et à Mérinville. Ma tante ne me dissimule pas qu'elle me trouve fort aimable; elle a l'air de raffoler de son cher neveu; mais j'ai beau chercher à plaire à son ami, il se contente d'être fort poli avec moi, sans cesser d'être froid et taciturne.

Ce qui m'étonne, c'est que les amitiés que ma tante me prodigue semblent n'inspirer aucune jalousie à Mérinville. Enfin, le soir du septième jour, ma tante est si attendrie de mes protestations de tendresse et de dévouement, qu'elle me fait prier de passer dans son cabinet : elle a des choses de la plus grande importance à me communiquer. « A merveille! me dis-je, « la bonne femme est touchée de mes soins. » Plein de joie et d'espoir, je cours au rendez-vous. Elle était seule. Elle me prie de m'asseoir. « Mon cher neveu, me « dit-elle, les marques d'attachement que vous m'avez « données depuis votre arrivée dans mon château vous « donnent des droits à ma confiance. Conseillez-moi, « mon cher neveu. Il y a des gens qui prétendent « que je suis encore assez jeune pour songer à me re- « marier. » — « Ils ont raison, ma tante; je pense ab- « solument comme eux; » et j'allais lui déclarer la passion qu'elle m'avait inspirée. Elle m'interrompit. « Eh « bien! mon neveu, si je vous avouais que mon esti- « mable voisin.... » — « Qui? M. de Mérinville? » — « Lui-même. Si je vous avouais, dis-je, qu'il est par- « venu à me rendre sensible, vous ne seriez donc pas « tenté de me blâmer? » Fort surpris, mais, me remettant aussitôt, j'allais m'élever avec force contre ce choix ridicule, lorsqu'on annonça M. de Mérinville. « Venez, venez, mon ami, s'écria ma tante; je crai- « gnais que mon neveu n'eût pas la générosité d'ap- « prouver notre mariage; mais que je le jugeais mal! » — « Votre mariage, m'ecriai-je à mon tour! » — « Oui, « mon mariage. Mon cher Mérinville, permettez-moi « de lui révéler tous nos secrets. » — « Je le crois digne

« de recevoir votre confidence », reprit gravement l'estimable voisin. Alors ma tante, en minaudant, m'apprit que ce cher ami avait touché son cœur. Dévote et fort timorée, elle avait craint d'offenser le ciel par cet attachement un peu profane. Un vertueux prêtre, qui lui avait été amené par M. de Mérinville, n'avait pas peu contribué à augmenter ses terreurs. « Que vous dirai-je enfin, mon cher neveu? il y a six « mois que, par les conseils de ce saint homme, j'ai « cédé aux sollicitations de M. de Mérinville : j'ai con- « tracté avec lui un mariage d'inclination...... et de « conscience », ajouta-t-elle en baissant la voix et en essayant de rougir. « Croyez, mon cher neveu », me dit Mérinville en me prenant la main avec un air d'affection et de dignité, « qu'il m'a été bien doux de « m'allier à votre illustre famille, et que vous trouverez « toujours en moi les sentiments d'un bon parent. » — « Si j'en avais cru mon cœur, reprit ma tante, j'aurais « annoncé à tout le monde cette heureuse union; « mais on est si méchant dans notre province! Quoi- « qu'il s'en faille de beaucoup que je sois vieille, car « votre père est mon aîné de dix ans, on n'aurait pas « manqué de s'égayer aux dépens d'une femme de mon « âge qui se remarie. Nous nous sommes donc unis « dans le plus grand secret. Mes gens eux-mêmes ne « sont pas instruits. Hors le prêtre, le notaire et les « témoins, personne ne le sait; mais vous vous êtes « tellement montré l'ami de M. de Mérinville, quoique « vous ignorassiez à quel titre il devait vous être cher, « que je n'ai pu résister plus long-temps au désir de

« vous confier mon bonheur. Vous sentez qu'entre « deux personnes qui s'aiment comme nous nous ai« mons, l'un ne peut rien avoir qui ne soit commun à « l'autre. Aussi nous nous sommes fait, par contrat « de mariage, une donation entière et mutuelle. M. de « Mérinville n'a pas de bien; je suis riche, et c'est une « grande consolation pour moi de penser que, s'il a le « malheur de me perdre, mes biens appartiendront « après ma mort à celui que j'aurai tant chéri pendant « ma vie. Ne manquez pas, je vous prie, mon cher « neveu, dans votre première lettre à votre père, de « lui annoncer mon mariage et mon bonheur. » J'étais resté muet et interdit pendant cette fâcheuse confidence. Je ne sais si ma tante avait dessein de me railler; mais elle continua de me parler de sa tendresse et de son bonheur de manière à me faire perdre patience, et je crus voir dans les discours de mon nouvel oncle une joie maligne et ironique. Aussi n'eut-il pas à se louer de mes réponses. Je balbutiai quelques compliments à ma tante; je la remerciai de la confiance dont elle m'honorait; je prétextai je ne sais quelle indisposition, et, dans la nuit, j'envoyai chercher des chevaux de poste.

« Ainsi mon cousin m'a déshérité; il m'a fallu renoncer à la succession de mon oncle, et ma tante est mariée. Que le diable emporte tous mes parents! Il ne me reste plus pour le moment que la pension que me fait mon père, et, en perspective, les débris de sa fortune. »

Tout en plaignant Beauclair, je ne puis m'empêcher

de rire des différentes disgraces qu'il avait éprouvées auprès de ses parents, mais il me fut impossible de rire d'une autre aventure qu'il me raconta.

Je lui jurais qu'il pouvait compter sur moi : « Cher et bon Eugène, me dit-il, je n'en ai jamais douté; mais attends : tu ne sais pas encore tous mes malheurs pendant ce fatal voyage. En quittant ma tante, je m'aperçus que ma bourse était à sec, et qu'il me restait tout au plus de quoi payer la poste jusqu'au petit castel de mon père, qui est aux environs de Nantes. Cela ne m'empêcha pas, en arrivant à Nantes, d'afficher un grand ton dans mon auberge et de faire beaucoup de dépense à crédit. Je comptais n'y rester que vingt-quatre heures; mais, le soir même de mon arrivée, M. Keridec, vieil armateur de Saint-Domingue, qui venait de débarquer à Paimbeuf, descendit à mon auberge avec sa femme, jeune et vive créole. M. Keridec rapportait en France une fort jolie fortune. Sa femme sur-tout avait un écrin magnifique. C'était le fruit d'une riche prise faite dans la dernière guerre. Elle me trouva plus aimable que son mari; elle me le fit entendre, et je prolongeai mon séjour à Nantes. Ces femmes des Antilles sont d'une pétulance admirable dans tous leurs désirs. Madame Keridec brûlait d'aller à Paris, et se désolait de ce que son mari voulait la confiner dans la Basse-Bretagne. Je calculai que les mariages faits dans nos colonies ne sont pas toujours fort réguliers; que, dans tous les cas, il ne me serait pas difficile d'échapper aux recherches et aux poursuites d'un vieux loup de mer, fort peu au courant des usages et des lois de la mère-patrie. Je proposai à la petite

créole un enlèvement; elle accepta. Un soir, après s'être bien assurée que M. Keridec était profondément endormi, elle descendit par un petit escalier, monta dans ma chaise-de-poste, sans être vue par les gens de l'auberge, et, au lieu d'aller chez mon père, me voilà avec elle sur la route de Paris. Madame Keridec, malgré son caractère vif et décidé, était tremblante, effrayée; elle s'accusait, elle m'accusait; elle plaignait son mari qui avait pour elle un véritable et profond attachement, et à qui elle devait tant de reconnaissance. Je la rassurais, je la consolais, je lui jurais un amour éternel. Nous n'étions pas à cinquante pas de la ville, lorsqu'elle s'écria : « Au moins mon mari « n'aura point à me reprocher d'être une femme vile « et intéressée. Ce n'est que ma personne que je lui « enlève : je n'ai rien emporté avec moi, et j'ai laissé « tout exprès mon écrin ouvert sur la table de notre « chambre, afin de lui prouver qu'en me séparant de « lui je ne veux rien garder des riches cadeaux dont « il m'a comblée. » — « Que dites-vous donc là ma-« dame, m'écriai-je à mon tour? Eh quoi, vous n'avez « pas vos diamants? » — « Non, M. de Beauclair, me répondit-elle, je ne les ai pas. Vous voyez avec « quelle confiance je me jette dans vos bras. De grace « ne m'en faites pas repentir. Soyez mon protecteur, « mon appui, comme le fut ce brave et malheureux « Keridec, que j'abandonne pour vous, et qui va « bientôt gémir de ma perte. » — « Ah! madame, lui dis-je, je vous aime plus que ma vie; mais vos regrets « me percent le cœur. Votre conduite délicate vous « honore; mais elle m'éclaire. Postillon, arrête; arrête,

« postillon. Ah! madame, qu'allions-nous faire? plonger « le poignard dans le sein d'un homme généreux comme « M. Keridec. J'aurai le courage de surmonter mon « amour. Postillon, retourne sur tes pas. Oui, ma- « dame, dans le délire de ma passion je vous entraînais « à un crime; éclairé par vous, je dois avoir la force « de vous rappeler à votre devoir et à la raison. Ou- « bliez le malheureux Beauclair; rendez votre cœur au « trop heureux Keridec : c'est lui seul qui doit l'oc- « cuper. Mais va donc, va donc plus vîte, postillon, « crève tes chevaux. Oui, madame, il y va de mon « honneur, du votre.... » Je ne sais tout ce que je dis encore à l'intéressante épouse de M. Keridec. Interdite, confuse, ne sachant probablement ce qu'elle doit penser de moi, elle se laisse reconduire comme elle s'est laissé emmener. Son mari ne s'était pas aperçu de sa fuite; il ne s'aperçoit pas de son retour; il dort aussi profondément que lorsque nous sommes partis.

« Le lendemain je me rends chez mon père. Il se répand en plaintes sur son sort; il me donne des conseils en abondance, et de l'argent en petite quantité. Je reste trois jours avec lui, et je reviens à Paris. D'autres se pendraient à ma place; mais moi, j'ai, pour me consoler, une philosophie à toute épreuve, de grandes ressources dans l'esprit, et ton amitié. »

Beauclair attendait mes compliments sur cette dernière aventure. Je ne fus pas tenté de lui en adresser. Je croyais voir quelque chose de vil et de cruel dans sa conduite avec madame Keridec; mais il avait si bien établi son empire sur moi, qu'à peine osai-je lui faire part de mes scrupules : il les traita d'enfantillages. « C'est entre

« amis, me dit-il, qu'il convient d'avoir de la délica-
« tesse, et de ne jamais manquer à l'honneur; mais
« avec les marchands, les usuriers, les créanciers et les
« femmes! Fi donc! Voilà mes principes à moi. Je sa-
« crifierais vingt maîtresses pour un ami; et tu sais
« que, parmi mes amis, c'est toi qui tiens la première
« place. Mets-moi à l'épreuve, mon cher Eugène : mon
« sang, ma vie, ma fortune (dès que je serai parvenu
« à m'en faire une), sont à ton service. » Comment n'aurais-je pas cru à l'amitié de Beauclair? Toutes les fois qu'il avait une affaire, c'était moi qu'il prenait pour témoin; toutes les fois qu'il avait besoin d'argent, c'était à moi qu'il s'adressait. Je fis presque autant de visites pour son compte que pour le mien chez le petit juif de la rue Brise-Miche. Il ne diminua pas sa dépense; il reprit la passion du jeu avec la même fureur qu'aux eaux de Spa. Il jouait avec autant de bonheur que le fameux chevalier de Grammont. Il changeait souvent de maîtresses; elles étaient toutes riches et généreuses.

Quant à moi, je me félicitais d'avoir un ami comme Beauclair et une maîtresse comme Caroline. On sait ce qu'était ma maîtresse, et mon ami était déja devenu, suivant la prédiction de mon cousin César, un vrai chevalier d'industrie.

CHAPITRE VII.

Eugène continue de dissiper son bien. — Il atteint sa majorité.

Je faisais une dépense effroyable pour Caroline. N'osant toujours pas proposer à ma mère de vendre une partie de mon patrimoine, je me contentai d'anticiper sur mon revenu. Les secours de mon petit juif et de quelques autres m'aidaient à prendre patience jusqu'à ce que j'eusse atteint mes vingt-cinq ans.

Mon amour pour Caroline diminua; mais, en l'aimant moins, je n'en restai pas moins son esclave, d'abord par habitude, et bientôt par la crainte des excès auxquels elle aurait pu se porter, si je l'avais quittée. Quand les femmes de son espèce s'avisent de se passionner, ou croient de leur intérêt de feindre la passion, elles deviennent violentes et capables de tout. C'est une cruelle situation que de se trouver lié à une femme malgré soi, d'être obligé de se livrer à tous les transports de l'amour, quand on n'a plus d'amour. Il est vrai que la petite était si aimable dans ses caprices, si passionnée dans ses emportements, si tendre dans ses réconciliations, qu'auprès d'elle je rougissais moins de mon esclavage. Je croyais encore l'aimer, et je m'étonnais d'avoir pu songer à m'en séparer.

Je me permis quelques infidélités, mais bien secrètement. Un mari qui désire qu'on le croie fidèle ne

prend pas, pour se cacher de sa femme, plus de soin que je n'en pris pour me cacher de Caroline. Je ne sais si, de son côté, elle me fut bien fidèle; mais, pour achever de me tourmenter, elle devint jalouse. Il m'était défendu de jeter les yeux sur d'autres femmes. Il fallait que je rendisse un compte exact et détaillé de tout mon temps. Elle me faisait épier, et m'épiait elle-même. Dès le matin elle était chez moi. Nous passions des journées en tête-à-tête. Si je voulais sortir, elle voulait rester. Voulait-elle sortir, malgré ma répugnance, il fallait que je l'accompagnasse et que j'eusse l'air de m'amuser par-tout où il lui plaisait de m'entraîner. M'arrivait-il de la contredire, de manquer à quelques égards, d'oublier un de ses ordres; c'étaient des querelles, des violences, des scènes scandaleuses. Sa mère quelquefois prenait mon parti, quelquefois prenait celui de sa fille, et finissait toujours par s'émerveiller de la force de notre amour.

De tous mes brillants amis je ne voyais plus que Beauclair et seulement quand il avait besoin de moi. Je voyais aussi Duverdier, ce jeune avocat mari de Louise. Je m'étais introduit chez lui sous prétexte de le consulter, et je ne pensais plus à l'objet de la consultation; mais il y pensait; il s'occupait sérieusement du procès entre ma mère et ma tante. C'était mon sot amour pour madame de Frémont qui m'avait fait rechercher Duverdier; c'était mon sot amour pour sa femme qui bientôt était devenu la cause de mes fréquentes visites : depuis ma liaison avec Caroline, je ne pensais plus à me faire aimer ni de madame de Frémont ni de Louise, et cependant, dès que je pouvais

échapper à Caroline, je m'empressais d'aller chez Duverdier. Ce n'était qu'un bourgeois, mais j'aimais son esprit et sa gaieté; et, depuis que j'avais abjuré mes folles prétentions sur Louise, celle-ci aimait à me voir revenir chez son mari. Je respirais quand je me trouvais auprès de ces bons jeunes gens. Souvent l'honnête Duverdier se permettait de mêler à ses conseils sur mon procès d'assez bons avis sur ma conduite. Sa femme se joignait à lui. Quoique je sentisse qu'ils avaient raison, je me montrais rétif; je reprenais avec eux mon ton d'homme de qualité; je les priais de ne pas s'ériger en censeurs de mes actions. Ils étaient trop mes amis pour que la manière dont je recevais leurs remontrances les irritât contre moi. Ils se contentaient de me plaindre.

Un jour, me croyant libre, j'étais au spectacle avec Louise et Duverdier. Tout-à-coup Caroline, que je croyais retenue chez elle par une indisposition, se fait ouvrir notre loge. « Eh quoi! monsieur, dit-elle à Duverdier, êtes-vous donc assez confiant ou assez com-« plaisant pour ne pas vous apercevoir que M. de Sen-« neville fait la cour à votre femme? » Duverdier s'étonne, se fâche et crie. Sa femme le retient. Je veux imposer silence à Caroline. « Suivez-moi, me dit-elle, « si vous ne voulez que je vous regarde comme le plus « faux et le plus traître des hommes. » Que faire? Voilà déja les loges voisines qui nous observent malicieusement; voilà le parterre qui murmure. Si je résiste, c'est un éclat, un scandale qui va compromettre Louise et son mari. Je courbe la tête, et je suis mon tyran.

Quand nous fûmes seuls, elle pleura, s'emporta,

menaça de se tuer. Sa mère prit sa défense, et ce fut moi qui fus obligé d'implorer mon pardon. Ah! si les jeunes gens pouvaient prévoir à quelle suite d'humiliations ils se condamnent en formant les périlleuses liaisons qu'ils recherchent avec tant d'ardeur, et auxquelles ils se livrent avec tant de légèreté! *Ah! si le mal de tête pouvait venir avant le boire!* a dit Montaigne.

Ce fut à cette époque que les *nouvelles à la main* commencèrent à circuler dans Paris. C'étaient de petits pamphlets bien scandaleux, où l'on drapait la cour et la ville. L'auteur d'un de ces pamphlets s'avisa de plaisanter amèrement sur les diamants et les carrosses des filles entretenues. Caroline, qui cherchait ce jour-là quel caprice elle pourrait avoir, crut ou feignit de croire qu'elle était personnellement attaquée. Elle veut que je découvre l'insolent auteur du libelle; elle veut que j'en tire une vengeance éclatante, et me voilà exposé à me couper la gorge avec un homme que je ne connais pas, qui ne m'a pas insulté, pour une maîtresse que je n'aime plus. Je n'eus pas de peine à trouver l'auteur; je n'eus pas de pleine à le faire convenir que c'était à lui qu'on devait cet ingénieux article; il me suffisait de piquer son amour-propre. Ce qu'il y eut d'assez bizarre, c'est qu'en allant chez lui, je m'étais figuré, je ne sais pourquoi, que j'allais trouver un vieillard dont j'aurais bon marché. Point du tout: je vois un jeune homme de trente ans, brun, fort et de haute taille. Au premier mot d'explication sérieuse que je lui demande, il se hâte de m'apprendre qu'il a servi, il me montre sa cartouche et son brevet de maître en fait d'armes. On l'avait prié de quitter son

régiment, me dit-il, parce qu'il avait la main malheureuse, et qu'il tuait tous ceux qui avaient affaire à lui. Puis, se radoucissant, il m'avoue qu'il avait lancé son pamphlet avec sécurité, persuadé qu'il n'y avait que des évêques ou de vieux libertins qui donnassent des carrosses et des diamants aux jolies filles. Dans les dispositions mutuelles où nous nous trouvions, notre explication ne pouvait pas finir d'une manière tragique. Je me contentai d'une attestation par écrit, dans laquelle il assurait n'avoir pas voulu parler de mademoiselle Caroline. Ce dénoûment pacifique ne la satisfit que médiocrement. Elle n'aurait pas été fâchée, je crois, que je fusse blessé légèrement dans un duel dont elle aurait été la cause.

On conçoit bien que, maîtrisé de la sorte, je ne me livrais à nulle étude, je ne songeais à nul emploi généreux de mon temps et de ma fortune. J'avais même perdu l'énergie que je portais d'abord dans mes plaisirs. L'ennui commençait à se faire sentir; mon ame était énervée, abattue. Quatre ans se sont passés, et quand j'ai quitté ma mère, deux ou trois ans tout au plus devaient suffire aux plaisirs que je me proposais de goûter à Paris, au perfectionnement de mes études, à mes voyages dans les principales cours de l'Europe. Ma mère m'avait souvent pressé, dans ses lettres, de tenir ma parole et de revenir épouser Laure. Je regardais toujours Laure comme la femme qui pouvait me rendre heureux; mais comment me détacher de Caroline?

Le procès se poursuivait entre ma mère et ma tante. Duverdier était en correspondance avec ma mère, et

cherchait à lui démontrer que, des deux parts, ce procès n'avait pas le sens commun. Mais M. Gaspard dominait ma mère; et, par l'empire fatal qu'il exerçait sur elle, et par sa fatale correspondance avec moi, du fond de la Basse-Normandie il favorisait et encourageait mes désordres à Paris. C'était lui qui signait les quittances, ordonnait les réparations, touchait les fonds, en disposait. Il multipliait les frais judiciaires; il recevait des pots-de-vin, sa femme recevait des épingles que nos fermiers nous faisaient payer. Il n'y avait que Delorme qui lui résistât, et qu'il ménageât, à cause des liens qui l'attachaient à ma famille. J'avais fait des dettes à Paris, ma mère en avait fait à Coutances. Ma fortune était déja diminuée : déja celle de Gaspard était augmentée. Mon cousin le bossu, fortifié dans son dessein de ne plus vivre que pour lui seul par tout ce qui se passait dans notre famille, ne m'écrivait plus et ne voyait plus ma mère. Il n'avait pas, auprès de l'étourdi qui se ruinait, l'autorité d'un père; il n'avait pas, auprès de la mère qui laissait son fils se ruiner, l'autorité d'un mari. D'ailleurs il ne se sentait pas de force à jouter contre M. Gaspard. César avait de l'esprit, mais de la probité : Gaspard avait de la ruse, et de plus une abnégation complète de toute espèce de scrupules.

Laure allait avoir dix-neuf ans. Elle était belle, elle était riche; vingt partis s'étaient présentés pour elle. Sa mère en avait rejeté plusieurs; mais elle en avait proposé quelques-uns à sa fille, et Laure les avait tous refusés. « Eh quoi! ma fille, lui disait sa mère, auriez-
« vous si peu d'amour-propre que de penser encore à

« mon mauvais sujet de neveu? » — « Non, maman, « répondait Laure. Eh! comment pourrais-je conserver « quelque amour pour mon cousin, lorsque, par ses « extravagances, il est le premier auteur de vos que- « relles et de mes chagrins? Son abandon ne m'aurait in- « spiré que de l'indifférence; mais quand je pense aux « débats que son départ a fait naître entre vous et ma « tante, je crois que je le haïrais, si je pouvais haïr. »

Laure cependant ne discontinuait pas ses visites à ma mère et à Magdeleine, notre bonne nourrice.

Les nouvelles que Delorme recevait de Guillaume étaient de plus en plus satisfaisantes. Ses espérances de fortune s'étaient réalisées. Déja il parlait de son retour. Le père Delorme était aidé dans ses travaux par son fils Pierre. Thérèse sa fille, la sœur de lait de ma cousine, était recherchée par un jeune fermier de Saint-Lô. Magdeleine était heureuse de voir ses deux enfants, Pierre et Thérèse, se porter au bien; mais elle sentait qu'elle ne serait parfaitement contente que quand elle reverrait son Guillaume; elle en parlait sans cesse, et ma cousine Laure jouissait de la joie que l'espoir de ce retour causait à la bonne Magdeleine.

Telle était la situation de ma famille et de la famille de Guillaume au moment où j'atteignis ma majorité.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Eugène veut partir pour Coutances.

Ma première opération fut de charger Gaspard de me chercher bien vite un acquéreur pour un bien assez considérable situé à six lieues de mon château. C'étaient de bonnes terres, des prés d'un grand rapport; mais une habitation détestable, où nous n'allions jamais : point de parc, un pays plat, sans eaux, sans bois et sans vue. Duverdier, dans une dernière lettre, s'était permis de faire entrevoir à ma mère, avec beaucoup de ménagements, les dangers auxquels ma fortune et mon honneur se trouvaient exposés. Il avait traité de fripons ou d'imbécilles ceux qui l'engageaient à s'obstiner dans son malheureux procès. Pour la première fois, ma mère conçut quelques soupçons sur notre intendant. L'accusation de Duverdier ne pouvait partir que de l'amitié la plus désintéressée; ainsi c'était au moment où son autorité lui échappait que ma mère reconnaissait l'usage qu'elle en aurait dû faire. Elle m'écrivit une lettre dans laquelle elle me rendait pour ainsi dire un compte moral de sa tutelle.

Elle ne m'accusait pas; elle s'accusait elle même de sa facilité. Si elle n'avait pas consenti à me laisser partir, il n'y aurait ni haine, ni procès dans notre famille. Je ne lui aurais pas, pendant quatre ans, inspiré des terreurs perpétuelles pour ma fortune, ma santé, ma vie; elle ne serait pas livrée aux soins mercenaires et suspects d'un intendant. Elle aimait à se flatter encore que M. Gaspard était un honnête homme; mais elle ne pouvait se dissimuler que c'était son intérêt qui l'attachait à nous. Cependant rien n'était encore perdu. « Mon fils, me marquait-elle, les quatre années qui « viennent de s'écouler ont été bien tristes pour ta « mère; il ne tient qu'à toi de rendre heureux les jours « qui lui restent. » Elle m'apprenait que Laure continuait de refuser tous les partis qui se présentaient; elle en concluait que j'étais encore cher à ma cousine. Ma mère ne commandait pas; elle ne se permettait pas même de me donner un conseil; mais au nom de mon père, au nom de la tendresse que je lui portais à elle-même, elle me conjurait, elle me suppliait de revenir.

Je n'étais pas un homme corrompu; j'avais conservé mon bon cœur: cette lettre me toucha jusqu'aux larmes. Je rougis des chagrins que j'avais causés à ma mère, et je jurai de ne pas lui en donner de nouveaux. J'étais tellement entraîné par la lecture de sa lettre, que j'allai plus loin qu'elle, et que je prononçai hardiment que M. Gaspard était un fripon. Il est vrai que, l'instant d'après, en pensant à l'exactitude avec laquelle Gaspard m'avait toujours envoyé l'argent de mes fermiers, je le crus encore honnête homme et mon ami. Quant

à Laure, je pensais absolument comme ma mère, j'étais sûr qu'elle ne refusait tous les partis que pour se conserver à moi, mais je sentais l'outrage que je lui avais fait. « Pauvre petite ! Il est temps de retrouver mon « courage. Je fléchis à Paris sous le joug d'une indigne « maîtresse. Quelle honte ! Eh quoi ! j'ai pu m'abaisser « jusqu'à craindre Caroline ! Eh ! que m'importent ses « doléances et ses colères ! je les brave et je romps avec « elle. Ce soir même je pars pour Coutances. » Par précaution pourtant je résolus de partir à l'insu de Caroline ; je me dissimulai que je redoutais ses emportements et ma faiblesse ; je me persuadai que je ne voulais me cacher d'elle que par compassion pour son amour. J'allai faire part de ma résolution à Louise et à son mari. Ils me félicitèrent, ils m'encouragèrent, ils approuvèrent même le mystère de mon départ. Louise avait pitié comme moi de la pauvre Caroline : « car, me dit-elle, il faut qu'une femme soit bien éprise « pour oublier ainsi toute mesure et toute vertu. » Elle faisait la guerre à son mari, qui ne paraissait pas tout-à-fait aussi convaincu qu'elle de la grande passion de ma petite actrice. En quittant Duverdier, j'allai chez Caroline pour ne pas lui donner de soupçon. Par un singulier hasard, elle était ce jour-là d'une douceur parfaite. Jamais elle ne m'avait témoigné plus d'amour. Sa sécurité m'attendrit. Je ne pouvais m'empêcher de la plaindre; mais le souvenir de ma mère et de Laure était présent à ma pensée. Je sortis en lui promettant de la revoir le lendemain. De quel poids je me sentis soulagé ! Je croyais avoir secoué mes fers.

Je rentre chez moi, j'achève mes préparatifs. Au moment où l'on vient m'annoncer que les chevaux de poste sont arrivés, je vois entrer Caroline.

« Eh quoi! me dit-elle en riant, vous avez donc quel-« qu'un qui part dans votre maison? Pourquoi cette « chaise-de-poste, ces chevaux?... Mais que vois-je? « Cet habit de voyage, ce porte-manteau..... Ingrat, « perfide, monstre, c'est vous qui partez. » A son aspect, j'avais senti mon courage chanceler; à cette apostrophe, je rougis de ma faiblesse; et, rassemblant pour ainsi dire toute ma fermeté, je lui déclare qu'en effet je pars et que je vais voir ma mère. « Votre « mère! s'écrie-t-elle; dites plutôt cette Laure que vous « aimez, à laquelle vous brûlez de vous unir. Et qu'a-« t-elle fait, cette rivale, pour mériter de m'être pré-« férée par vous et par votre orgueilleuse famille? Vous « a-t-elle sacrifié son état, son existence? » Oh! pour le coup, je suis tellement choqué de ce qu'elle ose se comparer à Laure, qu'il m'échappe je ne sais quel mot injurieux. Elle me regarde, elle pâlit. Les médecins et les jolies femmes n'avaient pas encore inventé ou du moins perfectionné les attaques de nerfs. Caroline se contente de se trouver mal. Encore, craignant que je ne parte pendant qu'elle a perdu connaissance, elle se hâte de reprendre ses sens. Je me reproche l'outrage que je viens de lui faire; je lui parle avec douceur, avec tendresse. « Ah! Senneville, me dit-elle, est-ce « ainsi que vous remplissez vos serments, de ne jamais « m'abandonner? » Je cherche à lui faire entendre que ma fortune me permet d'assurer un heureux sort à sa mère, à sa famille, sur-tout à elle-même. Elle s'indigne

d'un pareil discours. Quelle idée ai-je donc de son amour ? Est-ce l'intérêt qui l'attache à moi ? Elle rejette mes dons et mes promesses, et voyant que je n'en persiste pas moins à partir. « Oui, vous faites bien : « partez, dit-elle, oubliez-moi, vous le devez ; mais, « grace au ciel, je ne souffrirai pas long-temps. Bientôt, « je l'espère, le désespoir de vous avoir perdu m'aura « conduite au tombeau, et avec moi périra le malheu- « reux fruit que je porte en mon sein. » — « Ah, grand « Dieu ! m'écriai-je, que dites-vous ? Serait-il vrai ? Quel « moment choisissez-vous pour me donner cette nou- « velle ? » Toute rayonnante de l'effet que ce seul mot vient de produire sur moi, Caroline en profite habilement pour se ressaisir de sa proie. Elle fait briller à mes yeux l'espérance d'être père ; elle pleure, elle implore mon amour ; elle réclame les droits que lui donne son état ; elle me conjure de ne pas l'assassiner par mon départ, et je donne ordre de renvoyer les chevaux de poste.

CHAPITRE II.

Retour de Guillaume. — Correspondance entre Eugène et Guillaume, entre Eugène et sa mère.

Il y avait six semaines, m'assura Caroline, qu'elle hésitait à me faire l'aveu de son état. Pouvait-elle savoir si la nouvelle m'en serait agréable ? Elle-même, en

s'interrogeant, devait-elle se réjouir ou s'affliger? Elle voyait bien dans cette circonstance un motif de sécurité. Jusqu'ici c'était un penchant mutuel qui nous avait entraînés l'un vers l'autre; maintenant le devoir se joint à l'amour. En honnête homme, je ne peux abandonner la mère de mon enfant ; mais qui lui répondra que ma famille, une autre passion, d'autres devoirs ne parviendront pas à faire taire la voix de mon amour.

Il fallait que je fusse bien faible, et que ma faiblesse fût bien connue de Caroline; car, je n'en puis douter, elle conçut dès-lors les plus grandes espérances. Ces espérances étaient-elles si dénuées de fondement? Sa mère lui citait tant d'exemples! Et combien ne voit-on pas en effet de bonnes gens entraînés par la passion ou par les circonstances à de sots mariages avec leurs maîtresses? Et quels sont presque toujours les hommes qui font ces insignes folies? Des vieillards ou de très-jeunes gens. Je suis loin de prétendre qu'aux autres époques de la vie on soit bien fort et bien maître de soi-même ; mais n'est-ce pas à ces deux âges que l'homme est le plus facile à se laisser dominer? Quant à moi, je me promettais d'être bon père, et d'assurer un sort à Caroline, mais j'étais loin de songer à en faire ma femme.

Ce fut donc par ménagement pour elle, et dans l'espoir de la rendre avec le temps tranquille et raisonnable, que je suspendis mon départ. J'écrivis à ma mère. J'avouais franchement mes torts. Je ne lui demandais que quelques mois encore de séjour à Paris pour réparer le temps perdu, m'occuper de quelques études, et me décider enfin sur le choix d'un état; après

quoi je volerais auprès d'elle ; j'offrirais à Laure ma main et mon cœur, et notre heureux mariage amènerait la réconciliation générale de toute notre famille.

Mais quelle est ma surprise ! A peine cette lettre à ma mère est-elle partie, j'en reçois une timbrée de Coutances, et je reconnais l'écriture de Guillaume. Il a repassé les mers ; il est chez son père. Dans les cinq ans qui se sont écoulés depuis son départ, il a gagné cette fortune modeste, mais suffisante, à laquelle il bornait tous ses vœux. Il a débarqué au Havre ; il n'a pas voulu perdre une minute pour embrasser ses parents. De quel chagrin il s'est senti pénétré quand à-la-fois on lui a raconté la mort de mon père, la rupture de mon mariage, mon séjour à Paris et le procès de ma mère et de ma tante. « Ah ! mon cher Eugène, » m'écrit-il, « qu'as-tu fait ? Je revenais joyeux et calme. « Les nouvelles que j'apprends à mon arrivée m'ont « rendu le trouble et la tristesse qui avaient provoqué « mon départ. J'ai vu ton cousin César. Avec quelle « tendresse il m'a serré dans ses bras ! Mais combien « il paraît irrité contre toi, contre ta mère ! Il chérit « trop son repos, m'a-t-il dit, pour vous aimer encore. « Il se trompe ; il vous aime, il vous aimera toujours ; « mais, mon cher Eugène, tu n'as pas un instant à « perdre ; reviens ; pour ton bonheur, pour le mien, « il est nécessaire, il est urgent que je t'ouvre mon « ame tout entière. »

Je répondis à Guillaume ; je le félicitais sur sa fortune ; je me félicitais moi-même de son heureux retour, et je lui promettais, comme à ma mère, que bientôt j'aurais le bonheur de l'embrasser.

Cependant je suis plus asservi que jamais aux ordres, aux caprices de Caroline. Ma dépense s'augmente encore par les fantaisies nombreuses dont son nouvel état lui suggère l'idée. Je me rappelle aujourd'hui quelques circonstances qui ne me frappèrent pas alors. Caroline, depuis l'aveu qu'elle m'avait fait, évitait de se trouver seule avec moi. Sa mère avait avec elle de fréquents et secrets entretiens, qu'elles se hâtaient d'interrompre dès que je paraissais. La mère était dans l'admiration que personne ne s'aperçût de l'état de sa fille; mais sa fille était si mince et si svelte!

Je reçus, avec la réponse de ma mère, une nouvelle lettre de Guillaume. Tous deux me pressaient de revenir. Guillaume me mandait qu'il avait de grands secrets à me révéler, qu'il ne pouvait les confier au papier, qu'il aurait déja fait lui-même le voyage de Paris, s'il n'eût été convaincu que mes intérêts m'appellaient en Normandie, et si ses affaires lui avaient permis de quitter Coutances. Sa fortune s'était trouvée plus considérable qu'il ne croyait. Guillaume, déja bon négociant, puisqu'à la Martinique il avait été chef d'une maison de commerce et d'une grande habitation, venait de traiter avec madame Louville de sa manufacture, qui, depuis la mort de M. Louville, avait été administrée par un commis. Ainsi, tandis que le fils du baron de Senneville perdait son temps et sa fortune, le fils du fermier Delorme était déja un des gros manufacturiers du royaume. Une nouvelle qui me fit un grand plaisir, ce fut la fin du procès entre ma mère et ma tante : c'était l'ouvrage de Guillaume. Il s'était fait aider de Laure et même de mon cousin César.

Celui-ci, malgré ses beaux projets d'égoïsme, n'avait pu résister à la chaleur avec laquelle Guillaume l'avait pressé de le seconder dans cette bonne œuvre. D'ailleurs César se sentait plus fort contre les procureurs depuis le retour de Guillaume. Celui de ma tante avait bientôt cédé la place. Gaspard, qui craignait Guillaume, ne jugea pas à propos de faire une résistance trop ouverte. Il fut obligé, pour ne pas perdre tout-à-fait la confiance de ma mère, de concourir à la transaction que Guillaume se hâta de rédiger. Il fut obligé de m'engager lui-même à signer les papiers que Duverdier vint joyeusement me présenter. Cet odieux procès fut donc terminé sans jugement. Quel bonheur pour Guillaume de voir ma mère et ma tante sincèrement réconciliées par son entremise!

La paix rétablie dans ma famille, Guillaume s'occupa généreusement de mon mariage avec Laure; mais ses efforts furent inutiles : il ne put décider César à l'aider dans cette nouvelle négociation. Je m'obstinais à rester à Paris. A chaque mot qu'il voulait dire en ma faveur, Guillaume trouvait une résistance opiniâtre dans madame Louville, et sur-tout dans ma cousine Laure. Ma tante avait bien pu pardonner à sa belle-sœur, mais elle ne pouvait me pardonner. Ma cousine trouvait M. Guillaume encore plus estimable de ce qu'il prenait avec tant de générosité les intérêts de son ami; mais elle le priait avec douceur de ne plus lui parler de moi.

Ce fut alors que, dans une troisième lettre, Guillaume, las de voir que je résistais aux instances de ma mère et aux siennes, se permit de prendre un ton de

censeur dont je me formalisai. Je le traitai dans ma réponse presque avec autant d'impertinence que je traitais jadis le petit boursier du collége d'Harcourt. Guillaume, aussi fier qu'au collége, m'écrivit encore pour m'annoncer qu'il ne m'écrirait plus, et en effet il cessa de m'écrire.

J'ai dit que Thérèse Delorme, la sœur de lait de ma cousine, était sur le point d'épouser un jeune fermier de Saint-Lô. Cette jeune fille, à l'approche de ses noces, rendait de fréquentes visites à Laure, qui se faisait une grande affaire de présider au trousseau et à la toilette de la mariée. Un soir, Thérèse Delorme, revenant de chez Laure avec Jean Morin, son prétendu, rencontra son frère. Elle lui dit que mademoiselle Laure l'avait chargée de le saluer. Guillaume, à ce mot si simple, rougit et soupira. « Sais-tu, mon « frère, continua Thérèse, que mademoiselle Laure « fait le plus grand cas de toi; que c'est toujours sur « toi que roulent tous nos entretiens? Elle t'en « veut pourtant. Elle se plaint de ce que tu t'ob- « stines à vouloir lui faire épouser son cousin Eu- « gène. » — « Malheureux Eugène! dit Guillaume; « de quel bonheur il s'est privé! » — « C'est bien « vrai, monsieur Guillaume, reprit le jeune Morin; « mais savez-vous ce que je contais à l'instant même « à mademoiselle Thérèse? C'est que bien des gens « dans votre position, avec votre savoir et votre ri- « chesse, ne seraient pas si dupes que de s'occuper des « intérêts d'un autre. » — « Que dites-vous, s'écria « Guillaume? » — « Je dis, répliqua Morin, que je « vois bien des choses que vous devriez voir vous-

« même. Je dis que mademoiselle Laure est toute « joyeuse depuis votre retour, qu'elle n'a de chagrin « que quand vous lui parlez de votre ami Eugène, et « que, ma foi, si j'étais à votre place, je ne bargui- « gnerais pas à parler pour mon compte. Est-ce que « vous ne valez pas le meilleur gentilhomme? Made- « moiselle Laure mériterait d'être princesse ; mais son « père n'était-il pas aussi roturier que vous et moi ? » Guillaume voulut plaisanter sur cette belle idée de son futur beau-frère, puis il répondit fort sérieusement qu'il y aurait de la folie et de la sottise à lui de penser à une femme comme mademoiselle Laure.

Thérèse rendit compte à Laure d'une partie de son entretien avec Guillaume. Laure sembla l'écouter avec plaisir, fit de grands éloges du frère de Thérèse; celle-ci ne manqua pas de les répéter à son frère, et elle continua de rapporter ainsi naïvement à Guillaume ce que disait Laure, à Laure ce que disait Guillaume.

Madame Louville apprit cette petite manœuvre de Thérèse. Elle fut surprise de ne pas se sentir irritée autant qu'elle aurait cru devoir l'être. Elle avait tant d'estime pour Guillaume! Guillaume s'était montré si délicat avec elle en traitant de sa manufacture! Ma mère en apprit aussi quelque chose. Elle se hâta de m'écrire, et me pressa bien plus vivement de revenir.

Il me parut si ridicule qu'un petit paysan comme Guillaume se permît de lever les yeux sur une femme qui m'était destinée, que j'en plaisantai beaucoup avec Beauclair. Je répondis à ma mère que je n'étais pas effrayé des prétentions de M. Guillaume; que, si ma cousine consentait à m'oublier pour le fils de mon fer-

mier, j'étais loin de m'opposer à ce brillant mariage; mais que, malgré mon extrême modestie, je ne pouvais me persuader que ce fût Guillaume dont ma cousine eût attendu le retour.

Ma mère eut l'imprudence de montrer ma lettre à Gaspard, et bientôt cette malheureuse lettre parvint à la connaissance de Guillaume, de Laure et de sa mère. Nouvelle rupture entre ma mère et ma tante.

Heureusement le procès ne recommence pas; mais madame Louville, toujours très-vive dans ses résolutions, et bien moins vaine de sa noblesse que mon père, dans un moment de dépit contre ma mère et contre moi, s'adresse brusquement à mon cousin César : « Est-ce « que vous croyez, lui dit-elle, que Guillaume ne vaut « pas cent fois mieux que votre cousin Eugène?» César, à cette question, s'étonne, sourit, soupire; puis il prend sa canne et son chapeau, et sort, en se contentant de répondre que définitivement il ne veut plus se mêler des affaires d'autrui.

Guillaume, le soir même, va trouver César; il a l'air sombre, agité : « Puisque Eugène ne veut pas faire le « voyage de Coutances, dit-il, n'est-il pas de mon de- « voir, à moi, son ami, son véritable ami, de faire le « voyage de Paris, non certes pour lui chercher que- « relle à l'occasion de ses lettres, qui m'ont affligé, « mais qui ne m'ont pas irrité; car je ne les attribue « qu'à sa mauvaise tête et aux dangereux amis dont il « est entouré; mais pour l'arracher à ces faux amis, « et le ramener aux pieds de Laure? » — « Généreux « jeune homme, » s'écrie César, en le regardant d'un air attendri; puis il s'interrompt et se contente de dire

à Guillaume qu'il ne veut pas lui donner de conseils. « Il en est un, dit Guillaume, que vous n'avez cessé de « me donner depuis mon enfance; c'est de suivre tou- « jours ce que l'honneur m'inspire. Je crois entendre « ce que vous attendez de moi; je pars. » En effet, malgré les affaires importantes qui le retiennent, Guillaume se dispose à partir.

Tout-à-coup le bruit se répand à Coutances que je vais me marier à Paris. Suivant l'usage de toutes les nouvelles, ce bruit se fortifie, se grossit. Ce n'est déja plus un simple projet. Les femmes qui ont eu quelques bontés pour moi, les jeunes gens qui furent mes camarades de plaisir, et sur-tout M. Dolignac, qui m'a donné des leçons dans l'art de séduire, et qui est devenu le plus intrépide nouvelliste de la petite ville de Coutances, sont persuadés et disent à tous ceux qui veulent les entendre que je suis marié, bien légitimement marié, que je me suis vu contraint à ce parti par les parents d'une jeune personne que j'ai trompée. Ma mère m'apprend ce bruit ridicule. Je cherche qui peut l'avoir fait naître. Est-ce Guillaume, qui croit, par cette invention, avancer ses affaires? Non. Je suis assez juste encore pour l'en croire incapable. N'est-ce pas plutôt l'effet de quelque inconséquence de Caroline ou de sa mère? Que dis-je? inconséquence! C'est une intrigue adroite pour m'amener à ce qu'elles ont l'audace d'espérer. Furieux, je cours chez Caroline. Je ne trouve que sa mère.

CHAPITRE III.

Eugène fait un voyage en Normandie.

A la manière violente dont j'interpellai la mère de Caroline, sans lui dire positivement ce qui me mettait en fureur, je la vis s'effrayer, pâlir. Elle implorait, les larmes aux yeux, le pardon de sa fille et ma générosité. Je crus voir dans son trouble la preuve que le bruit ridicule de mon mariage ne venait que d'elle et de sa fille. « Ainsi donc je suis votre jouet, m'écriai-je; « quelle imprudence à vous de vous être permis une « pareille fausseté ! » — « Malheureuse enfant, répon- « dit cette tendre mère ! je te l'avais annoncé, M. le « baron a trop d'esprit pour être long-temps dupe. « Et franchement, monsieur, je m'étonne que vous ne « vous soyez pas aperçu plus tôt de la vérité. Mais ce « mensonge même n'est-il pas une preuve de son ex- « cessif amour pour vous ? Sans cela vous nous échap- « piez. Au surplus, aujourd'hui même nous devions « vous découvrir la chose. Plût au ciel que Caroline se « trouvât dans l'état où vous l'avez crue, et que moi « je me visse bientôt dans le cas d'être grand'mère ! » — « Que dites-vous ? m'écriai-je encore plus furieux, « Caroline n'est pas enceinte ! » — « Eh ! non, mon- « sieur, elle ne l'a jamais été ; c'est un moment d'in- « spiration qui lui est venu subitement pour vous « retenir à Paris. » — « Eh ! quoi ! c'était un men-

« songe? » — « Eh! quoi! reprit-elle toute confuse, « n'est-ce pas la découverte de ce mensonge qui vous « irrite? » Ici Caroline rentra, suivie de plusieurs porteurs. Elle venait de faire des emplettes considérables à mes dépens. Je ne sais s'il n'était pas question déja de la layette de son enfant.

Je l'accablai des plus cruels reproches. Tant que je ne lui parlai que du conte qu'elle m'avait fait et dont j'avais été dupe, elle les reçut d'un air contrit et repentant; elle se sentait dans son tort. Mais dès que j'en vins à la nouvelle de son mariage avec moi, qui était parvenue à Coutances, elle reprit son air digne, son ton impérieux. Elle me jura qu'elle était étrangère à ce bruit; qu'elle n'était pas faite pour employer de pareils moyens; et la mère, avec une franchise assez brutale, tout en m'assurant qu'elle n'était pour rien dans la nouvelle, me demanda ce qu'elle avait de si étrange, et si je me croirais déshonoré d'épouser sa fille. Il résulta de cette question la scène la plus vive entre Caroline et moi. Je me permis quelques mots de mépris; elle se récria. Je répondis par de nouvelles insultes. La mère, qui crut voir que j'allais lui échapper, passa de son parti dans le mien : elle allait ainsi de l'un à l'autre, pleurant, se désespérant, me donnant tort, donnant tort à sa fille; mais il lui fut impossible de nous réconcilier. Je sortis en jurant de ne plus revoir Caroline, et m'en croyant détaché pour toujours.

C'était Gaspard qui avait répandu ces faux bruits de mariage : il gémissait de voir notre procès terminé; il sentait que si j'épousais ma cousine, il serait bien moins maître de ma fortune. M. Gaspard n'était plus

aussi bien avec ma mère, mais il se consolait en pensant que, depuis ma majorité, son empire sur elle était bien moins nécessaire à ses petits projets. Il comptait sur mes extravagances et mes besoins d'argent. Je n'avais pas révoqué le pouvoir que je lui avais donné de vendre une de mes terres; il me cherchait toujours sourdement un acquéreur. Au moment où je le choisis pour mon intendant, Gaspard n'avait pensé, je crois, qu'aux émoluments de sa place, et peut-être à quelques petits gains illicites dévolus de temps immémorial à messieurs les intendants; mais bientôt, voyant mon amour pour la dépense et la facilité de ma mère, il avait senti son ambition s'agrandir.

Ma querelle avec Caroline m'avait rendu tout mon amour pour Laure. En rentrant chez moi, je trouvai Duverdier qui m'attendait. Il se promenait pensif dans mon salon. Il m'aborda d'un air grave : il désira que nous fussions seuls, il avait d'importantes nouvelles à me communiquer. Je fis défendre ma porte; je le priai de s'asseoir. « Mon cher monsieur de Senneville, me « dit Duverdier, avant d'être votre ami, j'étais celui « de Guillaume Delorme; je le suis encore, et je vous « avoue que je me trouverais fort embarrassé entre « vous deux aujourd'hui, sans la franchise et la no- « blesse que Guillaume sait mettre dans toutes ses « actions. J'aime à me flatter que le petit nuage qui, « depuis quelque temps, s'est élevé entre vous, se « dissipera comme ceux qui, dans votre enfance, ont « quelquefois troublé votre amitié; car il est impos- « sible, d'après votre conduite, que vous songiez encore « sérieusement à devenir l'époux de mademoiselle Laure

« Louville, votre cousine. » — « Pardonnez-moi, lui dis-« je; j'y songe encore, et très-sérieusement. » — « En « ce cas, je vous plains; Guillaume est votre rival. » — « Je le sais. » — « Il a déclaré son amour à votre cou-« sine. » — « Vraiment, repris-je d'un air railleur; « monsieur Guillaume a-t-il déclaré son amour? — « Et sa recherche est agréée par mademoiselle Laure et « par votre tante. » — « Agréée par ma tante, » m'écriai-je en me levant avec vivacité! « Cela ne se peut pas. » — « Cela se peut, reprit Duverdier. Calmez-vous, et « daignez m'écouter. Guillaume, depuis sa plus tendre « enfance, éprouve une vive passion pour votre cou-« sine. Oui, monsieur; et pour ma part je dois m'en « féliciter : sans cette passion secrète, au lieu de son-« ger à me faire épouser la femme qui me rend heu-« reux, mon ami l'aurait épousée lui-même. Il avait « bien plus de droits que moi sur son cœur.

« Quand bien même la naissance et la fortune n'au-« raient pas mis entre Guillaume et mademoiselle Lou-« ville une distance qui semblait impossible à franchir, « il aurait suffi que sa main vous fût destinée pour « que Guillaume employât toutes les forces de son « ame à surmonter sa passion. C'est par raison que Guil-« laume n'a pas voulu révéler à ses plus chers parents la « cause du noir chagrin qui le dévorait il y a cinq ans; « c'est par raison qu'au moment où vous alliez épouser « Laure il s'est expatrié; mais depuis que sa bonne con-« duite et la fortune ont rapproché les distances; depuis « que mademoiselle Laure, irritée contre vous, a dé-« claré que jamais elle ne vous épouserait; depuis son « retour enfin, c'est par amitié que Guillaume vous a

« pressé de revenir à Coutances. Il brûlait d'épancher « son ame dans la vôtre. Guillaume ne se fait pas plus « généreux qu'il n'est : s'il avait cru voir que votre pré- « sence ramenât Laure à des sentiments plus favorables « pour vous, il aurait eu la force de s'immoler à votre « bonheur ; mais si Laure avait persisté, comme elle « persiste encore dans son refus de vous épouser, il « n'aurait pas cru devoir à l'amitié le sacrifice inutile « de son amour. Vous avez rejeté ses conseils ; vous « avez rejeté les prières et les ordres de votre mère ; « pouvez-vous faire un crime à votre ami de rechercher « un bien que vous semblez dédaigner ? » — « Oui, dis- « je, c'est un crime, c'est une trahison. J'ai des droits, « des droits sacrés sur la main de Laure. Ingrate Laure ! « Perfide Guillaume ! » — « Guillaume perfide ! » s'écria Duverdier en se levant à son tour, et s'emportant comme il avait coutume de s'emporter à l'audience, quand il défendait une bonne cause, « M. de Senneville, j'ai « laissé passer la manière peu décente dont vous avez « parlé de mon ami dans le commencement de cette « conférence ; mais je ne souffrirai pas qu'on le traite « de perfide. Guillaume est un modèle de délicatesse et « de générosité. Sachez que malgré son amour, malgré « tous les motifs qui devaient l'animer contre vous, il « voulait venir vous chercher à Paris ; que son père, « sa mère et sa jeune sœur ont eu beaucoup de peine « à le retenir. Sachez que, depuis son retour, sa sœur, « et tous ses amis ne cessent de lui répéter qu'il est une « dupe de s'oublier pour un ingrat qui, d'ailleurs, ne « profiterait jamais de son sacrifice, puisque votre « cousine Laure aimerait mieux rester fille toute sa

« vie que de vous épouser. Sachez que c'est sa sœur « qui, de son chef, a supplié votre cousin César de « s'intéresser à son frère et à mademoiselle Laure, qui « s'aimaient sans vouloir se le dire, et qui sont faits pour « être heureux ensemble. Voilà ce que me mande ce « monsieur César de Senneville, que je n'ai pas l'hon-« neur de connaître, mais qui me paraît un homme « d'esprit et un honnête homme. Lisez sa lettre. Vous « y verrez que c'est lui qui, le premier alors, a parlé « à madame Louville, à sa fille, à Guillaume. Il a in-« terprété les discours, levé les obstacles. Tant pis pour « mon cousin Eugène, me marque-t-il; mais au moins ne « pourra-t-il s'en prendre qu'à lui-même du bonheur de « Guillaume; et, comme il vous aime encore, ce brave « homme me prie de vous apprendre ces nouvelles avec « ménagement et de vous porter toutes les consolations « de l'amitié. C'est ce que j'ai fait, et j'étais loin de m'at-« tendre que, pour prix de mon zèle, vous vous permet-« triez d'insulter devant moi mon ami. » — « Que le diable « emporte mon cousin le bossu, répondis-je à Duver-« dier! je n'ai que faire de ses consolations ni des vôtres. « Le voilà donc cet homme qui promettait de ne plus se « mêler des affaires d'autrui, de ne plus vivre que pour « lui seul! C'est pour me nuire, c'est pour servir Guil-« laume qu'il manque à ses résolutions philosophiques. « Mais, morbleu! je saurai bien rompre leurs odieux « complots contre moi. Ce fatal mariage n'est pas en-« core fait. Je pars; oui, je pars à l'instant même. » En parlant ainsi, sans vouloir écouter Duverdier, sans réfléchir combien j'avais mauvaise grace à me croire quelques droits sur une femme que j'avais indignement

abandonnée, sans perdre le temps en préparatifs, je volai moi-même à la poste. La colère de Duverdier avait fait place à la compassion. « Pauvre M. de Sen« neville, m'avait-il dit, vous arriverez trop tard! Je « vous plains; mais je ne peux m'empêcher de me ré« jouir pour Guillaume. »

Je courus jour et nuit. J'étais seul dans ma chaise avec Dupré. On a déja pu voir que, grace à la faiblesse de mon caractère, celui qui avait affaire à moi trouvait facilement le moyen de me faire penser, parler, agir comme il voulait. Ce que j'étais par faiblesse avec les autres, M. Dupré l'était avec moi par souplesse et par flatterie. Il me secondait dans mes imprécations contre Guillaume et contre Laure. Il ne concevait pas qu'une demoiselle bien née, comme mademoiselle Laure, fût si pressée de se marier, et ne se donnât pas la peine d'attendre M. le baron. Mais c'était sans doute une fausse nouvelle; c'était une ruse imaginée par mademoiselle Laure pour faire revenir M. le baron auprès d'elle. Je devais lui en savoir gré, ne pas craindre la rivalité d'un paysan; car, malgré son latin et son orgueil, M. Guillaume Delorme n'était toujours qu'un paysan. J'écoutais avec complaisance ces beaux discours, et lorsque j'arrivai à Coutances, j'étais persuadé que j'étais aimé, adoré de ma cousine.

Cependant je vois presque tous les habitants parés comme pour un jour de fête; toutes les cloches sont en branle; ma chaise de poste ne peut passer sur la place de la cathédrale; je n'ai jamais tant vu de carrosses à Coutances. Les cochers ont des gants blancs et des bouquets; tous les laquais sont en livrée. Je m'informe:

c'est un double mariage qu'on célèbre à l'instant même où j'arrive; c'est monseigneur l'évêque de Coutances qui donne lui-même la bénédiction nuptiale aux jeunes époux. Et quels sont ces époux? Jean Morin, fermier dans les environs de Saint-Lô, qui épouse Therèse Delorme, et le riche manufacturier Guillaume Delorme qui épouse la jeune et belle Laure, fille unique de la riche madame Louville. Voilà ce que me dit la première personne que j'interroge, et j'aperçois les deux noces qui sortent de l'église. Je m'écrie, je m'élance hors de ma chaise, plein de rage; je cours au-devant de Laure et de Guillaume, que je distingue à leur parure et au nombreux concours dont ils sont entourés. Mon cousin César m'aperçoit, me reconnaît. Il m'arrête, me saisit fortement. « Ou vas-tu, malheureux, me dit-il, suis-« moi, viens... » Il m'entraîne. Éperdu, hors d'haleine, épuisé de fatigue, je me laisse reconduire à ma voiture. Il y monte avec moi; il est le seul qui m'ait vu, qui m'ait reconnu; tous les autres n'ont des yeux que pour la noce et les mariés. Pour que personne n'aprenne mon arrivée, César exige que Dupré reste avec nous dans la chaise de poste, et il donne ordre au postillon de nous conduire, par des chemins détournés, au château de ma mère.

CHAPITRE IV.

Retour d'Eugène à Paris.

« Tu viens trop tard, » Eugène, me dit César, dès qu'il eut pris place dans ma chaise. « Ne trouble pas « par ta présence le bonheur de ton ami. » — « Mon « ami ! lui répliquai-je amèrement. » — « Oui, ton ami, « que tu trouveras toujours quand tu réclameras ses « services, comme il te l'a promis au collége, mais qui « ne doit pas être assez ennemi de lui-même pour sacri- « fier ses plus chers intérêts à tes extravagances. » — « Il « est donc vrai, repris-je avec fureur, cet odieux hymen « est votre ouvrage : vous me l'avouez ! » Et j'allais le maltraiter, je crois, si Dupré ne m'avait retenu. « *A* « *la bonne heure*, me dit tranquillement César, insulte, « frappe même, si tu veux, un parent estropié, borgne « et bossu ! le bel exploit ! Laure en sera-t-elle moins « la femme de Guillaume ? » — « C'est qu'il est vraiment « inconcevable, dit Dupré, qu'un parrain se conduise « aussi mal avec son filleul. » — « Tais-toi, faquin, re- « prit César, et laisse-moi parler à ton maître. Oui, « j'ai contribué de toutes mes forces au mariage qui « vient d'être célébré; mais ce n'est pas moi qui ai « rompu celui qui devait se faire il y a cinq ans. » Alors il me raconte la noble et franche conduite de Guillaume, celle de Laure et la sienne. Je l'écoutais à peine. Mille projets de vengeance me roulaient dans

la tête, et César n'avait pas obtenu de moi la moindre réponse, quand nous arrivâmes chez ma mère.

Elle était seule, un livre à la main; mais, au lieu de lire, elle était absorbée dans les plus tristes rêveries. Les cloches de Coutances lui avaient appris que les mariés étaient à l'église; et ma mère avait entendu ce signal du bonheur d'une nièce qu'elle avait aimée et qu'elle aimait encore, avec autant de douleur qu'on apprend la mort d'un être qui nous est cher. Que devint-elle quand, dès les premiers mots de César, elle comprit que son fils était auprès d'elle, et qu'elle me vit accourir et me précipiter dans ses bras! La joie est le premier sentiment qu'elle éprouve; le bonheur de me revoir suspend pour un instant son chagrin; mais bientôt songeant que Laure est perdue pour moi: « Ah! mon « fils, s'écrie-t-elle, quel jour as-tu choisi pour venir « embrasser ta mère! Pourquoi reviens-tu? Pourquoi « m'as-tu quittée?» Cependant je l'examine avec inquiétude: je la trouve changée, elle paraît souffrante, et je frémis en pensant que ce sont les peines que je lui cause qui détruisent sa santé.

Depuis qu'il avait été question du mariage de Guillaume, mon cousin le bossu venait assidûment chez ma mère pour la consoler et la préparer à ce qui allait arriver. Ainsi cet homme, qui s'était fait récemment un systême de vivre en égoïste, ne pouvait se dispenser, en dépit qu'il en eût, de servir ou de consoler ses amis. Dans toutes les visites qu'il faisait à ma mère, il l'entendait se répandre en reproches contre sa belle-sœur, contre sa nièce, contre Guillaume et contre lui-même. Quelquefois elle était bien obligée d'avouer que per-

sonne, excepté moi, n'avait tort; que tous les autres, et sur-tout Guillaume, s'étaient conduits avec délicatesse, avec patience; mais elle n'en sentait que plus vivement mon malheur et le bonheur de Guillaume. Au lieu de se borner à m'accuser, elle raillait amèrement les paysans qui s'oublient et les personnes de qualité qui s'avilissent. César l'écoutait avec douceur et ne la contredisait pas. Cette fois, sans lui laisser le temps de commencer ses plaintes accoutumées, mon cousin le bossu lui fit sentir la nécessité de me calmer, au lieu de m'irriter. « Si Guillaume et votre fils se « rencontraient, lui dit-il, qui peut répondre des suites « de l'entrevue entre deux jeunes gens d'autant plus « animés l'un contre l'autre qu'ils ont été long-temps « amis? En voilà un qui voulait me battre tout à l'heure; « l'autre souffrira-t-il un mot, un geste menaçant avec « autant de résignation qu'un homme de mon âge et « du caractère que je me suis fait? » Alors, profitant de l'effroi que son discours causait à ma mère, bien sûr qu'il allait me dominer, s'il parvenait à m'attendrir ou à me piquer d'amour-propre, il me répéta rapidement tout ce qu'il m'avait dit dans ma chaise de poste. Il se garda de me faire un trop grand éloge de Guillaume; il se contenta de le justifier, de l'excuser même, comme si Guillaume avait eu besoin d'excuses. J'avais impatiemment écouté les premières paroles de César. Bientôt, au souvenir de mon ancienne amitié pour Guillaume, je me sentis ému; je me rappelai les lettres pressantes qu'il m'avait écrites pour m'engager à revenir, les réponses sottes et orgueilleuses que je m'étais permis de lui faire. « Rappelle-toi donc aussi, me dit

« César, le voyage que Guillaume fit dans ce pays, le
« jour même où l'on devait signer ton contrat de ma-
« riage. Malgré ta fortune, malgré ta noblesse, il n'eût
« tenu qu'à lui de troubler le bonheur qui t'était des-
« tiné. L'amour a souvent triomphé d'obstacles bien
« plus grands, et déja Laure avait pour Guillaume,
« dans le fond de son cœur, un sentiment de préfé-
« rence; mais elle crut devoir obéir à la raison, à son
« respect, à sa tendresse pour ses parents; ton ami se
« fit soldat et conserva son secret. Tâche d'avoir au-
« jourd'hui le courage qu'il eut alors. Ton malheur est
« irréparable; donc il faut s'en consoler. Il est mérité;
« donc c'est une justice de le subir. Tu ne le dois qu'à
« toi-même, tu ne le dois qu'à toi seul. Ton ami, jusqu'à
« la fin, s'est montré généreux; pourquoi lui en vou-
« drais-tu? Tes fautes tournent à son avantage; pour-
« quoi verrais-tu là un sujet d'envie? Vois-y plutôt un
« nouveau motif de consolation. Allons, Eugène, profite
« de tes fautes et de l'exemple de Guillaume. Pardonne-
« lui son bonheur. Aujourd'hui je me garderai de dire à
« Guillaume que je t'ai vu; demain je l'amène dans tes
« bras, et si tu veux te laisser conduire par nous, re-
« pousser loin de toi les Beauclair, les Gaspard, et tes
« séduisantes maîtresses, et tes obligeants amis, qui
« vident ta bourse, te dessèchent le cœur et t'enflent
« la tête de vanité, des jours sereins peuvent encore
« luire pour ta mère et pour toi. » Ma mère se joignit
à mon cousin César. Quand celui-ci crut voir que j'étais
plus calme, il nous quitta pour retourner à la noce. Il
était fâché de me laisser seul avec ma mère: il craignait
qu'après son départ le salutaire effet de ses bons conseils

ne s'effaçât; mais il voulait qu'on ignorât mon voyage, et son absence aurait pu donner des soupçons. Ce qu'il avait craint ne manqua pas d'arriver. J'avais déja repris quelque ressentiment contre Laure et contre Guillaume, quand on annonça M. Gaspard.

Il fut bien étonné, bien charmé de me voir. Depuis ces derniers débats, ma mère lui accordait de nouveau quelque confiance. Gaspard, en bon procureur, aimait la discorde dans les familles presque autant qu'un médecin, qui sait son métier, aime une grippe ou quelque autre bénigne épidémie. Il venait, tout en dînant avec ma mère, chercher à l'aigrir contre sa belle-sœur et sa nièce. Il était en deuil de sa femme. Il la pleura tendrement avec moi; mais je m'aperçus que sa douleur ne lui faisait pas perdre l'appétit. Bientôt, quittant ce triste sujet, il nous raconta le faste et l'éclat de la noce, les parures de la mariée et des autres femmes, l'ordre du repas et le nombre des convives, la joie insultante de madame Louville, le contraste des habits du père Delorme et de sa rustique famille avec les habits élégants et riches des messieurs et des dames de Coutances. Ce beau tableau me rendit toute ma fureur contre Guillaume. Ma mère effrayée imposa silence à M. Gaspard, et Gaspard, changeant de batterie, tourna mes pensées d'un autre côté. Le marché pour la terre que je l'avais chargé de vendre était enfin terminé. « Les temps sont durs, l'argent est rare, me dit-« il; cependant, tous les frais de la vente prélevés, « ainsi que ceux de votre procès avec madame Lou-« ville, j'ai deux cents mille francs en bonnes lettres « de change que je comptais vous envoyer, et que je

« peux vous remettre dans la soirée. » Deux cent mille « francs ! m'écriai-je transporté de joie. » Sur-le-champ je calculai que cette grosse somme en argent comptant allait m'aider à continuer ma vie dissipée. Alors M. Gaspard entreprit de nous faire entendre que nous devions plutôt nous féliciter que nous affliger du mariage de Guillaume. C'était madame Louville qui était à plaindre d'oublier sa naissance et sa famille pour marier sa fille au fils d'un fermier. Je ne devais pas regretter une femme comme cette petite Laure, puisqu'elle avait assez peu de fierté pour me préférer un paysan, puisqu'elle avait eu si peu d'amour pour moi que de ne pas attendre mon retour. Ma mère abonda dans le sens de Gaspard. Elle soutint que sa belle-sœur et ma cousine méritaient de notre part indifférence au lieu de haine, mépris au lieu de courroux. A mon tour j'abondai dans le sens de ma mère, et, poussant les choses plus loin qu'elle, je lui proposai de quitter pour jamais un pays où nous n'avions plus d'amis. Ma majorité ne laissait à ma mère qu'une très-petite fortune. Son douaire et ses reprises n'en faisaient pas une veuve très-opulente ; mais elle savait bien, lui dis-je, que tout ce que j'avais était à elle. Le moment était arrivé de fixer son séjour à Paris. Ma mère approuva mon projet. M. Gaspard l'approuva lui-même. Il avait le dessein de nous suivre. Depuis la mort de sa femme, rien ne l'attachait à Coutances. Il resterait après nous pour vendre toutes nos propriétés, puis il viendrait nous joindre dans la capitale ; car il se sentait pour moi, pour ma mère, une tendresse qui ne finirait qu'avec sa vie.

Tenté par les deux cent mille francs que Gaspard allait me compter, et brûlant déja de les dépenser; je résolus de repartir le soir même. Je sentais bien que ma mère ne pouvait partir avec moi; mais j'étais pressé, lui dis-je, de m'arracher pour toujours des lieux où j'avais vu mourir mon père, où la femme qui m'était destinée venait de m'être enlevée. Il me tardait d'ailleurs de placer mes fonds d'une manière avantageuse, et d'en employer une partie à tout préparer pour son établissement à Paris. Avec ma fortune et mon nom, j'obtiendrais facilement quelque charge à la cour; et, dans deux mois, quand elle viendrait me joindre, elle me trouverait ayant un état dans le monde, comme elle le désirait depuis si long-temps, et peut-être en train de faire un très-grand mariage. Ma mère se trouva fort embarrassée à cette proposition : elle aurait bien voulu que je ne la quittasse pas de nouveau; mais elle craignait mes emportements et la fierté de Guillaume. Elle tremblait de l'explication qui devait avoir lieu entre nous le lendemain matin. Ses craintes l'emportèrent sur le désir de me garder auprès d'elle; elle consentit à mon départ. M. Gaspard me compta les fonds de la vente de ma terre, et, le soir même, je repris la route de Paris.

« Quelle folie à moi, disais-je à Dupré, de m'être « un moment affligé du bonheur de Guillaume! Le « voilà plus riche que moi par son mariage avec Laure : « tant mieux pour lui. Mais a-t-il ma noblesse, mon « esprit? Saura-t-il faire de sa fortune le joyeux et « noble usage que je fais de la mienne? Qu'il végète « dans sa province, tandis que je vais de nouveau bril-

« ler et me distinguer à Paris. » En parlant ainsi, j'étais arrivé à Coutances. Il me fallait traverser la ville pour gagner la route de Paris. J'étais obligé de passer devant la maison de madame Louville.

Il y avait à sa porte le tumulte qui accompagne les noces; toutes les fenêtres étaient éclairées; j'entendais les violons. A travers les rideaux je distinguais les lustres et les girandoles. Je crus même reconnaître contre une des croisées Guillaume causant tendrement avec Laure. Je repris de nouveau tout mon dépit.

J'étais tenté de me présenter subitement à Guillaume, de lui reprocher sa perfidie. « Eh, monsieur « le baron, me dit Dupré, laissez ces bons provinciaux « se contenter de ce qu'ils prennent pour le bonheur; « songez aux plaisirs qui vous attendent à Paris. » Je me calmai; je continuai ma route, et j'oubliai bientôt Guillaume et son mariage.

Grace aux deux cent mille francs que M. Gaspard m'avait remis, je fis presque autant de châteaux en Espagne qu'à mon dernier départ de Coutances. Malgré ce que j'avais dit à ma mère, j'étais résolu de ne pas songer encore de sitôt à me marier. Quelques sages réflexions se mêlèrent à mes projets de dépense. « Voilà « six ans bientôt que mon père est mort, me disais-je. « Comme ces six années ont passé vite! Elles ont été « fort bien employées pour le plaisir; mais ne suis-je « pas dans l'âge de faire un meilleur emploi du temps? « Pendant ces six ans, Guillaume a fait sa fortune, et « la mienne est entamée. Ne puis-je donc, sans rien « retrancher à mes jouissances, ne pas prodiguer l'ar- « gent comme je l'ai fait? Oui, je le peux. Mon revenu

« me suffit encore; il faut l'augmenter, en plaçant, « comme je l'ai promis à ma mère, les fonds que j'em- « porte avec moi. Je n'ai pas encore vingt-six ans; je « ne suis dans le cas d'envier la fortune de personne. « J'ai des dettes; mais j'ai des débiteurs, j'ai des amis, « de bons amis; Beauclair sur-tout qui m'est dévoué, « comme il ne cesse de me le dire; et, quand il me « plaira de devenir encore plus riche et de m'avancer, « les protections et les moyens de succès ne me man- « queront pas. »

Depuis mon départ de Paris, l'idée de Caroline ne m'était pas venue à l'esprit. J'y pensai pour la première fois en approchant d'Évreux, et ce fut pour me féliciter d'être enfin dégagé de ses fers. « Malgré notre « rupture, elle va sans doute chercher à me subjuguer « de nouveau, car elle m'aime; oh! oui, je crois qu'elle « m'aime. Comme la nouvelle de mon départ a dû la « surprendre! Comme la nouvelle de mon retour va la « réjouir! Mais tous ses efforts seront inutiles : jamais « je ne rentrerai dans l'esclavage dont je me sens trop « heureux d'être sorti. » — « Et monsieur le baron fera « très-bien, me dit Dupré. Une maîtresse comme celle- « là! c'était pis qu'une femme. Mais regardez donc, « monsieur : cette chaise de poste qui vient à notre « rencontre.... Je ne me trompe pas : ce sont deux « femmes! une vieille et une jeune. Monsieur, c'est « votre Caroline et sa mère. » C'étaient elles-mêmes. Il fallait que la mère et la fille me regardassent comme une proie bien précieuse.

Je fais grace au lecteur de la reconnaissance pathétique dont la grande route fut le théâtre. Le postillon

de Caroline en était tout ému, le mien tout surpris. « Ingrat, me dit Caroline, vous me demandez quel « était le but de mon voyage! Croyez-vous que la ma-« nière affreuse dont vous m'avez quittée ait détruit « mon amour ? Je me sentais capable d'aller vous « chercher, vous réclamer jusqu'auprès de votre mère, « jusque dans les bras de votre cousine.» — «Hélas!» lui dis-je en soupirant, « cette cousine est la femme « d'un autre. » — « Vraiment! reprit Caroline rayon-« nante de joie. Ah! quelle heureuse nouvelle! Sentez-« vous comme moi, cher baron, tout ce qu'elle a « d'agréable? Ainsi vous voilà donc tout entier à moi!» Troublé, ne sachant ce que je dois penser de cette femme qui court après moi sans espoir de m'atteindre, puisque j'avais deux jours d'avance sur elle, mais ne pouvant douter qu'elle n'attachât un grand prix à notre réconciliation, il fallut bien paraître enchanté de la revoir. « Ah, monsieur le baron, » me dit le souple Dupré, encore plus touché que le postillon de cette preuve éclatante de l'amour de Caroline, « comment « pourriez-vous après cela ne pas rester fidèle à ma-« demoiselle? » Je repris ma chaîne. M. Dupré donna la main à la mère pour la faire monter dans ma voiture; je montai dans celle de Caroline, et le lendemain nous arrivâmes à Paris.

CHAPITRE V.

Manœuvres de Caroline. — Mort de la mère d'Eugène.

Lorsque j'avais quitté Caroline, bien convaincu qu'entre elle et moi, tout était terminé, sa mère était restée inquiète, effrayée de notre querelle. Caroline n'en avait fait que rire. Elle était tranquille. Ce n'était qu'un léger nuage qui serait bientôt dissipé. Son petit baron serait trop heureux de venir, dès le lendemain, implorer un pardon qu'elle se proposait de lui faire bien acheter. Mais le lendemain se passe, et je ne parais pas. On envoie savoir ce que je deviens, et l'on apprend que je suis parti pour Coutances. Voilà Caroline fort inquiète à son tour; sa mère la gronde; elle gronde sa mère; elles se reprochent mutuellement de s'y être mal prises avec moi. Faut-il donc renoncer à ce cher baron de Senneville? Enfin la mère se hasarde à se présenter chez Duverdier.

Ce brave homme la reçut fort poliment; mais il ne put cacher sa joie de ce qu'enfin je m'étais affranchi de la tyrannie de Caroline, et, se sentant tout-à-coup un zèle apostolique pour les bonnes mœurs, il se permit un sermon fort attendrissant, fort onctueux sur la conduite que la mère et la fille avaient tenue avec moi. Dans ce sermon, il eut l'imprudence de révéler

que mon voyage à Coutances était inutile, et que je trouverais ma cousine Laure mariée à mon ami Guillaume. La mère de Caroline laissa parler Duverdier, et parut fort touchée de son discours : elle gémissait des égarements de sa fille; elle s'accusait d'un excès de tendresse maternelle qui lui faisait fermer les yeux sur bien des choses; puis elle prit congé de M. l'avocat, en le remerciant de ses remontrances, en lui promettant qu'elles ne seraient pas perdues, et courut toute joyeuse raconter à sa fille ce qu'elle avait appris.

Ce fut alors que Caroline, pour me donner une grande preuve de son amour, imagina de courir après moi jusqu'à Coutances, s'il le fallait, et de me ressaisir dans le moment de désespoir que ne pouvait manquer de me causer la certitude du mariage de Laure. Tout lui réussit, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent.

Comme elle était glorieuse et triomphante de rentrer avec moi dans Paris! Pendant toute la route elle s'était montrée tendre, douce et passionnée. Elle avouait ses torts; elle était résolue de changer. « Vous verrez, « vous verrez, mon cher Senneville, comme je vais « être attentive, prévenante et bonne! » De mon côté, j'avais fait part à Caroline de mon projet de ne plus dépenser que mon révenu. Elle l'avait approuvé. Que dis-je? elle n'avait pas attendu que je formasse ce projet. Sa réforme était complète; elle-même proposait la plus stricte économie. Sûre de mon amour, que pouvait-elle avoir à désirer? N'était-il pas temps pour elle de penser et d'agir avec plus de prudence et de modération? Elle s'était promis de n'avoir pas plus de ca-

prices que la plus mince bourgeoise. Quand elle parlait ainsi devant sa mère, celle-ci pleurait de tendresse et d'admiration. Malgré ces belles promesses, je ne crus pas devoir leur confier que je venais de toucher deux cent mille francs, et je me hâtai de porter mes fonds chez mon ami Mathelin, pour n'être pas tenté de les dissiper.

Je reçus bientôt des nouvelles de ma mère et de Gaspard. Le lendemain de mon apparition (car je ne restai que quelques heures en Normandie), Guillaume et mon cousin César étaient accourus au château. Ils avaient été bien étonnés d'apprendre que j'avais repris la route de Paris. Ma mère avait voulu d'abord se fâcher contre Guillaume; mais Guillaume avoit entendu ses reproches avec tant d'égards, de patience et de respect; il avait professé pour elle et pour moi une si franche et si vive amitié, qu'elle se repentit de m'avoir laissé partir sans le voir, et qu'elle m'écrivit pour essayer de me réconcilier avec lui. Toujours animé contre Guillaume, je résistai; je poussai le ressentiment jusqu'à renvoyer insolemment, sans la lire, une lettre qu'il m'adressa.

Je m'occupais nonchalamment du soin de trouver un appartement à ma mère. C'était après deux mois qu'elle devait venir me joindre. Un mois déja s'est écoulé. Elle hésite, et je ne la presse pas. Guillaume et Laure lui rendaient de fréquentes visites. Mais le tableau de leur bonheur, qu'ils ne pouvaient lui cacher, était un supplice pour ma mère. C'était à son fils que le bonheur de Guillaume avait été destiné. Guillaume n'était heureux que parce que son fils avait refusé de

l'être. Quant à ma tante Louville et à mon cousin César, elle ne pouvait les voir sans leur chercher querelle : aussi la voyaient-ils rarement. C'est donc M. Gaspard qui était à-peu-près son unique société; c'était la seule personne à qui elle pût confier ses chagrins, ses regrets du passé, ses craintes pour l'avenir. Encore, malgré le zèle et le dévouement dont il se disait animé pour nos intérêts, elle s'en défiait; elle était effrayée de la rapidité qu'il mettait à morceler et à vendre toutes nos terres; car, fidèle exécuteur de mes ordres, Gaspard, à l'insu de Guillaume, de mon cousin César, et quelquefois même de ma mère, se servait d'une procuration générale, qu'il m'avait fallu lui donner, pour me débarrasser promptement de toutes les propriétés que j'avais dans le Cotentin.

Vous êtes-vous amusé quelquefois à vouloir ôter une perle du collier d'une coquette, ou l'un des grains du chapelet d'une dévote? Au moment ou vous rompez le fil qui les retient, si vous n'y prenez garde, toutes les perles ou tous les grains s'échappent, et il ne vous reste rien dans les mains. C'est l'image d'une grande fortune, dès qu'on s'est avisé d'extraire une portion du capital; elle tombe bientôt tout entière, comme si le lien qui retenait ensemble toutes les parties qui la composent avait été brisé. Il en fut ainsi de la mienne, après cette vente d'une des mes terres dont j'avais été si joyeux de rapporter le prix, à mon retour de Coutances.

A mesure que Gaspard vendait, il me faisait passer les fonds, et je les portais à Mathelin. Au lieu de placer mon argent chez un ami, j'aurais dû payer mes

dettes et n'en plus faire : c'est ce que me disait Duverdier, que je voyais encore quelquefois. Mais il devait se passer bien des années avant que j'eusse le bon esprit de suivre les conseils de mes vrais amis. Je les écoutais, je sentais qu'ils avaient raison ; je me proposais de me conduire comme ils me le conseillaient, et je faisais le contraire de ce que je m'étais proposé.

Video meliora, proboque;
Deteriora sequor. *

Mon cousin César a soutenu jusqu'à sa mort que ce fameux vers d'Ovide, qu'il trouvait digne d'Horace, pouvait servir de devise à la plupart des hommes.

Malgré mes projets d'économie, je continuai de faire une grande dépense; malgré ses promeses d'être raisonnable, Caroline avait encore beaucoup de ruineuses fantaisies.

Trois mois après mon retour, j'apprends que ma mère est dangereusement malade; je veux partir. Une nouvelle lettre de mon cousin César m'annonce que ma mère n'est plus.

Voici le plus pénible aveu que j'aie à faire dans le récit de mes aventures. Je pleurai ma mère; mais il fallait que l'égoïsme eût déja commencé à me sécher le cœur; mes regrets furent moins profonds que ceux dont je m'étais senti pénétré quand je perdis mon père. Hélas! combien je me reproche aujourd'hui d'avoir rempli d'amertume les six dernières années de la vie

* Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.
RACINE, *Cantiques spirituels.*

de ma mère ! Jusqu'à la mort de son mari, elle avait vécu si heureuse ! A cette époque, elle avait compté sur moi pour la consoler. Pourquoi faut-il que mes fautes aient trompé ses espérances et peut-être avancé sa mort ?

Cependant le souvenir de mes torts envers elle se mêlait à ma douleur. Je redoutais les reproches et la vue de ma tante et de mon cousin César. Je résolus de ne pas faire le voyage de Coutances. Je chargeai Gaspard de régler toutes les affaires de la succession. Cette succession ne m'enrichissait pas ; toute la fortune venait de mon père. La mort de ma mère m'affranchit du dernier frein qui me restât.

CHAPITRE VI.

Eugène achève de se ruiner.

Déja je n'avais plus en immeubles que mon château et la grande ferme qui en dépendait, louée au père de Delorme. A la nouvelle de la mort de ma mère, Caroline était venue me trouver tout en larmes. « Ah ! baron, « m'avait-elle dit, jamais je n'ai mieux senti à quel « point vous m'êtes cher. Quelle perte ! que je vous « plains ! combien je partage le chagrin qu'elle vous « cause ! » Ce faste de douleur avait achevé de me subjuguer. A dater de ce moment, sa mère chercha de mille manières à m'amener au mariage. J'éludai d'a-

bord les propositions; mais on y revint si souvent, avec tant d'obstination, avec une tactique si bien combinée, que je commençais à les écouter avec moins de répugnance, et même avec une espèce de résignation. Fallait-il donc que j'eusse le malheur d'être ruiné, pour échapper au malheur d'épouser Caroline?

J'étais encore en grand deuil, lorsqu'une lettre de Gaspard m'apprit que le petit vieillard de la rue Brise-Miche, et plusieurs autres juifs ou chrétiens venaient de mettre arrêt sur mes revenus, et me menaçaient d'une saisie réelle. « Il faut plaider, il faut combattre, « m'écrivait Gaspard; mais fiez-vous à moi, je ne crains « pas la guerre. »

Furieux, j'allai trouver ces misérables qui avaient l'impudence de réclamer leur bien. Je leur distribuai force invectives, j'en fis rosser quelques-uns par mes gens. Ils reçurent les injures et les coups, et n'en continuèrent pas moins leurs poursuites.

Bientôt partirent de Paris pour Coutances deux procureurs, trois huissiers et leurs clercs, par suite de ce privilége qu'a le châtelet de Paris d'attirer à lui toutes les affaires dans lesquelles il s'agit de l'exécution d'actes passés sous le scel dudit châtelet. Ces honnêtes gens allaient instrumenter sur ma terre et mon château. J'ai su depuis que Gaspard, tout en affectant de défendre loyalement mes intérêts, avait fort bien reçu cette troupe de confrères. Il les installa dans les plus beaux appartements. Ces messieurs prolongeaient les inventaires, multipliaient les vacations, buvaient mon vin, chassaient dans mes bois, et jouaient au brelan dans mon salon. En vain Guillaume et mon cousin

César firent-ils tous leurs efforts pour s'opposer à leurs iniquités; Gaspard était en règle, Gaspard était le maître. Je ne voulais plus recevoir de lettres de Guillaume. Gaspard, tour-à-tour hypocrite et insolent avec mes amis, les trompait ou se moquait de leurs plaintes. Ce fut en vain que Duverdier, instruit par Guillaume, essaya de m'ouvrir les yeux. J'avais chargé de mes intérêts à Paris un procureur habile qui m'avait été indiqué par Beauclair, et qui me faisait payer fort cher quelques provisions qu'il obtenait de mes créanciers, ou quelques sentences inutiles contre quelques-uns de mes débiteurs qui n'avaient rien.

Voilà donc le feu dans ma fortune. Je me consolais, en pensant que Mathelin me faisait valoir des sommes considérables; et pour réparer le vide que me causait la saisie de mon revenu, je m'avisai de me livrer avec ardeur au trente et quarante. Mais j'avais beau calculer avec soin les moments où je devais jouer avec prudence, ceux où je devais jouer avec témérité, il s'en fallait que je fusse aussi heureux au jeu que mon ami Beauclair. J'y fis des pertes énormes.

Je m'étais gardé de dire à Caroline l'embarras où je me trouvais; mais ces sortes de femmes sont clairvoyantes, et, s'il m'est permis de me servir de cette expression, elles flairent de très-loin les fortunes qui commencent et celles qui finissent. Déja l'on ne cherche plus à me parler de mariage. On me reçoit bien encore; mais les protestations de reconnaissance ont remplacé les serments d'amour. Bientôt on regrette son état; on se fait celer quand on me voit venir; on a la migraine quand on n'a pas pu se dispenser

de me laisser entrer. Le directeur des théâtres de la foire se trouve à Paris avec toute sa troupe; on revoit le petit Florimon. Malgré mes prières, on s'obstine à le recevoir, et quand je me fâche, on m'accuse d'être un tyran avec lequel il est impossible de vivre. Par une suite de ma malheureuse étoile, c'est au moment où Caroline cesse de m'aimer que je reprends pour elle tout mon amour. Mais non, j'ai tort de dire que c'était l'amour qui m'attachait à celle, c'était la vanité. Je me serais senti humilié s'il eût fallu m'avouer à moi-même que je n'avais jamais été aimé que pour mon argent. Et cependant c'est à force de libéralités que je cherchais à regagner son cœur; je n'attendais pas qu'elle eût un caprice; j'appliquais mon génie à deviner ce qui pouvait lui plaire; et quelquefois j'avais le chagrin de la voir accepter avec insouciance ou rejeter avec dédain les cadeaux que j'étais tout glorieux de lui offrir.

Un jour je me présente chez elle; je ne peux voir que sa mère; après quelques reproches mesurés de la conduite de Caroline à mon égard, c'est moi qui le premier laisse entrevoir que je ne serais pas éloigné d'en venir au mariage, et j'ai la honte de voir qu'on ne veut pas m'entendre. Cette bonne mère me plaint, cherche à me consoler; mais elle craint que sa fille n'ait une autre inclination. Elle professe toujours pour moi la plus profonde estime; mais il est naturel que sa fille songe à son sort, au sort de sa famille. Que répondre à cette tendre mère? Je la quitte désespéré, rougissant de moi-même; et, le croirait-on? je m'obstine à forcer Caroline de m'aimer de nouveau.

Je vais chez Mathelin, je veux prendre une partie de mes fonds, et je cherche quel riche présent pourra toucher Caroline. Quelle est ma surprise! quel est mon désespoir! Les scellés sont mis partout. Mon ami Mathelin, trouvant que ses spéculations ne le menaient pas assez vite, venait de se ménager une banqueroute. Un homme d'affaires, muni de sa procuration, était chargé de faire des propositions à ses créanciers. En attendant que ses affaires s'arrangeassent, Mathelin avait jugé prudent de se réfugier en Hollande. Cette fois j'eus le bon esprit de ne pas m'adresser à mon procureur. Il y avait long-temps que je n'avais vu Duverdier. Je courus chez lui; je lui racontai ma situation avec Mathelin. Il m'épargna les reproches, et, tremblant que mon procureur ne m'achevât, s'il le laissait s'en mêler, il se chargea de défendre mes intérêts à l'assemblée des créanciers.

En rentrant chez moi, je trouvai ce joli petit billet de Caroline :

« Mon cher baron, ma mère vient de me dire les
« honorables propositions que vous lui avez faites.
« Plaignez-moi de ne pouvoir les accepter. Je vous ai
« tendrement aimé; mais il serait affreux à moi de
« vous tromper. Je crois que nous ne serions pas heu-
« reux ensemble, et je serais coupable d'augmenter vos
« dépenses, quand vous avez besoin des plus grandes
« économies. Ne vous donnez pas la peine de vous
« présenter chez moi : ce soir même je change de lo-
« gement, et je crois inutile de vous donner l'adresse
« de celui que je vais occuper. Adieu, mon cher baron.

« Croyez-moi, je n'oublierai jamais les doux moments « que j'ai passés avec vous. A défaut d'amour, comp« tez sur la sincère et constante amitié de votre Ca« roline. »

« Ma Caroline! » m'écriai-je, en froissant la lettre entre mes mains. « Ah! la perfide, l'ingrate, l'odieuse créa« ture! elle me coûte ma fortune, la femme qui m'était « destinée. » Je roulais dans ma tête mille projets de vengeance et de désespoir. Le lendemain, j'appris que Caroline s'était arrangée avec un évêque à qui madame la marquise de Pompadour avait fait espérer la feuille des bénéfices.

La nuit avait apporté quelque calme dans mon esprit. Il fallait bien que je cessasse d'aimer Caroline, puisque ma fortune ne me permettait plus d'en être aimé. Que dis-je? la gêne se fait sentir; j'entrevois déja l'affreuse misère qui s'approche. J'écris à Gaspard; il faut qu'il m'envoie de l'argent; la réponse est encore humble et affectueuse. Il me plaint, il s'afflige de mes malheurs. Mais Delorme venait de céder sa ferme à son fils Pierre, et s'était retiré près de Laure et de son fils aîné. Ce jeune fermier, avec la meilleure volonté, ne pouvait plus me faire d'avances, ne pouvait pas même me payer les termes échus, puisque tout était saisi. Dans ces circonstances, Gaspard se saigne pour moi. Ce n'est plus mon argent qu'il me fait passer, m'écritil, c'est le sien, c'est le fruit de ses économies qu'il s'empresse de me prêter, et voilà mon intendant qui devient mon créancier.

Peu m'importe. Les fonds que je reçois sont une res-

source. Je joue; je continue d'être poursuivi par le malheur, et Duverdier m'annonce qu'il faudra me regarder comme très-heureux, si je sauve un quart de ce que j'ai placé chez Mathelin. Cependant je ne voulais rien retrancher à mon luxe. J'ai encore des laquais et un carrosse. Mais je ne peux plus renouveler mes livrées, et je suis obligé de prendre des chevaux de louage. J'ai la vanité de rassembler quelques amis à déjeuner; le repas est mal servi, et j'affecte d'en rire; ma joie est bruyante et d'ostentation; pour m'en donner une réelle, je m'enivre de mauvais vin de traiteur, je me mets au jeu avec fureur, et l'orgie se pousse bien avant dans la nuit. Le lendemain, pour payer la débauche de la veille, il faut mettre mon argenterie en gage. Mon mobilier disparaît ainsi pièce à pièce. Mon cocher, qui perd son état s'il maigrit, est le premier de mes gens qui me quitte; mes laquais suivent son exemple, et M. Dupré, mon fidèle valet de chambre, a prié son protecteur Beauclair de lui chercher une nouvelle condition.

J'étais rongé de dépit et de rage; je passais tristement ma vie dans les cafés et dans les maisons de jeu; je parcourais à pied les rues et les promenades de Paris, et ce fut alors que je connus tous les tourments de l'envie. Ce faste que j'ai eu, que je n'ai plus, et que je vois chez les autres, est un spectacle insupportable, et dont il m'est impossible de détourner la vue. Que je souffrais, quand je voyais les joueurs risquer des monceaux d'or, et que j'en étais réduit à glisser timidement le dernier écu qui me restait! Ce fut sur-tout un moment bien cruel pour moi, que celui où j'aperçus

Caroline allant à Longchamps, un vendredi saint, dans un char magnifique. Je n'eus que le temps de me cacher dans la foule des piétons, pour n'être pas reconnu par ses laquais.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Les amis d'Eugène.

Enfin la direction des créanciers de Mathelin termina ses opérations. De tous les fonds que j'avais placés chez lui, il me revint à-peu-près soixante mille francs. C'était là tout ce qui me restait de mon immense fortune; car mes créanciers réunis allaient faire vendre mon château, ma ferme et ses dépendances, par autorité de justice, et l'on doutait qu'il y eût de quoi suffire à toutes les hypothèques. Encore ces soixante mille francs n'étaient-ils payables qu'à terme. Il me fallut négocier, pour vivre, les nouveaux titres qu'on me donna. N'importe, cette somme me rendit un peu de courage.

Un matin, me réveillant sans laquais et sans feu, dans mon riche appartement, naguère rempli de flatteurs et de parasites, je m'indigne de ma situation et de l'abattement où elle me plonge. « Pourquoi gémir, me dis-« je? pourquoi porter envie aux riches? De l'énergie. « J'ai perdu ma fortune; je puis m'en faire une nou-

« velle. Je n'ai pas trente ans. Il est des états que je « peux embrasser, des places honorables et lucra« tives que je peux occuper. Avec du travail et de la « persévérance, je peux jouer dans le monde le rôle « où je me sens appelé par ma naissance et par mon « mérite »; car j'avais encore la vanité de me croire du mérite. Vanité! misérable défaut, dont personne ne peut se rendre le témoignage d'avoir toujours été exempt! Les bons esprits s'en guérissent avec l'âge; mais que les bons esprits sont rares! Et qu'ils sont nombreux ceux qui grandissent, vieillissent et meurent avec la sottise de s'apprécier bien plus qu'ils ne valent!

« Et pourquoi, continuai-je, serais-je arrêté par ma « naissance? Pourquoi rougirais-je de prendre un état « qui déroge, pourvu qu'il m'enrichisse? Je n'ai point « les préjugés de mon père sur la noblesse. La vraie « noblesse est dans les sentiments. Il sera temps de « vivre en gentilhomme quand j'aurai refait ma fortune. « J'ai des amis : la plupart sont légers, étourdis, pro« digues et dissipateurs, comme je le fus; mais ils m'ont « trouvé dans leurs moments de gêne : je dois les « trouver aujourd'hui. J'en ai d'autres, d'ailleurs, hon« nêtes, sensés, vertueux, qui peuvent et qui doivent « m'aider de leur crédit et de leurs services : je ne « parle pas de Guillaume; je repousse d'avance les « offres qu'il pourrait me faire. Mais Duverdier..... s'il « ne peut m'être utile par lui-même, il a des amis puis« sants qui peuvent me servir. Et le comte de ***, qui « m'a fait un si gracieux accueil à mon arrivée à Paris! « Je l'ai négligé; mais s'en croira-t-il moins obligé

« de me secourir, de me protéger? Puisque mon père « fut son ami, n'est-ce pas un devoir pour lui de me « placer, de solliciter pour moi, de me cautionner « même, s'il en est besoin? » Ainsi, au premier rayon d'espoir qui brillait à mes yeux, je reprenais la bonne opinion que j'avais eue si long-temps de tous les hommes; et, confondant avec l'honnête Duverdier et le vertueux comte de *** les fripons et les étourdis à qui j'avais eu affaire, je croyais à l'amitié de Beauclair, à la probité de Gaspard; je croyais même aux malheurs de Mathelin. Je le plaignais, quoiqu'il m'eût ruiné. J'allai même jusqu'à trouver des excuses à Caroline, et je croyais voir au moins de la bonne foi dans la manière dont elle m'avait fait ses adieux.

Plein de ces belles idées, j'allais sortir pour visiter mes amis, lorsqu'un huissier, parlant à moi-même, vint me signifier congé de mon appartement. Ce petit accident me rendit un moment à mon humeur chagrine, mais je surmontai ce premier mouvement; je sentis qu'il était juste que les propriétaires fussent payés de leurs loyers. Je laissai, pour les termes que je devais, le peu de meubles échappés au naufrage général; j'allai m'installer dans un hôtel garni, et je courus chez Duverdier.

Outre les soins qu'il avait donnés à mes intérêts dans la faillite de Mathelin, je lui avais déja d'autres obligations. Depuis ma détresse, mes visites n'avaient jamais eu pour objet que de lui demander des conseils, ou des avances sur ce qui me reviendrait dans cette malheureuse affaire, et Duverdier était aussi devenu mon créancier. Il aurait voulu me secourir d'une manière

plus efficace; mais il avait une femme, des enfants, une fortune bornée; et d'ailleurs quel usage avais-je fait de l'argent qu'il m'avait avancé? Pour m'étourdir, je l'avais dépensé. Malgré l'amitié que sa femme avait pour moi à cause de Guillaume, la veille même elle avait cru devoir représenter à son mari que sa facilité pouvait nuire à sa famille. J'arrivais chez Duverdier plein de confiance; il me reçut, non pas avec froideur, mais avec embarras. On est susceptible quand on est malheureux, et je me sentis disposé tout d'un coup à me fâcher du premier mot qu'il me dirait, pour peu qu'il eût l'air d'un reproche ou d'une remontrance. Et, comme, en me parlant de ses obligations envers sa femme et ses enfants, qui absorbaient ses revenus et les bénéfices de son état, il crut pouvoir se permettre, avec beaucoup d'affection et de ménagements, de me conseiller de mettre désormais un peu plus de sagesse dans ma conduite, je le quittai en le priant de s'épargner le soin de me donner des leçons. Il voulut courir après moi; sa femme le retint. Que le lecteur ne se presse pas de l'accuser, ce fut pour mieux me servir, comme on ne tardera pas à le voir.

« Oh! ces petits bourgeois, » me dis-je en sortant de chez Duverdier; « leur famille, leurs enfants, leurs « devoirs : ils n'ont que ces mots à la bouche, et leur « ame rétrécie ne sait pas venir au secours d'un ami « malheureux. » Je me présentai chez le comte de ***, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années. Mon habit, dont l'étoffe et la broderie usées annonçaient à-la-fois mon opulence passée et ma misère actuelle, me valurent les impertinences du suisse et des gens de

la maison. Je crois qu'il n'est pas au pouvoir du maître le plus sensé d'empêcher ses laquais d'être impertinents. Déja cette insolence d'antichambre avait commencé à me remuer la bile. Le maître ne fut point impertinent; mais il fut froid et sévère, d'autant plus que je n'étais pas guéri de mes manières présomptueuses, et que l'humeur se mêlant à l'orgueil, j'avais plutôt l'air d'exiger que d'implorer. Parce que j'avais été un fou et un prodigue, il me semblait qu'on devait à l'instant me fournir tous les moyens de réparer le mal que je m'étais fait à moi-même. « Il est bien tard pour commencer « un état, me dit le comte. Que d'années déja perdues! » Je lui répondis que j'écouterais avec calme ses conseils, quand il m'aurait rendu service. « Et à quel titre « vous dois-je mes services, reprit le comte un peu ir-« rité? Quelle garantie me donne pour l'avenir la con-« duite que vous avez tenue? » Il est vrai que, sentant la malheureuse position où je me trouvais, le comte s'apaisa sur-le-champ, et parut même s'attendrir sur mon sort; mais sa compassion me choqua presque autant que sa colère. Je sortis, en l'accusant d'orgueil et d'insolence.

J'allai chez tous mes autres amis. Il m'arriva ce qui, depuis Job et Timon le misanthrope, est arrivé à tous les riches ruinés. Celui-ci se délivra de mes importunités avec les plus belles promesses qu'il se garda de tenir; celui-là se désespérait de ne pouvoir m'obliger: l'un allait se marier, avait besoin de tous ses fonds et ne pouvait cautionner un ami; l'autre sollicitait un emploi pour lui-même; comment aurait-il pu solliciter pour un autre? Il en était un que je ne

pouvais parvenir à voir, c'était le marquis de Beauclair : hier, il était à la campagne ; aujourd'hui, M. le marquis est sorti dès six heures du matin pour une affaire d'honneur; on ne sait à quelle heure il rentrera. Enfin je le joignis dans une académie de jeu qu'il fréquentait. Il vint à moi, m'accabla de ses protestations ordinaires de dévouement, de regrets de ne pouvoir m'être utile, de consolations, de paroles d'honneur; il allait voir, chercher, se consulter; il me donna un rendez-vous auquel il ne se trouva pas, et je passai plusieurs jours à courir inutilement après lui.

Comme on le pense bien, ces épreuves successives de tous mes amis altérèrent la confiance que j'avais dans mes semblables; mais par un aveuglement que la faiblesse humaine ne justifie que trop, c'était Guillaume, c'était Duverdier et le comte de *** contre qui j'étais le plus irrité; car ils avaient été francs dans leur conduite et véridiques dans leurs discours, autant que les autres avaient été doucereux dans leurs refus et menteurs dans leurs politesses.

Tout-à-coup j'appris que Mathelin était de retour à Paris. Il avait changé de quartier; mais son nouvel hôtel était plus considérable que celui qu'il occupait avant son malheur. Il dépensait, il brillait, et les filles de l'opéra briguaient de nouveau l'honneur de fixer ses regards. Quelle est ma fureur à cette nouvelle? Je cours chez lui, je force sa porte. Il m'aperçoit; il vient à moi les bras ouverts; il n'a pas perdu l'habitude de son gros rire. Je le repousse, je l'accable d'injures et de reproches. « Eh! mon cher, me dit-il,

« plaignez-vous, c'est juste; mais vos plaintes doivent-« elles se diriger contre moi? Des malheurs imprévus « allaient compromettre ma fortune; donc j'ai été forcé « de compromettre celle des autres. Qu'ai-je fait? mon « métier. C'est ce que mes créanciers ont fort bien « entendu; c'est ce qui les a rendus traitables, malgré « les criailleries de votre avocat et de quelques autres. « En plaçant votre argent chez un banquier, n'avez-« vous pas dû vous attendre aux accidents? » — « Ain-« si, lui dis-je, vous n'avez pas même la pudeur de « chercher à déguiser la bassesse de votre action? » — « Pardonnez-moi, reprend-il. Croyez-vous donc que je « n'aie pas gémi de ce qui m'est arrivé? Il y a des mo-« ments où je serais très-malheureux, si je ne m'étour-« dissais en pensant à toute autre chose. J'ai sauvé la « fortune de ma mère. Pour faire de nouvelles affaires, « je suis obligé de tenir un grand état de maison; mais « ne croyez donc pas avec les méchants que j'aie man-« qué les mains pleines : c'est faux. J'espère ravitailler « ma barque, et alors comptez sur moi. Voulez-vous « que je vous dise quelles sont les personnes que vous « devez accuser? Votre ami Beauclair, qui vous a perdu « par ses mauvais conseils (je m'en suis aperçu dès le « collége), cette petite Caroline, que vous m'avez souf-« flée (je vous avais prédit ce qui vous arriverait avec « elle), et par-dessus tout, M. votre intendant, qui « vous a fait vendre vos biens pour se les approprier. » — « Qui, Gaspard? » — « Eh! oui, Gaspard; il a tout « acheté sous de faux noms. » — « Gaspard? » — « Oui, « vous dis-je, lui-même m'en a fait l'aveu. » — « Vous « l'avez vu? » — « Sans doute, il est à Paris d'hier soir.

« Il sort d'ici. Peu content de la fortune qu'il s'est ac-
« quise dans l'intendance de vos biens, il veut encore
« l'augmenter. Il quitte la pratique pour la finance. Il
« sollicite un bon de sous-fermier. Il venait me pro-
« poser quelques opérations de banque; mais j'ai de
« la répugnance à travailler avec lui. Il s'est si mal
« conduit avec vous! Il m'a raconté que c'était un
« homme à lui qui allait se rendre adjudicataire de
« votre château, que vos créanciers font vendre. Enfin
« il est tout fier de vous avoir ruiné. » A ces mots, toute ma fureur se tourne contre Gaspard. Je me fais indiquer sa demeure, j'y cours, et je le rencontre dans l'escalier de l'hôtel où il s'est logé.

« J'allais chez vous, me dit-il. Vous n'avez plus de
« biens; vous n'avez plus besoin d'intendant; mais il
« faut que je vous rende mes comptes. » — « Tes
« comptes, misérable », lui dis-je, en le prenant à la gorge! et j'allais l'étrangler, je crois, si tous les gens de la maison n'étaient accourus à nos cris. « Eh!
« monsieur le baron, me dit-il tout tremblant, devais-
« je m'attendre que, pour prix de mes soins, de mes
« peines et de mes généreux secours, je ne recueille-
« rais que votre haine et votre courroux? Voici mes
« comptes et les pièces à l'appui. Daignez les examiner;
« vous y verrez l'emploi que j'ai fait de tous les fonds
« que j'ai touchés pour vous; vous y verrez de plus
« que je suis venu à votre aide de mes propres de-
« niers. Quel crime ai-je commis? Je n'ai fait qu'exé-
« cuter les ordres de votre respectable mère, tant qu'elle
« a vécu, et les vôtres, dès que vous avez été majeur.
« Pourquoi me faire un reproche de vos propres torts?

« Mais, que dis-je? ni vous, ni moi, ne sommes cou-
« pables. Les coupables, c'est ce M. Mathelin, qui vous
« a volé; ce sont ces dangereuses maîtresses, ces amis
« encore plus dangereux que vous avez comblés de
« biens, et qui vous rejettent comme un fruit dont ils
« ont exprimé le suc. Il m'est bien dur de compter
« parmi eux mon protecteur, M. le marquis de Beau-
« clair, à qui je dois le bonheur d'avoir été votre in-
« tendant; mais la reconnaissance cède à la justice, et
« je ne le regarde pas moins comme un des artisans
« de votre malheur. Quant à moi, qui n'ai pas à rou-
« gir de ma fortune, puisque je ne la dois qu'à mon
« travail, à mon intelligence, je vous prie d'être per-
« suadé que ma qualité de créancier ne changera rien
« à l'attachement que je vous avais voué comme in-
« tendant. Je voudrais que tous mes confrères les autres
« créanciers fussent aussi patients, aussi disposés à
« vous épargner les désagréments des poursuites judi-
« ciaires. » En parlant ainsi, le traître me présentait une énorme liasse de papiers. Tout en paraissant effrayé de ma violence, attendri de mon sort, il ne pouvait me dissimuler la joie que lui causait son heureuse et brillante situation. Je lui jette un regard de mépris, je repousse ses comptes, je ne veux plus avoir rien de commun avec lui. Plût au ciel que je pusse oublier qu'il a été huit ans mon homme d'affaires! et je sens se grossir dans mon ame mon humeur contre le genre humain.

En sortant de chez Gaspard, je suis éclaboussé par un fiacre d'où j'entends sortir une voix de femme qui crie au cocher d'arrêter. C'est Caroline; elle m'a re-

connu, elle m'invite à prendre place auprès d'elle, j'obéis machinalement. Et, suivant l'usage presque général de parler d'abord aux autres de soi-même et de ses intérêts : « Vous êtes étonné, me dit-elle, de me « voir dans un carrosse de place et vêtue aussi modes« tement. » (En effet, il y avait de la recherche, mais pas le moindre luxe dans sa parure.) « J'ai éprouvé « des malheurs : j'ai perdu mon évêque ; mais je crois « avoir de quoi me consoler : je vais de ce pas conclure « avec un administrateur général des vivres chez une « dame de mes amies qui veut bien me prêter son ap« partement. Mais vous, mon cher baron, que deve« nez-vous ? Est-il vrai que vous soyez tout-à-fait « ruiné ? » — « Ne le savez-vous pas, lui répliquai-je ? « N'est-ce pas vous et votre mère qui avez consommé « ma ruine ? » — « C'est vrai, reprend-elle. Oh ! je ne « me fais pas meilleure que je ne suis. Que veux-tu, « mon cher baron, c'est mon état, et (c'est plus fort « que moi) quand le sort m'adresse un homme riche, « il cesse bientôt de l'être. Malheureusement cela ne « me profite pas ; je dépense encore plus qu'on ne me « donne. Mais soyez franc, monsieur le baron ; lorsque « j'ai eu le bonheur de vous connaître, votre fortune « était déja bien avancée ; le jeu, d'autres femmes et « vos amis vous avaient entraîné fort loin. Il y avait « sur-tout ce grand escogriffe de marquis de Beauclair « qui ne vous quittait guère plus que moi. Il fait « l'étourdi ; mais c'est un sournois. Et voyons, pour« quoi se désoler ? Si je suis impitoyable pour les gens « qui se font mes adorateurs, tant qu'il leur reste quel« que chose, je suis vraiment bonne personne pour

« ceux qui n'ont rien. En vous ruinant, je vous plai-
« gnais ; je vous ai vraiment aimé : en voilà bien la
« preuve ; je crois que j'aurais fait la folie de vous
« épouser. Or, quoique je n'aie plus ni chevaux ni
« carrosse, je ne suis pas tout-à-fait dans la peine. J'ai
« eu tant d'argent de vous et de mon prélat ! Et d'ail-
« leurs, Dieu sait ce que je vais tirer de mon admi-
« nistrateur des vivres. Mon cher Eugène, tout est à
« vous. » Je remerciai Caroline ; elle me pressa. Quand elle vit que ses instances étaient inutiles, elle me souhaita un meilleur sort et courut chez la complaisante amie qui lui prêtait son appartement.

« Ainsi, me disais-je en regagnant mon hôtel garni,
« tous ces honnêtes gens se rejettent de l'un à l'autre
« leurs torts envers moi. Mathelin accuse Gaspard ;
« Gaspard accuse Mathelin ; tous accusent Beauclair ;
« Caroline seule a la franchise de s'accuser elle-
« même. »

Repoussé par le comte de ***, éconduit par Duverdier, songeant que les soixante mille francs qui me reviennent, et qui déja sont entamés, ne suffiront pas à payer ce que je dois encore, je m'épouvante de ce que je vais devenir.

Au moment où je m'abandonnais à ces tristes réflexions, on frappe à ma porte. Que vois-je ? l'abbé Doriolis, mon précepteur, que je n'ai pas vu depuis ma sortie du collége. Jusqu'au moment où j'ai pris l'administration de mes biens, on a été fort exact à lui payer la pension viagère de mille francs que mon père lui avait assurée après mon éducation ; mais, depuis, il n'a presque rien touché. Craignant de m'im-

portuner, il a été en correspondance avec Gaspard. Il a pris patience; mais voilà bientôt trois ans qui lui sont dus. Il est entré depuis peu au collége des Grassins; il continue de faire des éducations. Il n'est pas inquiet; mais il n'a pu résister plus long-temps au désir de revoir son cher élève. « C'est juste; il faut « vous payer, précieux et sage instituteur, lui dis-je en riant amèrement; puis-je jamais assez reconnaître « les bons soins que vous avez pris pour me former le « cœur, l'esprit et le jugement? » Et croyant voir en lui le premier auteur de toutes mes extravacances, je lui révèle l'affreuse position où je me trouve; je lui reproche, avec indignation, sa négligence, sa complaisance, et les mauvaises leçons d'orgueil et d'impertinence qu'il m'a données. L'âge n'avait fait que rendre plus ridicule le ton doucereux, mignard et patelin de l'abbé Doriolis. Il me plaignit; il se justifia. « Eh! mon cher élève, me dit-il, pouvais-je changer « pour vous mon caractère porté naturellement à l'in- « dulgence, à la douceur? S'il vous fallait un précep- « teur sévère, pourquoi m'a-t-on choisi? » Je l'arrêtai. L'accusation retombait sur mon père, sur ma mère; je tremblai d'être forcé moi-même de trouver des torts à mes parents. La dette envers l'abbé Doriolis avait été contractée par mon père : je la regardai comme plus sacrée que les miennes. Il me fallut entamer de nouveau ce qui me revenait dans la banqueroute de Mathelin. Je transigeai avec l'abbé; je lui remis en bon papier ce qu'il crut devoir accepter pour le capital de sa pension, et je le priai de ne plus se déranger pour venir me voir.

Ainsi, après le départ de l'abbé, je me trouvai encore plus pauvre qu'auparavant. En ôtant de mes soixante mille francs les escomptes qu'il m'avait fallu payer, ce que je venais de donner à l'abbé, les dépenses que, pour vivre, il m'avait fallu faire au comptant, à peine m'en restait-il la moitié.

Comme l'abbé sortait de chez moi, je reçus un billet de Beauclair. Il se confondait en excuses d'avoir été si long-temps sans me voir; il avait eu mille embarras, mille affaires. Il savait tous mes malheurs; mais il savait aussi que je n'avais pas tout perdu avec Mathelin. Quant à lui, il se cachait; il y avait une contrainte par corps contre lui. Il m'indiquait l'asyle où je pouvais le voir; il finissait en me protestant qu'il était toujours mon ami, qu'il saurait me le prouver, en m'indiquant les ressources qui nous restaient. « Jamais, disait-il, un homme d'esprit ne doit perdre la tête. » —
« Ah! traître, m'écriai-je! te flatterais-tu donc encore
« de profiter du peu qui me reste? Gaspard et Mathelin
« sont de misérables fripons indignes de ma ven-
« geance; Caroline est une femme, Doriolis un abbé;
« mais le marquis de Beauclair! c'est lui qui paiera
« pour les autres. Je suis las de vivre; il faut qu'il me
« tue, où que je le tue. »

Je sors pour l'appeler en duel. A peine ai-je fait quelques pas dans la rue, que je suis entouré par une troupe de recors; on me prie poliment de monter dans un fiacre, et l'on me conduit au Fort-l'Évêque, où je dois être détenu à la requête d'Isaac-Benjamin Salomon, négociant à Paris, rue Brise-Miche, jusqu'à

parfait paiement d'une lettre de change que j'ai eu la sottise de lui souscrire.

CHAPITRE II.

Eugène voit au Fort-L'Évêque plusieurs personnes de sa connaissance.

Il était encore de bonne heure quand j'arrivai au Fort-l'Évêque. Le concierge m'entendant appeler monsieur le baron, me combla de politesses, me donna la plus belle chambre de la prison, et me demanda mes ordres pour mon souper. Il m'assura que je serais servi comme chez moi, qu'il avait l'habitude de vivre avec les gens comme il faut, qu'il en recevait beaucoup dans sa maison, qu'on lui avait proposé le poste de Bicêtre, qui était bien plus lucratif, mais qu'il l'avait refusé, parce qu'il avait la canaille en horreur, et qu'il n'aimait que la bonne compagnie. Je le remerciai. Je le priai de me laisser seul. Je me couchai avant la nuit. C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on craint l'ennui. Mais quelles suites de tristes pensées! le jour commençait à poindre avant que j'eusse fermé l'œil: par conséquent il était déja tard quand je me réveillai.

J'achevais de m'habiller, lorsque je vis entrer M. Dupré, mon ancien valet de chambre. « Eh quoi, s'écria-t-il, vous ici, M. le baron! » — « C'est toi, drôle, lui répliquai-je; quel est ton dessein? viens-tu, « comme les autres, insulter à ma misère? » — « Ah,

« monsieur, comment pouvez-vous me croire ca-
« pable ?.... Ce n'cst pas vous que je cherchais. Je n'en
« suis pas moins affligé, je vous assure, mon cher
« maître, de vous voir dans une maison qui n'est pas
« faite pour vous.... » — « Finissons. Qui cherchais-tu ? »
« — « Votre ami, M. le marquis de Beauclair. Comme
« c'est ici son appartement ordinaire, quand il vient au
« Fort-l'Évêque.... » — « Beauclair ! Beauclair ici, m'é-
criai-je. » — « Eh, oui vraiment, d'hier soir, dit un
gros porte-clef, qui avait accompagné Dupré, c'est
« un de nos pensionnaires les plus assidus. Il est arrivé
« un quart d'heure après monsieur, et comme sa
« chambre s'est trouvée occupée, il a bien fallu le loger
« ailleurs. » — « Ah ! qu'il sera charmé de vous voir,
dit Dupré ! Je cours le chercher. Vous l'aimez tant !
« il a tant d'amitié pour vous ! C'est de la chambre où
« vous êtes qu'il y a huit à neuf ans, à votre arrivée
« à Paris, je suis venu le tirer par vos ordres et avec
« votre argent. »

En parlant ainsi, Dupré me quitta brusquement. Je n'étais pas encore revenu de ma surprise, quand, du fond du corridor, j'entendis Beauclair. « Se peut-il ?
« Eugène, mon cher Eugène ici ! Quelle heureuse ren-
« contre ! Où est-il ? conduis-moi, Dupré. » L'impudent personnage m'accablait déja d'embrassades. Ce maudit homme avait pris un tel empire sur moi, depuis le collége ; il était si expansif, il paraissait si sincère dans ses témoignages d'amitié, que j'oubliai toute ma fureur contre lui. J'étais en prison d'ailleurs ; comment garder rancune à un camarade de malheur ? Je répondis d'assez bonne grace à ses tendres exclamations. « Eh bien ! mon

« ami, me dit-il, je me croyais bien caché, comme je « te le marquais hier. Ils m'ont relancé jusque dans « ma retraite. Je ne m'en plains pas, puisque je te « trouve. Mais qu'est-ce? pourquoi ce front soucieux? « Tu ne ris pas comme moi de nous voir ici tous « les deux? Ah! tu n'as pas encore l'habitude de « ces petits événements. Patience, tu t'y feras. Eh! « Dupré, qu'on nous serve à déjeuner; puis va porter « cette lettre à ma chère comtesse. Ne te presse pas « trop. Je n'ai plus une si grande envie de sortir, puisque « me voilà dans la compagnie de mon meilleur ami: « c'est bien le moins que je passe une matinée avec lui « au Fort-l'Évêque. »

Dupré nous laissa. Beauclair m'apprit qu'il semblait destiné à placer ce bon Dupré chez ses amis ou chez ses maîtresses. « Au sortir de chez toi, je l'ai fait entrer « au service d'une dame de qualité qui me veut du bien; « elle serait d'âge à être notre grand'mère; mais elle « exige l'amour au lieu du respect: je suis obligé d'en « paraître épris, et même jaloux, attendu qu'elle est « fort libérale. Depuis quelques jours je l'avais négligée, « mais la circonstance me commande de me rapprocher « d'elle, et ma lettre est si tendre, qu'elle ne perdra « pas un instant pour me délivrer. » Ce n'était pas la première fois que Beauclair me faisait de ces sortes de confidences; je les avais toujours écoutées avec répugnance. Pour changer de conversation, je lui racontai ce qu'il ne savait pas de mes malheurs. Je lui racontai mes visites à Mathelin, à Gaspard, ma rencontre avec Caroline, la visite de l'abbé Doriolis, et, m'animant par degrés, au souvenir de tous les torts

que ces honnêtes gens lui donnaient envers moi, et dont moi-même j'étais trop fondé à l'accuser, je repris toute ma colère. Je lui appris la fureur dont j'avais été saisi la veille en recevant sa lettre, et le dessein que j'avais de me couper la gorge avec lui. Pendant que je parlais, on avait apporté le déjeuner. « Asseyons-nous, me dit-il tranquillement, déjeunons, et causons d'amitié. »

Un peu déconcerté par son sang-froid, j'insistai sur-tout, dans mes reproches, sur ce que, depuis mes malheurs, il avait cessé de me voir. Il ne chercha pas à me nier que, ne pouvant venir à mon secours, il m'avait évité. Il m'avoua que, se trouvant fort gêné d'argent, il m'avait écrit la veille dans l'espoir que je pourrais encore lui en prêter. « Mais, mon cher Eugène, « te convient-il de te plaindre de moi ? Convient-il aux « autres de m'accuser ? Tu m'as prêté de l'argent; je « ne peux pas te le rendre; c'est un malheur; mais je « te paierai peut-être quelque jour. Et considère ce que « j'ai fait pour toi. Je t'ai fait quitter ton triste château; « je t'ai produit dans le monde; je t'ai enseigné les « moyens de dissiper joyeusement un grand héritage. « Donc tu me dois tous les plaisirs que, depuis neuf « ans, tu as goûtés à Paris. Ta fortune y a péri; la « mienne aussi. Malgré quelques petits moments de tri-« bulations, je jouis comme si j'étais riche; et toi, tu « souffres comme les pauvres diables sans ressources « et sans industrie. Est-ce ma faute ? N'est-ce pas plu-« tôt la tienne ? Il fallait m'imiter. Plus âgé que toi, « sorti du collége avant toi, lancé dans le monde et « ruiné avant toi, j'ai plus d'expérience. Depuis quelques « années sur-tout, j'ai fait de grands et de rapides

« progrès dans la vraie et bonne philosophie. Elle con-
« siste à ne pas sacrifier son bonheur à d'imbécilles
« scrupules. Vingt fois j'ai tâché de te le faire entendre ;
« mais tu t'es obstiné à fermer l'oreille à mes avis. Il
« a bien fallu me taire. » Alors mon ami Beauclair, s'échauffant à mesure qu'il buvait et qu'il parlait, n'eut pas honte de me développer avec complaisance les principes de la plus perverse morale. Elle était fondée sur l'égoïsme le plus complet, et sur l'absence de toute pitié. Malgré les graces dont il cherchait à parer son discours, malgré les mots adoucis qu'il appliquait aux choses odieuses dont il se vantait, j'étais révolté; mais à chaque murmure, à chaque objection qui m'échappait, il me versait à boire ; en sorte qu'avant la fin du repas je me sentis moins de répugnance pour sa morale. J'étais loin de vouloir la pratiquer; je ne partageais pas ses sentiments ; mais j'admirais la profondeur de son génie. Plus le déjeuner se prolongeait, plus Beauclair mettait de vanité à m'expliquer, à me faire goûter son système. « Eugène, me dit-il, en se levant de table, après la franchise de mes paroles,
« je serais un sot de te dire encore que tu peux compter
« sur moi ; tu serais un sot de le croire, si je te le
« disais. Je n'ai vraiment qu'un ami. Cet ami, c'est moi.
« Mais après moi, tu es l'homme à qui je désire le plus
« de bien; car je ne veux de mal à personne. A défaut
« de services, prends mes conseils. Tu joues en hon-
« nête homme, et tu perds ; je joue en habile homme,
« et je gagne. Les femmes t'ont ruiné, les femmes me
« font vivre. En supposant qu'un long avenir me soit
« réservé, quand les femmes me manqueront, le jeu
« me restera; compare et choisis. »

Comme il cessait de parler, nous entendîmes une voiture s'arrêter à la porte du Fort-l'Évêque. La fenêtre de la chambre donnait sur la rue. A travers les barreaux, Beauclair crut reconnaître l'équipage de sa chère comtesse, et bientôt nous vîmes entrer Dupré. « Ah ! « monsieur, dit-il, à Beauclair, quelle femme géné- « reuse que notre comtesse ! A la réception de votre « lettre, elle a oublié tous les sujets de plainte qu'elle « avait contre vous. Elle n'avait pas d'argent, mais elle « m'a chargé de mettre ses diamants en gage. Vous « êtes libre, vous pouvez sortir. Madame vous attend « là-bas dans sa voiture. » — « Adieu, Senneville, me dit Beauclair. Tu vois ce qui m'arrive. Je ne coucherai « pas cette nuit en prison, et, dès ce soir, j'aurai repris « le train de vie agréable auquel je n'ai pas renoncé, « tandis que, depuis un an, tu languis dans l'indigence. « Si tu persistes dans tes sévères principes, Dieu sait « quand tu sortiras d'ici ; Dieu sait ce que tu deviendras, « quand tu en seras sorti. Malheur aux sots, mon cher. « Si tu veux encore te battre avec moi, quand tu seras « dehors, tu sais que je suis toujours à tes ordres. » Je le vis à travers ma fenêtre monter dans le carrosse de la comtesse. M. Dupré, qui monta derrière, me salua d'un air de respect et de compassion.

La voiture s'éloigne, et je reste à ma fenêtre, les yeux attachés sur le pavé de la rue, l'esprit tourmenté de mille pensées qui se combattent. Les fumées du vin, la sortie triomphante de Beauclair, la comparaison de ma déplorable position avec l'état brillant de tous les honnêtes fripons qui m'ont dépouillé, la faiblesse de mon caractère, l'extrême vanité dont je suis possédé,

mes regrets vers la fortune que j'ai perdue, que de circonstances se réunissent pour m'entraîner à penser comme Beauclair! « Oui, me dis-je avec rage; pour « réussir, il faut donc être sans scrupule et sans pitié: « eh bien! morbleu, je n'aurai ni pitié ni scrupule. « Mais comment sortir? A qui m'adresser pour sa- « tisfaire cet exécrable juif qui m'a vendu si cher son « argent? Je lui dois plus qu'il ne me reste. » Caroline est la première personne qui s'offre à mon esprit. Ainsi c'est au moment même où je me résous à ne penser qu'à moi seul, que je suis obligé de sentir combien j'ai besoin des autres. « Mais quoi! réclamer les secours « d'une femme perfide et vénale! quelle honte! » Je passe en revue tous mes autres amis: des répugnances d'un autre genre se font sentir, et j'en reviens à Caroline. Hélas! dans mon désastre, elle est la seule qui m'ait fait des offres de service. Je me décide à lui écrire. Mais quel embarras! Quel style prendre avec elle? « Il est « donc vrai », répétais-je, en déchirant trois à quatre lettres commencées dont j'étais mécontent, « on feint « d'aimer les autres, mais chaque homme n'aime vrai- « ment que soi. » M'abusant jusqu'à croire que j'avais rempli mes devoirs envers mes semblables, et qu'aucun n'avait rempli les siens envers moi, « Suis-je donc m'écriai-je, le seul homme honnête, sensible et bon? « N'y aurait-il pas de la duperie à vouloir rester encore « ce que je fus jusqu'ici? »

Tout à coup j'entends les pas de plusieurs personnes dans mon corridor; la porte de ma chambre s'ouvre avec fracas. C'est Guillaume qui se précipite dans mes bras. Il est suivi de Duverdier et de mon cousin César.

C'est au moment où je profère des blasphèmes contre l'amitié, contre la probité, que je me vois entouré, pressé, comblé de témoignages d'affection par trois amis, par trois hommes de bien.

Madame Duverdier avait empêché son mari de me continuer ses services d'argent, qui le gênaient sans me sauver; mais elle avait écrit à Guillaume. Guillaume, par son mariage, se trouvait mon allié; par sa fortune, il était en état de faire un sacrifice pour moi. Il habitait le pays où se trouvaient les propriétés qui m'avaient appartenu. C'était lui qui pouvait mieux que tout autre m'en conserver quelques débris. A peine la lettre de madame Duverdier était-elle parvenue à Coutances, que ma cousine Laure, reprenant pour moi son amitié première, avait pressé son mari de voler à mon secours. Il n'en était pas besoin; Guillaume y était déja décidé. Mon cousin César, malgré l'obstination avec laquelle il voulait se faire égoïste, malgré son humeur contre Paris, contre moi, craignant l'explication entre les deux amis, avait voulu l'accompagner. Tous deux étaient descendus chez Duverdier. A peine arrivés, ils s'étaient occupés de me délivrer. Ils m'apportaient leurs consolations et ma liberté. « Heureux et géné-« reux Guillaume », m'écriai-je. « Oui, heureux », dit mon cousin César, toujours plein de son Horace,

Solutus omni fenore.*

« encore plus généreux.

* Horat. *Epod.* od. 2.

Il ne connaît Thémis ni l'avide usurier.

Traduction de M. Daru.

Memor
Actæ non alio rege pueritiæ
Mutatæque simul togæ.*

« Mais qu'il fait sombre dans cette maison royale! « Le juif est payé, le concierge a sa main-levée, par- « tons. » Ils m'emmenèrent tous les trois chez Duverdier. Tandis qu'ils s'étaient empressés de payer mon usurier et de venir me tirer du Fort-l'Évêque, madame Duverdier avait disposé son appartement de manière à pouvoir y loger pour quelques jours mon cousin César, moi, et Guillaume qu'elle continuait d'appeler son cher tuteur.

CHAPITRE III.

Les aventures de Guillaume à la Martinique.

J'ÉTAIS comme étourdi des divers assauts que je venais d'essuyer. Mes entretiens avec tous mes faux amis, leurs odieuses révélations, la sécurité de leur conscience, l'active et généreuse amitié de Guillaume, avaient fait naître dans mon ame des mouvements si violents et si contraires, que je restais silencieux,

* HORAT. liv. I, od. 36.

Il n'a point oublié, malgré sa longue absence,
Qu'au même gouverneur tous deux furent soumis,
Qu'ensemble ils ont quitté la robe de l'enfance.
Traduct. de M. Daru.

confus, et ne pouvant expliquer ce qui se passait en moi. Duverdier et sa femme, Guillaume et mon cousin César me prodiguaient avec bonté des paroles d'affection et d'encouragement. Depuis son retour d'Amérique, Guillaume n'avait encore revu ni Louise, ni Duverdier, ni moi. Louise et son mari voyaient pour la première fois mon cousin Cesar, pour lequel ils avaient conçu beaucoup d'estime, d'après sa correspondance. Ces braves et honnêtes gens étaient heureux d'être ensemble. Malgré leurs efforts pour me cacher leur joie, le dîner ne fut triste que pour moi. Je ne parlais pas, je ne mangeais pas. Mes amis étaient convenus de me laisser respirer, avant de conférer avec moi sur ce que j'allais devenir. Ils se gardaient de laisser échapper un mot qui pût augmenter ma honte ou réveiller mes peines. Guillaume sur-tout se garda de se faire vanité de son bonheur, et de prononcer devant moi le nom de sa femme. Après le dîner, pour faire diversion à mes maux, je priai Guillaume de nous raconter les aventures qui lui étaient arrivées à la Martinique. Louise et son mari se joignirent à moi.

« Mes bons amis, nous dit Guillaume, fougueux dans mes passions, mais ayant, sinon la force, au moins la volonté de les surmonter, je m'étais fait soldat, et j'avais choisi de préférence un régiment qui partait pour la Martinique. J'espérais que l'éloignement, les devoirs de mon nouvel état, d'autres passions peut-être étoufferaient celle qui fermentait dans mon cœur. Lorsqu'après avoir reçu les embrassements de ma famille et ceux de M. César de Senneville, qui m'avait conduit jusqu'à la grande route, je me trouvai seul,

je marchai d'abord très-vîte. Bientôt mon pas se ralentit. Je roulais mille idées dans ma tête. Mécontent du rang où le sort m'avait placé, tantôt je me flattais d'en sortir par quelque action d'éclat, tantôt je m'indignais en pensant que j'allais être commandé par des jeunes gens supérieurs à moi par leur naissance, mais auxquels j'avais la sotte vanité de me croire supérieur en mérite. Je remerciais la Providence de m'avoir donné quelque force dans le caractère, des parents tendres et de vrais amis; puis j'étais tenté de murmurer contre cette même Providence, qui m'avait placé si bas, que je ne pouvais, sans extravagance, aspirer au bonheur dont elle avait mis le désir dans mon cœur. Oppressé par ces diverses pensées, je m'étais arrêté, je m'étais assis au pied d'un arbre. Le repos physique ne fit qu'ajouter au trouble de mon ame. Je ne saurais vous dire tous les projets insensés, toutes les tentations coupables auxquels je me sentis en proie. Tout-à-coup mes yeux se portent sur la vieille épée que mon père vient de me confier : « Non, je n'affligerai plus mon père, me dis-je avec transport. Je viens de lui jurer que jamais « il n'aurait à rougir de son fils; je tiendrai mon ser- « ment. Et ce serment! ai-je donc attendu jusqu'à ce « jour pour le prononcer? » Ici, je me souvins de la première lettre que mon père m'avait écrite en me mettant au collége. Je m'empressai de la tirer du portefeuille où je l'avais toujours conservée. Je la lus, je la relus avidement. « Chers et précieux talismans », m'écriai-je, en mouillant de mes larmes la lettre et l'épée de mon père, « jamais je ne vous quitterai; je compte sur

« votre puissance pour me rappeler sans cesse aux bons « et généreux sentiments dont mon père a mis le germe « en mon sein, pour me ramener à la vertu toutes les « fois que je serais tenté de m'en écarter. » Je me levai plein d'espoir et de courage, et je continuai ma route, non pas heureux, mais calme et résigné.

« Je t'ai écrit, mon cher Eugène, que j'avais eu le bonheur de trouver un ami parmi mes camarades; c'était un jeune soldat de ma compagnie. Ce fut la première personne que je rencontrai au Havre; lui-même n'était arrivé que de la veille. Il était tout naturel que deux jeunes gens qui entraient en même temps dans le même corps se recherchassent et prissent quelque amitié l'un pour l'autre. Dumesnil (c'est son rom) était le fils d'un honnête artisan. Il s'était engagé par goût pour l'état militaire. Il était bon, vif et brave. Jaloux de faire son chemin, il gémissait de n'avoir pas la moindre instruction. Son père n'avait pu lui montrer que son métier, pour lequel il avait éprouvé la plus forte répugnance. Je me fis son professeur. Il me témoignait vivement sa reconnaissance des leçons que je lui donnais, en me promettant qu'à la première querelle qu'on me chercherait il se battrait pour moi. Je le remerciai en souriant et en l'assurant que je saurais bien faire mes affaires moi-même. Dans la traversée, le vaisseau de transport sur lequel nous étions embarqués se trouva séparé de l'escadre. Quoique la guerre ne fût pas encore déclarée, nous fûmes attaqués par un corsaire anglais. Nous nous défendîmes courageusement, et nous rejoignîmes l'escadre à la faveur de la nuit. Mon

capitaine eut la bonté de féliciter Dumesnil et moi sur la manière dont nous nous étions conduits pendant l'action.

« Arrivés à la Martinique, nous fîmes partie de la garnison du fort Saint-Pierre. Je m'empressai de chercher ce bon M. Moreau, pour qui M. César m'avait remis une lettre. Vous savez avec quelle amitié j'en fus reçu. Dès ce premier jour, il m'offrit ses services, et, comme il avait besoin d'un commis, il fut convenu que, si je pouvais obtenir l'autorisation de mes chefs, je viendrais tous les jours, après avoir rempli mes devoirs de soldat, aider M. Moreau dans sa maison de commerce. En rentrant au fort, je fus présenté par Dumesnil à un vieux soldat, qui, depuis vingt-cinq ans, était concierge d'une des portes de la citadelle. Ce vieillard faisait ses délices de montrer l'exercice aux jeunes soldats de la garnison. Il était veuf. Il avait deux filles. L'aînée venait de passer en Europe, comme demoiselle de compagnie d'une chanoinesse de je ne sais quel chapitre d'Allemagne. La cadette, qui se nommait Marianne, demeurait avec son père. Dumesnil me dit en confidence qu'il était tombé subitement amoureux de mademoiselle Marianne, et qu'il lui semblait déja que la petite créole ne le voyait pas d'un œil indifférent. Je lui en fis mon compliment. Mon capitaine m'accorda la permission d'aller travailler chez M. Moreau. Je vécus donc à la Martinique, pendant quelque temps, soldat le matin, et commis négociant le soir.

« Il y eut une émeute dant la colonie. Elle fut bientôt apaisée par la prudence et la fermeté du gouverneur;

mais, dans le commencement du tumulte, quelques habitants avaient pris les armes contre la garnison. J'allais être renversé d'un coup de sabre, lorsque Dumesnil s'élança pour le parer et le reçut lui-même sur le bras droit. Vous sentez combien cette circonstance fortifia notre amitié. Dumesnil était tout consolé de sa blessure, en pensant qu'il avait sauvé la vie *au maître d'école;* tel était le singulier nom de guerre sous lequel j'étais connu au régiment. C'était Dumesnil qui me l'avait donné.

« Dumesnil continuait de faire la cour à la jeune Marianne; mais il n'était pas tout-à-fait aussi bien avec le père qu'avec la fille. Le vieux concierge m'avait pris en grande affection. Je crois qu'il aurait désiré que ce fût moi qui rendisse des soins à sa chère Marianne; et, comme il faisait souvent mon éloge devant Dumesnil, et comme la fille, qui aurait désiré que Dumesnil fût un peu plus réglé dans sa conduite, ne démentait pas son père, Dumesnil devint jaloux de moi.

« Un beau jour, ayant terminé de bonne heure mon travail chez M. Moreau, je fus invité par mes camarades à célébrer avec eux la bienvenue d'un jeune mulâtre qui venait de s'enrôler. Le jeune mulâtre avait voulu se distinguer. Après les vins de France, on but du rhum et d'autres liqueurs, dont trop de gens font abus dans ces climats ardents. Vers la fin du repas, on plaisanta Dumesnil sur sa passion sentimentale pour la fille du vieux concierge. Dumesnil répondit, en parlant avec beaucoup de légèreté des femmes, et sur-tout de Marianne. Je pris vivement la défense des femmes, et je lui dis assez brutalement que, s'il n'était pas ivre, il

ne parlerait pas avec si peu de respect d'une jeune fille dont tout le malheur était d'avoir trop d'amour pour lui. Dumesnil répondit que M. *le maître d'école* choisissait mal son temps pour lui faire des remontrances. Piqué de son ton railleur, je répondis encore plus durement. Il s'emporta; sa jalousie contre moi l'aveuglait. Enfin les choses en vinrent au point que les camarades jugèrent que nous devions nous battre. Des militaires ne remettent pas au lendemain ces sortes d'affaires. Nous convînmes de nous rendre à l'instant même dans les fossés de la citadelle. Il ne nous fallait que le temps de prendre nos armes. Mon épée d'uniforme était pendue au chevet de mon lit, à côté de la vieille épée de mon père. J'étais irrité, hors de moi-même; la vue de la vieille épée me rendit tout-à-coup à la raison. Il me sembla que mon père lui-même me reprochait l'action que j'allais commettre en me battant contre le brave camarade qui m'avait sauvé la vie. Est-ce donc pour ce coupable usage que mon père m'avait confié cette arme, dont lui-même s'était honorablement servi? Mais, hélas! le point d'honneur, déja si puissant entre les autres hommes, commande encore plus impérieusement entre militaires. Que faire? Je prends mon autre épée, en écartant respectueusement celle de mon père. Je dis à Dumesnil qu'il peut se rendre avec nos témoins dans les fossés du fort, que je l'aurai bientôt rejoint, et je cours chez le père de Marianne.

« Je me gardai de lui raconter notre querelle, mais je lui révélai l'amour de Dumesnil pour sa fille, l'amour de sa fille pour Dumesnil. Je profitai de la confiance

que ce vieillard m'accordait; je le pressai tellement, et je lui fis un si grand éloge des belles qualités de mon ami, qu'il me donna sa parole d'honneur de marier sa fille à Dumesnil. Je me hâtai de le quitter. « Il me tardait, lui dis-je, de porter cette bonne nou- « velle à son gendre futur. » Je rejoignis Dumesnil et nos témoins. Ma conférence avec le père de Marianne avait duré long-temps. Nos témoins se permirent quelques plaisanteries sur ma lenteur. Je leur imposai silence, et prenant Dumesnil à l'écart. « Mon cher « Dumesnil, lui dis-je, le point d'honneur exige que « nous nous battions; mais au moins je veux te prou- « ver que je n'ai point mérité ta jalousie. Je viens de « voir le père de Marianne. Je viens de le décider à « te donner sa fille; j'en ai sa parole. Battons-nous, « puisqu'il le faut; mais rends-moi ton amitié. » A ces mots Dumesnil se précipita dans mes bras. Nos témoins, qui virent son action, s'approchèrent et nous dirent que notre affaire n'était pas du genre de celles qu'on peut arranger. Dumesnil leur répondit qu'il était prêt à se battre avec celui qui serait mécontent. Heureusement, Dumesnil et moi nous avions fait nos preuves. Les plus raisonnables firent entendre aux autres qu'il n'était pas nécessaire, pour l'honneur du corps, que deux braves gens se batissent après s'être réconciliés.

« Je me hâtai de conduire Dumesnil chez le concierge. J'étais fier de le présenter à ce vieux soldat et à sa fille. Celle-ci m'exprima naïvement sa reconnaissance, et mon ami n'en fut pas jaloux. Mon capitaine, instruit de ce qui s'était passé, daigna de nouveau me témoigner sa satisfaction et voulut bien servir de té-

moin à Dumesnil le jour de son marige. En assistant à ce mariage, je me souvins du vôtre, ma chère pupille, mon cher Duverdier. C'était la seconde fois que j'avais le bonheur de marier un ami : ce souvenir ajoutait à la joie que j'éprouvais. Dumesnil et sa femme sont encore à la Martinique. Je reçois de temps en temps de leurs nouvelles. Le vieux père de Marianne espère que son gendre, qu'il aime beaucoup, lui succédera dans son emploi de concierge. Dumesnil se flatte de monter un peu plus haut; y réussira-t-il? Au moment où j'ai quitté la colonie, il venait d'être fait sergent.

« Ce fut quelque temps après cet heureux mariage que M. Moreau m'acheta mon congé. Mon capitaine eut de la peine à me l'accorder; mais il avait de l'amitié pour moi; il sentait combien celle de M. Moreau pouvait m'être utile, et mes camarades, qui avaient aussi la bonté de me regretter, me félicitèrent de ce que je sortais du régiment pour faire fortune. Je quittai l'uniforme, mais je gardai précieusement la vieille épée de mon père.

« Que d'obligations ne vous ai-je pas, M. César! C'est à la lettre de recommandation que vous m'avez remise pour M. Moreau que je dois les bienfaits de ce respectable colon. Il voulut que je prisse un logement dans sa maison. J'étais son commis, il me traita comme un fils. Son grand âge ne lui permettant plus de se livrer au soin des affaires, il me donna toute sa confiance, et j'eus le bonheur de m'en montrer digne. Son commerce et son habitation continuèrent de prospérer. Plusieurs fois il me pressa de me choisir une compagne; mais ses instances furent inutiles. Malgré les con-

seils de mon bienfaiteur, malgré mes propres réflexions, qui souvent me portaient à suivre ses conseils, et quoique absolument sans espoir, j'éprouvais pour le mariage une répugnance invincible.

« M. Moreau était aussi ardent dans ses inimitiés que dans ses affections. Il me parlait avec la plus vive reconnaissance, mon cher Eugène, de ton grand-oncle, Nicolas de Senneville, qui jadis avait été son bienfaiteur, comme lui-même était le mien; mais il avait eu un frère négociant à Saint-Domingue, et ce frère était mort, après avoir fait un mariage que la famille désapprouvait; M. Moreau s'était brouillé avec son frère à la nouvelle de ce mariage, il n'en pouvait parler sans colère; il haïssait sur-tout la veuve, sa belle-sœur. Il prétendait que c'était elle qui avait été la cause de sa querelle avec son frère. Il lui reprochait d'avoir alimenté la discorde, d'avoir empêché la réconciliation. Il ne voulait prendre aucun renseignement sur son sort. Accoutumé à voir M. Moreau juste dans toutes ses actions, je partageais son ressentiment.

« M. Moreau mourut. Dumesnil et lui étaient les seuls amis que j'eusse dans la colonie. Je pleurai mon bienfaiteur, comme, deux ans auparavant, j'avais pleuré ma bonne tante Victoire. Ce fut à l'époque de la mort de M. Moreau que commença mon désir ardent de revoir la France et mes amis. Cependant les connaissances que j'avais acquises dans le commerce me mettaient en état de le faire pour mon propre compte. Je remplis dans la maison de M. Moreau les formalités d'usage. J'écrivis une lettre civile, mais froide à sa belle-sœur : ses enfants, si elle en avait, étaient les

héritiers de leur oncle; après avoir établi un nègre de confiance pour gardien des scellés, j'allai loger chez le beau-père de mon ami Dumesnil.

« Quelle fut ma surprise lorsque le notaire du fort Saint-Pierre vint m'annoncer que, par un testament passé devant lui, M. Moreau m'avait nommé son légataire universel! A cette nouvelle preuve de l'affection de M. Moreau, combien je sentis redoubler mes regrets de l'avoir perdu! Par quelles larmes abondantes je répondis aux félicitations du notaire, de Dumesnil, de sa femme et du vieux père de Marianne! Je dois l'avouer cependant, au milieu de la douleur bien sincère que me causait la mort de mon bienfaiteur, je sentais une joie involontaire de me trouver tout d'un coup plus riche que je n'espérais le devenir avec le temps et par mon travail. Je pouvais retourner en Europe, être utile à ma sœur, à mon jeune frère, être l'appui de mes parents dans leur vieillesse. En ouvrant avec empressement mon portefeuille pour remettre au notaire mon extrait de baptême, le premier papier qui frappa mes yeux fut la lettre de mon père. Au lieu de continuer mes recherches, je la relus en silence. Le notaire me pressait : sans lui répondre, je l'engageai, par un signe de la main, à prendre patience, et je continuai ma lecture. Que de réflexions cette lettre fit naître en mon ame! Je pensai que M. Moreau, par son testament, dépouillait ses vrais et naturels héritiers. Je me souvins de la lettre que moi-même, étant au collége, j'avais écrite à mon père, lorsqu'il me pressait de prendre les ordres mineurs. A cette époque, encore enfant, j'avais rejeté courageusement l'offre

d'un bénéfice, par la seule idée que je pourrais être un mauvais prêtre, et aujourd'hui, dans l'âge de la force d'ame et de la raison, je n'aurais pas le même courage, la même délicatesse de sentiments! J'accepterais les conditions d'un testament qui m'enrichit aux dépens d'autrui! Qui sait si M. Moreau n'a pas été trompé par de faux rapports sur le compte de sa belle-sœur? Qui sait si cette malheureuse femme n'est pas dans la peine; si elle n'a pas des enfants qu'il serait injuste de punir des fautes de leurs parents? Faire fortune contre les lois est une action monstrueuse; hériter injustement, même suivant les lois, serait une action qui me rendrait presque aussi coupable. Combien je fus fortifié dans ma résolution de rejeter la fortune qui m'était offerte, quand le notaire m'apprit que le frère de M. Moreau avait laissé des affaires en désordre et deux enfants en bas âge! « Eh bien! m'écriai-je, je n'aurai « pas le tort de refuser les dons de mon bienfaiteur. « J'accepte le legs universel de M. Moreau, mais c'est « pour en faire, à l'instant même, une donation à sa « belle-sœur. » Malgré les objections du vieux concierge, de Dumesnil et de Marianne, j'exigeai qu'en attendant le consentement de la belle-sœur, dont je ne doutais pas, le notaire dressât sur-le-champ l'acte de donation. J'écrivis une seconde lettre à la veuve du frère de M. Moreau, je cherchai sur-tout à ne pas blesser sa délicatesse, en lui racontant ce que je faisais pour elle et pour ses enfants.

« Que ma conduite dans cette circonstance, continua Guillaume, en s'adressant plus particulièrement à madame Duverdier, ne vous paraisse pas une condamna-

tion de celle que vous avez tenue, et que je vous ai moi-même engagée à tenir, lorsque M. de Montfort vous fit sa légataire. M. Moreau avait été aveuglé par la haine et par un sentiment de reconnaissance qu'il croyait me devoir pour mon travail, tandis que c'était moi qui lui en devais pour ses précédents bienfaits. J'étais en état déja de me passer de la fortune qu'il me laissait par son testament. M. de Montfort ne vous faisait qu'un legs particulier; il laissait à ses héritiers tout ce qui pouvait lui rester de patrimoine; ces héritiers étaient d'arrière-cousins, sans enfants, qui n'avaient jamais dû compter sur l'héritage; ils n'en avaient pas besoin; M. de Montfort faisait une action sans reproche, en assurant une part de sa fortune à une jeune orpheline dénuée de ressources, trahie et délaissée par sa belle-mère.

« Je fus bien récompensé du sacrifice que j'avais fait à la belle-sœur et aux neveux de M. Moreau. J'appris qu'en effet ce digne homme avait été trompé, que sa belle-sœur n'avait jamais mérité sa haine, qu'elle avait aimé tendrement son mari et qu'elle élevait parfaitement ses enfants. Le plus doux prix de mon action fut la reconnaissance qu'elle m'en témoigna. Elle vint avec ses enfants habiter la maison de son beau-frère; elle me supplia d'y rentrer, de vouloir bien y commander et la régir comme pendant la vie de M. Moreau, d'accepter un intérêt dans les produits, et d'être le guide et le mentor de son fils aîné, qui avait quinze ans. Ce fut par suite de ces propositions, auxquelles je crus devoir souscrire, que j'acquis la fortune que j'ai rapportée de la Martinique.

« Cependant je brûlais de revenir en France; je tremblais que, pendant mon absence, l'impitoyable mort ne m'enlevât un de mes parents. Mon unique plaisir, après le travail, était de me promener sur les bords de la mer. Que j'étais heureux, lorsqu'en prolongeant mes regards sur sa vaste entendue, je croyais apercevoir un bâtiment venant d'Europe! Avec quel empressement, quelle inquiétude je courais au port, dès que j'apprenais l'arrivée d'un navire! Quelle joie quand ce navire m'apportait des nouvelles de ma famille!

« Outre la lettre et l'épée de mon père, j'avais un troisième trésor qui me procurait aussi de doux souvenirs, d'agréables diversions et d'utiles leçons; c'était le recueil des fables de La Fontaine, qui, dans mon enfance, m'avait été donné en prix par mon vieux maître d'école. Souvent les fables inimitables du bonhomme vinrent à mon secours dans mes chagrins et dans mes impatiences, comme son Horace et sa flûte viennent au secours de notre ami César, quand il est tenté de s'écarter de sa philosophie. Combien de fois, pensant à toi, mon cher Eugène, me suis-je écrié avec La Fontaine :

Qu'un ami véritable est une douce chose!

Dès que le jeune neveu de M. Moreau fut en état de se mettre lui-même à la tête de l'habitation, je me hâtai de revenir en Europe.

« Voilà, mes bons amis, ce qui m'est arrivé loin de vous; voilà les sentiments que j'ai éprouvés. Vous savez ce qui s'est passé depuis mon retour. »

CHAPITRE IV.

Eugène quitte Paris.

MALGRÉ tous les efforts de Guillaume pour ne pas m'affliger par le tableau de son bonheur et de sa supériorité, son récit, au lieu de me distraire, éleva dans mon ame une fâcheuse comparaison entre son sort et le mien. Mon cousin César crut ne pas devoir laisser échapper une si belle occasion de me faire rougir de mes fautes. « Tu le vois, me dit-il, Guillaume n'a pas « été plus exempt que toi des passions de la jeunesse ; « mais à peine a-t-il été effleuré des coups sous les« quels tu as succombé, et, dans les combats même « qu'il a livrés à ses passions, il a pris de nouvelles « forces pour résister aux attaques des passions de « l'âge mûr dont vous approchez. »

« Laissons le passé, voyons l'avenir, » me dit Guillaume, croyant s'apercevoir que la morale de mon cousin César redoublait mon abattement au lieu de relever mon courage. « Tu n'es pas encore tout-à-fait « ruiné. Sais-tu à qui ton château vient d'être adjugé « malgré tous les efforts de Gaspard et de ses affidés ? « A moi. » — « A toi ! » m'écriai-je avec un étonnement qui tenait du dépit. — « Je ne l'ai acheté que pour te « le conserver, » reprit-il, en me prenant affectueusement la main. A ces mots, mon dépit augmenta. Déja

je me sentais humilié d'avoir des obligations à Guillaume. Il me répugnait de lui en avoir de nouvelles. Ce mouvement ne put lui échapper. « Ne t'offense pas, « ajouta-t-il ; je n'ai ni la prétention, ni les moyens « d'être ton bienfaiteur ; mais je suis et je veux être « ton ami. Les fermages qui ont été saisis et qui sont « restés entre les mains de Pierre, mon jeune frère, « peuvent payer une bonne partie de tes dettes ; je « paierai le reste, et tu n'auras plus que moi pour « créancier. Je sais que tu n'as pas le sot préjugé de « rejeter, en ta qualité de gentilhomme, des professions honnêtes et qui peuvent réparer ta fortune. « Je suis à la tête d'une manufacture florissante, je fais « un commerce sûr : sois mon associé. Dans quelques « années tu seras quitte avec moi. » Je remerciai Guillaume. J'étais ému ; je le fus bien davantage, lorsque, me serrant dans ses bras : « Je t'en conjure, mon cher « Eugène, me dit-il, ne refuse pas les offres de ton « ami, de ton frère. Tu me permets ce doux nom de « frère. N'avons-nous pas sucé le même lait ? N'avons-« nous pas reçu les mêmes soins de ma mère ? » Pouvais-je conserver encore quelque dépit contre le généreux Guillaume ? Je ne parus pas éloigné d'accepter ses offres. Notre entretien s'était déja prolongé fort avant dans la nuit. Je demandai à mes amis la permission de me retirer.

Quand je fus seul, mon premier sentiment fut une vive reconnaissance. J'étais touché des services que Guillaume venait de me rendre et de ceux qu'il m'offrait ; mais bientôt l'orgueil commença de nouveau à murmurer sourdement dans mon cœur. « Ainsi donc

« me voilà déja l'obligé de celui que, dans mon en-« fance, je me proposais de protéger. Comme tout est « changé pour Guillaume et pour moi! Il ne lui man-« quait plus que de devenir l'acquéreur du château « de mon père. Est-ce le bien le plus cher qu'il m'ait « ravi? N'est-il pas déja possesseur de la femme que « je dus épouser? Et comment accepterais-je ses offres? « Quelle honte de reparaître pauvre aux lieux où je « suis né riche! Et Laure, ma cousine, la voir entre « les bras d'un autre!.... Moi l'associé de Guillaume, « mon ami sans doute, mais un paysan, le fils d'un « de mes fermiers! Que dis-je? son associé! Je ne se-« rais que son commis, son subalterne. » Qu'il est difficile à l'orgueil de supporter les bienfaits et la supériorité d'un homme qui fut notre inférieur! Les débats d'enfance et de collége s'effacent et s'oublient; mais, vain et faible comme je l'étais, pouvais-je oublier de même des débats survenus dans un autre âge, et dans lesquels mon amour-propre avait été froissé? Il était au-dessus de mes forces de reprendre mes anciens sentiments pour l'homme qui était heureux à ma place. « Ah! s'il faut souffrir et travailler pour vivre, me di-« sais-je, souffrons, mais ailleurs, loin de Guillaume, « de Laure et des nombreux témoins de l'opulence que « je n'ai plus. A quoi me conduirait d'ailleurs cette « association qu'il me propose? A végéter dans une « province, comme un obscur commerçant. Il est « d'autres carrières où je peux jouer un plus beau « rôle. Il en est même où les commencements sont « plus arides, plus rebutants, plus humiliants, mais qui « présentent plus de chances de fortune et d'éclat. Avec

« les nouvelles idées que j'ai prises sur les hommes et
« les choses, je peux m'y distinguer, en sortir, et re-
« prendre mon rang dans la société. Loin de moi la
« pensée de m'enrichir par ces lâches et mauvaises ac-
« tions qui ont réussi et réussissent encore à Gaspard,
« à Mathelin, à Beauclair. Mais pourquoi serais-je en-
« core si sot que de ne pas me permettre telle ou
« telle action que se permettent tels honnêtes gens
« qui font leur chemin par intrigue bien plus que par
« talent? »

J'étais couché dans la bibliothèque de Duverdier. Ne pouvant dormir, j'avais pris un livre. Ce livre était ces fables de La Fontaine dans lesquelles Guillaume avait puisé de si bonnes leçons. Le hasard, ou plutôt mon mauvais génie, me fit tomber sur quelques-unes où le bonhomme signale et dénonce, sous le voile d'une énergique et claire allégorie, les nombreuses atteintes que la plupart des hommes portent à la probité, les excuses spécieuses dont ils s'environnent. C'était le chien qui se décide à partager le dîner de son maître avec les voleurs affamés qui veulent le lui arracher. C'était le loup qui renonce à ses projets d'humanité, quand il voit les bergers manger un mouton. L'esprit troublé par ma mauvaise position, au lieu de m'indigner contre la faiblesse, contre la bassesse de ceux qui cherchent des prétextes à leurs friponneries, je me laissais séduire et dépraver par leur exemple. Ainsi les hommes envisagent les mêmes objets de différentes manières, tirent des conséquences diverses des mêmes principes, suivant leur caractère, leur éducation, et les événements qui les pressent. Ces fables, qui avaient

servi à maintenir Guillaume dans ses bons et nobles sentiments, contribuaient à me pousser vers une conduite encore plus blâmable que ma conduite précédente. Jusque-là je n'avais fait du mal qu'à moi-même. Regardant les exemples multipliés d'égoïsme et d'intrigue comme une excuse et même comme un encouragement, je me sentais disposé à me faire du bien, sans m'inquiéter de ceux qui se trouveraient sur ma route et qu'il me faudrait renverser pour arriver à mon but.

Plein de ces belles pensées, je me lève au point du jour. Il était arrêté déja dans mon esprit que je n'accepterais pas les offres de Guillaume. « Mais alors, « pourquoi reparaître devant mes amis? Ne vaut-il pas « mieux me soustraire à leurs instances, à leurs con-« seils? Mais quoi! quitter Guillaume sans le voir, « après son procédé généreux!... Je lui écrirai, je m'ex-« cuserai; mais je ne le reverrai pas. » Je rassemble le peu d'effets que j'avais apportés du Fort-l'Évêque; je sors avant que personne soit éveillé dans la maison de Duverdier, et, pour échapper aux recherches de mes amis, au lieu de retourner à l'hôtel garni où je logeais avant d'entrer au Fort-l'Évêque, je vais m'établir dans un autre fort éloigné du quartier de Duverdier.

C'est de là que j'écris à Guillaume. Ma lettre est un bizarre mélange d'amitié, d'orgueil et d'humeur. Je le remercie de ses services; je lui sais gré de ses offres, mais je les refuse; je ne veux devoir qu'à moi seul le retour de la fortune. Je le prie de ne faire aucune démarche pour savoir ce que je suis devenu. Un temps viendra, je l'espère au moins, où je pourrai

m'acquitter envers lui, comme envers mes autres créanciers.

Après avoir mis cette lettre à la petite poste, qui est une excellente invention pour faire parvenir des lettres auxquelles on ne désire pas de réponse: « Maintenant », me dis-je en me promenant à grands pas dans ma chambre, « que vais-je faire pour regagner « promptement la fortune que j'ai perdue? Les fonds « qui me restent seront bientôt épuisés. Les faire va- « loir?... Je peux être victime d'une nouvelle banque- « route. Allons, il faut en revenir au projet qui me « roulait dans la tête lorsque, hier, au Fort-l'Évêque, « j'étais résolu d'écrire à Caroline. Oui, c'est un em- « ploi de finance qu'il me faut obtenir. Point de doute « que je ne sois parfaitement accueilli de MM. les ad- « ministrateurs des vivres, sur-tout lorsqu'ils sauront « que j'ai la modestie de ne prétendre qu'à l'un de « leurs premiers emplois en province; car je veux « quitter Paris. Tant que je ne serai pas riche, le sé- « jour de Paris me serait aussi insupportable que celui « de Coutances. J'y reviendrai, j'y reviendrai briller, « étonner de ma nouvelle fortune ceux qui m'accablent « aujourd'hui de leur maligne compassion. Mais en « attendant, Caroline m'a fait des offres, elle peut « m'être utile, je vais chez elle. Les services de Ca- « roline blesseront moins mon orgueil que ceux de « Guillaume. »

Lorsque je l'avais rencontrée, Caroline m'avait indiqué sa nouvelle demeure. J'y courus; mais je m'arrêtai devant sa porte, incertain, hésitant, rougissant de lui demander sa protection. Enfin je m'y décide.

Caroline me reçoit comme un vieil ami. Elle m'apprend qu'elle est très-heureuse. L'administrateur des vivres la comble de cadeaux; il fait tout ce qu'elle veut. Ce matin même il doit venir déjeuner avec elle. « Eh bien! » lui dis-je fort embarrassé du ton que je dois prendre avec elle, « ne vous serait-il pas possible d'obtenir pour moi « une des nombreuses places qui sont à sa disposition?... « Je laisse à votre prudence le soin de taire ou de ré- « véler ma naissance.... Vous pouvez prendre sur vous « d'assurer que je me contenterai d'une petite direction « dans telle ville qu'on voudra; mais sur-tout que la « chose soit décidée promptement. » Caroline me promet ses bons offices, ne doute pas du succès; je la quitte. Trois heures après, je retourne chez elle. « Eh, « eh! me dit cette bonne fille, je ne sais pas si vous se- « rez content de ce que j'ai obtenu; mais à la demande « que j'ai faite d'une direction (c'est bien le mot que « vous m'aviez dit, n'est-ce pas?), on s'est récrié. Sa- « vez-vous, ai-je répondu, que je vous parle pour un « homme de qualité, pour un baron? » — « Ce serait « un duc, a-t-on repris, on n'entre pas ainsi dans nos « premiers emplois. Tout ce que je peux faire, c'est « de nommer M. le baron à un emploi de garde-ma- « gasin qui se trouve vacant. » J'interrompis Caroline, je la remerciai ironiquement, et je sortis, en l'assurant que je n'étais pas encore tombé si bas que de pouvoir me résoudre à devenir un garde-magasin.

Pendant quinze jours, je fis des démarches auprès de quelques autres personnes; elles furent inutiles. Je tentai de nouveau la fortune au trente et quarante; elle continua de m'être contraire. Quelquefois je me

repentais d'avoir refusé les offres de Guillaume; je voulais aller voir Duverdier; la honte et l'orgueil me retenaient; quelquefois il me prenait des accès de désespoir. Enfin, voyant mes ressources diminuer de jour en jour, j'écrivis à Caroline; je lui annonçai que j'acceptais la place qu'elle m'avait offerte; je la priais surtout de ne me faire connaître que sous mon nom de baptême.

Au lieu de me répondre, Caroline m'invite à passer chez elle. « Hélas! mon cher baron, me dit-elle, il est « trop tard. L'on ne peut plus vous offrir qu'une simple « place de commis : la voulez-vous? » — « Non, certes », lui répondis-je, et je descendis précipitamment les escaliers; mais je n'étais pas arrivé aux dernières marches, que je m'étais déja repenti de mon refus. Qui sait si demain cette dernière et misérable ressource ne me sera pas enlevée? Je remonte chez Caroline. « Je le « vois trop, lui dis-je, en me résignant avec rage; « il faut fouler aux pieds toute espèce d'orgueil. J'ac- « cepte; faites de moi tout ce que vous voudrez. » Dans la journée, je reçois une lettre, un papier; et, sous la simple désignation du sieur Eugène, voilà le fils de M. le baron de Senneville commis aux vivres à Châlons-sur-Marne.

Avant de partir, il fallait faire viser ma commission par un second administrateur. Quel est cet autre administrateur? Il semble que je sois condamné à subir, à l'entrée de la carrière que je vais parcourir, les plus cruelles humiliations. C'est Gaspard, mon intendant; il n'avait pu parvenir à entrer dans la ferme générale; il s'était jeté dans les vivres, et le traître venait de

prendre le bel appartement dont j'avais été chassé par mes créanciers. Eh bien! j'éprouve une espèce de satisfaction à me présenter devant lui. Lié par la reconnaissance envers Caroline, je n'ai pu soulager mon cœur; mais Gaspard! Je ne lui dois rien, et il m'a tout pris. Surpris, effrayé de ma visite, il essaie de s'apitoyer sur mon sort. Je lui impose silence, comme si c'était lui qui fût encore mon subordonné, et, tandis qu'il se hâte de remplir la formalité qui m'est nécessaire, j'exhale contre lui toute ma fureur.

Je n'avais plus de chaise de poste, je montai dans le courrier de la malle, qui bientôt me conduisit à Châlons.

Guillaume avait été consterné de la lettre que je lui avais écrite en m'échappant de la maison de Duverdier. Après huit jours de recherches inutiles dans tout Paris, désolé de ce que je me fusse soustrait à son amitié, il avait repris, avec César, la route de Coutances. Il trouva des consolations dans ses utiles travaux, dans la tendresse de ses parents, sur-tout dans l'amour d'une femme chérie qui déja l'avait rendu père. Mais ma présence manquait à son bonheur. « Pauvre Eugène », avait dit César à la lecture de ma lettre! « il s'est « ruiné; il fuit ses amis, et le voilà qui médite de faire « une nouvelle fortune! Peut-être y parviendra-t-il; « mais par quels moyens?

Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.

Dût-on m'accuser de finir chaque partie de cette histoire comme un capucin finit un des points de son

sermon, c'est le développement de ces vers qui va faire la matière de la troisième. J'en donne d'avance l'épigraphe, et, pour la commodité de ceux qui n'entendent pas Horace aussi bien que mon cousin César, je cite encore Boileau, son heureux imitateur.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage
Contre les coups du sort, songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

FIN DE LA SECONDE PARTIE

ET DU TOME NEUVIÈME.

TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

SECONDE PARTIE.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

